



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

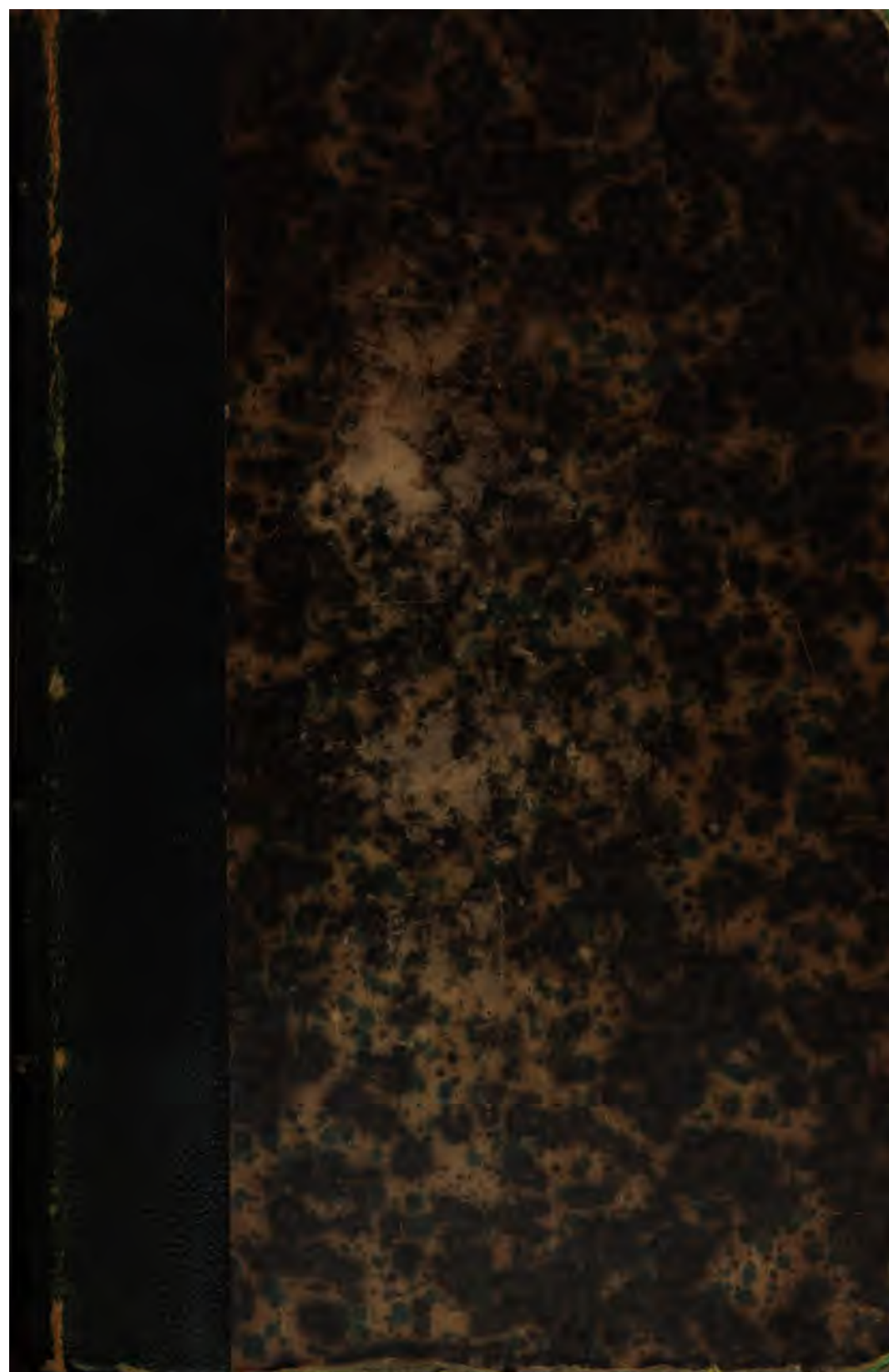
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

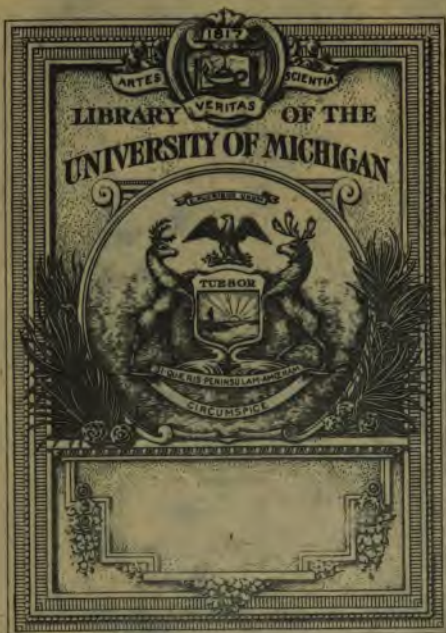
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

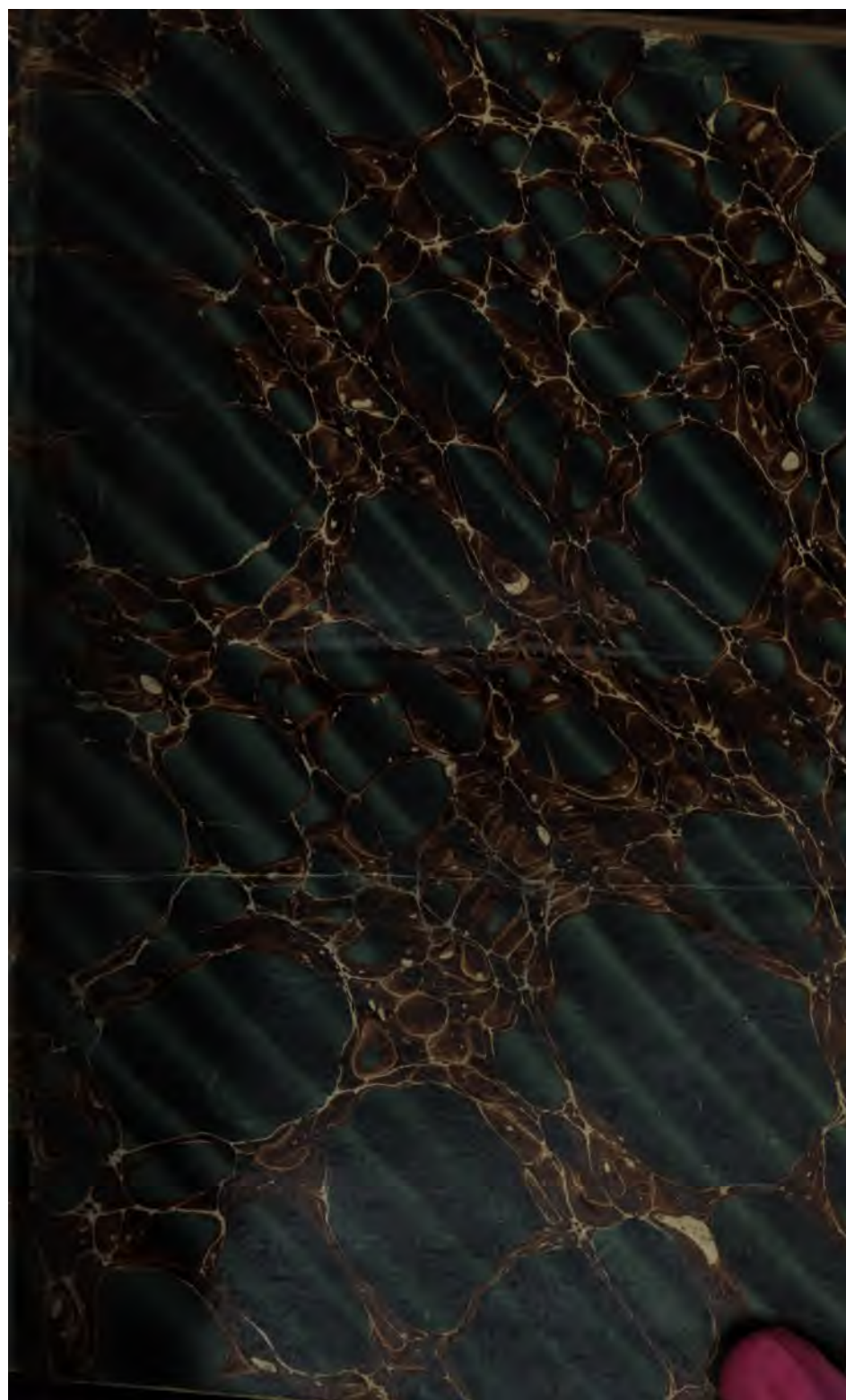
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





THE GIFT OF  
S.C. Pietraszewski







---

828  
F459t  
tL12





**TOM JONES,**

**ou**

**HISTOIRE**

**D'UN ENFANT TROUVÉ.**

**SE TROUVE A PARIS,**

**Chez** { **FIRMIN DIDOT FRÈRES, rue Jacob, n° 24.**  
**MERLIN, quai des Augustins, n° 7.**  
**CROZET, quai Voltaire, n° 17.**  
**DUFART, rue du Bac, n° 93.**  
**DENTU et DELAUNAY, Palais-Royal.**  
**SILVESTRE, rue des Bons-Enfants, n° 30.**  
**DURAND JEUNE, boulevard des Capucines, n° 1.**

**TOM JONES,**  
OU  
**HISTOIRE**  
**D'UN ENFANT TROUVÉ,**  
*Henry*  
**PAR FIELDING.**

TRADUCTION NOUVELLE ET COMPLÈTE, ORNÉE DE DOUZE  
GRAVURES EN TAILLE-DOUCE.

---

**TOME QUATRIÈME.**

---

**PARIS,**  
**IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,**  
RUE JACOB, N° 24.

---

**M DCCC XXXIII.**





Gift  
S. C. Pietraszewski  
8-20-30

# TOM JONES,

ou

HISTOIRE

D'UN ENFANT TROUVÉ.

---

LIVRE XIV.

CONTENANT DEUX JOURS.

---

CHAPITRE PREMIER.

---

NÉCESSITÉ POUR UN AUTEUR DE CONNOÎTRE UN PEU  
LE SUJET QU'IL TRAITE.

De nos jours quelques écrivains sans étude, sans lecture, sont parvenus par la seule force de leur génie à se faire un nom dans la république des lettres. Certains critiques en ont conclu que la science étoit tout-à-fait inutile à un auteur. Si

IV.

I

on les ~~en~~ **croit**, elle refroidit l'imagination; c'est comme un poids qui la comprime, et l'empêche d'atteindre à cette hauteur sublime où l'élève-roit son activité ~~naturelle~~.

Nous craignons qu'on n'ait poussé ce système beaucoup ~~trop~~ **loin**, car ~~pourquoi~~ l'art d'écrire différerait-il de tous les autres arts? Le maître à danser qui a reçu des leçons avant d'en donner, n'a rien perdu par là de sa souplesse, ni de sa légèreté. L'ouvrier ne se ~~sert~~ **pas** plus mal de ses instruments, pour avoir appris à en faire usage. Il nous est impossible de nous persuader qu'Homère et Virgile eussent écrit avec plus de feu, si au lieu de posséder toutes les connoissances de leur siècle, ils eussent été aussi ignorants que la plupart des auteurs du nôtre. Nous ne croyons pas non plus que l'illustre Pitt, malgré l'imagination, la véhémence et le solide jugement dont la nature l'avoit doué, fût jamais devenu l'heureux émule des orateurs d'Athènes et de Rome, si une lecture réfléchie de Démosthènes et de Cicéron ne l'eût mis en état de faire passer dans ses discours la chaleur, l'énergie et la victorieuse dialectique qui caractérisent les harangues de ces grands hommes.

Ce n'est pas que nous demandions à aucun de nos confrères les vastes connoissances que Cicéron exige de l'orateur. Au contraire le poète, à

notre avis, a besoin de peu de lecture, le critique de moins encore, et le publiciste s'en passe plus aisément que l'un et l'autre. L'art poétique de Byshe, un petit nombre de nos poésies modernes, peuvent suffire au premier; un mince recueil de pièces de théâtre au second, et une collection quelconque de journaux politiques au troisième.

Dans le fait, nous nous bornons à demander que l'homme qui se mêle d'écrire ait quelque teinture du sujet qu'il traite, suivant l'ancienne maxime de jurisprudence : *Quam quisque norit artem, in ea se exerceat*<sup>1</sup>. Avec ce léger fonds de savoir, on peut obtenir parfois une espèce de succès : sans cela, fût-on d'ailleurs le plus habile homme du monde, on ne tirera de sa science aucun parti.

Supposons, par exemple, que le ciel eût fait naître à la même époque et dans le même lieu Homère, Virgile, Aristote, Cicéron, Thucydide et Tite-Live, et que ces beaux génies eussent réuni leurs divers talents pour composer un traité de danse, croit-on que l'ouvrage sorti de leurs mains valût celui de M. Essex, intitulé : *Rudiments d'une éducation distinguée*? Et si l'admirable M. Broughton daignoit compléter l'œuvre de M. Essex en publiant les vrais principes de l'athlétique, auroit-

<sup>1</sup> Que chacun s'exerce dans l'art qu'il a étudié.

on lieu de regretter que nul écrivain célèbre, ancien ou moderne, ne se fût occupé d'un art si noble et si utile?

Il est superflu de multiplier les exemples dans une question de cette évidence. Allons droit au but. Il nous semble que le peu de succès de la plupart de nos écrivains, dans la peinture des mœurs du grand monde, vient de ce qu'ils n'en ont aucune notion. C'est malheureusement une connoissance que peu d'auteurs sont à portée d'acquérir. Les livres n'en donnent qu'une idée très-imparfaite; le théâtre n'en procure pas une beaucoup plus exacte. La lecture seule ne peut guère former qu'un pédant, et le théâtre qu'un fat.

Les caractères tirés de ces sources manquent essentiellement de vérité. Vanbrugh et Congrève ont copié la nature; mais ceux qui les copient ne font pas du siècle présent un portrait plus ressemblant que ne le feroit Hogarth, s'il peignoit aujourd'hui les acteurs d'un bal, ou d'une fête avec les costumes du temps du Titien et de Vandick. Dans ce genre, l'imitation ne remplit pas son objet. Il faut peindre d'après nature. On n'étudie bien les hommes que dans le monde. Pour connoître toutes les classes de la société, il faut les fréquenter : or, la plus élevée ne se voit ni gratuitement dans les rues, dans les boutiques et les



cafés, comme le reste de l'espèce humaine, ni pour de l'argent comme les animaux curieux. En un mot, c'est un spectacle auquel personne n'est admis sans le privilège, soit de la naissance, soit de la fortune, ou, ce qui est l'équivalent de toutes deux, sans l'honorable profession de joueur : et, par malheur pour le public, quand on possède un de ces avantages, il est bien rare qu'on se soucie du méchant métier d'écrivain. Ce sont en général des hommes obscurs et pauvres qui s'y livrent, comme à une sorte de commerce qui n'exige d'avance aucun fonds.

De là naissent ces monstres bizarres vêtus de soie, d'argent et d'or, parés de dentelles et de broderies, avec d'énormes perruques et de larges paniers qui, sous le nom de lords et de ladys, se pavanent sur la scène, aux grands applaudissements du parterre et des galeries, et qu'on ne rencontre pas plus dans le monde que la Chimère, le Centaure, ou toute autre semblable fiction.

Nous confierons pourtant au lecteur, sous le sceau du secret, que la connoissance du grand monde, quoique nécessaire pour éviter de fâcheuses méprises, n'est pas fort utile aux auteurs de comédies ou de romans dont les ouvrages se rapprochent, ainsi que le nôtre, du genre comique.

La réflexion de M. Pope sur les femmes s'ap-

plique parfaitement à la plupart des gens du bon ton. Ils sont si maniérés, si pétris d'affectation, qu'ils n'ont point de caractère, ou du moins n'en laissent voir aucun. Osons le dire, il règne dans leurs cercles une monotonie, une insipidité que rien n'égale. Les classes inférieures présentent un tout autre aspect. La diversité des professions y produit une grande variété de caractères aussi plaisants qu'originaux ; tandis que, dans la classe supérieure, sauf les individus livrés en petit nombre aux soins de l'ambition, et en plus petit nombre encore à la recherche du plaisir, tout n'est que vanité et servile imitation. La parure, le jeu, la table, les compliments, les révérences, voilà l'unique emploi de la vie.

Les passions néanmoins exercent aussi leur empire tyrannique sur quelques membres de cette classe, et les emportent fort au-delà des bornes de la bienséance. On voit des femmes de qualité se distinguer autant des fragiles bourgeoises par leur noble intrépidité et leur superbe dédain de l'opinion, qu'une vertueuse duchesse se distingue d'une fermière, ou d'une marchande honnête par l'élévation et la délicatesse de ses sentiments. Lady Bellaston étoit du nombre de ces femmes dont l'audace ne connoît point de frein ; mais que nos lecteurs de province ne concluent pas de son exemple que toutes les grandes

dames lui ressemblent, ou que nous ayons dessein de les peindre des mêmes couleurs : ils pourroient aussi bien supposer que nous avons voulu représenter tous les ecclésiastiques dans la personne de Twackum, et tous les militaires dans celle de l'enseigne Northerton.

On commet une erreur grossière quand, sur la foi d'ignorants satiriques, on accuse notre siècle d'un excès de licence. Nous sommes convaincu qu'on n'a jamais vu parmi les femmes de qualité moins d'intrigues galantes qu'à présent. Les jeunes filles apprennent de leurs mères à tourner toutes leurs pensées du côté de la vanité et de l'ambition, et à mépriser l'amour, comme indigne de captiver leurs cœurs; puis, grâce aux soins de ces sages institutrices, mariées sans avoir de maris, elles s'affermissent dans les principes de l'éducation qu'elles ont reçue, et consacrent le reste de leur ennuyeuse existence à d'insipides amusements dont le détail conviendrait mal à la dignité de cette histoire. Dans notre humble opinion, le grand monde d'aujourd'hui se signale moins par le vice que par la folie, et la seule épithète qu'il mérite est celle de frivole.

---

---

## CHAPITRE II.

---

### LETTRES ET INTRIGUES D'AMOUR.

JONES, à peine rentré chez lui, reçut la lettre suivante :

« Je n'ai jamais été plus surprise qu'en apprenant que vous étiez parti. Quand vous êtes sorti du salon, j'étois loin de penser que vous eussiez l'intention de vous en aller sans me voir. Votre conduite ne se dément pas ; elle me prouve combien je dois mépriser un cœur capable de s'enflammer pour une idiote. J'ignore cependant ce que je dois admirer le plus de sa ruse, ou de sa simplicité. L'une et l'autre sont en vérité bien étonnantes. Sans savoir un mot de ce qui s'est passé entre nous, elle a eu l'adresse, l'effronterie, la.... que dirai-je enfin ? de me nier en face qu'elle vous eût jamais vu. Étoit-ce un plan concerté entre vous ? Avez-vous eu la bassesse de me trahir ? Oh ! quel mépris je me sens pour elle, pour vous, pour tout le monde, pour moi surtout, car.....



je n'ose écrire ce que je ne saurois lire sans un transport de rage. Adieu, sachez que la violence de ma haine peut égaler l'ardeur de mon amour.»

Jones n'avoit pas eu le temps de faire de longues réflexions sur cette lettre, lorsqu'on lui en remit une seconde de la même main. Elle étoit conçue en ces termes :

« Pour peu que vous vous représentiez le trouble que j'ai dû éprouver en vous écrivant, vous ne serez pas surpris de quelques expressions de mon premier billet..... Quand j'y songe pourtant, peut-être ai-je à me reprocher un peu trop de vivacité. Je voudrois croire du moins, s'il est possible, que je dois tout imputer à l'odieuse comédie et à l'impertinence d'une sotte qui m'a fait manquer l'heure de notre rendez-vous. Qu'il est facile de bien penser de ceux qu'on aime!..... Peut-être me souhaitez-vous dans cette disposition. J'ai résolu de vous voir ce soir : ainsi, venez chez moi sur-le-champ.

« *P. S.* Ma porte ne sera ouverte que pour vous.

« *P. S. M.* Jones peut bien compter que je serai de moitié dans sa défense ; car je ne pense pas qu'il ait plus d'envie de me tromper, que je n'en ai de me tromper moi-même.

« *P. S.* Venez sans délai. »

Nous laissons aux héros d'intrigue à décider lequel causa le plus d'embarras à Jones, du billet

dicté par la colère, ou du billet inspiré par l'amour. Il est certain qu'il n'existoit qu'une seule personne à qui notre ami eût un vif désir de rendre visite ce soir-là ; mais il croyoit son honneur engagé ; et quand ce motif n'auroit pas été suffisant, il n'osoit courir le risque d'exciter chez lady Bellaston une fureur dont il la jugeoit trop capable, et d'où pouvoit résulter la découverte d'un mystère qu'il avoit tant d'intérêt de cacher à Sophie.

L'esprit agité et mécontent, il fit plusieurs tours dans sa chambre ; comme il alloit sortir, il en fut empêché, non par une nouvelle lettre, mais par l'arrivée de l'obligeante lady. Elle entra, les yeux égarés, ses vêtements en désordre, se jeta sur un fauteuil, et dès qu'elle eut repris haleine : « Vous le voyez, monsieur Jones, dit-elle, quand les femmes ont franchi certaines bornes, elles n'en connoissent plus aucune. Si l'on m'eût prédit, il y a huit jours, que je ferois une pareille démarche, je ne l'aurois pas cru possible.

— J'espère, répondit Jones, que ma charmante lady Bellaston n'aura pas moins de peine à se persuader qu'un homme si sensible à ses bienfaits puisse avoir des torts envers elle.

— Si sensible à mes bienfaits ! je n'attendois pas de M. Jones ce froid langage.

— Pardonnez-moi, chère milady, si après les

lettres que j'ai reçues de vous... la crainte de votre colère... sans que j'aie su en quoi je l'ai méritée...

— Eh quoi! reprit-elle en souriant, ai-je donc l'air si en colère? lisez-vous sur mon visage l'expression du reproche?

— Je n'ai rien fait, j'en jure par l'honneur, qui mérite votre colère. Vous vous souvenez du rendez-vous que vous m'aviez donné; je m'y suis trouvé.....

— Épargnez-moi de grace un odieux récit. Répondez à une seule question, et je serai tranquille. Ne m'avez-vous pas déshonorée dans son esprit?»

Jones tomba à ses genoux; au moment où il commençoit à protester de sa discrétion, Partridge entra dans la chambre en dansant, en sautant comme un homme ivre de joie : « Elle est trouvée, monsieur! elle est trouvée! s'écria-t-il, elle est ici, oui ici! mistress Honora monte l'escalier.

— Arrête-la un instant, dit Jones... Vous, madame, passez derrière le lit. Je n'ai pas de chambre, de cabinet, ni de lieu au monde où je puisse vous cacher. Ah! le maudit contretemps!

— Bien maudit en effet, » répéta lady Bellaston en passant derrière le lit, et aussitôt entra mistress Honora.

« Vive Dieu, M. Jones, dit-elle, qu'y a-t-il donc! votre coquin de valet ne vouloit-il pas m'empê-

cher de monter ? Il n'a point ici, j'espère, la même raison qu'à Upton, pour m'interdire votre porte. Avouez que vous ne vous attendiez guère à me voir ? il faut que vous ayez ensorcelé ma maîtresse. La pauvre chère demoiselle ! je l'aime, je vous l'assure, comme si c'étoit ma propre sœur. Le ciel ait pitié de vous, si vous n'êtes pas pour elle un bon mari ! car, en ce cas je ne connois point de châtiment dont vous ne soyez digne.

— Parlez bas, dit Jones, il y a dans la chambre voisine une dame qui se meurt.

— Une dame ? oui, oui une de vos dames, je suppose. Oh ! M. Jones, il ne s'en trouve que trop dans le monde. Je crois que nous sommes tombées chez une dame de cette espèce. Lady Bellaston n'a pas, j'ose le dire, plus de soin qu'il ne faut de sa réputation.

— Paix ! paix ! on ne dit pas un mot ici qui ne s'entende dans la chambre voisine.

— Eh, que m'importe ? je ne calomnie personne. Les gens de milady ne se font point scrupule de dire qu'elle donne des rendez-vous à des hommes hors de chez elle, dans une maison louée sous le nom d'une pauvre femme ; mais c'est mylady qui paie le loyer, et l'on assure qu'elle fait en outre beaucoup de présents à son officieuse confidente. »

Ici Jones en proie au plus pénible tourment, voulut lui fermer la bouche.

« Ouais ! M. Jones, laissez-moi parler. Je n'invente rien, je ne fais que répéter ce que j'ai entendu dire ; et je pense en moi-même que tout l'argent que reçoit cette femme ne sauroit lui porter bonheur, puisqu'elle le gagne par de si vils moyens. Oh ! il vaut cent fois mieux être pauvre et honnête.

— Les domestiques de milady sont des misérables, ils la calomnient.

— Oui, sans doute, les domestiques sont toujours des misérables. Ainsi le prétend ma maîtresse, et elle ne veut pas croire un mot de ce qu'on lui raconte de lady Bellaston.

— Je n'en suis pas surpris, ma Sophie est incapable de prêter l'oreille à de si lâches calomnies.

— Ce ne sont point des calomnies, monsieur. Pourquoi milady va-t-elle trouver des hommes hors de chez elle ? ce ne peut être avec de bonnes intentions. Si elle n'avoit en vue que les hommages qu'il est permis à toute femme honnête de recevoir des hommes, quelle seroit la raison de ce mystère ?

— Je ne puis vous entendre parler ainsi d'une dame de distinction, d'une parente de Sophie..... D'ailleurs, le bruit de votre voix incommode la

pauvre malade logée dans la chambre voisine. Descendons, je vous prie.

— Non, monsieur; si vous ne voulez pas me laisser parler, j'ai fini. Tenez, monsieur, voici une lettre de ma maîtresse. Bien des gens payeroient cher une pareille faveur; mais, M. Jones ne se pique pas de générosité. J'ai pourtant ouï dire à quelques domestiques qu'il étoit d'usage... Quant à moi, vous en conviendrez, je n'ai pas encore vu la couleur de votre argent. »

Jones se saisit avidement de la lettre, puis il glissa cinq guinées dans la main de la messagère, la chargea tout bas de mille remerciements pour sa chère Sophie, et la pria de le laisser seul. Honora se retira en lui témoignant une vive reconnaissance de sa libéralité.

Lady Bellaston sortit alors de derrière le rideau. Dans l'excès de sa rage elle ne put d'abord proférer une seule parole, mais des étincelles jaillissoient de ses yeux, et annonçoient le feu terrible dont son cœur étoit embrasé. Aussitôt qu'elle eut recouvré la voix, au lieu d'exhaler son indignation contre Honora ou contre ses gens, elle s'en prit à Jones : « Vous voyez, s'écria-t-elle, tout ce que je vous ai sacrifié; ma réputation, mon honneur sont perdus sans retour. Et comment avez-vous reconnu ma tendresse? je suis négligée, méprisée pour une petite campagnarde, pour une idiote!

— De quelle négligence, madame, de quel mépris me suis-je rendu coupable?

— M. Jones, il est inutile de feindre. Si vous voulez me rassurer, il faut renoncer à elle; et, pour preuve de la sincérité de votre résolution, montrez-moi la lettre....

— Quelle lettre, madame?

— Oseriez-vous me nier que la coquine qui sort d'ici vous ait remis une lettre?

— Hé, pouvez-vous, madame, exiger de moi ce que l'honneur me défend de vous accorder? En ai-je agi de la sorte avec vous? Si j'avois la bassesse de vous livrer le secret de cette jeune personne, quelle assurance auriez-vous que je ne vous trahirois pas vous-même? Un moment de réflexion vous convaincra, j'en suis sûr, qu'il n'y a pas d'homme plus méprisable au monde, que celui qui abuse de la confiance d'une femme.

— Fort bien, je n'ai pas besoin d'exiger que vous vous rendiez méprisable à vos propres yeux. Cette lettre, au reste, ne m'apprendroit rien que je ne sache d'avance; je vois clairement sur quel pied vous êtes ensemble.

A cette scène succéda un long entretien dont le lecteur, à moins qu'il ne soit trop curieux, nous saura gré de lui épargner les détails. Lady Bellaston s'apaisa peu à peu et crut enfin, ou feignit de croire que la rencontre de Jones avec

Sophie étoit l'effet du hasard. Elle n'éleva non plus aucun doute sur les autres incidents que l'on connoît déjà. Jones sut les présenter sous des couleurs si naturelles, qu'il ne laissa dans son esprit nul sujet réel de mécontentement contre lui.

Elle n'étoit pourtant pas, au fond de l'ame, pleinement satisfaite du refus qu'il avait fait de lui montrer la lettre, tant les meilleures raisons ont peu de force contre une passion dominante ! Il lui étoit impossible de douter que Sophie ne tînt la première place dans le cœur de Jones ; et cependant cette femme si hautaine, si emportée, se résigna à n'y occuper que la seconde, ou pour emprunter un terme de droit, elle se contenta de l'usufruit d'un bien dont une autre avoit la propriété.

Il fut à la fin convenu que Jones verroit à l'avenir milady chez elle ; qu'aux yeux des domestiques, de mistress Honora, et de Sophie elle-même, celle-ci paroîtroit l'unique objet de ses visites, et que lady Bellaston passeroit pour la personne trompée.

Cette invention de la dame plut infiniment à Jones. Il étoit charmé de l'idée de voir sa Sophie, à quelque prix que ce fût. Lady Bellaston de son côté ne trouvoit pas un médiocre plaisir à duper sa rivale par un artifice que Jones ne pouvoit lui découvrir sans se perdre.



---

### CHAPITRE III.

17

On fixa la première visite au lendemain. Lady Bellaston prit congé de Jones, et s'en retourna chez elle.

---

### CHAPITRE III.

---

#### MATIÈRES DIVERSES.

Dès que Jones fut seul, il s'empessa d'ouvrir sa lettre et lut ce qui suit :

« Il m'est impossible, monsieur, de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis que vous avez quitté cette maison. Comme j'ai lieu de croire que vous vous proposez d'y revenir, et qu'Honora sait votre adresse, je l'envoie, quoiqu'il soit bien tard, pour vous détourner de ce dessein. Au nom de l'intérêt que vous prenez à moi, ne cherchez pas à me revoir ici. Vous ne pourriez manquer d'être découvert. Déjà même quelques mots échappés à lady Bellaston me font craindre qu'elle n'ait des soupçons. Il peut se présenter une occasion favorable. Sachons l'at-

tendre avec patience. Encore une fois, je vous en conjure, si mon repos vous est cher, ne songez pas à revenir dans cette maison. »

Cette lettre procura au pauvre Jones une consolation assez semblable à celle que Job reçut autrefois de ses amis. Outre qu'elle détruisoit l'espérance qu'il avoit conçue de revoir Sophie, elle le mettoit dans un fâcheux embarras à l'égard de son impérieuse maîtresse. Il savoit très-bien qu'on n'est guère excusable de manquer à certains engagements; et d'un autre côté, se rendre chez lady Bellaston, malgré la défense positive de Sophie, c'étoit une démarche à laquelle nulle puissance humaine ne pouvoit le contraindre. Après une longue délibération qui le priva de sommeil pendant toute la nuit, il résolut de feindre une indisposition, seul moyen qu'il imaginât d'éviter le rendez-vous convenu, sans irriter lady Bellaston qu'il avoit plus d'une raison de ménager.

Le lendemain de très-bonne heure, son premier soin fut d'écrire à Sophie une lettre sous l'enveloppe d'Honora; il en adressa une autre à lady Bellaston pour lui faire agréer l'excuse dont nous venons de parler. Bientôt après, il reçut de cette dernière la réponse suivante.

« Je suis extrêmement contrariée de penser que je ne vous verrai pas chez moi cette après-midi, et plus affligée encore de la cause qui me

prive de ce plaisir. Prenez grand soin de vous, appelez le meilleur médecin. J'espère que votre indisposition n'aura pas de suites. Des importuns m'obsèdent depuis le matin, et me laissent à peine le temps de vous écrire un mot. Adieu.

« *P. S.* Je tâcherai d'aller vous voir ce soir à neuf heures. Arrangez-vous pour être seul. »

Comme il achevoit la lecture de cette lettre, mistress Miller entra chez lui. Elle usa d'abord de circonlocutions polies, et lui dit ensuite sans détour : « Je suis très-fachée, monsieur, du sujet qui m'amène chez vous; mais vous sentirez, j'espère, le tort que feroient à la réputation de mes filles les propos qu'on pourroit tenir sur ma maison. Ne trouvez donc pas extraordinaire que je vous supplie de ne plus recevoir de femmes chez vous, si avant dans la nuit. Il en est sorti une ce matin de votre appartement à deux heures après minuit.

— Je vous assure, madame, répondit Jones, que des deux femmes qui sont venues chez moi hier au soir, l'une n'a fait que me remettre une lettre, et l'autre qui ne m'a quitté qu'assez tard, est une dame de distinction et ma proche parente.

— J'ignore sa qualité, reprit mistress Miller, mais je suis sûre qu'une honnête femme ne vient point chez un jeune homme à dix heures du soir,

et ne reste pas seule avec lui dans sa chambre quatre heures de suite, à moins qu'elle ne soit en effet sa très-proche parente. D'ailleurs, monsieur, ses porteurs font assez connoître par leurs discours qui elle est. Ils n'ont cessé toute la soirée de s'égayer à ses dépens, dans le vestibule. Ils ont demandé à M. Partridge, de manière à être entendus de ma servante, si madame avoit le projet de passer toute la nuit avec son maître, et se sont permis beaucoup d'autres plaisanteries grossières qu'il ne seroit pas convenable de répéter. J'ai réellement pour vous, M. Jones, beaucoup de considération; je vous dois de plus une reconnoissance infinie pour votre conduite envers mon cousin. Ce n'est que depuis peu que je sais jusqu'où vous avez poussé la générosité à son égard. J'étois loin de soupçonner à quelle funeste résolution la misère avoit porté ce malheureux. J'étois loin de penser, lorsque vous me remîtes pour lui dix guinées, que vous les donniez à un voleur de grand chemin. O ciel! quelle noblesse d'ame vous avez montrée! Avec quelle humanité vous avez sauvé cette famille infortunée!... M. Allworthy ne m'a pas trompée dans le bien qu'il m'a dit de vous.... Et d'ailleurs quand je ne vous devrois rien, je lui ai de si grandes obligations, qu'à cause de lui je me sentirois disposée à vous traiter avec toutes sortes d'égards....

Croyez-moi, mon cher M. Jones, n'eussé-je aucun motif d'inquiétude pour l'honneur de mes filles, ni pour le mien, je serois fâchée, par l'intérêt que je vous porte, de voir un jeune homme aussi aimable que vous l'êtes, entretenir commerce avec des femmes mal famées. Mais si vous avez résolu de continuer ce train de vie, je dois vous prier de prendre un autre logement. Je veux que ma maison soit à l'abri de tout reproche; je le veux pour moi, et surtout pour mes pauvres filles qui ne peuvent guère, Dieu le sait, se recommander aux yeux du monde que par une bonne renommée. »

Au nom de M. Allworthy, Jones tressaillit et changea de couleur. « En vérité, mistress Miller, répondit-il avec un peu de vivacité, votre compliment n'est pas flatteur. Je ne causerai jamais de scandale dans votre maison; mais je veux être libre de recevoir chez moi qui bon me semble. Si cela vous déplaît, je me procurerai le plus tôt possible un autre logement.

— Eh bien! monsieur, il faut donc nous séparer, je le vois à regret; mais je suis convaincue que M. Allworthy ne remettroit pas le pied dans ma maison, s'il y soupçonnoit le moindre désordre.

— A la bonne heure, madame.

— J'espère, monsieur, que vous n'êtes pas in-

disposé contre moi. Je ne voudrais pour rien au monde offenser un parent de M. Allworthy. Tout cela m'a empêchée de fermer l'œil un seul instant, cette nuit.

— Je suis au désespoir, madame, d'avoir troublé votre repos ; mais ayez, je vous prie, la bonté de m'envoyer sur-le-champ Partridge. »

Mistress Miller lui fit une profonde révérence, et le quitta pour s'acquitter de sa commission.

Jones, aussitôt qu'il vit Partridge, l'accabla des plus vifs reproches. « Jusqu'à quand, lui dit-il, aurai-je à souffrir de votre sottise, ou plutôt de la mienne, puisque j'ai l'imprudence de garder près de moi un insensé tel que vous ? Avez-vous juré de me perdre avec votre maudite langue ?

— Qu'ai-je donc fait, monsieur ? répondit Partridge saisi d'effroi.

— Qui vous a autorisé à raconter l'histoire du vol, et à dire que le voleur étoit l'homme que vous avez vu ici ?

— Moi, monsieur ?

— N'ajoutez pas un mensonge à votre indiscretion.

— Si j'ai dit un mot de la rencontre que nous fîmes de lui, c'étoit sans mauvaise intention. Je n'aurois eu garde d'en ouvrir la bouche à d'autres qu'à ses parents et à ses amis, qui, pensois-je, n'en rediroient rien à personne.

— J'ai un tort beaucoup plus grave à vous reprocher. Pourquoi, malgré ma défense expresse, avez-vous osé prononcer le nom de M. Allworthy dans cette maison ? »

Partridge nia la chose avec serment.

« Mais comment mistress Miller est-elle instruite de mes rapports avec M. Allworthy ? Elle vient de me dire que c'étoit à lui que je devois les égards qu'elle avoit pour moi.

— Au nom de Dieu, monsieur, daignez m'écouter un moment. Il n'y eut jamais de hasard plus malheureux. Daignez m'écouter, et vous serez convaincu de mon innocence. Hier au soir, comme mistress Honora descendoit de chez vous, je la rencontrai au bas de l'escalier. Elle me demanda si mon maître avoit reçu des nouvelles de M. Allworthy ? Mistress Miller entendit sans doute sa question ; car Honora ne fut pas plus tôt partie, qu'elle me fit venir chez elle. « M. Partridge, me dit-elle, quel est ce M. Allworthy dont cette femme vous parloit ? Est-ce l'illustre écuyer Allworthy du comté de Somerset ? — Sur ma parole, madame, répondis-je, je n'en sais rien. — Votre maître, continua-t-elle, ne seroit-il pas ce M. Jones dont j'ai ouï parler à M. Allworthy ? — Sur ma parole, madame, répliquai-je, je l'ignore. — C'est lui, dit-elle en s'adressant à sa fille Nancy, c'est lui-même, aussi sûr que deux et deux font

quatre. Il ressemble de tout point au portrait que l'écuyer m'en a fait. » Dieu sait qui l'avoit si bien instruite; car je veux être le plus grand maraud que la terre ait porté, si je lui ai dit un mot de tout cela. Croyez, monsieur, que je suis capable de garder un secret, quand on m'en prie... Loin de lui dire que je connoissois M. Allworthy, je lui assurai le contraire. Je ne voulus pas, il est vrai, la contredire tout d'abord; mais comme les secondes pensées sont, dit-on, les meilleures, venant à réfléchir qu'il falloit que quelqu'un lui eût donné des renseignements: Oh! dis-je en moi-même, je vais mettre fin à cette histoire. En conséquence, j'allai la retrouver un moment après, et je lui dis : Sur ma parole, quiconque vous a dit que ce jeune homme étoit M. Jones, c'est-à-dire que ce M. Jones-ci étoit ce M. Jones-là, vous a fait un mensonge; et je vous prie, lui dis-je, de ne jamais répéter cela; car mon maître croiroit que c'est moi qui vous l'ai dit; et je défie qui que ce soit dans la maison de dire que j'en aie sonné mot. Assurément, monsieur, il y a là dedans de la magie. Depuis hier, je cherche en vain à deviner par qui mistress Miller a été si bien informée, à moins que ce ne soit par la vieille que je vis l'autre jour demander l'aumône à la porte, et qui ressembloit trait pour trait à la pauvresse du comté de Warwick, dont la ren-



contre nous fut si fatale. Il n'est pas prudent de passer à côté de vieilles mendiante, sans leur rien donner, surtout si elles vous regardent; car on ne m'ôtera jamais de l'esprit qu'elles n'aient le pouvoir de faire beaucoup de mal. Quant à moi, je n'en verrai plus une seule que je ne répète en moi-même :

*Infandum, regina, jubes renovare dolorem* <sup>1</sup>.

La simplicité de Partridge fit rire notre héros et calma sa colère qui, à dire vrai, étoit rarement de longue durée. Au lieu de s'amuser à gronder le pédagogue, il l'informa du dessein qu'il avoit de changer de logement, et le chargea d'aller sur-le-champ lui en chercher un autre.

---

## CHAPITRE IV.

---

QUE LES JEUNES GENS DES DEUX SEXES NE LIRONT PAS,  
NOUS L'ESPÉRONS, SANS ATTENTION.

Dès que Partridge fut sorti, Nightingale qui étoit devenu l'intime ami de Jones, entra chez lui.

<sup>1</sup> « Vous m'ordonnez, ô reine, un récit douloureux. »

« Eh bien ! Tom, dit-il sans autre préambule, j'apprends que vous avez eu hier la visite d'une dame qui vous a quitté fort tard. Sur ma parole, vous êtes un heureux mortel. A peine arrivé dans cette ville depuis quinze jours, déjà les porteurs de chaise attendent à votre porte jusqu'à deux heures du matin. » Il continua quelque temps sur ce ton de plaisanterie ; Jones l'interrompit en lui disant : « C'est, je suppose, de mistress Miller que vous tenez vos nouvelles. Elle est venue tout à l'heure me donner mon congé. La bonne femme paroît craindre pour la réputation de ses filles.

— Elle est, reprit Nightingale, d'une délicatesse prodigieuse sur ce chapitre. Vous souvient-il qu'elle ne voulut pas permettre à Nancy d'aller avec nous au bal masqué ?

— Sa prudence, à mon avis, ne mérite que des louanges. Au reste, je l'ai prise au mot, et j'ai envoyé Partridge me chercher un autre appartement.

— Si vous le trouvez bon, nous pourrons encore loger dans la même maison ; car pour vous confier un secret que je vous prie de garder, je me propose de sortir d'ici aujourd'hui même.

— Quoi, mon ami, mistress Miller vous a-t-elle aussi donné congé ?

— Non; mais mon appartement est incommode; je suis las d'habiter ce quartier; il faut que je me rapproche des lieux de divertissement; j'irai m'établir dans Pall-mall.

— Et comptez-vous faire un mystère de votre départ?

— Soyez tranquille, je ne compte pas m'en aller sans payer; mais j'ai une raison secrète pour ne dire adieu à personne.

— Pas si secrète que vous le pensez, je vous assure. Je l'ai devinée dès le lendemain de mon arrivée. Votre départ fera verser ici bien des larmes. Pauvre Nancy! je la plains. En vérité, Jacques, vous vous êtes fait un jeu de l'innocence de cette jeune fille; vous avez excité dans son cœur une passion dont je crains qu'elle ne guérisse jamais.

— Que diable voulez-vous que j'y fasse? que je l'épouse pour l'en guérir?

— Non, mais j'aurois voulu que vous ne vous montrassiez pas si empressé à lui plaire. Je m'étonne que sa mère ait été assez aveugle pour ne pas voir.....

— Eh qu'auroit-elle vu?

— Que vous aviez tourné la tête à sa fille. La pauvre enfant ne peut cacher le feu qui la dévore. Elle rougit toutes les fois que vous entrez dans le salon. Ses yeux ne se détachent pas de vous un instant. Ah, je la plains de toute mon

ame; car jé la crois une des meilleures et des plus honnêtes créatures qu'il y ait au monde.

— A vous entendre, il faudroit donc s'interdire avec les femmes tous les lieux communs de galanterie, dans la crainte de leur inspirer de l'amour?

— Jacques, vous faites semblant de ne pas me comprendre. A Dieu ne plaise que je croie les femmes si promptes à s'enflammer; mais vous avez passé de beaucoup les bornes de la simple galanterie.

— Comment? soupçonneriez-vous entre nous une intimité?...

— Non, sur mon honneur, répondit Jones d'un ton sérieux, je pense mieux de vous. Je dirai plus, je ne suppose pas que vous ayez conçu froidement le dessein de jeter le trouble dans l'ame d'une jeune fille sans défiance, ni même que vous ayez prévu les conséquences de votre conduite avec elle; car vous êtes un honnête homme, et vous n'avez pu vous rendre coupable d'une pareille cruauté : mais vous avez sacrifié légèrement à votre vanité le repos de Nancy, et tout en ne cherchant qu'un frivole amusement, vous lui avez donné lieu de se flatter que vous aviez sur elle des vues sérieuses. Je vous en prie, Jacques, parlez-moi avec franchise. Quel étoit le but de ces riantes peintures que vous faisiez sans

cesse devant elle du bonheur que procure une vive et mutuelle tendresse; de vos brûlantes protestations d'amour, de générosité, de désintéressement? Pensiez-vous qu'elle ne s'imagineroit pas en être l'objet, ou plutôt, soyez sincère, n'aviez-vous pas l'intention qu'elle les prît pour elle?

— Sur mon ame, Tom, je ne te connoissois point ce genre de talent. Comment? tu ferois un excellent prédicateur. Ainsi donc, je suppose que Nancy voulût bien t'accorder ses faveurs, tu les refuserois?

— Oui, sur le salut de mon ame, oui, je les refuserois.

— Tom, Tom, souviens-toi de la nuit dernière,

Où, lorsque le sommeil eut fermé tous les yeux,  
La discrète Phébé, de la voûte des cieux  
Répandant sur la terre une clarté propice,  
D'un amoureux larcin fut l'unique complice <sup>1</sup>.

— Écoutez, monsieur Nightingale, je hais l'hypocrisie. Je ne prétends pas être plus sage qu'un autre. J'ai eu, j'en conviens, avec plusieurs femmes, des liaisons que la morale réprouve; mais je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais fait tort à aucune, et je ne pourrois me résoudre à causer sciemment, pour une jouissance passa-

<sup>1</sup> — When ev'ry eye was clos'd, and the pale moon,  
And silent stars shone conscious of the theft.

gère, le malheur de la dernière des créatures humaines.

— Fort bien, je vous crois, et je pense que vous n'avez pas moins bonne opinion de moi.

— Je vous absous volontiers du crime de séduction ; ce que je ne vous pardonne pas, c'est de vous être fait aimer.

— Si cela est, j'en suis au désespoir ; mais le temps et l'absence effaceront bientôt du cœur de Nancy une impression trop tendre. J'ai moi-même besoin de ce remède, pour guérir la blessure de mon cœur ; car, s'il faut vous dire la vérité, jamais femme ne m'a été aussi chère que Nancy. O mon ami, recevez ma confiance tout entière. Mon père veut me marier à une jeune personne que je n'ai jamais vue, et qui est sur le point d'arriver à Londres. »

A ces mots Jones éclata de rire.

« Ne te moque point de moi, je t'en prie. Le diable m'emporte si je n'en perds pas la tête. Ma pauvre Nancy ! ô Jones, Jones, que n'ai-je une fortune indépendante !

— Je vous la souhaiterois de tout mon cœur ; car si la chose est ainsi, je vous plains sincèrement tous deux : mais assurément vous ne comptez pas vous en aller sans lui dire adieu ?

— Lui dire adieu ? je m'en garderai bien. Cette scène douloureuse, au lieu de produire un bon

effet, ne serviroit qu'à redoubler l'affliction de ma pauvre Nancy. Mon ami, je compte partir ce soir, ou demain matin; gardez-m'en le secret.

— Je vous le promets; et quand j'y réfléchis, il me semble que vous n'avez rien de mieux à faire, après la détermination que vous avez prise, et dans la nécessité où vous êtes de quitter Nancy. » Jones ajouta qu'il seroit charmé de se retrouver avec lui dans la même maison.

Il fut ensuite convenu entre les deux amis que Jones logeroit au rez-de-chaussée, ou au second étage, à son choix, et Nightingale au premier.

Ce Nightingale, dont nous aurons bientôt occasion de parler plus longuement, se montrait dans les circonstances ordinaires de la vie, un homme d'honneur, et ce qui est plus rare parmi les jeunes gens à la mode, un honnête homme. Seulement il professoit, en amour, une morale assez relâchée : ce n'est pas qu'il fût à cet égard aussi dépourvu de principes que ses pareils le sont quelquefois, et plus souvent encore affectent de l'être; mais il est certain qu'il avoit commis envers les femmes des trahisons inexcusables, et que, dans certains mystères connus sous le nom d'intrigues galantes, il s'étoit rendu coupable de beaucoup de tromperies qui lui auroient valu, dans le commerce, le titre d'insigne fripon.

Toutefois, comme le monde, nous ignorons pour quel motif, traite avec plus d'indulgence cette espèce de perfidie, Nightingale, loin de rougir de ses iniquités, prenoit plaisir à s'en glorifier; il se vantoit souvent de son adresse dans l'art de la séduction et du nombre de ses conquêtes. Jones, avant cette époque, s'étoit permis quelquefois de lui reprocher sa jactance; car il s'indignoit toujours du moindre outrage fait à l'honneur du sexe : les femmes, disoit-il, si on les considère, ainsi que le veut la justice; comme les amies les plus chères que nous ayons, méritent toute notre estime, tous nos hommages et toute notre affection; envisagées comme ennemies, leur défaite trop facile doit inspirer à un vainqueur généreux moins d'orgueil que de honte.

---

## CHAPITRE V.

---

### HISTOIRE DE MISTRESS MILLER.

JONES, ce jour-là, dîna fort bien pour un malade; il mangea plus de la moitié d'une épaule de mouton. Dans l'après-midi, mistress Miller l'in-



vita à prendre le thé. L'excellente femme avoit su, par l'indiscrétion de Partridge, ou par quelque autre moyen, ses rapports avec M. Allworthy, et elle ne pouvoit supporter la pensée de se séparer de lui d'un air fâché.

Jones accepta son invitation. Après le thé elle renvoya ses filles et s'exprima ainsi : « En vérité, monsieur, il arrive dans ce monde des choses bien surprenantes. N'en est-ce pas une fort étrange que j'aie dans ma maison un parent de M. Allworthy, sans m'en être doutée jusqu'à présent ? Hélas ! vous ne sauriez vous figurer quel protecteur a été pour moi et pour les miens ce digne gentilhomme. Oui, monsieur, je ne rougis point de l'avouer, c'est à sa bonté que je dois d'avoir été préservée du malheur de mourir de faim, et de laisser après moi deux pauvres petites orphelines sans secours, sans appui, abandonnées à la pitié, ou plutôt à la cruelle indifférence du monde.

« Quoique je sois réduite aujourd'hui à louer des chambres garnies pour vivre, je suis née d'une honnête famille, et j'ai reçu une bonne éducation. Mon père étoit officier, il mourut dans un grade élevé ; mais il n'avoit que ses appointements pour vivre ; et comme cette ressource finit avec lui, sa mort nous laissa dans la misère. Nous étions trois sœurs. L'une de nous eut le bonheur de mourir bientôt après de la pe-

tite vérole. Une dame daigna prendre la seconde, par charité, dit-elle, pour lui tenir compagnie. Sa mère avoit été servante chez mon aïeule; mais ayant hérité de son père de grands biens acquis par l'usure, elle avoit épousé un homme riche et de qualité. Cette dame accabla ma sœur des plus durs traitements, lui rappelant sans cesse avec aigreur sa naissance et sa pauvreté, la traitant par dérision de demoiselle; enfin elle l'abreuva de tant d'amertume, que la malheureuse ne tarda pas à mourir aussi. La fortune se montra moins rigoureuse envers moi. Dans l'année qui suivit la mort de mon père, j'épousai un ministre qui m'aimoit depuis long-temps, et qu'on accueilloit fort mal chez nous, pour cette raison; car mon pauvre père, sans avoir un schelling à nous donner, nous élevoit en filles de condition; il nous considéroit et vouloit que nous nous considérassions nous-mêmes, comme si nous avions été de riches héritières. Mon amant oublia tous les mauvais traitements qu'il avoit reçus de lui. Dès qu'il me vit libre, il me demanda ma main avec ardeur; et moi qui l'avois toujours aimé, et qui l'estimois maintenant plus que jamais, je me rendis à ses vœux. Je passai cinq années avec lui dans un bonheur parfait; mais hélas! ô cruelle, cruelle fortune, tu nous séparas pour jamais; tu ravis à mon amour le meilleur des époux, et à

mes filles le plus tendre des pères. O mes chers enfants, vous n'avez pas connu le bien que vous avez perdu ! J'ai honte de ma foiblesse, M. Jones, mais je ne puis parler de cet excellent homme, sans répandre des larmes.

— C'est moi plutôt, madame, dit Jones, qui devrois avoir honte de n'en pas verser avec vous.

— Eh bien, monsieur, continua-t-elle, je tombai alors dans un état pire que celui où m'avait laissée la mort de mon père. Outre le profond chagrin qui m'accabloit, il me falloit pourvoir aux besoins de deux enfants ; et mon dénûment étoit extrême. Le grand, le bon, le noble M. Allworthy qui avoit un peu connu mon mari, apprit par hasard ma détresse ; il m'écrivit sur-le-champ la lettre que voici. Je dois et je veux vous la lire.

« MADAME,

« Je vous fais bien sincèrement mon compliment de condoléance sur la perte douloureuse que vous venez d'éprouver. Votre raison et les excellentes leçons que vous avez reçues du plus digne des hommes, vous aideront mieux à la supporter, que tous les conseils que je pourrois vous donner. J'aime à croire aussi qu'une personne dont on m'a toujours parlé comme de la meilleure des mères, ne permettra pas qu'un excès d'afflic-

tion l'empêche de remplir ses devoirs envers de pauvres enfants qui ont seuls, aujourd'hui, besoin de sa tendresse.

« Cependant, comme vous devez être en ce moment hors d'état de vous occuper d'affaires, vous me pardonnerez d'avoir chargé quelqu'un de passer chez vous, et de vous remettre vingt guinées que je vous prie d'accepter, en attendant que j'aie le plaisir de vous voir.

« Veuillez me croire, madame, etc. »

« Je reçus cette lettre quinze jours après la perte irréparable dont je vous ai parlé, et dans la quinzaine suivante M. Allworthy... le digne, le respectable M. Allworthy vint me faire une visite. Il m'établit dans cette maison, il me donna une somme d'argent considérable pour la meubler, et m'assura une rente de cinquante livres sterling que j'ai toujours touchée exactement depuis. Jugez donc, M. Jones, de la reconnoissance, de la vénération que je dois à l'homme généreux qui a conservé mes jours et ceux de ces chers enfants, pour l'amour desquels j'attache encore quelque prix à la vie. Je sais le cas que M. Allworthy fait de vous, et les égards que vous méritez. Ne croyez pas que j'y manque, en vous priant de rompre toute liaison avec des femmes sans mœurs. Vous êtes jeune, et vous ne connoissez pas la moitié de leurs artifices. Ne me sachez point mauvais

gré, monsieur, de ce que je vous ai dit au sujet de ma maison. Vous sentez que, dans l'intérêt de mes pauvres filles, je n'y puis souffrir un commerce suspect. D'ailleurs, M. Allworthy ne me pardonneroit pas de le favoriser, surtout lorsqu'il s'agit de vous.

— Ne prenez pas la peine, madame, dit Jones, de vous excuser davantage. Je vous proteste que vous ne m'avez nullement offensé; mais comme personne n'a plus de respect que moi pour M. Allworthy, permettez que je vous tire d'une erreur dont sa réputation pourroit souffrir. Je ne suis point son parent.

— Hélas! monsieur, je le sais; je sais très-bien qui vous êtes. M. Allworthy m'a tout conté; mais, fussiez-vous son propre fils, il n'auroit pu me parler de vous avec plus d'intérêt. Ne rougissez pas, monsieur, de votre naissance; il n'y a pas un honnête homme, croyez-moi, qui vous en estime moins. Non, M. Jones, ces mots, *naissance déshonorante*, sont vides de sens, à moins, comme le disoit mon cher et digne époux, que le déshonneur ne s'attache aux père et mère; car il ne peut rejaillir sur les enfants, pour une action dont ils sont innocents.

— Je vois, madame, dit Jones en poussant un profond soupir, que vous me connoissez en effet, et que M. Allworthy a jugé à propos de vous

parler de moi. Le récit touchant que vous m'avez fait de votre histoire, m'engage à vous communiquer quelques particularités de la mienne, que vous ignorez. »

Mistress Miller ayant montré un vif desir d'en être instruite, Jones lui raconta toutes ses aventures; mais il n'y mêla pas une seule fois le nom de Sophie.

Il existe entre les cœurs honnêtes une sorte de sympathie qui leur inspire une prompte et mutuelle confiance. Mistress Miller ne douta point de la sincérité de Jones, et lui témoigna beaucoup de compassion et d'intérêt. Elle commençoit à lui faire quelques observations, lorsque Jones l'interrompt. L'heure de son rendez-vous approchoit, il la pria de permettre qu'il eût le soir avec lady Bellaston une seconde entrevue qui seroit, dit-il, la dernière dans sa maison. En même temps il l'assura que cette dame étoit une personne de distinction, et qu'il ne se passeroit rien entre eux que de très-innocent : or nous croyons fermement qu'il avoit l'intention de tenir sa parole.

Mistress Miller s'étant à la fin laissé gagner, Jones remonta dans sa chambre, où il attendit vainement lady Bellaston jusqu'à minuit.

Nous avons dit, et l'on a dû s'en apercevoir, que cette dame avoit une grande affection pour

Jones. Peut-être sera-t-on surpris qu'informée de son indisposition, elle ait manqué pour la première fois au rendez-vous qu'elle lui avoit donné, et dans une circonstance qui sembloit exiger plus particulièrement les soins de l'amitié. Si la conduite de lady Bellaston paroît peu naturelle, ce n'est pas à nous qu'il faut s'en prendre; nous ne faisons que rapporter les faits avec exactitude.

---

## CHAPITRE VI.

## SCÈNE ATTENDRISSANTE.

JONES passa une grande partie de la nuit sans fermer l'œil. Ce qui l'empêcha de dormir ne fut ni le chagrin d'avoir été trompé dans son attente par lady Bellaston, ni même l'image de Sophie, qui le tenoit si souvent éveillé. Dans la vérité, notre ami étoit d'un excellent naturel. Il avoit au suprême degré cette foiblesse qu'on nomme pitié, imperfection de caractère bien éloignée de cette noble fermeté d'ame qui replie, pour ainsi dire,

un homme sur lui-même, et le met en état de rouler dans le monde comme une boule polie, sans être arrêté un seul instant par les malheurs d'autrui. Il ne pouvoit s'empêcher de plaindre l'infortunée Nancy. L'amour dont elle brûloit pour Nightingale étoit si visible, qu'il s'étonnoit que sa mère ne s'en fût pas aperçue. La veille encore, cette mère aveugle lui faisoit remarquer le changement survenu dans l'humeur de sa fille. « Il n'y avoit pas naguère, disoit-elle, de jeune personne plus vive et plus gaie; et elle est tombée tout à coup dans une mélancolie profonde. »

Le sommeil finit cependant par triompher de toute résistance; et comme s'il eût été, suivant l'opinion des anciens, un dieu véritable, et un dieu irrité, il parut se plaire à jouir d'une victoire qu'il avoit long-temps disputée. Parlons sans figure, notre héros dormit jusqu'à onze heures du matin, et peut-être auroit-il goûté plus long-temps les douceurs du repos, s'il n'avoit été réveillé par un violent tumulte. Il appela Partridge pour en savoir la cause. Le pédagogue lui dit qu'il se passoit en bas une scène terrible; que miss Nancy avoit des convulsions; que sa sœur et sa mère pleuroient et se lamentoient autour d'elle.

Partridge s'apercevant de l'extrême chagrin que cette nouvelle causoit à Jones, se hâta d'ajouter d'un air fin : « Tranquillisez-vous, monsieur, la



jeune personne n'est pas en danger de mort. Susanne m'a donné à entendre que l'événement n'avoit rien que de fort ordinaire; en un mot, miss Nancy a voulu être aussi savante que sa mère, voilà tout. Il paraît qu'elle avoit grand'faim, elle s'est mise à table avant le *Benedicite*, et il en est résulté un enfant pour l'hôpital.

— Laisse là, je te prie, tes sottes plaisanteries, répondit Jones. Peux-tu rire du malheur de ces pauvres gens? Va trouver sur-le-champ mistress Miller, dis-lui que je la prie... Mais non, demeure. Tu ferois quelque balourdise, je veux aller la trouver moi-même : aussi bien elle m'a invité à déjeuner avec elle. »

Il se leva aussitôt. Pendant qu'il s'habilloit à la hâte, Partridge, malgré ses sévères réprimandes, se permit encore sur le même sujet plusieurs quolibets grossiers. Dès que Jones fut prêt, il descendit dans la salle à manger. Il n'y vit personne, ni aucuns préparatifs pour le déjeuner. Mistress Miller qui étoit avec sa fille dans la pièce contiguë, lui fit dire par Susanne qu'un accident imprévu la priveroit du plaisir de déjeuner avec lui; qu'elle étoit désolée de ce contre-temps, et lui demandoit pardon de ne l'en avoir pas prévenu plus tôt.

Jones répondit qu'il la supplioit de ne point se tourmenter pour si peu de chose; qu'il pre-

noit une part sensible à la peine qu'elle éprouvoit, et que s'il pouvoit lui rendre quelque service, il étoit à ses ordres.

Mistress Miller qui avoit entendu ces derniers mots, ouvrit la porte, et courant à lui les yeux baignés de larmes : « O M. Jones ! s'écria-t-elle, vous êtes bien le meilleur jeune homme qu'il y ait au monde. Je vous remercie mille fois de vos offres généreuses. Hélas ! il n'est pas en votre pouvoir de sauver ma pauvre fille. O mon enfant ! mon enfant ! elle est perdue, perdue pour jamais.

— J'espère, madame, qu'il n'y a pas d'homme assez scélérat....

— Oh ! M. Jones, il y en a un.... Le misérable qui a quitté hier ma maison a trompé ma pauvre fille... Il a consommé sa ruine. Je sais que vous êtes rempli d'honneur, vous avez un bon, un noble cœur, M. Jones ; les actions dont j'ai été témoin ne pouvoient venir d'une autre source. Je vous dirai tout mon malheur. Après ce qui est arrivé, je voudrois en vain le cacher. Ce Nightingale, ce barbare, cet infame a perdu ma fille. Elle est.... elle est.... oh ! M. Jones, ma fille est grosse.... et il l'abandonne en cet état. Voici, monsieur, sa cruelle lettre. Lisez-la, M. Jones, et dites-moi s'il existe un autre monstre de cette espèce. »

La lettre étoit ainsi conçue :

« CHÈRE NANCY,

« N'ayant pu me résoudre à vous apprendre de vive voix une nouvelle qui vous affligera sans doute autant que moi, j'ai pris le parti de vous l'écrire. Mon père exige impérieusement que dès aujourd'hui je fasse ma cour à une jeune et riche héritière qu'il me destine pour.... Ma main se refuse à tracer un mot odieux. Votre excellent esprit vous fera sentir l'indispensable nécessité où je suis de me soumettre à un ordre qui doit hélas ! m'arracher de vos bras pour toujours. La tendresse de votre mère doit vous encourager à lui confier les suites malheureuses de notre amour. Il est facile d'en dérober la connoissance au public. J'aurai soin de pourvoir à tous vos besoins. Je souhaite que vous souffriez moins que moi du coup qui nous sépare. Armez-vous de courage, pardonnez à un homme que la perspective d'une ruine certaine pouvoit seule contraindre à vous écrire cette lettre.... Oubliez-moi, je vous en conjure, comme amant, je veux dire ; mais comme ami, comptez à jamais sur votre fidèle et infortuné

« J. N. »

Lorsque Jones eut achevé la lecture de cette lettre, mistress Miller et lui restèrent un instant

immobiles, se regardant l'un l'autre en silence. Enfin Jones prit la parole. « Je ne puis, madame, lui dit-il, vous exprimer combien je suis indigné de ce que je viens de lire. J'oserai pourtant vous conseiller d'écouter sur un point l'auteur de la lettre. Songez à la réputation de votre fille.

— C'en est fait, M. Jones! s'écria mistress Miller, c'en est fait de sa réputation, aussi bien que de son innocence. Elle a reçu cette lettre devant une nombreuse compagnie, elle s'est évanouie en la lisant, et tout le monde a su ce qu'elle contenoit. Mais la ruine de sa réputation, quelque affreuse qu'elle soit, n'est pas le plus grand de mes malheurs; je perdrai mon enfant. Elle a déjà tenté deux fois de s'ôter la vie. Nous avons réussi jusqu'à présent à l'en empêcher; mais elle a juré de ne pas survivre à son honneur. Et si je la perds, je ne survivrai point moi-même à cet excès d'infortune. Que deviendra alors ma petite Betsy? Une orpheline, un enfant sans appui. La pauvre petite aura le cœur brisé de douleur, en voyant le désespoir de sa sœur et de sa mère, quoiqu'elle en ignore la cause. Elle est si bonne! si sensible! Le cruel, le barbare nous a toutes assassinées. O mes enfants! est-ce là le prix de mes sacrifices? Est-ce là le terme où devoient aboutir mes espérances? N'ai-je rempli envers vous avec tant de plaisir les pénibles de-

voirs de mère, veillé sur votre enfance avec tant de sollicitude, donné à votre éducation des soins si assidus, n'ai-je enfin travaillé tant d'années à vous assurer une honnête existence, en me privant moi-même des commodités de la vie, que pour perdre l'une de vous, toutes deux peut-être d'une manière si déplorable?

— En vérité, madame, s'écria Jones les larmes aux yeux, je vous plains de toute mon ame.

— O M. Jones! vous ne pouvez, malgré la bonté de votre cœur, vous faire une idée de ce que je souffre. Où trouver une fille aussi tendre, aussi soumise que ma pauvre Nancy, Nancy, l'idole de mon ame, les délices de mes yeux, l'orgueil de mon cœur? Oh! j'en étois trop fière, et ma folle ambition, née de sa beauté, a causé sa perte. Hélas! je voyois avec plaisir le penchant de ce jeune homme pour elle, je lui supposois des intentions louables, et l'idée d'une union si avantageuse flattoit ma vanité. Mille fois en ma présence, souvent même devant vous, il a nourri, encouragé ces espérances par des discours remplis de passion et de désintéressement, qu'il sembloit adresser à Nancy; et moi, comme elle, je les croyois sincères. Pouvois-je m'imaginer que ce n'étoient que des pièges tendus à l'innocence de ma fille, et préparés pour notre ruine commune? »

A ces mots, la petite Betsy entra précipitamment dans la chambre en criant : « Chère maman ! au nom de Dieu, viens près de ma sœur. Elle éprouve une nouvelle crise, et ma cousine n'est pas assez forte pour la tenir. »

Mistress Miller, tout en courant au secours de sa fille, dit à Betsy de rester avec M. Jones, et pria celui-ci de tâcher de la distraire pendant quelques minutes. « Mon Dieu ! s'écria-t-elle du ton le plus pathétique, sauve au moins un de mes enfants ! »

Jones, quoique vivement ému de ce que mistress Miller venoit de lui apprendre, ne négligea rien pour consoler la petite fille. Il lui dit de prendre courage, que sa sœur seroit bientôt guérie ; mais que si elle continuoît à se désoler de cette manière, elle la rendroit plus malade, et seroit cause que sa mère le deviendrait aussi.

— O monsieur ! répondit l'enfant, je serois au désespoir de leur faire du mal. J'aimerois mieux mourir que de pleurer devant elles ; mais ma pauvre sœur ne peut me voir pleurer maintenant, et je crains bien qu'elle ne voie plus jamais couler mes larmes. Ah ! je ne puis me séparer d'elle, non, je ne le puis. Et que deviendra ma pauvre maman ? Elle dit qu'elle mourra aussi et me laissera seule ; mais je suis bien décidée à ne pas rester après elle.

— Et n'avez-vous pas peur de mourir, ma petite Betsy?

— Pardonnez-moi, monsieur, j'ai toujours eu peur de mourir, parce qu'il m'auroit fallu quitter maman et ma sœur; mais je ne crains point d'aller partout avec ceux que j'aime. »

Jones, charmé de cette réponse, pressa l'enfant contre son cœur. Mistress Miller revint bientôt après. « Grace au ciel, dit-elle, Nancy a repris ses sens. Betsy, vous pouvez retourner auprès de votre sœur. Elle est mieux et désire de vous voir. » Puis s'adressant à Jones, elle lui fit de nouvelles excuses du contre-temps qui l'avoit empêchée de déjeuner avec lui.

« J'en serai bien dédommagé, madame, répondit Jones, si j'ai, comme je l'espère, le bonheur de me rendre utile à une famille si tendrement unie. J'ai conçu un dessein, et quel qu'en puisse être le succès, je suis résolu à l'exécuter. Ou je me trompe fort, ou M. Nightingale, malgré ce qui s'est passé, a dans le cœur un grand fonds de bonté et une violente passion pour votre fille. Je lui mettrai sous les yeux un tableau qui le touchera. Rassurez-vous, madame, rassurez miss Nancy. Je vais de ce pas trouver M. Nightingale, et je me flatte de vous apporter bientôt d'heureuses nouvelles. »

Mistress Miller tombant aux genoux de Jones,

appela sur sa tête toutes les bénédictions du ciel, et lui prodigua mille témoignages de reconnaissance. Il la quitta, pour aller trouver Nightingale; la bonne mère retourna auprès de sa fille. Ce qu'elle lui dit la ranima un peu; et toutes deux célébrèrent à l'envi les louanges de M. Jones.

---

## CHAPITRE VII.

---

### ENTREVUE DE JONES ET DE NIGHTINGALE.

IL n'est pas rare qu'on se ressente du bien, ou du mal qu'on fait à autrui. Si les personnes généreuses jouissent autant de leurs bienfaits que celles qui les reçoivent, il est peu de gens assez pervers, assez endurcis pour causer sans remords la ruine de leurs semblables.

M. Nightingale n'étoit pas de ce nombre. Jones le trouva dans son nouveau logement, tristement assis auprès du feu, et déplorant l'état malheureux où il avoit réduit Nancy. Dès qu'il vit son ami, il s'empressâ d'aller au-devant de lui, et le



remercia de son obligeante visite. « Elle ne pouvoit être, lui dit-il, plus opportune. Je n'ai jamais été plus chagrin de ma vie.

— Je suis fâché, répondit Jones, d'apporter des nouvelles qui, loin d'adoucir votre affliction, ne se rviront qu'à l'accroître. Il est pourtant nécessaire que vous en soyez instruit. Je vous dirai, M. Nightingale, que je viens vous trouver de la part d'une honnête famille que vous avez plongée dans le désespoir. »

Nightingale pâlit. Jones continua sans y faire attention, et lui peignit des plus vives couleurs la scène tragique qu'on a vue dans le chapitre précédent.

Nightingale ne l'interrompit pas une seule fois, malgré la violente émotion qui se manifesta à diverses reprises sur son visage. Quand Jones eut fini : « Mon ami, lui dit-il en soupirant, ce que vous venez de m'apprendre m'affecte de la manière la plus sensible. C'est un accident bien funeste que la publicité donnée à ma lettre par cette pauvre fille. Sans cela, sa réputation étoit sauvée, l'affaire demeuroid secrète, et n'auroit point eu de suites fâcheuses. Tous les jours il arrive ici de pareilles aventures. Si le mari, quand il n'est plus temps, vient à concevoir des soupçons, le plus sage parti qu'il ait à prendre c'est de les cacher à sa femme et au public.

— Mon ami, répondit Jones, vous connoissez mal Nancy. Vous avez pris sur son ame un tel empire, que c'est moins la perte de sa réputation qui l'afflige, que celle de son amant ; et son désespoir finira par être aussi funeste à sa famille qu'à elle-même.

— De mon côté, je vous le proteste, j'ai une si grande affection pour Nancy, que toute autre femme trouvera bien peu de place dans mon cœur.

— Comment donc pensez-vous à l'abandonner ?

— Eh que puis-je faire ?

— Demandez-le à miss Nancy, répartit Jones avec chaleur. Dans l'état où vous l'avez mise, c'est à elle, je vous le dis sans détour, à fixer la réparation qui lui est due. Oubliez votre propre intérêt, pour ne vous occuper que du sien. Vous me demandez ce que vous avez à faire ? le voici : remplissez l'attente de Nancy, celle de sa mère, et la mienne aussi, s'il faut vous parler franchement. Oui, j'ai partagé leur espoir dès le premier moment que je vous ai vus ensemble. Pardonnez, si ma compassion pour ces infortunées me rend indiscret ; mais votre propre cœur vous dira mieux que moi si vous n'avez pas voulu, par votre conduite, persuader à la mère ainsi qu'à la fille que vous aviez des vues honorables ; et, dans ce cas, quoiqu'il n'existe peut-être point de promesse positive de mariage, je vous laisse à juger

de bonne foi jusqu'à quel point vous êtes engagé.

— Vos réflexions sont justes, je suis forcé d'en convenir. Je dirai plus, je crains d'avoir fait une promesse de mariage.

— Et après cet aveu, vous pouvez hésiter un moment ?

— Écoutez, mon ami, vous connoissez les lois de l'honneur ; vous ne conseilleriez à personne de les enfreindre : or, mettant de côté toute autre considération, puis-je, sans me déshonorer, songer à épouser Nancy après l'éclat de son aventure ?

— Oui, sans doute, et le véritable honneur, qui n'est autre que la justice et l'humanité, vous y oblige. Puisque vous m'opposez un scrupule de cette nature, souffrez que je l'examine en peu de mots. Avez-vous pu, avec honneur, tromper une jeune personne par de faux semblants d'amour, et lui ravir traîtreusement son innocence ? Avez-vous pu, avec honneur, travailler sciemment, de plein gré, à sa ruine ? Pouvez-vous, avec honneur, détruire sa réputation, son repos, et selon toute apparence la priver de la vie et lui fermer le ciel ? L'honneur vous permet-il d'abandonner une jeune fille sensible, sans protection, sans défense, une jeune fille qui vous aime, qui vous adore, qui meurt pour vous, qui a mis dans vos promesses toute sa confiance, et dont la crédulité

tendresse vous a sacrifié ce qu'elle avoit de plus cher au monde ? L'honneur n'est-il pas révolté d'une pareille barbarie ?

— Vous parlez, mon ami, le langage de la raison ; mais vous savez qu'il n'est pas conforme à l'opinion commune. Si j'épousois une fille déshonorée, même par moi, je n'oserois plus me montrer nulle part.

— Ah ! M. Nightingale, ne traitez pas Nancy avec cette indignité. Lorsque vous lui avez promis de l'épouser, elle est devenue votre femme : elle a moins manqué de vertu que de prudence. Et quels sont ceux devant qui vous rougiriez de vous montrer ? des misérables, des insensés, des libertins. Excusez ma franchise, votre scrupule part d'une fausse honte qui accompagne toujours le faux honneur, comme son ombre. Croyez-moi, il n'y a pas un honnête homme, pas un homme raisonnable qui ne vous loue d'une généreuse résolution, qui n'y applaudisse. Mais quand le monde vous refuseroit son approbation, n'auriez-vous pas, mon ami, celle de votre conscience ? Et le sentiment d'un acte de bonté, de vertu, de bienfaisance, ne cause-t-il pas de plus vives, de plus délicieuses jouissances que des millions de suffrages qu'on n'a point mérités ? Pesez avec équité l'alternative où vous êtes placé. Voyez d'un côté votre infortunée et trop sensible amante, prête

à rendre auprès de sa mère le dernier soupir ,  
déplorant sa cruelle destinée , sans en accuser  
l'auteur ; entendez votre nom s'échapper de son  
sein brisé par la douleur ; peignez-vous la plus  
tendre des mères perdant , avec une fille adorée ,  
la raison et peut-être la vie ; voyez son autre fille  
orpheline , privée d'appui ; et quand vous aurez  
fixé un instant les yeux sur ce tableau , dites-vous :  
C'est moi qui ai causé tant d'infortunes.

D'un autre côté , figurez-vous ces pauvres et  
innocentes créatures délivrées par vous de leurs  
souffrances passagères. Songez avec quel trans-  
port de joie l'aimable Nancy va voler dans vos  
bras ; voyez le sang colorer ses joues pâles et flé-  
tries , le feu de l'amour ranimer ses yeux presque  
éteints , et l'allégresse renaître dans son ame  
abattue ; pensez à l'ivresse de sa mère ; représen-  
tez-vous enfin toute une petite famille qu'un seul  
acte de votre volonté rend au bonheur..... Si je  
connois bien mon ami , loin de la laisser plongée  
dans l'abîme , il n'hésitera pas à l'en tirer ; non ,  
loin de la livrer à la misère et au désespoir , il  
l'élèvera par un effort magnanime au comble de  
la félicité. Je n'ajouterai qu'une réflexion , c'est  
que la justice vous fait un devoir de cette con-  
duite , puisque le malheur auquel il s'agit de re-  
médier est votre ouvrage.

— O mon cher ami , vous n'aviez pas besoin

de tant d'éloquence pour m'émouvoir ! La pauvre Nancy m'inspire une pitié profonde, et je donnerois volontiers ma vie pour qu'il n'eût jamais existé entre nous d'imprudentes liaisons. Ah ! croyez que j'ai soutenu de rudes combats, avant de me résoudre à écrire cette lettre fatale, source de tant de maux. Si je ne suivais que le penchant de mon cœur, j'épouserois Nancy dès aujourd'hui, oui, dès aujourd'hui ; mais comment obtenir de mon père qu'il consente à notre union, lorsqu'il m'a choisi une autre femme, et que demain est le jour fixé par lui pour la première entrevue.

— Je n'ai pas l'honneur de connoître monsieur votre père ; mais supposez qu'on obtint son consentement, vous prêteriez-vous au seul moyen de sauver ces pauvres gens ?

— Avec autant d'empressement que j'en mettrois à chercher le bonheur ; car je ne le trouverai jamais auprès d'aucune autre femme. O mon ami, si vous pouviez vous représenter ce que j'ai souffert depuis douze heures pour ma chère Nancy, je suis sûr qu'elle ne seroit pas l'unique objet de votre pitié. Je l'aime éperdûment ; et s'il me restoit de vains scrupules d'honneur, vous venez de les détruire. Que mon père exauce mes vœux, rien ne manquera à mon bonheur, ni à celui de ma Nancy.

— Eh bien, je me charge de voir monsieur

vosre père; mais sous quelque couleur que je sois forcé de lui présenter l'affaire, promettez-moi d'avance votre approbation. Persuadez-vous bien qu'il ne peut ignorer long-temps ce qui se passe. De pareilles aventures, quand elles ont une fois transpiré comme celle-ci, acquièrent une prompte publicité. D'ailleurs s'il arrivoit une catastrophe, ce qui n'est que trop à craindre, à moins qu'on ne se hâte d'y obvier, votre nom exciteroit dans le monde un scandale qui indigneroit votre père contre vous, pour peu qu'il ait d'humanité. Enseignez-moi donc sa demeure. J'irai le trouver sans perdre un moment. Vous cependant, remplissez un devoir d'honneur, volez auprès de Nancy; vous verrez que je n'ai point exagéré son désespoir, ni celui de sa famille.»

Nightingale accepta l'offre de Jones, et lui indiqua la demeure de son père, ainsi que le café où il pourroit le trouver. Puis hésitant un moment. « Mon cher Jones, dit-il, vous tentez l'impossible. Si vous connoissiez mon père, vous ne songeriez pas à obtenir son consentement. . . . . Attendez pourtant; il me vient une idée. . . . . Si vous lui disiez que je suis marié, peut-être deviendrait-il plus traitable, croyant la chose faite : et plutôt à Dieu qu'elle le fût en effet ! Ce que vous m'avez dit a laissé dans mon ame une si vive impression, j'aime si passionnément ma

Nancy , que je suis prêt à tout braver pour elle. »

Jones approuva ce plan et promit de s'y conformer. Là dessus les deux jeunes gens se séparèrent; l'un se rendit auprès de Nancy, l'autre alla chercher le père de son ami.

## CHAPITRE VIII.

### ENTREVUE DE JONES ET DU PÈRE DE NIGHTINGALE. ARRIVÉE D'UN NOUVEAU PERSONNAGE.

LE satirique romain <sup>1</sup> et le philosophe Sénèque <sup>2</sup> nient la divinité de la fortune. Cicéron, plus éclairé, selon nous, que l'un et l'autre, est d'un avis contraire. Il arrive en effet des événements si étranges, si inconcevables, qu'on ne sauroit guère les attribuer à la sagacité ni à la prévoyance humaines.

<sup>1</sup> ..... Nos te,  
Nos facimus, fortuna, deam. JUVÉNAL.

O fortune, c'est nous qui t'avons fait déesse! Trad.

<sup>2</sup> Dans le traité de la Providence. Trad.



Tel fut l'incident que nous allons raconter. Jones se présenta chez M. Nightingale dans la conjoncture la plus critique. La fortune, quand elle eût mérité le culte dont on l'honorait à Rome, n'auroit pu en imaginer une autre aussi fâcheuse. Le vieux gentilhomme et le père de la jeune personne promise à son fils, avoient eu ensemble une longue et vive contestation sur les articles du contrat de mariage. Après avoir épuisé les arguments, chacun en faveur de son opinion, ils venoient de se séparer, convaincus tous deux, comme il arrive d'ordinaire en pareille circonstance, qu'ils avoient complètement raison.

Le personnage auquel M. Jones s'adressoit, étoit ce qu'on appelle un homme du monde, c'est-à-dire un de ces hommes qui vivent ici-bas avec l'intime persuasion qu'il n'y a point d'autre monde, et par conséquent avec la ferme résolution de tirer de celui-ci le meilleur parti possible. Il s'étoit livré, dans sa jeunesse, au négoce. Ayant acquis une honnête fortune, il avoit depuis peu quitté les affaires, ou à parler plus exactement, le commerce de marchandises, pour le commerce d'argent. Son coffre-fort étoit toujours bien garni d'espèces; personne n'entendoit mieux que lui l'art de les placer avec avantage, et de mettre à profit tantôt les besoins des particuliers, tantôt ceux de l'état. Enfin il avoit fait de l'argent

l'objet si exclusif de ses soins, de ses spéculations, qu'on eût dit qu'à ses yeux il n'existoit aucune autre chose dans le monde. C'étoit du moins la seule à laquelle il attachât du prix.

On conviendra que là capricieuse fortune ne pouvoit mettre Jones aux prises avec un adversaire plus redoutable, ni dans un moment moins opportun.

Le vieillard n'ayant donc que l'intérêt en tête, ne voyoit pas un étranger entrer chez lui, sans s'imaginer aussitôt qu'il venoit lui apporter, ou lui demander de l'argent : et selon que la première ou la seconde de ces conjectures prévaloit dans son esprit, il concevoit de l'individu une opinion favorable, ou désavantageuse.

Malheureusement pour Jones, ce fut la dernière qui prit le dessus, quand il entra. On étoit venu, la veille, lui présenter un billet souscrit par son fils pour une dette de jeu. A la vue de Jones, il le crut chargé d'un pareil message. Aussi, il ne l'eut pas plus tôt entendu dire qu'il venoit de la part de son fils, qu'affermi dans ses soupçons, il s'écria : « Monsieur, vous perdrez votre peine !

— Eh quoi ! monsieur, répondit Jones, auriez-vous deviné le sujet qui m'amène ?

— Si je l'ai deviné, répliqua le vieillard, je vous répète que vous perdrez votre peine. Vous m'avez

la mine d'être un de ces libertins qui entraînent mon fils dans des parties de jeu et de débauche qui lui seront funestes. Mais je ne paierai plus un seul de ses billets, je vous en avertis. Mon fils, je m'en flatte, cessera de fréquenter désormais si mauvaise compagnie. Sans cet espoir, je me serois gardé de lui procurer une femme; car je ne voudrois causer la ruine de qui que ce fût.

— Comment, monsieur, c'est à vous qu'il est redevable de cette jeune personne?

— Que vous importe, monsieur, s'il vous plaît?

— Mon cher monsieur, ne vous offensez pas de l'intérêt que je prends au bonheur de votre fils. J'ai pour lui la plus haute estime. C'est justement le motif de la démarche que je me permets de faire auprès de vous. Je ne puis vous exprimer combien je me réjouis de ce que vous venez de dire; car, je vous le proteste, je suis pénétré d'estime pour votre fils. Croyez aussi, monsieur, à l'admiration que m'inspirent votre indulgence, votre bonté, votre tendresse, votre générosité. Quelle femme vous lui avez choisie! J'ose vous garantir qu'elle le rendra le plus heureux des hommes. »

Rien n'est si propre à nous faire prendre quelque un en gré, que d'avoir éprouvé un sentiment d'inquiétude à sa première vue. Quand cette impression désagréable commence à s'effacer,

nous nous croyons redevables de la tranquillité d'esprit dont elle est suivie, à la personne même qui nous avoit d'abord alarmés.

C'est ce qui arriva à M. Nightingale. Dès qu'il reconnut que Jones, contre son attente, n'avoit rien à lui demander, il le vit de meilleur œil. « Mon bon monsieur, lui dit-il, prenez, je vous prie, la peine de vous asseoir. Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu le plaisir de vous voir; mais si vous êtes un ami de mon fils, et que vous ayez quelque chose à me dire au sujet de la jeune personne en question, je vous écouterai volontiers. Quant à rendre mon fils heureux, elle ne peut manquer d'y réussir. S'il ne l'est pas, ce sera sa faute. J'ai rempli mon devoir en m'occupant de l'objet essentiel. Elle lui apporte une fortune suffisante pour faire le bonheur d'un homme raisonnable et modéré dans ses désirs.

— Sans doute, car elle vaut elle seule une fortune. Elle est si jolie, si gracieuse, si douce, si bien élevée. Je ne connois pas, en vérité, de jeune personne plus accomplie. Elle chante à ravir, elle joue du clavecin comme un ange.

— Je l'ignoreis, car je ne l'ai jamais vue : mais je ne l'en aime pas moins pour cela, et je sais un gré infini à son père de n'avoir fait entrer pour rien ces talents dans notre marché. C'est une preuve de sens que je n'oublierai point. Un sot

les auroit portés en ligne de compte, comme un surcroît de dot. Mais je conviens, à sa louange, qu'il n'en a pas dit un mot, quoique assurément ce soient des avantages qui ne déprécient point une femme.

— Je vous proteste, monsieur, qu'elle les possède dans un degré éminent. Quant à moi, je craignois, je l'avoue, que vous n'eussiez peu de goût, peu d'empressement pour ce mariage. On m'avoit dit que vous n'aviez jamais vu la jeune personne : c'est pourquoi je venois vous prier, vous conjurer, au nom du bonheur de votre fils, de ne point mettre obstacle à son union avec une jeune personne douée de toutes les rares qualités dont je vous ai parlé, et de beaucoup d'autres encore.

— Si c'est là, monsieur, l'affaire qui vous amène, mon fils et moi nous vous en sommes fort obligés. Vous pouvez être parfaitement tranquille. Je vous donne ma parole, que l'article de la fortune ne me laisse rien à désirer.

— Monsieur, vous redoublez mon estime, ma vénération pour vous. Se montrer si facile, si désintéressé sur ce point, c'est à la fois la marque d'un jugement sain, et d'une ame élevée.

— Pas si désintéressé, jeune homme, pas si désintéressé.

— Vous me paraissez toujours de plus en plus

noble, et permettez-moi d'ajouter, de plus en plus sage; car il faut être presque fou pour regarder l'argent comme la seule base du bonheur. Une pareille femme avec sa médiocre, sa mince fortune....

— Vous avez, mon ami, une singulière idée de l'argent, ou vous connoissez mieux les qualités de la jeune personne, que l'état de son bien. Voyons, je vous prie, quelle est, selon vous, sa fortune?

— Sa fortune? une misère comparée à celle de votre fils.

— Bon! bon! peut-être auroit-il pu trouver mieux.

— Je le nie, car ce sera la meilleure des femmes.

— Oui, oui; mais je parle de sa fortune. Dites-moi, combien pensez-vous qu'elle apporte en dot à votre ami?

— Combien?.... combien? Ma foi, peut-être deux cents livres sterling, tout au plus.

— Vous moquez-vous de moi, jeune homme? dit le père un peu fâché.

— Non, sur mon ame, je parle sérieusement. Je crois même n'avoir pas omis un denier dans mon estimation. Si je fais tort à la jeune personne, je lui en demande pardon.

— Oui certes, vous lui faites tort. Elle a, j'en suis sûr, cinquante fois cette somme; et elle en

fournira la preuve, avant que je donne mon consentement.

— Il est trop tard à présent pour le refuser, quand elle n'auroit pas cinquante deniers. Votre fils est marié.

— Mon fils est marié ! répéta le vieillard avec surprise.

— Oui vraiment. Je me doutois bien que vous ne le saviez pas.

— Mon fils est marié à miss Harris !

— A miss Harris ? Non, monsieur, à miss Nancy Miller, la fille de mistress Miller chez laquelle il étoit logé. Quoique sa mère soit réduite à louer des chambres garnies pour vivre, cette jeune personne....

— Oh ça ! raillez-vous, ou parlez-vous tout de bon ? dit le vieillard d'un ton grave.

— Monsieur, je méprise le rôle de railleur. Je suis venu chez vous dans des dispositions très-sérieuses, croyant comme cela est en effet, que votre fils n'osoit pas vous instruire d'un mariage si disproportionné du côté de la fortune, bien que la réputation de la jeune personne ne permette pas d'en faire plus long-temps un mystère. »

A cette nouvelle, le vieillard resta immobile et muet. Dans le même instant entra un homme qui le salua du nom de frère.

Ces deux personnages si étroitement unis par

les liens du sang, étoient en quelque sorte l'opposé l'un de l'autre, par le caractère. Le frère qui venoit d'arriver avoit aussi suivi la carrière du commerce; mais à peine avoit-il été en possession de six mille livres sterling, qu'il en avoit employé la plus grande partie à l'acquisition d'une petite terre, et s'étoit retiré à la campagne. Il y avoit épousé la fille d'un ministre sans bénéfice, jeune personne dépourvue de fortune et de beauté, mais douée d'une agréable humeur qui avoit déterminé son choix.

Il menoit depuis vingt-cinq ans avec cette femme une vie plus conforme à la peinture que les poètes nous font de l'âge d'or, qu'aux mœurs du siècle présent. Il en avoit eu quatre enfants, dont trois étoient morts en bas âge. Il ne lui restoit qu'une fille que sa femme et lui avoient, comme on dit, gâtée de leur mieux, c'est-à-dire, élevée avec une extrême indulgence. Cette fille répondoit si bien à leur tendresse que, pour ne point se séparer d'eux, elle venoit de refuser un gentilhomme d'environ quarante ans, qui lui offroit plus de fortune qu'elle n'en pouvoit espérer.

L'héritière choisie par M. Nightingale étoit proche voisine de son frère, et très-connue de sa nièce. Le vieux campagnard s'étoit rendu à Londres avec le dessein, non de seconder, mais de rompre un projet de mariage qui, dans son opi-



nion devoit faire le malheur de son neveu ; car il ne prévoyoit pas d'autre résultat d'une union avec miss Harris , héritière , il est vrai , de grands biens , mais incapable , par sa figure et par son caractère , de rendre un mari heureux . C'étoit une grande fille , maigre , laide , maniérée , sottre et méchante . En conséquence , au premier mot proféré par M. Nightingale du mariage de son fils avec miss Miller , le campagnard en témoigna la plus vive satisfaction ; et après avoir laissé le père exhaler sa colère contre le jeune homme en amères invectives et en menaces d'exhérédation : « Mon frère , lui dit-il , si vous étiez un peu plus calme , je vous ferois une question . Aimez-vous votre fils pour lui , ou pour vous ? Votre réponse , je pense , ne sauroit être douteuse . Vous cherchiez certainement son bonheur , dans le mariage que vous aviez projeté .

« Eh bien , mon frère , j'ai toujours regardé comme une absurdité , de prescrire aux autres des règles de bonheur , et comme une tyrannie de les obliger à s'y conformer . C'est une erreur commune , je le sais , mais ce n'en est pas moins une erreur . Ce despotisme , insensé dans d'autres cas , paraît surtout révoltant en fait de mariage , où le bonheur dépend entièrement de l'affection réciproque des deux parties .

« Les parents ont donc grand tort , à mon gré ,

de vouloir choisir pour leurs enfants, en pareille circonstance. L'affection ne se commande point. L'amour est si ennemi de la contrainte, que par une perversité malheureuse mais incurable de la nature humaine, il souffre même avec impatience le langage de la persuasion.

« Cependant, si la raison défend à un père de commander en maître absolu, elle exige qu'il soit consulté, peut-être même, à la rigueur, qu'il ait une voix négative. Ainsi mon neveu, je l'avoue, a fait une faute en se mariant sans vous demander votre agrément; mais, mon frère, soyez juste, n'êtes-vous pas un peu l'auteur de sa faute? Ne lui avez-vous pas donné, par une fréquente manifestation de vos sentiments, la certitude morale d'un refus, en cas d'insuffisance de fortune? et votre colère en ce moment a-t-elle une autre cause? Si votre fils a manqué à son devoir, n'avez-vous pas excédé de beaucoup votre autorité en concluant pour lui, à son insu, un mariage avec une femme que vous n'aviez jamais vue, et que vous n'auriez pu, sans folie, songer à introduire dans votre famille, si vous l'aviez vue et connue aussi bien que moi?

« Encore une fois, mon neveu a tort, mais son tort est-il impardonnable? On ne peut nier qu'il n'ait agi sans votre consentement dans une affaire où il devoit le demander; mais c'est une

affaire qui le regardoit particulièrement. Vous-même, vous devez en convenir et vous en conviendrez, vous n'aviez en vue que son intérêt. Si son sentiment a différé du vôtre, s'il s'est mépris sur la route du bonheur, voulez-vous, mon frère, pour peu que vous aimiez votre fils, l'éloigner du but encore davantage? Il a fait un mauvais choix, d'accord : voulez-vous en accroître les fâcheuses conséquences? Son malheur est douteux : voulez-vous le rendre certain? Enfin, mon frère, pour le punir de vous avoir mis dans l'impossibilité de le faire aussi riche que vous le souhaitiez, voulez-vous le faire aussi misérable que vous le pouvez?»

Saint Antoine de Padoue<sup>1</sup>, par un miracle de la foi, vint à bout, dit-on, de convertir les poissons. Orphée et Amphion firent davantage. Le charme de leurs accords rendit sensibles les objets même inanimés : c'étoient de grands enchanteurs; mais ni l'histoire ni la fable ne rapportent aucun exemple du triomphe de la raison sur l'avarice.

M. Nightingale n'essaya point de répondre à

<sup>1</sup> On lit dans la vie de saint Antoine de Padoue, qu'irrité de l'indifférence des hérétiques pour la parole de Dieu, il se rendit un jour à l'embouchure de la Marechia, dans le golfe de Venise, et y adressa un discours pathétique aux poissons qui, à sa voix, accoururent en foule, se rangèrent en bon ordre devant lui, et l'écoutèrent avec la plus grande attention. Ce singulier discours, où sont retracés tous les bienfaits du ciel envers les poissons, se trouve aussi dans le voyage du célèbre Addison en Italie.

Trad.

son frère, il se contenta de lui dire qu'ils avoient toujours été d'avis opposé sur la manière d'élever leurs enfants. « J'aurois voulu, ajouta-t-il, que vous eussiez borné vos soins à l'éducation de votre fille, sans vous mêler de celle de mon fils à qui vos leçons n'ont guère mieux profité, je crois, que votre exemple. »

Le jeune Nightingale avoit passé une grande partie de sa jeunesse à la campagne, chez son oncle dont il étoit le filleul, et qui l'aimoit presque autant que s'il eût été son propre fils.

Jones fut ravi de la rencontre de cet excellent homme. Quand il s'aperçut que tous les moyens de persuasion qu'il avoit employés, de concert avec lui, ne produisoient qu'un effet contraire à son attente, il l'emmena chez mistress Miller.

---

## CHAPITRE IX.

---

### CONTRE-TEMPS.

JONES à son retour chez son hôtesse, y trouva un heureux changement. La mère, les deux filles

et le jeune Nightingale soupoient ensemble. L'oncle, suivant le desir qu'il en témoigna, fut reçu sans cérémonie. Comme il étoit venu voir plusieurs fois son neveu dans cette maison, toute la famille le connoissoit. Il alla droit à miss Nancy, et lui fit son compliment, ainsi qu'à sa mère et à sa jeune sœur, puis il félicita son neveu d'un air aussi cordial et aussi satisfait, que s'il eût épousé avec toutes les formalités requises une fille, dont la fortune eût égalé ou surpassé la sienne.

Miss Nancy et son mari supposé pâlirent et demeurèrent interdits. Mistress Miller saisit la première occasion de se retirer. Jones étant allé la trouver au salon, elle se jeta à ses pieds, les larmes aux yeux, l'appela son ange tutélaire, le sauveur de sa pauvre petite famille, lui prodigua les noms les plus respectueux, les plus tendres, et tous les remerciements que peut inspirer à un cœur reconnoissant le bienfait le plus signalé.

Après ce premier transport qui l'auroit, dit-elle, étouffée, si elle avoit voulu le contenir, elle apprit à Jones que tout étoit arrangé entre M. Nightingale et sa fille, et que le mariage devoit se faire le lendemain matin. Le plaisir qu'il parut en ressentir redoubla sa joie et sa reconnaissance. Jones eut grand'peine à en modérer l'effusion. Il détermina enfin la digne femme à rentrer avec lui dans la salle à manger où ils re-

trouvèrent les convives d'aussi bonne humeur qu'ils les avoient laissés.

Cette petite société passa fort agréablement deux ou trois heures. Le vieux campagnard, grand amateur de la bouteille, poussa vivement son neveu. Celui-ci commençoit à avoir la tête un peu étourdie, quoiqu'il ne fût pas encore ivre. Avant de l'être tout-à-fait, il monta avec son oncle dans l'appartement qu'il occupoit peu de jours auparavant, et lui ouvrit ainsi son cœur :

« Mon cher oncle, vous avez toujours été si bon pour moi, et vous montrez aujourd'hui tant d'indulgence en me pardonnant un mariage qu'on peut sans doute appeler imprudent, que je me croirois inexcusable de chercher à vous tromper en quelque chose. » Aussitôt il lui dévoila tout le mystère.

« Comment, Jacques, dit le vieillard, vous n'êtes pas réellement marié? »

— Non, sur mon honneur, je vous ai dit la pure vérité.

— Mon cher enfant, s'écria l'oncle en l'embrassant, cette nouvelle m'enchanté. Je n'ai senti de ma vie un plus grand plaisir. Si vous aviez été marié, je vous aurais aidé à vous tirer d'une mauvaise affaire; mais il y a bien de la différence entre une chose faite et une chose qui est encore

à faire. Ouvrez les yeux à la raison, Jacques, et ce mariage vous paroîtra si déraisonnable, si insensé, que je n'aurai besoin d'employer aucun argument pour vous en détourner.

— Quoi, monsieur, y a-t-il quelque différence entre une chose déjà faite et celle que l'honneur commande de faire.

— Bah, l'honneur ! c'est une invention du monde, et le monde, dont il est l'ouvrage, le modifie et le transforme à sa guise. Vous savez le peu d'importance qu'on attache à ces manquements de foi. Les plus iniques font tout au plus la surprise et l'entretien d'un jour. Il n'y a pas de père qui en soit moins disposé à vous accorder sa fille, ni de jeune personne qui en ait plus de répugnance à vous donner sa main. L'honneur n'est point intéressé dans ces sortes d'affaires.

— Pardonnez-moi, mon cher oncle, je ne puis être de votre avis. Non-seulement l'honneur, mais la conscience, mais l'humanité y sont intéressés. Si je manquois aujourd'hui de parole à cette jeune fille, je suis convaincu qu'elle en mourroit de douleur. Je me regarderois comme son meurtrier, oui comme son meurtrier ; et ne seroit-ce pas commettre le plus cruel des meurtres, que de lui briser le cœur ?

— Lui briser le cœur, dites-vous ? Non, non,

Jacques, les cœurs des femmes ne se brisent pas si aisément. Ils sont durs, mon garçon, ils sont durs.

— Mais, monsieur, elle a toute ma tendresse; nulle autre femme ne pourroit me rendre heureux. Combien de fois vous ai-je entendu dire, qu'on devoit laisser les enfants libres dans leur choix, et que vous ne contrarieriez jamais l'inclination de ma cousine Henriette?

— C'est vrai, tel est mon sentiment; mais à condition que les enfants feront un choix raisonnable. En un mot, Jacques, il faut que vous renonciez à cette fille, et vous y renoncerez.

— Mon oncle, il faut que je l'épouse, et je l'épouserai.

— Vous l'épouserez, jeune homme? je n'attends pas de vous une pareille réponse. Si vous parliez de ce ton à votre père, je n'en serois point surpris : il vous a toujours traité rudement et en vrai despote. Mais moi qui ai vécu avec vous en ami, je devois compter sur plus d'égards. Au reste, votre conduite n'a rien qui m'étonne. Tout le mal vient de votre éducation à laquelle j'ai eu trop peu de part. Voyez ma fille; je l'ai élevée avec douceur; elle ne fait rien sans me demander mon avis, et ne refuse jamais de le suivre.

— Vous ne lui en avez pas encore donné dans une affaire de cette nature; car je me trompe fort,



ou ma cousine seroit peu disposée à se soumettre aux ordres même les plus formels, s'il s'agissoit du sacrifice de son inclination.

— Ne calomniez pas ma fille, s'écria le vieillard avec émotion ! Ne calomniez pas mon Henriette. Je lui ai appris à n'avoir d'autre inclination que la mienne. En lui laissant faire tout ce qu'elle veut, je l'ai accoutumée à n'aimer que ce qui me plaît.

— Pardonnez-moi, monsieur, loin de vouloir faire injure à ma cousine, je suis pénétré d'estime pour elle. J'espère d'ailleurs que vous ne la mettrez point à une si rude épreuve, et que vous ne lui imposerez jamais la rigoureuse loi à laquelle vous prétendez m'astreindre : mais, monsieur, allons rejoindre la compagnie ; on pourroit s'inquiéter de notre longue absence. J'ose demander une grâce à mon cher oncle, c'est de ne rien dire qui puisse affliger la pauvre Nancy, ou sa mère.

— Oh ! n'ayez pas peur, je sais trop bien vivre pour manquer à des femmes. Ainsi je vous accorde volontiers la grâce que vous désirez, et j'en attends une de vous en retour.

— Mon oncle, il y a bien peu de vos ordres que je ne me fasse un plaisir d'exécuter.

— Je ne vous demande qu'une chose, c'est de m'accompagner chez moi ; j'y veux traiter un peu plus à fond l'affaire avec vous ; car j'ai à cœur de sauver, s'il est possible, l'honneur de ma famille,

malgré la folle opiniâtreté de mon frère, qui se croit le plus sage des hommes. »

Le jeune Nightingale connoissant son oncle pour n'être pas moins entêté que son père, consentit à l'accompagner chez lui. Le vieillard promit de se conduire envers la famille avec la même politesse qu'auparavant, et tous deux allèrent la retrouver.

---

## CHAPITRE X.

---

### COURT CHAPITRE QUI TERMINE LE LIVRE.

La longue absence de l'oncle et du neveu avoit causé quelque inquiétude à la compagnie qui attendoit leur retour. Pendant le dialogue précédent, la voix bruyante du vieillard s'étoit fait entendre à plusieurs reprises dans l'étage inférieur, et Nancy, sa mère, Jones lui-même, sans pouvoir saisir le sens de ses paroles, en avoient tiré un fâcheux augure.

Quand tout le monde fut de nouveau réuni,

une altération frappante se manifesta sur toutes les physionomies. La gaité qui les animoit d'abord fit place à une expression de tristesse. Ainsi, dans notre climat inconstant, on voit souvent un ciel serein s'obscurcir tout à coup, et se couvrir, en plein été, des mêmes brouillards qu'en automne.

Personne cependant ne fut frappé de ce changement; chacun étoit trop occupé à cacher ses pensées et à jouer son rôle, pour observer ce qui se passoit sous ses yeux. L'oncle et le neveu ne s'aperçurent d'aucun trouble dans la mère ou dans la fille, et la mère et la fille ne remarquèrent pas non plus la politesse affectée du vieillard, et le faux air de satisfaction du jeune homme.

C'est ce qui arrive fréquemment, quand deux amis mettent en œuvre toutes les facultés de leur esprit, pour se tromper mutuellement. Ni l'un ni l'autre ne voit ni ne soupçonne les ruses de son adversaire; et pour nous servir d'une métaphore convenable à la circonstance, tous les coups qu'ils se portent sont autant de coups fourrés.

Par la même raison il n'est pas rare que deux personnes fassent à la fois un marché de dupes, quoique dans une proportion différente. Nous en citerons pour preuve cet homme qui vendit un cheval aveugle, et reçut en paiement un faux billet.

Au bout d'une demi-heure environ, on se sépara. L'oncle emmena son neveu : ce dernier, avant de sortir, assura tout bas Nancy qu'il reviendrait de bonne heure le lendemain, et qu'il rempliroit tous ses engagements.

Jones qui étoit le moins intéressé dans la scène précédente, fut celui qui la jugea le mieux. Il soupçonna sur-le-champ la vérité : le changement subit des manières de l'oncle, la réserve qu'il montra, sa froideur pour Nancy, n'échappèrent point à son attention. D'ailleurs, éloigner un nouveau marié de sa femme à une pareille heure de la nuit lui paroissoit un procédé si extraordinaire, qu'il ne pouvoit l'expliquer, qu'en supposant que le jeune Nightingale avoit tout découvert à son oncle : et la franchise naturelle du jeune homme, jointe à l'état où le vin l'avoit mis, ne rendoit son indiscretion que trop vraisemblable.

Tandis que Jones délibéroit en lui-même s'il feroit part de ses soupçons à mistress Miller, on vint l'avertir qu'une femme désiroit de lui parler. Il sortit aussitôt, et prenant la lumière des mains de la servante, il fit monter la personne qui le demandoit. C'étoit *Homora*. Elle lui donna de si terribles nouvelles de Sophie, qu'il devint à l'instant incapable de toute autre pensée. Son propre malheur et celui de sa chère maîtresse absorbèrent entièrement sa pitié.

**Quel étoit le cruel événement qu'on venoit lui annoncer ? Nous n'en instruirons le lecteur qu'après avoir exposé les différentes causes qui le produisirent. Ce sera la matière du livre suivant.**



---

## LIVRE XV.

L'HISTOIRE AVANCE D'ENVIRON DEUX JOURS.

---

### CHAPITRE PREMIER.

---

TROP COURT POUR MÉRITER LE NOM DE PRÉFACE.

LES théologiens et les moralistes nous enseignent, qu'ici-bas, la vertu conduit par une route certaine au bonheur, et le vice au malheur : salutaire et consolante doctrine, à laquelle il ne manque que d'être vraie.

En effet, si par vertu nos docteurs entendent cette qualité solide qui, peu jalouse de briller dans le monde, s'occupe uniquement, comme une bonne ménagère, de soins domestiques, nous serons volontiers de leur avis. Elle conduit au bonheur d'une manière si infallible, qu'en dépit de tous les philosophes anciens et moder-

nes, nous serions tenté de l'appeler sagesse, plutôt que vertu; car à ne considérer que le seul intérêt de cette vie, nous ne concevons pas de système plus raisonnable que celui des anciens Épicuriens qui attachoient le souverain bien à la sagesse, ni d'opinion plus absurde que celle de leurs modernes adversaires qui placent la félicité suprême dans la complète satisfaction des appétits sensuels.

Mais si la vertu, comme nous inclinons à le croire, est une qualité relative qui s'exerce sans cesse au dehors, et pour l'ordinaire dans le seul intérêt d'autrui, nous aurons peine à convenir qu'elle soit le plus sûr chemin du bonheur; car nous craignons qu'il ne fallût alors comprendre dans l'idée du bonheur, la pauvreté, le mépris et tous les maux que la calomnie, l'ingratitude et l'envie peuvent répandre sur l'espèce humaine. Peut-être même serions-nous quelquefois obligé d'aller chercher le bonheur au fond d'un cachot, puisque la vertu dont nous parlons y a conduit un grand nombre de ses adorateurs.

Nous n'avons pas le temps de parcourir en ce moment le vaste champ de spéculations philosophiques qui s'ouvre devant nous. Notre dessein n'étoit que de combattre en passant une doctrine erronnée. Tandis que M. Jones s'efforçoit de sauver de leur ruine des infortunés, le diable, ou

quelque malin esprit sous une forme humaine, mettoit tout en œuvre pour le rendre le plus malheureux des hommes, en tramant la perte de sa Sophie.

On pourroit ne voir dans un tel exemple qu'une exception à la règle, si cet exemple étoit unique; mais nous en avons observé tant d'autres, que nous croyons devoir attaquer la règle elle-même comme fausse, comme contraire à la religion, et destructive du plus puissant argument en faveur de l'immortalité de l'ame.

Il nous semble qu'à présent la curiosité du lecteur le plus indifférent doit être suffisamment excitée. Nous allons nous empresser de la satisfaire.

---

## CHAPITRE II.

---

### NOIR COMLOT CONTRE SOPHIE.

UN sage vieillard disoit : « Lorsque les enfants ne font rien, ils font du mal. » Dieu nous garde d'appliquer, sans distinction, cette sentence à la plus aimable moitié du genre humain ; mais on



conviendra que quand la jalousie du sexe n'éclate point avec sa violence naturelle, on peut soupçonner que cette terrible passion agit en secret, et mine sourdement ce qu'elle n'ose attaquer à découvert.

Lady Bellaston nous en fournit une preuve. Sous les dehors de la bienveillance, elle cachoit une haine profonde pour Sophie. Voyant que la présence de cette jeune personne étoit un obstacle à l'entier accomplissement de ses désirs, elle résolut de l'éloigner d'elle à tout prix, et la fortune lui en offrit bientôt le moyen.

On se rappelle que le soir où Sophie quitta le spectacle, effrayée par les sifflets et par les cris d'une cabale turbulente, elle réclama la protection d'un jeune seigneur, et parvint sous ses auspices à regagner sa chaise.

Ce seigneur qui alloit souvent chez lady Bellaston, y avoit vu Sophie plus d'une fois depuis son arrivée à Londres, et avoit pris pour elle un goût très-vif; or comme la beauté ne paroît jamais plus touchante, que dans une vive angoisse, l'effroi de Sophie changea son goût en une véritable passion.

On croira aisément qu'obligé par la simple politesse de rendre une visite à celle qui l'avoit charmé, il ne laissa pas échapper une occasion si favorable de lui faire sa cour.

Il se présenta donc le lendemain matin chez Sophie, et lui dit après les compliments d'usage, qu'il espéroit que l'aventure de la veille n'avoit point eu de suites fâcheuses pour elle.

L'amour est un feu qui, une fois allumé, prend un rapide accroissement. En peu d'instants, le noble lord devint éperdûment épris de Sophie. Il se sentit retenu près d'elle par un invincible attrait. Sa visite duroit déjà depuis deux heures, avant qu'il lui vînt à l'esprit qu'elle avoit été trop longue. Cette circonstance auroit suffi pour alarmer notre héroïne qui calculoit avec plus de justesse la marche du temps; mais les regards du lord l'instruisirent encore mieux de ce qui se passoit dans son cœur. Quoiqu'il ne lui déclarât point ouvertement sa passion, il se servit d'expressions si vives, si tendres qu'on n'auroit pu les attribuer à la galanterie, dans le siècle même où elle régnoit; et l'on sait qu'elle est bien passée de mode aujourd'hui.

Lady Bellaston avoit été avertie sur-le-champ de l'arrivée du lord. La longueur de sa visite lui persuada que les choses alloient au gré de ses souhaits, et la confirma dans l'idée qui lui étoit venue, dès la seconde fois qu'elle l'avoit vu avec Sophie. En femme prudente, elle jugea que son intervention étoit inutile au succès de l'affaire: Elle se borna donc à donner l'ordre de ne pas laisser

sortir le lord, sans lui dire qu'elle vouloit lui parler. Cependant elle imagina un projet dont elle ne doutoit pas qu'il n'embrassât avec ardeur l'exécution.

Lord Fellamar (ainsi se nommoit le jeune seigneur), ne fut pas plus tôt entré chez lady Bellaston, qu'elle lui dit : « Bon Dieu, milord, vous êtes encore ici ? Je craignois que mes gens, malgré les ordres que je leur avois donnés, ne vous eussent laissé partir. Je désirois de vous entretenir d'une affaire de quelque importance.

— En vérité, milady, répondit le lord, je ne m'étonne point que la longueur de ma visite vous ait surprise. Elle a duré deux grandes heures, et m'a paru plus courte de moitié.

— Que dois-je en conclure, milord ? La compagnie de celle qui peut faire oublier ainsi le temps, doit être bien agréable.

— Sur mon honneur, la plus agréable du monde. Dites-moi, je vous prie, milady, quel est cet astre éblouissant que vous avez tout à-coup fait briller à nos yeux ?

— De quel astre parlez-vous, milord ? dit lady Bellaston avec un feint étonnement.

— Je parle de la jeune personne que je vis ici l'autre jour, à qui je donnai le bras hier au spectacle, de l'objet enfin de cette visite si ridiculement longue.

— Oh ! de ma cousine Western ? Eh bien ! milord, cet astre éblouissant est la fille d'un sot gentilhomme campagnard, arrivée pour la première fois à Londres il y a quinze jours.

— Sur mon ame, on jureroit qu'elle a été élevée à la cour. Sans parler de sa beauté, c'est un modèle de politesse, de grace, d'esprit.

— A merveille, milord, je vois que ma cousine a gagné votre cœur.

— Plût à Dieu que j'eusse aussi gagné le sien ; car je brûle d'amour pour elle.

— Vous n'entendez pas mal vos intérêts, milord. Ma cousine est fille unique, elle aura une grande fortune. Son père possède un bien de trois mille livres sterling de revenu.

— Cela étant, je l'estime le meilleur parti de l'Angleterre.

— Si vous l'aimez, je désire fort que vous obteniez sa main.

— Milady, puisque vous me montrez tant de bienveillance, et que cette jeune personne est votre parente, voulez-vous me faire l'honneur de la demander pour moi à son père ?

— Parlez-vous sérieusement, milord ? dit lady Bellaston en affectant un air de gravité.

— J'espère, milady, que vous pensez trop bien de moi, pour me croire capable de plaisanter avec vous sur un sujet de cette nature.

— En ce cas, je vais, sans perdre de temps, vous proposer à son père. Je ne doute point qu'il n'accueille avec joie votre demande; mais il existe un obstacle dont je n'ose presque vous parler, et qui est pourtant insurmontable. Vous avez un rival, milord, un rival que ni vous ni personne ne viendrez à bout de supplanter, quoique je rougisse de le nommer.

— Sur ma parole, milady, vous m'avez glacé le cœur.

— Fi! milord, je croyois plutôt vous avoir enflammé d'une ardeur nouvelle. Quoi? vous êtes amoureux, et votre cœur se glace! Je m'attendois que vous alliez me demander le nom de votre rival, afin de vous mesurer avec lui.

— Il y a, je vous jure, milady, peu de choses que je n'entreprisse pour obtenir votre charmante cousine; mais dites-moi, je vous prie, quel est cet heureux mortel?

— C'est, je rougis de l'avouer, ce que sont la plupart des hommes que nous traitons le mieux, un misérable, un aventurier, un bâtard, un faquin plus méprisable, à tous égards, que le dernier de vos laquais.

— Est-il possible qu'une jeune personne douée de tant de charmes, s'oublie au point de vouloir former une union si indigne d'elle?

— Hélas! milord, songez à ce que c'est que la

province! La province est la perte de toutes les jeunes personnes. Elles s'y remplissent la tête de mille idées d'amour romanesque, de mille extravagances dont un hiver entier passé à Londres en bonne compagnie, peut à peine les guérir.

— Votre cousine, milady, est d'un trop grand prix, pour ne pas chercher à la sauver. Il faut prévenir sa ruine.

— Hélas! milord, comment l'empêcher? Sa famille a déjà fait tout ce qui étoit en son pouvoir; mais la malheureuse est, je crois, ensorcelée. Elle veut absolument se perdre. Enfin, pour ne vous rien cacher, je crains tous les jours d'apprendre qu'elle s'est enfuie avec son amant.

— Ce que vous me dites-là, milady, m'affecte d'une manière sensible, et au lieu de diminuer l'amour que m'a inspiré votre cousine, ne fait qu'exciter ma compassion pour elle. Il faut, je le répète, trouver un moyen de sauver cet inestimable trésor. Avez-vous essayé sur elle le langage de la raison? »

Lady Bellaston fit semblant de rire. « Mon cher lord, dit-elle, nous connoissez-vous assez peu, pour croire qu'il soit possible de combattre avec les armes de la raison l'inclination d'une jeune fille? Autant vaudroit se donner de la tête contre un mur; le temps, milord, le temps est le seul remède à la folie de ma cousine; mais c'est un

remède dont on ne peut espérer qu'elle fasse usage. Elle me jette dans des transes continuelles. Je ne vois de ressource que dans la violence....

— Que faire? A quel expédient recourir? Parlez, milady, il n'en est point que l'espoir d'une telle récompense ne m'engage à tenter.

— Je n'en connois réellement aucun, répondit lady Bellaston, après un moment de silence. » Puis hésitant encore : « Sur mon honneur, dit-elle, cette petite fille me fait tourner la tête. Si l'on veut la sauver, il est nécessaire de se hâter.... Comme je le disois, je ne vois de ressource que dans la violence.... Ma cousine, milord, a toutes les qualités désirables. On ne peut lui reprocher que cette ridicule inclination dont elle sentira bientôt la folie. Si vous avez pour elle un sincère attachement, je crois qu'il y auroit un moyen.... mais un moyen désagréable et auquel je ne saurois penser sans effroi. Il demande du courage, je vous en avertis.

— J'en ai milady; personne, j'espère, n'en doute. Il faudroit d'ailleurs en manquer étrangement, pour reculer dans une pareille occasion.

— Ce n'est pas de votre courage, milord, c'est du mien que je doute. Je crains l'horrible danger auquel je m'expose. Il faut que j'aie en vous une confiance telle, qu'une femme sage n'en accorde

guère à un homme, pour quelque raison que ce soit. »

Le lord n'eut pas de peine à la rassurer sur ce point; car sa réputation étoit irréprochable, et la voix publique, en faisant son éloge, ne lui rendoit que justice.

« Eh bien donc! dit lady Bellaston, je.... je jure.... cette idée me révolte.... non.... non, c'est impossible; on doit, du moins, essayer de tout auparavant. Êtes-vous libre de dîner aujourd'hui avec moi? Vous aurez l'occasion de voir à loisir miss Western. Croyez-moi, milord, il n'y a pas un instant à perdre. Je n'aurai que lady Betty, miss Eagle, le colonel Hamsted et Tom Édouard. Ils s'en iront de bonne heure, et je ferai fermer ma porte. Vous pourrez alors vous expliquer plus clairement avec ma cousine. J'imaginerai même un moyen de vous convaincre de sa passion pour le misérable que je vous ai dépeint. »

Le lord remercia lady Bellaston, accepta son invitation, et la quitta pour aller faire sa toilette; car la matinée commençoit à s'avancer, c'est-à-dire que suivant l'ancien style, il étoit trois heures après midi.

---



## CHAPITRE III.

## DÉVELOPPEMENT DU COMPLOT.

Nos lecteurs ont déjà pu s'apercevoir que lady Bellaston tenoit dans le grand monde un rang fort distingué; mais c'étoit surtout dans le *petit monde* qu'elle brilloit. On appeloit ainsi une honorable société qui florissoit depuis peu en Angleterre. Parmi ses bizarres statuts, il y en avoit un très-remarquable. Comme le fameux club des héros qui se forma sur la fin de la dernière guerre, exigeoit que chacun de ses membres se battît au moins une fois par jour, celui du *petit monde* obligeoit de même les siens, hommes et femmes, à conter, au moins toutes les vingt-quatre heures, une historiette plaisante qu'ils devoient ensuite répandre dans le public.

On fit sur cette société beaucoup de contes ridicules et d'un genre tel, qu'on peut les supposer sans injustice, de sa propre invention. On disoit, par exemple, que le diable en étoit

le président, et qu'assis dans un fauteuil, il occupoit le haut bout de la table. Des recherches très-exactes nous ont convaincu que c'étoient de pures fables, et que l'assemblée se composoit d'excellentes gens dont les innocents mensonges n'avoient pour but que l'amusement.

Tom Édouard faisoit partie de cette joyeuse réunion. Lady Bellaston le jugea un instrument propre à seconder ses vues. En conséquence elle lui conta une histoire de sa façon, en le priant de ne la répéter que le soir à un certain signal qu'elle lui donneroit, lorsque tout le monde, excepté lord Fellamar et lui, se seroit retiré, et pendant qu'on joueroit au whist.

Chers lecteurs, transportez-vous donc entre sept et huit heures du soir dans le salon de lady Bellaston. Cette dame, lord Fellamar, miss Western, et Tom Édouard jouent au whist; la dernière partie est sur le point de finir; lady Bellaston s'adresse à Tom Édouard et lui donne ainsi le signal convenu : « En vérité, Tom, vous êtes devenu depuis peu insupportable. Vous aviez coutume de nous conter toutes les nouvelles de la ville, et maintenant vous ne savez pas plus ce qui se passe dans le monde, que si vous aviez cessé d'y vivre.

— Ne vous en prenez pas à moi, milady, répondit Édouard, mais à la sottise du siècle. On

ne fait plus rien qui mérite d'être cité.... Attendez pourtant, à présent que j'y pense, il est arrivé un terrible accident au colonel Wilcox. Le pauvre colonel! vous le connoissez, milord. Il n'y a personne qui ne le connoisse. Sur mon honneur, je suis fort en peine de lui.

— Et pourquoi, je vous prie? dit lady Bellaston.

— Pourquoi? il a tué ce matin un homme en duel; voilà tout. »

Lord Fellamar qui n'étoit pas dans le secret, demanda sérieusement qui il avoit tué.

« Un jeune homme, répondit Édouard, qu'aucun de nous ne connoît, un nouveau débarqué du comté de Somerset, un nommé Jones, proche parent d'un M. Allworthy dont milord a, je crois, entendu parler. Je l'ai vu étendu mort dans un café. Ma foi, c'étoit un fort bel homme. »

Sophie commençoit à donner, quand Tom Édouard parla d'un homme tué. Elle s'interrompit et prêta une oreille attentive; car ces sortes d'histoires faisoient toujours beaucoup d'impression sur elle. Aussitôt qu'il eut achevé son récit, elle reprit les cartes, en donna trois à l'un, sept à l'autre, dix à un troisième, et laissant échapper le reste de ses mains, elle s'évanouit.

Il arriva ce qui arrive d'ordinaire en pareille occasion. On s'effraya d'abord, on appela ensuite au secours. A la fin, Sophie recouvra ses sens et

demanda qu'on la conduisît dans sa chambre. Le lord pria lady Bellaston de l'y accompagner, afin de dissiper son erreur. Dès qu'elle fut seule avec Sophie : « Mon enfant, lui dit-elle, vos alarmes n'ont aucun fondement. Le prétendu duel n'est qu'une plaisanterie de mon invention. C'est moi qui me suis avisée de conter cette histoire à lord Fellamar et à Tom Édouard ; mais soyez sans inquiétude, ils n'ont pas le moindre soupçon de l'intérêt que vous y pouvez prendre. »

L'évanouissement de Sophie suffit à lord Fellamar pour le convaincre qu'on ne lui avoit rien exagéré. Quand lady Bellaston fut de retour au salon, elle concerta avec lui un plan diabolique. Le lord, il est vrai, ne l'envisagea pas sous un jour si odieux ; car il promit et résolut sincèrement de réparer autant qu'il le pourroit ses torts envers la jeune personne, par le mariage. Nous ne doutons pas cependant que ce noir complot n'inspire une juste indignation au plus grand nombre de nos lecteurs. On en fixa l'exécution au lendemain à sept heures du soir. Lady Bellaston se chargea de prendre les mesures nécessaires pour que Sophie se trouvât seule dans son appartement, et que le lord y fût introduit. Elle s'engagea à disposer tout dans cette vue, et à écarter, sous différents prétextes, la plupart de ses domestiques. Quant à mistress Honora qu'il

falloit bien, pour ne point exciter de soupçons, laisser auprès de sa maîtresse jusqu'à l'arrivée du lord, lady Bellaston devoit l'attirer dans une chambre si éloignée du lieu où se passeroit l'indigne scène, que la voix de Sophie ne pût s'y faire entendre.

Les choses ainsi réglées, lord Fellamar prit congé de lady Bellaston qui alla se coucher, ravie d'un projet dont la réussite lui paroissoit infaillible. Elle pensoit qu'elle pourroit désormais entretenir avec Tom un libre commerce. Pour comble de bonheur, elle arrivoit à son but par un artifice que personne ne lui imputerait, quand même l'aventure deviendrait publique. Elle se flattoit d'ailleurs d'en prévenir l'éclat, en précipitant un mariage auquel la malheureuse Sophie se verroit obligée de consentir, et qui seroit pour toute sa famille un sujet de joie.

Le complice de lady Bellaston ne partageoit pas sa tranquillité. Son ame étoit en proie à cette horrible anxiété si énergiquement peinte par Shakespeare :

Entre un projet atroce et l'exécution,  
L'intervalle se passe en agitation.  
Mille songes affreux tourmentent la pensée,  
Et sans aucun repos tiennent l'ame oppressée.  
Tandis que de la mort préparant l'instrument,  
L'assassin pour frapper cherche un heureux moment,

Son esprit inquiet où la rage respire,  
D'une brûlante fièvre éprouve la délire <sup>1</sup>.

La violente passion du lord lui avoit fait saisir avidement la première idée d'un projet d'autant plus excusable en apparence, qu'il venoit d'une parente de Sophie. Mais quand la nuit, cette amie de la réflexion et du conseil, eut mis devant ses yeux l'action elle-même revêtue de ses noires couleurs, accompagnée de toutes les conséquences qui pouvoient et devoient naturellement en résulter, il commença à hésiter, ou plutôt à changer de pensée. Après un long combat entre l'honneur et la passion, le premier finit par l'emporter; lord Fellamar résolut d'aller trouver lady Bellaston, et de renoncer au dessein qu'elle avoit conçu.

Quoique la matinée fût déjà fort avancée, lady Bellaston étoit encore au lit, et Sophie étoit assise à côté d'elle, lorsqu'un domestique vint annoncer lord Fellamar. Lady Bellaston le fit prier d'attendre un moment. Dès que le domestique fut sorti, Sophie conjura sa cousine de ne point

<sup>1</sup> Between the acting of a dreadful thing,  
And the first motion, all the interim is  
Like a phantasma, or a hideous dream :  
The genius and the mortal instruments  
Are then in council; and the state of man,  
Like to a little kingdom, suffers then  
The nature of an insurrection.

SHAKESPEARE.

encourager les visites de cet odieux lord ( elle l'appeloit ainsi un peu injustement ). « Je ne puis, dit-elle, me tromper sur ses intentions. Il m'a fait hier matin une déclaration d'amour; mais comme je suis décidée à ne point l'écouter, je vous conjure, madame, de ne plus me laisser seule avec lui, et de défendre à vos gens de l'introduire jamais chez moi.

— Bon Dieu! mon enfant, répondit lady Belaston, vous autres provinciales vous voyez des amants partout. Un homme est-il poli avec vous? vous en concluez aussitôt qu'il vous fait la cour. Lord Fellamar est un des jeunes gens les plus galants de Londres. Je suis convaincue qu'il n'a pas les vues que vous lui supposez. Amoureux de vous? ah! je voudrois de tout mon cœur qu'il le fût; et vous feriez une insigne folie de le refuser.

— Comme je ferai certainement cette folie, vous me permettrez, j'espère, de ne plus le recevoir.

— O mon enfant, ne craignez rien. Si vous avez résolu de vous enfuir avec votre Jones, je ne connois personne au monde qui puisse vous en empêcher.

— En vérité, madame, vous me faites injure. Je ne m'enfuirai avec aucun homme, et ne me marierai jamais sans le consentement de mon père.

— Eh bien, miss Western, si vous n'êtes pas d'humeur à voir du monde ce matin, vous pouvez retourner dans votre appartement. Pour moi, qui n'ai point peur du lord, je vais le recevoir dans mon cabinet de toilette.

Sophie remercia sa cousine et se retira. Un instant après lord Fellamar entra chez lady Bellaston.

---

## CHAPITRE IV.

---

UNE FEMME QUI FAIT SERVIR SON ÉLOQUENCE AU SUCCÈS  
D'UN MAUVAIS DESSEIN EST UN DANGEREUX AVOCAT.

LADY Bellaston traita les scrupules du jeune lord avec ce dédain qu'un vieux scélérat témoigne pour la conscience, encore timorée, d'un novice dans la carrière du crime. « Mon cher lord, lui dit-elle, vous avez certainement besoin de cordiaux. Je vais envoyer demander à lady Edgely un flacon de ses meilleurs sels. Fi donc ! ayez plus de résolution. Êtes-vous effrayé du mot de rapt ? ou craignez-vous... ? En vérité, si l'histoire



d'Hélène étoit moderne, je la croirois fabuleuse : je veux dire en ce qui concerne la conduite de Pâris, non la passion de la dame ; car les femmes ont aimé de tout temps les hommes de cœur. On conte encore une autre histoire des Sabines, et celle-là, grace au ciel, est aussi fort ancienne. Vous vous étonnerez peut-être de mon érudition. M. Hooke nous dit, ce me semble, que ces Sabines devinrent ensuite d'assez bonnes femmes. Je ne pense pas que beaucoup de femmes de ma connoissance aient été enlevées par leurs maris.

— De grace, chère lady Bellaston, épargnez-moi.

— Eh, mon cher lord, croyez-vous qu'il y ait une seule femme en Angleterre, quelque prude qu'elle paroisse, qui ne se moquât de vous dans le fond du cœur ? Vous me forcez à vous tenir un étrange langage, et à trahir indignement les secrets de mon sexe. Mais il me suffit de savoir que mes intentions sont pures, et que je sers les intérêts de ma cousine. Oui, je me flatte, après tout, que vous serez pour elle un bon mari : sans quoi je ne lui conseillerois sûrement pas de sacrifier son bonheur à un vain titre. Je serois inconsolable qu'elle pût me reprocher un jour de lui avoir fait perdre un homme de cœur ; car les ennemis même de votre rival rendent justice à son courage. »

Que ceux qui ont eu le plaisir de recevoir d'une femme ou d'une maîtresse de pareilles leçons, veuillent bien nous dire si la douceur de l'organe en diminue en rien l'amertume. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles firent sur l'esprit du lord une impression telle, que Démosthènes et Cicéron, avec toute leur éloquence, n'auroient pu en produire une semblable.

Lady Bellaston s'apercevant qu'elle avoit irrité l'orgueil du jeune lord, appela, en habile orateur, d'autres passions à son secours. « Milord, dit-elle, d'un ton plus grave, ayez la bonté de vous souvenir que c'est vous qui m'avez parlé le premier de votre amour pour ma cousine. Ne vous figurez pas que je veuille vous la jeter à la tête. Une fortune de quatre-vingt mille livres sterling peut se passer d'avocat, et se recommande d'elle-même.

— Miss Western n'a pas besoin, milady, que sa fortune la recommande. Jamais femme n'eut à mes yeux la moitié de ses charmes.

— Pardonnez-moi, milord, dit lady Bellaston en se regardant dans la glace, on a vu, je vous assure, des femmes qui avoient plus de la moitié de ses charmes : non que j'aie dessein de rabaisser ceux de ma cousine. C'est une fille adorable sans doute, et sous peu d'heures elle sera dans les bras d'un homme qui certainement ne la mérite pas, mais à qui on ne sauroit refuser du cœur.

— Je l'espère, milady, tout en convenant avec vous que je ne la mérite pas. Car si le ciel ni vous ne trompez mes vœux, elle sera sous peu d'heures dans mes bras.

— A merveille, milord. Je vous promets que vous n'éprouverez point d'obstacle de ma part; et je suis convaincue qu'avant la fin de cette semaine, je pourrai vous traiter de cousin. »

Le reste de l'entretien se passa en exclamations, en excuses, en compliments qu'on auroit pu entendre avec plaisir de la bouche même des personnages, mais qui seroient fort insipides dans un récit. Nous terminerons donc ici le dialogue, et nous nous hâterons d'arriver à l'heure fatale où tout étoit préparé pour la ruine de l'infortunée Sophie.

Comme ce sujet est le plus tragique de notre histoire, nous le traiterons dans un chapitre particulier.

---

CHAPITRE V.

---

CONTENANT DES FAITS DONT QUELQUES-UNS POURRONT  
ÉMOUVOIR, ET D'AUTRES SURPRENDRE LE LECTEUR.

SEPT heures venoient de sonner ; Sophie, seule dans sa chambre, accablée de tristesse, lisoit une tragédie : c'étoit le *Fatal mariage*. A la scène où la malheureuse Isabelle dispose de son anneau nuptial, le livre tomba de ses mains et un torrent de larmes inonda son sein. Elle étoit depuis quelques moments dans cette situation, quand lord Fellamar entra. A sa vue, elle se leva en tressaillant. Le lord s'avança vers elle, et lui fit une profonde révérence : « Je crains, dit-il, miss Western, d'être entré chez vous un peu brusquement.

— En effet, milord, cette visite inattendue a lieu de me surprendre.

— Inattendue ! mademoiselle, mes yeux ont donc été des interprètes bien infidèles de mes sentiments, la dernière fois que j'ai eu l'honneur

de vous voir? sans quoi vous n'auriez pas cru possible de retenir mon cœur captif, sans recevoir l'hommage de votre esclave. »

Sophie tout interdite répondit, comme elle le devoit, par un regard de dédain à ce compliment ampoulé.

Le lord lui en adressa un autre encore plus emphatique que le premier.

« Milord, répartit la tremblante Sophie, vous avez perdu le sens. Il n'y a que ce moyen d'excuser votre étrange démarche.

— Je suis en effet, mademoiselle, dans l'état où vous me supposez; et vous me pardonneriez sûrement la violence d'un transport dont vous êtes la cause. L'amour a tellement égaré ma raison, que je puis à peine répondre de moi.

— En vérité, milord, je ne comprends rien à votre langage, ni à votre conduite.

— Souffrez, mademoiselle, que j'explique l'un et l'autre à vos genoux, en vous faisant l'aveu d'une passion qui va jusqu'au délire. O céleste et adorable créature, où trouver des expressions pour peindre les sentiments de mon cœur?

— Je ne puis, milord, en entendre davantage. Vous m'obligez à vous fuir.

— N'ayez pas la cruauté de me quitter ainsi. Si vous connoissiez la moitié des tourments que j'endure, votre ame sensible auroit pitié du mal

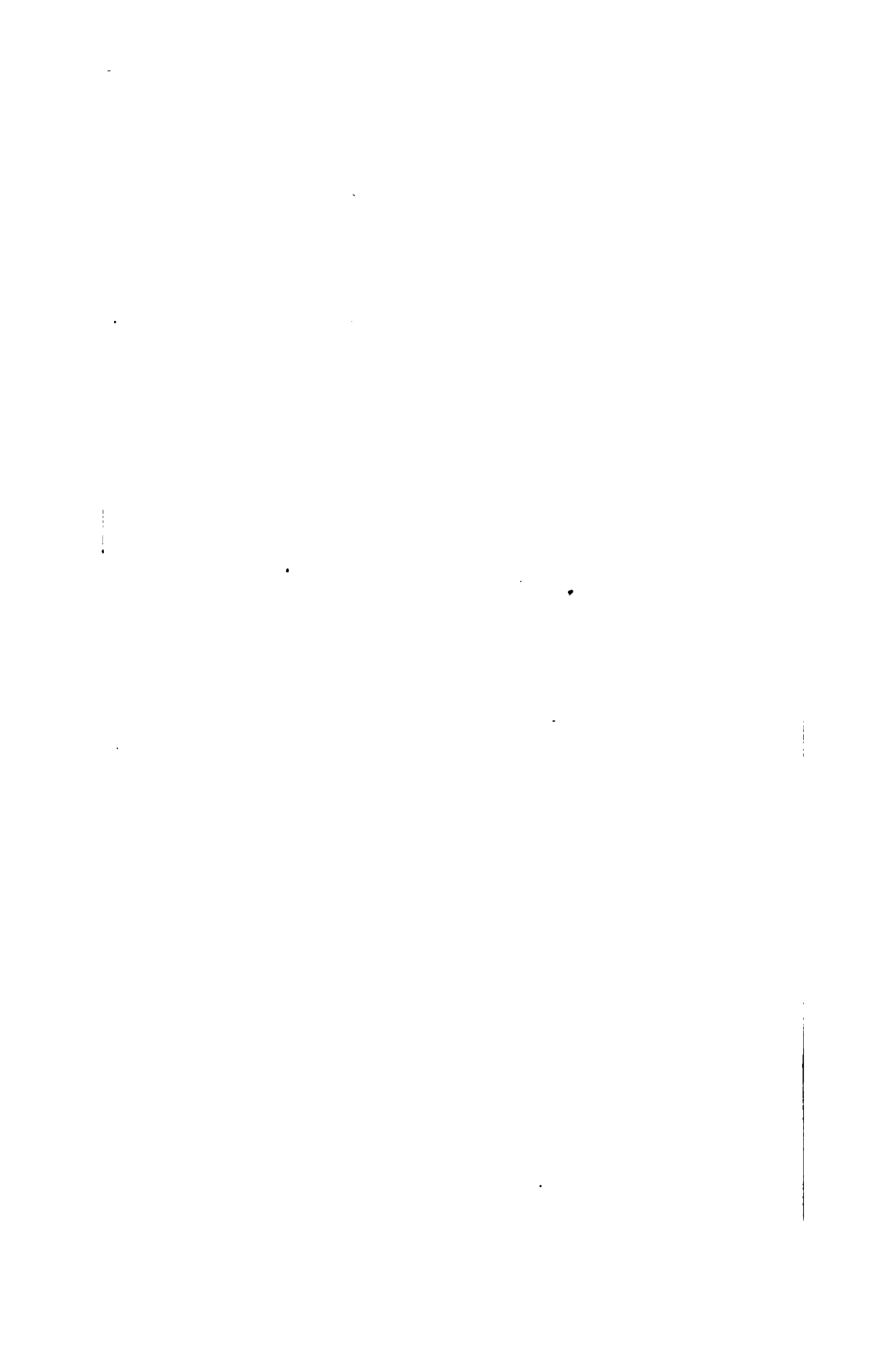
que vos yeux m'ont fait. » Puis poussant un profond soupir et s'emparant de sa main, il se répandit pendant quelques minutes en discours qui ne seroient guère plus agréables au lecteur qu'ils ne le furent à Sophie. Il finit par lui déclarer, que s'il étoit maître du monde, il le mettroit à ses pieds.

Sophie retira vivement sa main de la sienne : « Et moi, monsieur, s'écria-t-elle d'un ton plein de fierté, je vous proteste que je repousserois avec un égal mépris et le présent et celui qui me l'offriroit. »

Elle voulut sortir ; le lord la retint par la main : « Pardonnez-moi, dit-il, ange du ciel, pardonnez-moi une hardiesse où le désespoir seul a pu me porter. Ah ! si j'avois osé me flatter que vous daignassiez agréer un titre et une fortune qui, bien qu'inférieurs à votre mérite, ne sont point à mépriser, je vous en aurois fait humblement l'hommage ; mais je ne saurois me résoudre à vous perdre, non, j'aimerois mieux perdre la vie. Vous êtes, vous devez être, vous serez à moi.

— Milord, renoncez, je vous prie, à de vaines prétentions. Je n'entendrai pas un mot de plus. Laissez ma main, milord, je suis décidée à vous quitter sur-le-champ, et à ne vous revoir jamais.

— Eh bien ! mademoiselle, il faut que je pro-







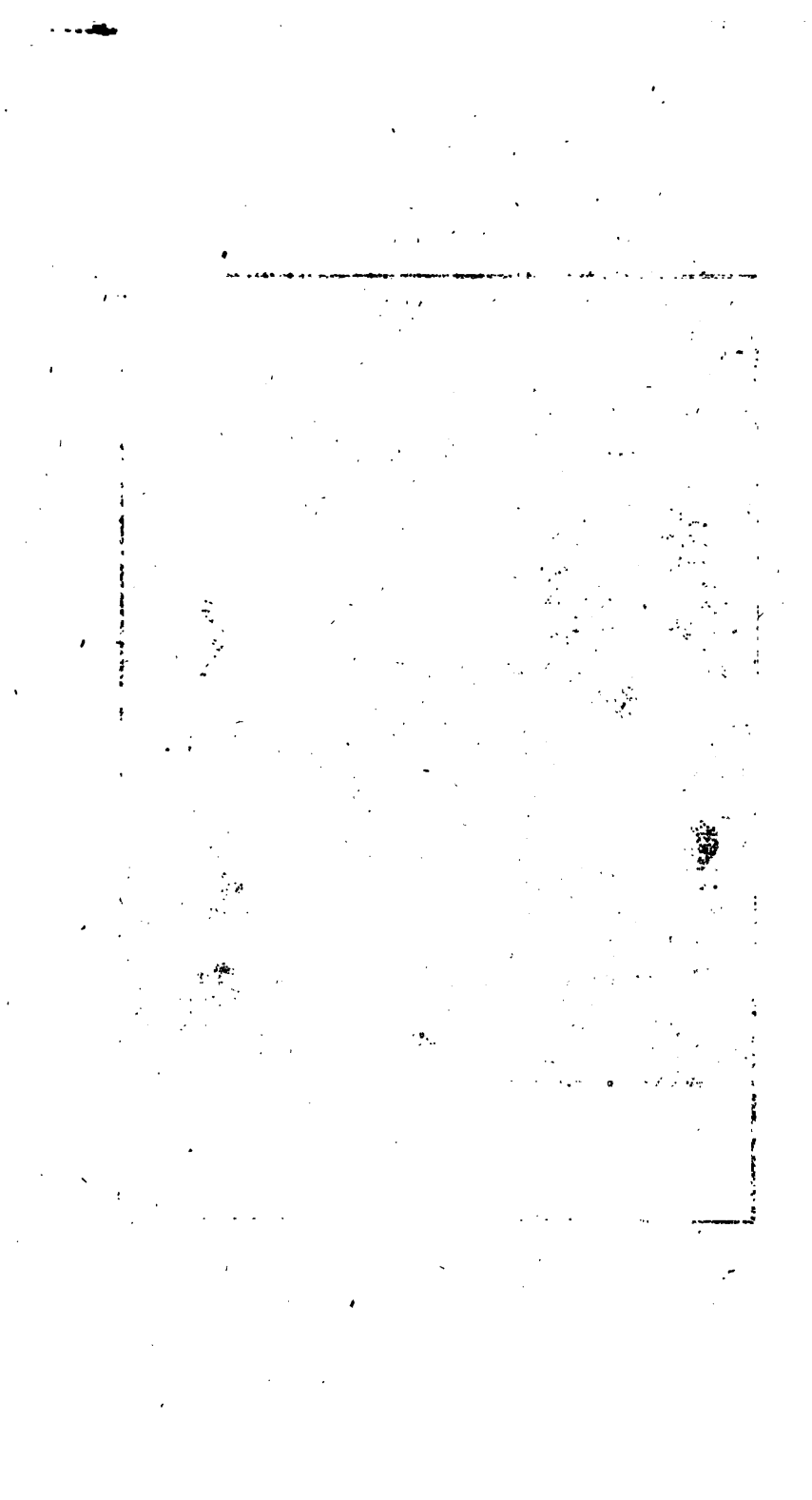
ne m'offre rien qu'à s'offrir à moi; car je ne puis  
me passer de vous vivre sans vous.

— Voulez-vous dire, milord ? Je vas ap-  
peler gens de milady.

— Je n'ai, mademoiselle, d'autre crainte que  
de vous perdre; et j'usurai pour prévenir ce  
mal, de l'unique moyen que me laisse le  
ciel. » En parlant ainsi, il la saisit dans ses  
bras, jeta un cri perçant qui eût fait mal  
à l'oreille, et entraîna quelqu'un à son secours; si lady  
Aston n'avoit pris soin d'écarteler son leu-  
nard.

[illegible]

Les textes de la loi de 1963 ont été complétés par des dispositions pour assurer l'existence d'un pôle fiscal d'appui au centre de la commune, qui a pour effet qu'elle produise elle-même une certaine proportion de ses ressources, pourvu toutefois qu'elle tienne compte de son caractère



fite de l'occasion qui s'offre à moi ; car je ne puis, ni ne veux vivre sans vous.

— Que voulez-vous dire, milord ? Je vais appeler les gens de milady.

— Je n'ai, mademoiselle, d'autre crainte que celle de vous perdre ; et j'userai pour prévenir ce malheur, de l'unique moyen que me laisse le désespoir. » En parlant ainsi, il la saisit dans ses bras. Elle jeta un cri perçant qui auroit infailliblement amené quelqu'un à son secours, si lady Bellaston n'avoit pris soin d'écarter tout le monde.

La fortune n'abandonna point notre héroïne dans cette extrémité. Un bruit confus éclata en ce moment, et couvrit presque sa voix. Toute la maison retentit de ces cris : « Où est-elle ? Dieu me damne, je saurai bien la déterrée. Montrez-moi sa chambre, vous dis-je. Où est ma fille ? Je sais qu'elle est ici, et je veux la voir. Est-elle en haut ? Conduisez-moi chez elle. » A ces derniers mots la porte s'ouvrit avec fracas, et l'écuyer Western entra accompagné du ministre Supple, et suivi d'une troupe de valets.

A quel excès de détresse devoit être réduite la pauvre Sophie, pour que la voix d'un père furieux frappât agréablement son oreille ! Ce fut pourtant l'effet qu'elle produisit. L'écuyer arriva bien à propos. Sa présence seule pouvoit préserver sa fille d'une douleur éternelle.

Sophie, malgré son effroi, reconnut aussitôt la voix de son père, et le lord, malgré son emportement, entendit celle de la raison qui lui dit que le moment d'exécuter son infame dessein étoit passé. Les mots de fille et de père prononcés plusieurs fois, l'un par l'écuyer dans sa colère, l'autre par Sophie dans sa lutte contre le lord, ne laissant à Fellamar aucun doute sur la qualité de l'étranger qui venoit d'arriver, il crut devoir abandonner sa proie, sans avoir obtenu d'autre succès que de déranger un peu le mouchoir de Sophie, et de laisser sur son cou charmant l'empreinte de ses brutales caresses.

Si l'imagination du lecteur ne vient à notre secours, jamais nous ne pourrions lui peindre la situation de miss Western et du lord, à l'instant où l'écuyer entra dans la chambre. Qu'on se figure d'un côté Sophie tremblante sur son fauteuil, pâle, en désordre, hors d'haleine, lançant à Fellamar des regards d'indignation, effrayée, mais plus contente encore de l'arrivée de son père; de l'autre côté, le lord assis près d'elle, les boucles de ses cheveux défrisées, son jabot froissé, et dans tous ses traits la surprise, le dépit et la honte.

Quant à M. Western, il se trouvoit alors au pouvoir d'un ennemi qui poursuit bien souvent, et manque rarement d'atteindre la plupart de nos

gentilshommes campagnards : pour parler sans figure, il étoit ivre. Son impétuosité naturelle, redoublée par l'effet du vin, le fit courir aussitôt vers sa fille. Dans sa fureur, il l'accabla des plus grossières injures ; peut-être même l'eût-il frappée, si le ministre Supple ne se fût jeté entre elle et lui, en s'écriant : « Au nom de Dieu, monsieur, songez que vous êtes dans la maison d'une dame de distinction. Calmez-vous, je vous en conjure ; vous devriez être pleinement satisfait d'avoir retrouvé votre fille. Ce n'est pas à nous, c'est au ciel qu'appartient la vengeance. Je remarque sur le visage de la jeune personne une véritable contrition. Je suis sûr que si vous daignez lui pardonner, elle se repentira de ses fautes passées et rentrera dans le devoir. »

La force physique du ministre avoit d'abord été plus efficace que son éloquence. Toutefois ses dernières paroles firent quelque impression sur l'écuyer. « Eh bien ! dit-il, je lui pardonnerai, si elle consent à l'épouser. Oui, Sophie, je te pardonnerai tout, si tu consens à l'épouser. Tu ne réponds rien ? L'épouseras-tu ? Dis-moi, de par tous les diables, l'épouseras-tu ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? A-t-on jamais vu une créature si obstinée ?

— De grace, monsieur, répliqua le ministre, un peu plus de modération, s'il vous plaît. Vous

effrayez tellement cette jeune personne, que vous lui ôtez l'usage de la parole.

— Morbleu! répondit l'écuyer, tu prends son parti, je crois? Tu oses la soutenir? Voilà vraiment un drôle de ministre qui se range du côté d'un enfant rebelle. Oui, oui, je te donnerai un bénéfice, tu peux y compter, j'aimerois mieux en donner un au diable.

— Je vous demande humblement pardon, monsieur, reprit Supple, votre seigneurie s'est méprise sur mon intention. »

Lady Bellaston entra en ce moment, et s'avança vers l'écuyer qui ne la vit pas plus tôt, que pour se conformer aux instructions de sa sœur, il lui fit, à la mode campagnarde, un profond salut accompagné du compliment le mieux tourné qu'il put imaginer. Venant ensuite au sujet de ses plaintes : « Vous voyez devant vous, milady ma cousine, dit-il, la fille la plus désobéissante qu'il y ait au monde. Elle s'est prise d'une folle passion pour un misérable qui n'a pas un sou vaillant, et elle refuse d'épouser un des meilleurs partis de l'Angleterre que nous lui avons destiné.

— En vérité, cousin Western, répondit lady Bellaston, vous faites tort à votre fille. Elle a certainement plus de raison que vous ne lui en supposez. Je suis persuadée qu'elle ne refusera pas un parti qui doit lui paroître si avantageux. »

C'étoit de la part de lady Bellaston une méprise volontaire; car elle savoit très-bien de qui M. Western vouloit parler. Peut-être aussi croyoit-elle qu'il accepteroit sans difficulté la proposition de lord Fellamar.

« Entendez-vous, ma fille, reprit l'écuyer, ce que dit milady ? Toute votre famille est pour ce mariage. Allons, Sophie, sois bonne fille, obéis et rends ton père heureux.

— Si ma mort peut vous rendre heureux, mon père, répondit Sophie, vous ne tarderez pas à l'être.

— C'est un mensonge, Sophie, un insigne mensonge, et vous le savez bien.

— En effet, miss Western, dit lady Bellaston, vous offensez votre père. Il n'envisage dans cette alliance que votre intérêt, et tous vos amis doivent voir comme moi l'honneur qui en rejaillira sur la famille.

— Oui, sur toute la famille, répéta l'écuyer. D'ailleurs la proposition ne vient pas de moi. C'est sa tante qui en a eu la première idée; tu le sais, Sophie. Allons, encore une fois, je t'en prie, sois bonne fille, et promets-moi devant ta cousine de l'épouser.

— Chère Sophie, dit lady Bellaston, laissez-moi lui donner votre main. C'est aujourd'hui la mode d'abrégér le temps. On ne le perd plus à se faire la cour.

— Bah ! reprit l'écuyer, que parlez-vous de temps ? N'en auront-ils pas assez pour se faire la cour après le mariage ? »

Lord Fellamar persuadé qu'il étoit l'objet de la pensée de lady Bellaston, et n'ayant jamais ouï dire un mot de Blifil, ne douta point que ce ne fût aussi de lui que parloit M. Western. S'approchant donc de l'écuyer : « Monsieur, lui dit-il, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous personnellement, comme je vois que vous daignez agréer ma demande et combler mes vœux, souffrez que j'intercède en faveur de cette jeune personne, et que je vous conjure de ne pas la presser davantage en ce moment.

— Vous, monsieur, intercéder en faveur de ma fille ? A quel sujet ? Qui diable êtes-vous ?

— Monsieur, je suis lord Fellamar, l'heureux mortel à qui vous avez fait, j'espère, l'honneur de l'accepter pour gendre.

— Vous êtes un faquin, malgré votre habit brodé. Vous, mon gendre ? Que le diable vous emporte !

— Monsieur, j'aurai plus de patience avec vous qu'avec tout autre. Je dois pourtant vous avertir que je n'ai pas coutume d'entendre de sang-froid un pareil langage.

— Fâche-toi tant qu'il te plaira. Crois-tu me faire peur, parce que tu as une broche pendue



à ton côté? Quitte ta rapière, et je te montrerai à te mêler de ce qui ne te regarde pas; je t'apprendrai à me traiter de beau-père; approche et je te donnerai sur les oreilles.

— Cela suffit, monsieur, je ne ferai point de scène devant ces dames. Nous nous reverrons. Je vous salue, monsieur; lady Bellaston, votre très-humble serviteur. »

Le lord ne fut pas plus tôt sorti, que lady Bellaston s'écria : « Juste ciel! mon cousin, que venez-vous de faire? Savez-vous qui vous avez insulté? C'est un seigneur aussi distingué par sa fortune que par son rang. Il a fait hier à votre fille une proposition que vous auriez sans doute accueillie avec la plus vive satisfaction.

— Parlez pour vous, cousine. Quant à moi, je ne veux avoir affaire à aucun de vos lords. Ma fille épousera un honnête gentilhomme de province. Je lui en ai choisi un, et elle l'épousera. Je suis très-fâché, milady, de l'embarras qu'elle vous a causé. »

Lady Bellaston releva poliment le mot d'embarras.

« Vous êtes trop bonne, répartit l'écuyer, soyez persuadée de ma reconnaissance. Ce que vous avez fait pour ma fille, je le ferois pour vous. Entre parents on doit s'obliger réciproquement. Milady, je vous souhaite le bon soir. — Allons, ma-

demoiselle, dit-il à Sophie, suivez-moi de bonne grace, ou je vous ferai porter dans la voiture

— Je vous suivrai, mon père, répondit Sophie, sans qu'il soit besoin d'employer la violence ; mais permettez-moi d'aller en chaise à porteurs, car je suis hors d'état de supporter la voiture.

— Bon ! voudrais-tu me faire accroire que tu ne peux aller en voiture ? Tu plaisantes sans doute ? Oh je ne te perdrai plus de vue que tu ne sois mariée, je t'en réponds.

— Je le vois, mon père, vous avez résolu de me faire mourir.

— Eh bien meurs, et va-t-en au diable, si un bon mari doit te faire mourir. Je ne donnerois pas un sou, pas un liard d'un enfant rebelle. » En prononçant ces mots il la saisit violemment par le bras. Le ministre s'entremet encore une fois, et le conjura d'user de douceur. Western furieux lui imposa silence en jurant. « Te crois-tu donc en chaire, lui dit-il ? Tu sais que je ne t'écoute guère, même quand tu y es. Apprends que je ne suis pas homme à recevoir des leçons de toi, et à me laisser mener par un prêtre. Bonsoir, milady. Allons, Sophie, sois bonne fille, et tout ira bien. Tu l'épouseras, morbleu, tu l'épouseras. »

Honora, qui attendoit au bas de l'escalier, fit à l'écuyer une profonde révérence, et se mit en devoir de suivre sa maîtresse. Western la repoussa

rudement. « Halte-là, ma mie, s'écria-t-il, halte-là. Je vous défends de remettre désormais le pied chez moi.

— Eh quoi, mon père, dit Sophie, voulez-vous m'ôter ma femme de chambre?

— Oui, mademoiselle, je le veux; mais n'ayez pas peur d'en manquer. Je vous en donnerai une autre, et une meilleure qu'Honora. Non, non, Sophie, ne comptez plus sur cette rusée coquine pour favoriser vos escapades.

Il emballa ensuite sa fille et le ministre dans un fiacre, y monta après eux, et ordonna au cocher de le conduire à son auberge. Pendant le chemin il ne dit pas un mot à Sophie, et ne s'occupa qu'à faire au ministre Supple un sermon sur le respect que les inférieurs doivent à leurs supérieurs.

On peut croire que l'écuyer auroit eu plus de peine à emmener sa fille, si lady Bellaston avoit voulu la retenir; mais, dans le fait, elle étoit charmée de la captivité à laquelle Sophie alloit être condamnée; et le complot formé par elle avec lord Fellamar ayant échoué, elle n'envisageoit pas sans plaisir les mesures rigoureuses qu'on se disposoit à prendre pour séparer à jamais Sophie de Tom Jones.

---

## CHAPITRE VI.

PAR QUELS MOYENS L'ÉCUYER ÉTOIT PARVENU A  
DÉCOUVRIR SA FILLE.

DANS un grand nombre d'histoires le lecteur est forcé de se prêter, sans qu'on lui donne d'explication satisfaisante, à des événements beaucoup plus étranges que l'arrivée subite de M. Western chez lady Bellaston. Nous n'en userons pas ainsi à son égard. Le désir de l'obliger toutes les fois que la chose est en notre pouvoir, nous engage à lui apprendre sur-le-champ par quels moyens l'écuyer étoit parvenu à découvrir sa fille.

Nous avons insinué dans le troisième chapitre du livre précédent (car ce n'est pas notre usage d'entrer dans plus de détails que la circonstance n'en exige); nous avons insinué, disons-nous, que mistress Fitz-Patrick, qui souhaitoit ardemment de se réconcilier avec son oncle et sa tante Western, croyoit en trouver le moyen, en préservant sa cousine, par un bon office, d'une faute semblable à celle qui avoit attiré sur elle-même

le courroux de sa famille. Elle résolut donc, après de mûres réflexions, d'instruire sa tante Western du lieu où étoit Sophie, et lui adressa la lettre suivante, que nous rapporterons tout entière pour plus d'une raison :

« MADAME,

« Le motif qui me détermine à écrire cette lettre la rendra peut-être agréable à ma chère tante; j'ose au moins m'en flatter par rapport à l'une de ses nièces, si je n'ai pas le même espoir pour ce qui concerne l'autre.

« Je vous dirai sans plus de préambule, qu'au moment où, accablée sous le poids du malheur, j'allois me jeter à vos pieds, j'ai rencontré par un singulier hasard, ma cousine Sophie dont vous connoissez l'histoire mieux que moi, quoiqu'hélas! je ne la connoisse que trop bien. Oui, j'en sais assez pour être convaincue que si l'on ne se hâte de l'arrêter, elle va se précipiter dans l'abîme où je suis tombée, pour avoir rejete avec autant d'imprévoyance que de folie vos salutaires conseils.

« En un mot, j'ai vu le jeune homme dont elle est éprise. J'ai même passé hier avec lui une partie de la journée; je vous assure qu'il est charmant. Vous dire comment je l'ai connu, seroit un

détail dénué d'intérêt. J'ai cru devoir ce matin changer de logement pour l'éviter, et ne point lui fournir involontairement le moyen de découvrir la demeure de ma cousine ; car il l'ignore encore, et il est à propos qu'il continue à l'ignorer jusqu'à ce que mon oncle l'ait mise en sûreté. Le temps est précieux ; il suffit de vous apprendre qu'elle est chez lady Bellaston. J'ai vu cette dame, et je lui soupçonne fort l'intention de la cacher à sa famille. Vous savez, madame, que c'est une étrange femme. Rien ne me siérait moins que de prétendre donner des avis à une personne aussi clairvoyante, aussi expérimentée que vous. Je me borne donc au simple exposé des faits.

« J'espère, madame, que ma conduite en cette circonstance me recommandera à la bienveillance d'une parente toujours si zélée pour l'honneur et pour le véritable intérêt de notre famille, et me redonnera quelque titre à son amitié qui m'a rendue jadis si heureuse, et sans laquelle je ne puis l'être à l'avenir.

« Je suis avec le plus profond respect,

« MADAME,

« Votre très-humble et très-obéissante  
nièce et servante,

« HENRIETTE FITZ-PATRICK. »

Mistress Western étoit chez son frère, quand elle reçut cette lettre. Depuis la fuite de sa nièce, elle lui tenoit fidèle compagnie pour le consoler dans son affliction. Or, on connoît par l'échantillon que nous en avons donné précédemment, la nature des consolations dont elle lui administroit une dose journalière.

Elle étoit debout, le dos tourné au feu, une prise de tabac à la main, occupée selon sa coutume à réconforter l'écuyer qui fumoit sa pipe, au sortir de table. Après avoir lu la lettre de mistress Fitz-Patrick, elle la remit à son frère. « Tenez, lui dit-elle, voici des nouvelles de votre brebis égarée. La fortune vous l'a rendue; et si vous voulez vous laisser gouverner par mes conseils, il est encore possible de la sauver. »

L'écuyer eut à peine parcouru la lettre, qu'il sauta de son fauteuil, jeta sa pipe au feu, et poussa un cri de joie. Il appela ensuite ses gens, demanda ses bottes, ordonna qu'on sellât *le Chevalier* et plusieurs autres chevaux, et qu'on courût chercher le ministre Supple. Cela fait, il se tourna vers sa sœur, la prit brusquement par le milieu du corps, et la serrant dans ses bras : « Morbleu, dit-il, vous n'avez pas l'air content. On vous croiroit fâchée que j'aie retrouvé ma fille ? »

— Mon frère, répondit-elle, les habiles politiques qui pénètrent le fond des choses, les voient

souvent sous un aspect bien différent de celui qu'elles offrent à la surface. L'affaire est, j'en conviens, moins désespérée que ne le paroissoit la situation de la Hollande, quand Louis XIV étoit aux portes d'Amsterdam; mais elle exige, mon frère, pardonnez ma franchise, une certaine délicatesse dont je vous crois peu capable. Il faut avec une femme du rang de lady Bellaston un ton et des manières qui demandent, je le crains, plus de connoissance du monde que vous n'en avez.

— Ma sœur, je sais que vous faites peu de cas de mon esprit; mais je vous montrerai dans cette occasion si je suis un sôt. Vous doutez de ma capacité! Pensez-vous que j'aie vécu si longtemps, sans avoir acquis quelque connoissance des lois du pays? Je sais que je puis prendre mon bien partout où je le trouve. Qu'on me dise où est ma fille, et si je ne viens pas à bout de m'en ressaisir, traitez-moi d'imbécile tant que je vivrai. Il y a des juges de paix à Londres comme ailleurs.

— Vous me faites trembler. Vous allez gâter une affaire qui pourroit réussir selon vos vœux, si vous consentiez à suivre mes avis. Vraiment, mon frère, vous imaginez-vous qu'on attaque la maison d'une femme de qualité avec des juges de paix et des brutaux d'huissiers? Apprenez de



quelle manière il faut vous comporter. Aussitôt que vous serez arrivé à Londres, votre premier soin doit être de vous procurer un habit décent ; car assurément, mon frère, le vôtre ne l'est pas. Vous enverrez ensuite offrir vos hommages à lady Bellaston, et lui ferez demander la permission de l'aller voir. Elle vous l'accordera sans difficulté. Quand vous serez admis en sa présence, vous lui conterez votre histoire, et vous n'oublierez pas de me nommer à propos ; car, quelque parents, vous ne vous connoissez, je crois, que de vue. Je suis sûre qu'après vous avoir entendu, elle retirera sa protection à ma nièce, qui lui en a certainement imposé. Telle est la marche que vous devez suivre. Mais des juges de paix ! des huissiers ! fi ! peut-on faire un pareil outrage à une femme de qualité, dans un pays civilisé ?

— Au diable la qualité. C'est par ma foi un pays merveilleusement civilisé, que celui où les femmes sont au-dessus de la loi. Quoi ? il faut que j'envoie faire des compliments à une coquine qui soustrait une fille à son père, et que j'attende patiemment sa réponse ! Je ne suis point aussi ignorant que vous le pensez ; c'est moi qui vous le dis, ma sœur. Vous voudriez me persuader que les femmes sont au-dessus de la loi. Il n'en est rien. J'ai entendu dire au président des assises

que personne n'étoit au-dessus de la loi ; mais la loi dont vous parlez est, je suppose, une loi d'Hanovre.

— M. Western, je crois, Dieu me pardonne, que votre ignorance va tous les jours en croissant. Vous êtes devenu un véritable ours.

— Pas plus ours que vous, ma sœur Western ; parbleu, vous pouvez parler de politesse tant qu'il vous plaira ; ce n'est certes pas avec moi que vous vous en piquez. Je ne suis pas un ours, entendez-vous ? Il me seroit facile de répondre à votre compliment par un autre ; mais je veux vous montrer que je suis plus poli que certaines personnes.

— M. Western, dites tout ce que vous voudrez ; je vous méprise trop pour me fâcher de rien. Au reste, cette nièce dont je tais l'odieux nom irlandois, rend justice, dans sa lettre, à mes sentiments. Oui, j'ai à cœur la considération de ma famille, ainsi que l'intérêt de votre fille qui en fait partie, et j'ai résolu d'aller à Londres pour y traiter l'affaire en personne ; car en vérité, mon frère, vous n'êtes pas propre à figurer comme négociateur dans une cour polie. Le Groenland, le Groenland, voilà le théâtre qui convient à vos talents.

— Grace au ciel je ne vous comprends pas. Vous retombez dans votre jargon hanovrien. Toutefois je ne veux pas être en reste de politesse avec vous ; et si vous me pardonnez ma vivacité, je

vous pardonne aussi la vôtre. J'ai toujours pensé qu'entre parents, c'étoit une folie de se brouiller pour des bagatelles. Vous échappe-t-il dans la discussion une parole un peu piquante? on vous en répond une autre sur le même ton. C'est un prêté pour un rendu. Quant à moi, je n'ai point de rancune; et je vous sais, ma sœur, un gré infini de la résolution que vous annoncez d'aller à Londres; je n'y ai fait que deux voyages en ma vie, et n'y suis resté chaque fois qu'une quinzaine de jours. Vous jugez qu'en si peu de temps j'ai mal appris à connoître les rues et les gens. Jamais je ne vous ai contesté votre supériorité dans la science du monde. Ce seroit de ma part une prétention aussi ridicule, que si vous vous avisiez de me disputer l'art de conduire une meute, ou de surprendre un lièvre au gîte.

— C'est, je vous jure, ce que je me garderai bien de faire.

— Et moi, je vous jure à mon tour que je rendrai toujours justice à vos lumières. »

Alors, pour emprunter une expression de mistress Western, il se forma une ligue entre les parties belligérantes. Le ministre arriva sur ces entrefaites, et les chevaux étant prêts, M. Western partit après avoir promis à sa sœur de ne point s'écarter de ses instructions. Celle-ci se prépara de son côté à le suivre le lendemain.

Chemin faisant, M. Western et le ministre tinrent conseil ensemble. Tous deux furent d'avis qu'on pouvoit très-bien se dispenser des formalités prescrites par mistress Western, et l'écuyer se conduisit comme on l'a raconté.

---

## CHAPITRE VII.

---

### DIVERSES MÉSAVENTURES QUI ARRIVENT A JONES.

TELLE étoit la situation des choses, lorsqu'Honora arriva chez mistress Miller, et fit demander M. Jones, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Dès qu'elle fut seule avec lui, « O mon cher monsieur, lui dit-elle, comment aurai-je la force de vous apprendre ce qui s'est passé? Vous êtes perdu, monsieur. . . . C'en est fait de ma pauvre maîtresse et de moi aussi.

— Qu'est-il arrivé à Sophie? s'écria Jones d'un air égaré.

— Tout ce qu'il y a de plus affreux. Ah! je ne retrouverai jamais une pareille maîtresse. Faut-il que j'aie assez vécu pour voir ce triste jour? »

Jones pâlit, et saisi d'un soudain tremblement, il ne put que balbutier.

« O monsieur Jones, poursuivit Honora, j'ai perdu pour toujours ma maîtresse.

— Comment? quoi? Au nom de Dieu, expliquez-vous..... O ma chère Sophie!

— Vous avez raison de l'appeler ainsi. C'étoit pour moi la meilleure des maîtresses. Je ne retrouverai de ma vie une pareille place.

— Au diable votre place. Où est ma Sophie? qu'est-elle devenue?

— Oui sans doute, les domestiques peuvent aller au diable. Qu'on les chasse, qu'on les réduise à la misère, peu importe. Ils ne sont pas de chair et d'os comme d'autres. Non sûrement, on ne s'inquiète point de leur sort.

— Si vous avez dans l'âme quelque sentiment de compassion, apprenez-moi sur-le-champ, je vous en conjure, ce qu'est devenue Sophie.

— J'ai plus de compassion pour vous que vous n'en avez pour moi. Je ne vous donne pas au diable, parce que vous avez perdu l'objet le plus digne de votre amour. Oh vous êtes bien à plaindre, et je le suis aussi; car s'il y eut jamais une bonne maîtresse.....

— Qu'est-il arrivé? s'écria Jones hors de lui.

— Tout ce qu'il y avoit de pis à craindre pour vous et pour moi. Son père est débarqué subi-

tement à Londres, et nous l'a enlevée à tous deux. »

Jones se jeta à genoux, et rendit graces au ciel de ce qu'il n'étoit arrivé rien de pis.

« Rien de pis ? répéta Honora ; et que pouvoit-il nous arriver de pis à l'un et à l'autre ? il l'a emmenée en jurant qu'elle épouserait M. Blifil : voilà pour vous ; et pour moi, pauvre malheureuse, il m'a mise à la porte.

— En vérité, Honora, vous m'avez glacé d'effroi. Je m'imaginois que Sophie avoit éprouvé tout à coup le plus cruel des malheurs, un malheur auprès duquel son union avec Blifil ne me sembleroit qu'une peine légère. Mais tant qu'on vit, ma chère Honora, il y a de l'espoir. On ne marie point les filles par force, dans un pays libre comme le nôtre.

— Vous avez raison, monsieur, il peut vous rester quelque espoir à vous ; mais hélas ! il n'en est plus pour moi : et vous devez sentir, monsieur, que ma disgrâce provient du zèle que j'ai mis à vous servir. L'écuyer n'a d'autre reproche à me faire que d'avoir pris votre parti contre M. Blifil.

— Oui, mistress Honora, je sais les obligations que je vous ai ; et je ne négligerai rien pour vous dédommager.

— Eh ! monsieur, le seul moyen de dédom-

mager une pauvre domestique de la perte de sa place, c'est de lui en procurer une autre aussi bonne.

— Ne vous désespérez pas, mistress Honora, je me flatte de vous faire rentrer dans celle que vous avez perdue.

— Hélas! monsieur, comment croire qu'il y ait du remède à mon malheur, quand je vois que la chose est impossible? M. Western est si prévenu contre moi! Je pourrois cependant concevoir quelque espérance, si vous épousiez un jour ma maîtresse; ce que je désire de tout mon cœur: car vous êtes un brave et bon jeune homme. Vous l'aimez, j'en suis sûre, et je vous réponds qu'elle vous aime autant que sa vie; on ne sauroit le nier. Pour peu qu'on ait de rapports avec elle, cela se voit clairement. Cette chère demoiselle ne sait rien dissimuler. Or si, en s'aimant de la sorte, on n'est pas heureux, qui donc le sera? Le bonheur ne dépend pas toujours du bien qu'on possède. D'ailleurs, ma maîtresse en a assez pour deux. Assurément il y auroit une grande cruauté à séparer deux amants si passionnés l'un pour l'autre. Quant à moi, je suis convaincue que vous finirez par être unis. Si c'est votre destinée, elle s'accomplira. Lorsqu'un mariage est écrit dans le ciel, tous les tribunaux du monde ne peuvent l'empêcher. Je souhaiterois, je l'avoue, que le

ministre Supple eût le courage de représenter à l'écuyer, qu'en forçant l'inclination de sa fille, il abuse de l'autorité paternelle; mais le pauvre ministre est dans une position dépendante. S'il blâme en arrière la conduite de son patron, il n'ose, tout honnête et religieux qu'il est, se permettre la plus simple observation devant lui. Je ne l'ai jamais vu si hardi que tout à l'heure. J'ai craint que l'écuyer ne le frappât.... Allons, monsieur, ne vous abandonnez point à la tristesse. Il ne faut désespérer de rien, tant que vous serez sûr de ma maîtresse; et je vous garantis que vous pouvez l'être. Jamais on ne la fera consentir à en épouser un autre que vous; mais j'ai grand'peur que son père ne la maltraite dans un accès de colère; car il est furieusement emporté. J'ai bien peur aussi qu'il ne la fasse mourir de chagrin. Elle est si sensible! si soumise! Oh! que n'a-t-elle un peu de mon courage? Si j'avois une passion dans le cœur, et que mon père voulût m'enfermer, je lui arracherois les yeux, et je m'enfuirais bien vite avec mon amant. Mais il y a ici une fortune considérable qu'il dépend du père de donner, ou de retenir, et cela change la thèse. »

Nous ne pouvons dire si Jones prêta une attention soutenue à cette longue harangue, ou si elle fut prononcée avec une volubilité de langue



qui ne lui permit pas d'en interrompre le cours. Quoi qu'il en soit, il n'essaya point de prendre la parole, et Honora ne s'arrêta que lorsque Partridge vint en courant annoncer à son maître, que la grande dame montoit l'escalier.

On ne peut se peindre l'embarras de Jones. Honora ignoroit sa liaison avec lady Bellaston; et c'étoit presque la dernière personne à qui il eût voulu en faire confidence. Dans l'excès de son trouble, il prit, comme il arrive d'ordinaire, le plus mauvais parti. Au lieu de laisser voir Honora à lady Bellaston, ce qui auroit eu peu d'inconvénients, il aima mieux laisser voir lady Bellaston à Honora. Il se détermina donc à cacher la soubrette, et n'eut que le temps de la faire passer derrière son lit et de tirer le rideau.

La peine que Jones s'étoit donnée tout le jour pour obliger la pauvre mistress Miller et sa famille, les alarmes qu'Honora lui avoit causées, la confusion où le jetoit l'arrivée imprévue de lady Bellaston, lui firent perdre entièrement la mémoire. Il oublia son rôle de malade, avec lequel s'accordoient mal l'élégance de sa parure et la fraîcheur de son teint, et reçut lady Bellaston d'une manière plus conforme à ses vœux qu'à son attente, c'est-à-dire de l'air le plus riant qu'il put prendre, sans la moindre apparence réelle ou feinte d'indisposition.

Lady Bellaston à peine entrée dans la chambre, s'assit sur le lit. « Vous le voyez, mon cher Jones, dit-elle, rien ne peut me retenir long-temps loin de vous. Peut-être devrois-je me plaindre que vous ne m'avez donné, dans la journée, aucun signe de vie; car il me semble que votre indisposition auroit pu vous permettre de sortir. Je suppose même, à vous voir habillé avec tant d'élégance, que vous n'avez pas gardé la chambre tout le long du jour, comme une jolie femme qui relève de couche et attend des visites. Loin de moi pourtant l'intention de vous quereller. Je ne veux point, en prenant le ton grondeur d'une femme, vous autoriser à montrer la froideur d'un mari.

— Assurément, milady, répondit Jones, vous ne pouvez me reprocher d'avoir négligé mon devoir, puisque je n'ai fait qu'attendre vos ordres. Qui de nous deux, je vous prie, est en droit de se plaindre? Qu'à manqué au rendez-vous d'hier au soir, et laissé un malheureux languir, soupirer et se consumer en vains désirs?

— Ah! mon cher Jones, ne me parlez pas de ce fatal contre-temps. Si vous en saviez la cause, vous auriez pitié de moi. Il vous est impossible de vous faire une idée de ce que les femmes de qualité ont à souffrir de l'impertinence des sots, et des bizarres lois du monde. Au demeurant, je

suis charmée que vos soupirs et votre tendre impatience n'aient point altéré votre santé. Vous ne m'avez jamais paru mieux portant de votre vie. Sur ma parole, Jones, vous pourriez en ce moment fournir à un peintre le modèle d'Adonis. »

Il y a des mots piquants auxquels les gens de cœur ne croient pouvoir répondre que par un soufflet. Peut-être aussi y a-t-il, entre amants, des expressions si passionnées, qu'elles exigent pour réponse un baiser. Le compliment de lady Bellaston sembloit être de cette nature. On le croira d'autant plus aisément, qu'il fut accompagné d'un regard où se peignoit plus de tendresse et d'amour, que la parole n'auroit pu en exprimer.

Jones se trouvoit dans la situation la plus pénible et la plus embarrassante qu'on puisse imaginer; car pour suivre notre comparaison, quoique la provocation vint de la dame, il ne pouvoit en demander, ni en tirer satisfaction en présence d'un tiers, l'usage des seconds, dans ces sortes de duels, n'étant point autorisé par la loi des armes. Cette difficulté ne se présenta pas à l'esprit de lady Bellaston. Comme elle ignoroit qu'il y eût dans la chambre une autre femme, elle s'étonnoit du silence de Jones. Celui-ci, honteux du ridicule personnage qu'il jouoit, demeurait immobile, et n'osant faire la réponse convenable, il n'en faisoit aucune. On ne sauroit se

figurer rien de plus comique que cette scène, et rien de moins plaisant, si elle se fût prolongée. Déjà la dame avoit changé deux ou trois fois de couleur; elle s'étoit levée et rassise; Jones prioit le ciel que le plancher s'ouvrit sous ses pieds, ou que la maison s'écroulât sur sa tête, lorsqu'un étrange incident le sauva d'un embarras dont ni l'éloquence de Cicéron, ni la politique de Machiavel n'auroient pu le tirer heureusement.

L'incident dont nous parlons n'étoit autre que l'arrivée du jeune Nightingale. Il se trouvoit dans cet état d'ivresse qui ôte à l'homme l'usage de sa raison, sans lui ôter celui de ses jambes.

Mistress Miller et ses filles étoient couchées, et Partridge fumoit sa pipe auprès du feu de la cuisine, en sorte que Nightingale arriva sans obstacle à la porte de Jones. Il l'ouvrit violemment, et il alloit entrer sans cérémonie, quand Jones s'élança de son siège et courut au-devant de lui avec tant de promptitude, qu'il lui donna à peine le temps de voir la femme qui étoit assise sur le lit.

Nightingale avoit pris la chambre de Jones pour celle qu'il occupoit lui-même précédemment, et il vouloit y entrer à toute force, jurant énergiquement qu'on ne l'empêcheroit pas de coucher dans son lit. Jones parvint toutefois à s'emparer de lui, et à le remettre entre les mains

de Partridge qui, attiré par le bruit, étoit accouru au secours de son maître.

Cette contestation terminée, Jones retourna, bien malgré lui, dans sa chambre. Comme il y rentroit, il entendit lady Bellaston pousser un foible cri, et la vit au même instant se jeter dans un fauteuil, en donnant des signes d'une agitation qui auroit pu causer une attaque de nerfs à une femme de complexion plus délicate.

Le fait est qu'effrayée d'un débat dont les jurements et l'obstination de Nightingale sembloient rendre l'issue incertaine, elle avoit voulu se cacher dans un endroit qui lui étoit bien connu, et qu'à sa grande confusion, elle avoit trouvé la place déjà occupée.

« Monsieur Jones ! s'écria-t-elle, peut-on supporter un pareil outrage ? O le plus vil des hommes ! quelle est la malheureuse devant qui vous m'avez compromise ? »

— La malheureuse ? répéta mistress Honora sortant en fureur de derrière le lit. Trédame ! je suis malheureuse en effet, mais honnête ; et je vois certaines personnes plus riches que moi, qui n'en pourroient pas dire autant. »

Jones au lieu de commencer par calmer la colère d'Honora, comme il l'eût fait avec plus d'expérience, se mit à maudire son étoile, à déplorer l'excès de son infortune ; puis s'adressant à lady

Bellaston, il l'assura sottement de son innocence. Pendant ce temps, la dame qui se possédoit mieux qu'aucune femme au monde, avoit recouvré sa présence d'esprit. « Monsieur Jones, dit-elle avec sang-froid, vous n'avez nul besoin de justification. Mes doutes sont éclaircis. Je ne m'étois pas d'abord remis les traits de mistress Honora; mais à présent que je la reconnois, je ne puis rien soupçonner de reprehensible entre elle et vous. Honora, j'en suis sûre, a aussi trop de bon sens pour donner une mauvaise interprétation à ma visite. Je lui ai toujours voulu du bien, et peut-être serai-je en état de lui en faire par la suite. »

Honora s'apaisoit aussi facilement qu'elle s'emportoit. Dès qu'elle vit lady Bellaston prendre un ton plus doux, elle adoucit le sien. « Assurément, dit-elle, je n'ai point oublié les bontés dont milady m'a comblée. Personne ne m'a jamais témoigné autant de bienveillance que milady; et maintenant que je sais à qui je parlois, peu s'en faut que je ne m'arrache la langue, pour me punir des sottises que j'ai dites. Moi! me permettre de donner une mauvaise interprétation à la conduite de milady? de mal penser d'une si grande dame? c'est ce que ne doit pas faire une domestique comme moi.... Que dis-je? une domestique. Hélas! je ne la suis plus de personne. Il n'y a

pas de créature plus malheureuse que moi. J'ai perdu la meilleure des maîtresses. » Ici Honora crut à propos de verser un torrent de larmes.

« Ne pleurez pas, mon enfant, dit la compatissante lady. On pourra trouver moyen de vous dédommager. Venez me voir demain matin. » En prononçant ces mots, elle ramassa son éventail qui étoit tombé par terre, et sans daigner jeter un regard sur Jones, elle sortit majestueusement de la chambre. Il y a dans l'impudence des grandes dames une sorte de dignité à laquelle leurs inférieures essaieroient en vain d'atteindre. Jones la suivit jusqu'au bas de l'escalier, en lui offrant son bras à plusieurs reprises ; elle le refusa obstinément, et monta dans sa chaise avec une froide indifférence pour tous les témoignages de respect qu'il lui prodiguoit.

De retour dans sa chambre, Jones eut un long entretien avec Honora, pendant qu'elle réparoit le désordre de son ajustement. Elle lui reprocha en termes amers l'infidélité dont il s'étoit rendu coupable envers sa jeune maîtresse. Il réussit enfin à l'apaiser ; il en obtint même l'assurance d'une discrétion à toute épreuve, et la promesse que dès le lendemain matin elle tâcheroit de découvrir la demeure de Sophie, et viendrait lui apprendre ce que l'écuyer auroit fait de sa fille, après l'avoir enlevée de chez lady Bellaston.

Ainsi finit cette malheureuse aventure. La seule Honora eut sujet d'en être satisfaite; car elle se trouvoit maîtresse d'un secret important. Or on peut savoir par expérience qu'un secret est souvent un trésor précieux. Il profite, non seulement au dépositaire fidèle, mais quelquefois encore à l'indiscret qui le confie à voix basse jusqu'à ce que personne ne l'ignore, excepté la dupe assez crédule pour continuer à payer le mérite d'une discrétion imaginaire.

---

## CHAPITRE VIII.

---

COURT ET AGRÉABLE.

MALGRÉ toutes les obligations que mistres Miller avoit à Jones, elle ne put s'empêcher le lendemain matin de l'inviter à descendre chez elle, et de lui faire des remontrances sur le bruit qu'elle avoit entendu la nuit précédente dans sa chambre. Elle lui parla toutefois avec tant de douceur et d'amitié, elle l'assura d'un air si sincère qu'elle n'avoit en vue que son propre bien,



que Jones, loin de se fâcher, reçut avec reconnaissance les représentations de l'excellente femme. Il lui témoigna beaucoup de regret de ce qui s'étoit passé, s'en excusa du mieux qu'il put, et lui promit de ne plus causer à l'avenir le même trouble dans sa maison.

Mais si mistress Miller ne crut pas d'abord devoir épargner à Jones quelques plaintes, un sujet plus agréable occupoit son esprit. Elle vouloit le prier de servir de père à miss Nancy, et de la conduire à l'autel. Le jeune Nightingale, déjà paré pour la cérémonie, avoit tout juste le degré de raison qu'on peut supposer à un homme qui se marie d'une manière si imprudente.

Peut-être voudra-t-on savoir de quelle manière il avoit échappé à son oncle, et s'étoit présenté la veille à la porte de Jones dans l'état d'ivresse où nous l'avons vu. Voici comment : Le vieux Nightingale, quand il l'eut emmené de chez mistres Miller à son auberge, commença en buveur déterminé, par demander du vin, tant pour satisfaire son goût, que pour ôter à son neveu la faculté d'exécuter sur-le-champ une folle résolution. Le jeune homme, sans avoir l'habitude de boire, ne haïssoit point assez la bouteille pour manquer de complaisance ou de soumission, et l'oncle le poussa si vivement, qu'il le mit bientôt hors de combat.

Au moment où il venoit de remporter cette victoire et faisoit préparer un lit pour le vaincu, un messenger lui apporta une lettre qui lui causa tant de surprise et d'émotion, qu'à l'instant il oublia son neveu, et ne songea plus qu'à ce qui le regardoit personnellement.

On lui mandoit que sa fille, profitant des premiers moments de son absence, s'étoit enfuie avec un jeune ministre du voisinage. Elle n'avoit pas jugé à propos de confier même à son père le secret de sa passion, quoique son amant rachetât le manque de fortune par toutes les qualités désirables, et elle s'étoit conduite si adroitement que personne, avant sa fuite, n'avoit pénétré ses sentiments.

Le vieux Nightingale accablé de douleur, envoya aussitôt chercher des chevaux de poste, recommanda son neveu aux soins d'un domestique, et quitta l'auberge, sachant à peine ce qu'il faisoit, ni où il alloit.

Après le départ de l'oncle, le domestique se disposa à mettre le neveu au lit; il l'éveilla dans ce dessein, et lui fit entendre avec assez de difficulté que son oncle étoit parti. A cette nouvelle, le jeune homme, au lieu d'accepter le service qu'on vouloit lui rendre, demanda instamment une chaise à porteurs. Le domestique qui n'avoit point reçu d'ordres contraires, s'empressa de lui

obéir. C'est ainsi qu'il fut reconduit chez mistress Miller, et qu'il arriva en chancelant, comme nous l'avons dit, à la porte de Jones.

L'obstacle de l'oncle une fois écarté, sans que Nightingale sût encore comment, et tout le monde étant prêt, mistress Miller, M. Jones, M. Nightingale et la jeune épousée montèrent dans un carrosse de louage qui les conduisit à l'église où bientôt miss Nancy reçut, en langage vulgaire, le titre d'honnête femme, et où sa pauvre mère devint, dans toute l'étendue du terme, une des plus heureuses créatures du monde.

Jones ayant assuré par ses soins le bonheur de son hôtesse et de sa famille, songea à s'occuper de ses propres intérêts. Mais de crainte que la chaleur de son zèle pour ceux d'autrui ne soit taxée de folie, ou qu'on ne juge sa conduite plus désintéressée qu'elle ne l'étoit en effet, nous dirons que loin d'être étranger à cette affaire, il lui importoit beaucoup de l'amener à une heureuse fin.

Pour expliquer en un mot cette espèce de paradoxe, Jones pouvoit dire avec vérité, comme le personnage de Térence : *Je suis homme, rien de ce qui intéresse l'humanité ne m'est étranger*<sup>1</sup>. Jamais il ne voyoit d'un œil d'indifférence le mal-

<sup>1</sup> Homo sum, nihil humani a me, alienum puto. TÉRENCE.

heur, ou le bonheur d'autrui; et il s'y montrait d'autant plus sensible, qu'il y avoit eu plus de part. Notre ami Jones ne pouvoit donc se considérer comme l'instrument dont la Providence s'étoit servie pour élever toute une famille de l'abîme de l'infortune au comble de la prospérité, sans goûter une vive et douce jouissance, une jouissance supérieure peut-être à celles que les gens du monde se procurent au prix des plus pénibles efforts, et souvent par les voies les plus iniques.

Quelque court que soit ce chapitre, les lecteurs que la nature a formés sur le même modèle que notre héros, y trouveront assez de faits et de réflexions. Les autres au contraire nous reprocheront probablement, malgré sa brièveté, de ne l'avoir pas retranché comme inutile, d'une histoire qui, selon eux, doit finir pour M. Jones par la potence, ou par une catastrophe, s'il est possible, plus déplorable encore.

---

---

CHAPITRE IX.  

---

## LÉTTRES D'AMOUR DE DIFFÉRENTS STYLES.

JONES, en rentrant chez lui, trouva sur sa table les trois lettres suivantes, que le hasard lui fit ouvrir dans l'ordre où elles avoient été écrites.

LÉTTRE I<sup>re</sup>.

« Il faut que la tête m'ait tourné. Dans un moment, je prends une forte et juste résolution, et l'instant d'après je change de sentiment. Hier au soir, j'étois décidée à ne plus vous voir; ce matin, je veux m'assurer si vous êtes en état, comme vous le dites, de vous justifier : et pourtant je sais que cela est impossible. Je me suis dit d'avance tout ce que vous pouviez imaginer.... Tout?... peut-être que non; peut-être avez-vous plus d'invention que moi. Venez donc me trouver aussitôt que vous aurez reçu cette lettre. Si vous pouvez forger une excuse, je vous promets presque d'y croire. Trahie pour....! je n'y veux

plus penser. Venez chez moi sans délai. Voici la troisième lettre que j'écris ; j'ai brûlé les deux premières ; je suis tentée de brûler encore celle-ci. Puissé-je ne pas perdre l'esprit ! Venez sur-le-champ. »

LETTRE II<sup>e</sup>.

« Si vous voulez que je vous pardonne, ou même que je vous reçoive, venez tout de suite. »

LETTRE III<sup>e</sup>.

« J'apprends à l'instant que vous n'étiez pas chez vous, lorsqu'on vous a porté mes deux premières lettres. Dès que vous aurez reçu celle-ci, venez me voir. Je ne sortirai point. Ma porte ne sera ouverte que pour vous. Je ne pense pas que rien puisse vous arrêter. »

Comme Jones achevoit de lire ces trois billets, Nightingale entra chez lui. « Eh bien ! Tom, dit-il, depuis l'aventure d'hier au soir, quelles nouvelles de lady Bellaston ? (car personne dans la maison n'ignoroit plus le nom de cette dame.)

— De lady Bellaston ? répondit Jones d'un ton sérieux.

— Allons, cher Tom, ne soyez pas si mystérieux avec vos amis. Quoique le vin m'eût un peu brouillé les idées hier au soir, en apercevant cette dame je n'ai pas laissé de me rappeler que

je l'avois vue au bal masqué. Pensez-vous que j'ignore qui étoit la reine des fées?

— Quoi! réellement vous avez reconnu la dame du bal masqué?

— Oui en vérité; et vingt fois depuis, je vous l'ai donné à entendre; mais vous m'avez toujours paru si chatouilleux sur cet article, que je n'ai pas osé vous en parler clairement. Mon ami, je juge à votre extrême discrétion que le caractère de la dame ne vous est pas aussi bien connu que sa personne. Point de colère, Tom; ma foi, vous n'êtes pas le premier jeune homme qu'elle ait pris dans ses lacs. Sa réputation, croyez - moi, ne court aucun risque. »

Quoique Jones n'eût pas lieu de penser qu'avant son commerce avec lui, lady Bellaston eût vécu en Vestale, il étoit si étranger à Londres, il en connoissoit si peu les mœurs, qu'il ne se faisoit aucune espèce d'idée de ces femmes d'une réputation équivoque qui, sous une apparence de vertu, lient des intrigues galantes avec quiconque leur plaît, de ces femmes dont quelques prudes évitent la compagnie, mais qui voient, comme on dit, toute la ville, et qu'en un mot chacun juge dignes du nom que personne ne leur donne.

Quand il vit que Nightingale étoit si bien instruit, il crut que la réserve scrupuleuse qu'il

avait gardée jusque-là devenoit désormais peu nécessaire. Il laissa donc un libre cours à la langue de son ami, et le pria de lui dire franchement ce qu'il savoit par lui-même, ou par d'autres de lady Bellaston.

Nightingale dont le caractère léger et frivole tenoit beaucoup de celui des femmes, avoit aussi, comme elles, une forte inclination au babil. Aussitôt que Jones lui eut lâché la bride, il entra dans de longs détails sur la dame, et se permit d'en raconter nombre de traits peu honorables, que notre profond respect pour les femmes de qualité nous empêche de répéter ici. Nous nous gardons soigneusement de fournir aux futurs commentateurs de nos ouvrages l'occasion de faire de malignes applications, et de nous rendre, malgré nous, les instruments d'un scandale qui fut toujours loin de notre pensée.

Jones, après avoir écouté attentivement Nightingale jusqu'au bout, poussa un profond soupir. Son ami s'en aperçut : « Ouais ! dit-il, vous n'êtes pas amoureux, j'espère ? Si j'avois soupçonné que l'histoire de votre belle fit sur vous tant d'impression, je vous aurois épargné, je vous jure, la peine de l'entendre.

— O mon cher ami, je suis tellement enlacé dans les filets de cette femme, que je ne sais de quelle façon m'en tirer... Amoureux ? non, mon



ami ; mais je lui ai des obligations, de grandes obligations. Puisque vous en savez si long, je ne vous dissimulerai rien. C'est à elle seule, peut-être, que je dois de n'avoir pas manqué de pain jusqu'à ce jour. Comment l'abandonner après cela ? et cependant il faut que je l'abandonne, ou que, par une lâche trahison, je lui sacrifie une jeune personne infiniment plus digne qu'elle de mon affection, une jeune personne, mon cher Nightingale, pour qui je brûle d'un amour difficile à concevoir. Quel parti prendre ? Je crains d'en perdre la tête.

— Et cette autre nymphe, je vous prie, est-ce une honnête femme ?

— Honnête ? ah jamais le souffle de la calomnie n'a osé ternir sa réputation. Le ciel le plus serein, le ruisseau le plus limpide est moins pur que sa vertu. Elle réunit toutes les perfections de l'âme et du corps. C'est la plus belle créature de l'univers : mais elle possède des qualités si nobles, si rares, que bien que son image soit toujours présente à mon esprit, je ne pense à sa beauté que quand je la vois.

— Et pouvez-vous, mon cher ami, avec une telle passion dans le cœur, hésiter un moment à quitter une.....

— Arrêtez, ne l'outragez pas davantage. Je hais jusqu'à l'idée de l'ingratitude.

— Bah ! vous n'êtes pas le premier qui lui ait

de semblables obligations. Lady Bellaston est très-libérale quand elle aime. Toutefois, souffrez que je vous le dise, elle accorde ses faveurs avec tant d'art, qu'elles doivent inspirer à ses amants plus de vanité que de reconnoissance. » Nightingale ne tarit point sur ce chapitre; il conta mille aventures de la dame, en attesta la vérité avec serment, et parvint ainsi à détruire dans le cœur de son ami tout sentiment de gratitude et d'estime pour elle. Jones regarda les secours qu'il en avoit reçus, moins comme des bienfaits que comme un salaire qui, à ses yeux, les dégradoit également l'un et l'autre. Aussi mécontent de lui-même que de lady Bellaston, en se détachant d'elle il revint naturellement à Sophie. La vertu de cette charmante personne, sa candeur, la constance de son amour, les souffrances qu'elle avoit éprouvées à cause de lui, devinrent l'unique objet de ses pensées, et lui rendirent encore plus odieux les liens qui l'attachoient à lady Bellaston. Malgré l'impossibilité de quitter, sans mourir de faim, *le service* de cette dame (car ses rapports avec elle ne lui sembloient plus mériter un autre nom), il prit le parti d'y renoncer, pour peu qu'il en trouvât un prétexte honnête.

Il communiqua ce dessein à son ami. Nightingale réfléchit un moment, et lui dit : « Mon garçon, j'y suis, j'ai imaginé un moyen infailible.

Propose-lui de l'épouser ; je veux être pendu , si le succès ne répond pas à mon attente.

— De l'épouser ?

— Oui, propose-lui de l'épouser, et elle se démasquera sur-le-champ. Je connois un jeune homme qu'elle entretenoit ; il lui fit sérieusement une proposition de mariage, et fut à l'instant congédié pour sa peine.

Jones refusa de tenter l'épreuve. « Il est possible, dit-il, qu'elle soit moins choquée de ma proposition que de celle d'un autre. Si elle me prenoit au mot, que deviendrois-je ? Je serois victime de mon propre artifice, et perdu sans retour.

— Non ; car dans ce cas j'ai un expédient tout prêt pour te tirer d'affaire.

— Lequel ?

— Le voici. Le jeune homme dont je viens de te parler, et avec qui je suis fort lié, est si furieux contre lady Bellaston pour de mauvais tours qu'elle lui a joués depuis leur brouillerie, qu'il ne feroit pas difficulté, j'en suis sûr, de te montrer ses lettres. Tu aurois alors un motif plausible de rompre avec elle et de te retirer avant le mariage, en supposant, ce que je ne crois pas, qu'elle consentit à t'épouser.

Jones, vaincu par cet argument, n'opposa plus de résistance ; mais il jura qu'il n'avoit pas la

hardiesse de faire en face une pareille proposition à lady Bellaston. Nightingale, pour l'obliger, lui dicta la lettre suivante.

« MADAME ,

« Je suis extrêmement fâché qu'une malheureuse affaire m'ait obligé de sortir, et empêché de recevoir vos ordres au moment où ils sont parvenus chez moi. Le retard que je suis obligé d'apporter à ma justification ajoute encore à mes regrets. O lady Bellaston, combien j'ai craint que votre réputation ne souffrît de cette fatale rencontre ! Il n'existe qu'un moyen de la préserver de toute atteinte ; je n'ai pas besoin de vous l'indiquer ; permettez-moi seulement de vous dire que votre honneur m'étant aussi cher que le mien, l'unique gloire à laquelle j'aspire est de mettre à vos pieds l'hommage de ma liberté ; et croyez qu'il manquera toujours quelque chose à mon bonheur, tant que vous n'aurez pas la générosité de me donner, par un acte légal, le droit de vous regarder comme à moi pour la vie.

« Je suis, madame, avec le plus profond respect,

« Votre très-obligé, très-obéissant et très-humble serviteur ,

« THOMAS JONES. »

Lady Bellaston fit aussitôt à cette lettre la réponse suivante.

« MONSIEUR,

« En lisant votre grave épître, j'aurois pu croire, au ton froid et cérémonieux qui y règne, que vous aviez déjà acquis le droit dont vous parlez, et que nous formions même depuis nombre d'années l'association monstrueuse de mari et de femme. De bonne foi, me supposez-vous folle, ou espérez-vous m'aveugler au point de me faire consentir à mettre toute ma fortune en votre pouvoir, pour vous donner ensuite les moyens de vous divertir à mes dépens? Sont-ce là les preuves d'amour que j'attendois de vous, le retour dont vous deviez payer?..... Mais je dédaigne de vous faire des reproches, et suis dans une grande admiration de votre *profond respect*.

« P. S. Quelqu'un m'interrompt et m'empêche de relire ma lettre. Peut-être en ai-je dit plus que je ne voulois. Venez chez moi ce soir à huit heures.»

Jones, par l'avis de son conseiller intime, répondit :

« MADAME,

« Il m'est impossible de vous exprimer combien je suis blessé du soupçon injurieux que vous manifestez à mon égard. Lady Bellaston a-t-elle pu

honorer de ses bontés un homme qu'elle croyoit capable d'un dessein aussi bas? ou peut-elle parler avec mépris des plus saints nœuds de l'amour? Si dans un instant d'ivresse et d'oubli, ma passion l'a emporté sur le vif intérêt que je prends à votre réputation, vous êtes-vous imaginé, madame, que je me résoudrois à continuer un commerce qui ne sauroit rester long-temps secret, et dont la découverte vous perdrait dans le monde? En supposant que vous ayez de moi cette opinion, veuillez, je vous prie, me procurer une prompte occasion de m'acquitter des obligations pécuniaires que j'ai eu le malheur de contracter envers vous. Quant à celles d'une nature plus tendre, je demeurerai toujours, etc. »

Il termina sa lettre par la même formule que la précédente.

Lady Bellaston répondit.

« Je vois que vous êtes un faquin. Vous m'inspirez le plus profond mépris. Si vous venez chez moi, ma porte vous sera fermée. »

Quoique Jones fût ravi d'être délivré d'une chaîne dont tous ceux qui l'ont portée connoissent le poids, il ne jouissoit pas d'un contentement parfait. Le plan qu'il avoit suivi étoit trop contraire à la franchise, pour satisfaire un homme qui abhorroit toute espèce de mensonge, ou de déloyauté. Jamais il n'auroit consenti à l'adopter,

sans l'embarras cruel de sa position qui le forçoit à trahir lady Bellaston, ou Sophie; et l'on conviendra que tous les principes d'honneur et de vertu plaidoient aussi éloquemment que l'amour, en faveur de la dernière.

Nightingale s'applaudit du succès de son stratagème qui lui valut, de la part de son ami, beaucoup de remerciements et d'éloges, « Cher Tom, dit-il, nous nous sommes rendu l'un à l'autre des services d'un genre bien différent. Vous me devez votre liberté, et je vous dois la perte de la mienne; mais si vous êtes aussi content que moi, nous pouvons nous vanter d'être les deux hommes les plus heureux de l'Angleterre. »

On vint alors les avertir que le dîner étoit servi. Mistress Miller qui faisoit elle-même l'office de cuisinière, avoit employé tout ce qu'elle avoit de talent pour célébrer les noces de sa fille. Considérant Jones comme le principal instrument de son bonheur, elle ne fut occupée pendant tout le repas qu'à lui témoigner, de la voix et du geste, sa reconnaissance, et ne fit presque aucune attention à sa fille, ni même à son gendre.

Vers la fin du dîner, mistress Miller reçut une lettre; mais ce chapitre en contient déjà tant, que nous ne rendrons compte de celle-ci que dans le chapitre suivant.

---

CHAPITRE X.

---

## FAITS ET OBSERVATIONS.

LA lettre dont on vient de parler étoit de M. Allworthy. Il annonçoit qu'il se rendoit à Londres avec M. Blifil, et demandoit à mistress Miller son logement accoutumé, c'est-à-dire le premier étage pour lui, et le second pour son neveu.

La gaité qui avoit animé jusque-là les traits de la pauvre femme, s'altéra alors un peu. Cette nouvelle lui causoit un grand embarras. Mettre son gendre à la porte, au moment même où il venoit de donner, en épousant sa fille, une si grande preuve de désintéressement, lui paroissoit un procédé inexcusable. D'un autre côté, après les bienfaits dont M. Allworthy l'avoit comblée, elle ne pouvoit supporter l'idée de lui refuser, sous quelque prétexte que ce fût, un logement auquel il avoit toute espèce de droit. En effet, ce gentilhomme, dans les services sans nombre qu'il aimoit à rendre, s'étoit fait une règle diamétralement opposée



à celle que suivent d'ordinaire les personnes les plus généreuses. Il cherchoit toujours à cacher sa bienfaisance, non-seulement au public, mais encore à ceux qui en étoient l'objet. Au mot *donner*, il substituoit les mots *prêter*, *payer*; tandis qu'il répandoit ses dons à pleines mains, il prenoit soin de les accompagner d'expressions qui en diminuoient la valeur. Ainsi, en constituant à mistress Miller une rente annuelle de cinquante livres sterling, il lui avoit dit, que c'étoit à condition qu'il occuperoit le premier étage de sa maison quand il viendrait à Londres, où il comptoit ne jamais faire un long séjour; et pour lui laisser la liberté d'en disposer le reste de l'année, il avoit pris l'engagement de la prévenir de son arrivée, un mois d'avance. Cette fois-ci cependant, il s'étoit vu forcé de partir si précipitamment, qu'il n'avoit pu l'avertir à temps. C'est là, sans doute, ce qui l'empêcha d'ajouter dans sa lettre, qu'il ne demandoit son logement accoutumé que dans le cas où il seroit vacant; car il y auroit certainement renoncé pour une beaucoup moins bonne raison que celle que mistress Miller avoit à lui donner.

Mais il est des personnes qui, suivant l'excellente remarque de Prior, agissent d'après des principes d'un ordre supérieur aux règles communes de la morale,

Et par un sentier peu battu  
 Cherchent à passer les limites,  
 Qu'entre le vice et la vertu  
 Les philosophes ont prescrites<sup>1</sup>

C'est peu pour elles d'être acquittées au tribunal de la justice et même à celui de la conscience, le plus sévère de tous; rien que ce qui est beau et honnête ne peut satisfaire la délicatesse de leur ame. Si quelqu'une de leurs actions s'éloigne le moins du monde des règles austères de la vertu, elles tombent dans une morne tristesse, elles éprouvent la même agitation, le même trouble qu'un assassin à l'aspect d'un fantôme, ou d'un bourreau.

Mistress Miller étoit de ce nombre. Elle ne put cacher l'impression que fit sur elle la lettre de M. Allworthy; mais à peine eut-elle instruit la compagnie du contenu de cette lettre et de l'embarras qu'elle éprouvoit que Jones, son bon ange, la délivra de son anxiété: « Madame, lui dit-il, vous pouvez disposer de mon logement, dès que vous le souhaiterez; je suis sûr aussi que M. Nightingale qui n'a pas encore eu le temps de trouver un appartement convenable pour sa femme, consentira à retourner dans sa demeure actuelle et

<sup>1</sup> Beyond the fix'd and settled rules  
 Of vice and virtue, in the schools,  
 Beyond the letter of the law.

PRIOR.

que mistress Nightingale ne fera pas difficulté de l'y suivre.»

Les deux époux consentirent aussitôt à cet arrangement.

On ne s'étonnera pas qu'un nouveau sentiment de reconnoissance brillât en ce moment sur le visage de mistress Miller. Ce qui pourra surprendre, c'est que le nom de mistress Nightingale donné par Jones à sa fille, doux nom qui frappoit pour la première fois son oreille, procura à cette tendre mère plus de satisfaction, et pénétra son cœur d'une plus vive gratitude pour notre héros, que sa prompte attention à la tirer de peine.

Le changement d'habitation du jeune ménage et de Jones qui devoit loger dans la même maison que son ami, fut fixé au jour suivant. La petite société, libre enfin de tout souci, passa le reste du jour dans la joie. Jones seul, quoiqu'il partageât en apparence la gaité commune, sentoit au fond du cœur de cruelles angoisses, en pensant à sa Sophie. La nouvelle de l'arrivée de Blifil à Londres augmentoit beaucoup son tourment; car il ne pouvoit se tromper sur le motif de ce voyage. Pour surcroît d'affliction, mistress Honora qui avoit promis de s'enquérir de la demeure de Sophie, et de venir le lendemain au soir de bonne heure, l'informer du résultat de

ses recherches, lui avoit manqué de parole. Sa situation et celle de sa maîtresse ne lui permettoient guère d'espérer de bonnes nouvelles. Cependant il étoit aussi impatient de voir mistress Honora, et aussi chagrin de l'avoir vainement attendue, que s'il se fût flatté de recevoir, par son entremise, une lettre de Sophie, avec la promesse d'un rendez-vous.

Son impatience étoit-elle l'effet de cette foiblesse naturelle à l'esprit humain, qui nous porte à percer l'obscurité de notre destinée, quelque fâcheuse qu'elle puisse être, et nous fait regarder l'incertitude comme le plus insupportable de tous les maux ? ou se berçoit-il encore d'un secret espoir ? C'est ce que nous ne saurions décider. Ceux qui ont aimé ne manqueront pas d'adopter la dernière supposition ; car, de tous les miracles que produit l'amour, le plus surprenant est d'entretenir l'espérance au sein du désespoir. Obstacle, invraisemblance, impossibilité même, rien ne l'arrête : de sorte qu'on peut dire de tout homme éperdûment amoureux, ce qu'Addisson dit de César :

H sort vainqueur de cent combats.  
 Les Alpes et les Pyrénées  
 D'épaisses neiges couronnées,  
 Abaissent leurs fronts sous ses pas <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> The Alps and Pyrenæans sink before him. ADDISON.

Il est vrai aussi que cette passion change quelquefois une taupinière en montagne, et fait naître le désespoir au sein de l'espérance; mais les âmes fortes ne se laissent pas long-temps abattre par le découragement : c'est au lecteur à deviner de quelle trempe étoit celle de Jones. Nous ne pouvons, faute de renseignements, lui rien dire de positif à cet égard. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après deux heures d'attente, se sentant hors d'état de dissimuler plus long-temps l'excès de son trouble, il se retira dans sa chambre; et peu s'en falloit qu'il ne perdît la tête, quand il reçut de mistress Honora la lettre suivante que nous allons transcrire mot pour mot.

« MONSIEUR,

« Je me serois certainement rendue chez vous, suivant ma promesse, si ce n'étoit que milady m'en a empêchée. Vous savez, monsieur, que chacun doit d'abord penser à soi. Assurément, jamais je n'aurois trouvé une autre place semblable, et je serois sans excuse si j'avois refusé l'offre que milady m'a faite avec tant de bonté de me prendre pour femme de chambre, sans que je le lui eusse demandé. C'est bien la meilleure dame qu'il y ait au monde : il n'y a que des méchants qui puissent dire le contraire. Si j'ai tenu quelques propos sur elle, c'étoit par ignorance, et je

m'en repens sincèrement. Je sais que monsieur est trop bon, trop honnête pour les répéter, avec le dessein de nuire à une pauvre domestique qui a toujours eu pour lui le plus grand respect. On devrait bien penser à retenir sa langue; car on ne sait pas ce qui peut arriver. Si quelqu'un m'a-voit dit hier que j'aurois aujourd'hui une si bonne place, je ne l'aurois pas cru. Je n'avois jamais songé à pareille chose, et je suis intapable de chercher à supplanter qui que ce soit; mais comme milady a eu la bonté de me prendre à son service sans que je le lui eusse demandé, certainement mistress Etoff elle-même, ni personne ne peut me hlâmer d'avoir profité d'une occasion qui s'est rencontrée sur mon chemin. Je prie monsieur de ne point parler des propos que j'ai tenus; je lui souhaite tous les biens du monde, et je ne doute pas qu'il n'obtienne à la fin mademoiselle Sophie. Quant à moi, monsieur sait que je ne puis plus me mêler de cette affaire, étant aux ordres d'une autre maîtresse, et obligée de lui consacrer tout mon temps. Je prie monsieur de ne rien dire du passé, et de me croire, jusqu'à la mort,

« Sa très-obéissante et très-humble servante,

« HONORA BLACKMORE. »

Jones se livra à diverses conjectures sur le motif qui avoit engagé lady Bellaston à prendre à son service mistress Honora. Dans le vrai, cette dame n'avoit eu d'autre dessein que de s'assurer de la dépositaire d'un secret qu'il lui importoit d'étouffer. Elle désiroit surtout en dérober la connoissance à Sophie, qui étoit peut-être cependant la seule personne incapable de le divulguer. Mais c'est ce que lady Bellaston ne pouvoit croire. Animée d'une haine implacable contre Sophie, elle supposoit une égale aversion pour elle dans le tendre cœur de notre héroïne, où nulle passion de ce genre n'avoit jamais trouvé d'accès.

Tandis que Jones s'imaginait voir dans la nouvelle condition d'Honora un effrayant complot et le mystère d'une profonde politique, la fortune qui jusque-là sembloit s'être plu à traverser son union avec Sophie, inventa un nouveau moyen d'y mettre un obstacle éternel, en lui suscitant une tentation à laquelle il paroissoit difficile qu'il eût la force de résister, dans l'état désespéré de ses affaires.

---

---

CHAPITRE XI.

---

CONTENANT UN FAIT CURIEUX, MAIS NON SANS EXEMPLE.

UNE dame nommée mistress Hunt, intime amie de mistress Miller et de ses filles, avoit eu souvent occasion de voir Jones dans leur maison. On pouvoit lui donner trente ans; car elle en avoit vingt-six. Sa figure et sa taille n'auroient rien laissé à désirer, sans une disposition un peu trop marquée à l'embonpoint. Ses parents l'avoient mariée fort jeune à un vieux marchand qui, après avoir fait une fortune considérable, s'étoit retiré du commerce. Elle avoit vécu environ douze ans avec lui sans reproche, mais non sans peine et dans une entière abnégation d'elle-même. Enfin, sa vertu fut récompensée par la mort et par la riche succession de son mari. La première année de son veuvage venoit d'expirer. Elle l'avoit passée en grande partie dans la retraite, ne voyant qu'un petit nombre d'amis



intimes, et partageant son temps entre des pratiques de dévotion et la lecture des gazettes dont elle étoit fort avide. Une excellente santé, un tempérament ardent joint à de sévères principes de religion, lui faisoient une nécessité de se remarier; et comme elle avoit pris son premier époux sur le choix de ses parents, elle résolut de prendre le second à son goût. Dans cette vue elle écrivit la lettre suivante à Jones :

« MONSIEUR,

« Je crains que mes yeux ne vous aient dit trop clairement, dès le premier jour où je vous ai vu, que vous ne m'étiez point indifférent; mais jamais je ne vous en aurois fait l'aveu, ni de vive voix, ni par écrit, si les dames chez qui vous logez ne m'avoient donné des preuves assez manifestes de votre vertu et de votre bonté, pour me convaincre que vous étiez à la fois le plus aimable et le meilleur des hommes. J'ai aussi la satisfaction de savoir par elles que ma figure, mon esprit et mon caractère ne vous déplaisent pas. Je possède une belle fortune; elle suffit pour faire votre bonheur et le mien, et ne peut me rendre heureuse sans vous. En disposant ainsi de moi, je sais que j'encourrai la censure du monde; mais si je ne vous aimois pas plus, que je ne crains le monde, je ne serois pas digne de

vous. Une seule difficulté m'arrête. Je suis instruite que vous êtes engagé dans un commerce de galanterie avec une femme d'un rang distingué. Si vous croyez que la possession de ma personne mérite le sacrifice de cette intrigue, je suis à vous; sinon, oubliez ma foiblesse, et qu'elle reste à jamais un secret entre vous et

« ARABELLA HUNT. »

La lecture de cette lettre causa à Jones une violente agitation. Ses finances étoient épuisées, et la source qui les alimentoit venoit de tarir. De toutes les largesses de lady Bellaston, il ne lui restoit que cinq guinées : encore le matin même, avoit-il été vivement pressé par un marchand auquel il devoit le double de cette somme. Le digne objet de sa tendresse, Sophie étoit au pouvoir de son père, et il n'avoit presque aucun espoir de parvenir jamais à l'y soustraire. L'idée de vivre à ses dépens sur le bien modique qui lui appartenoit en propre, répugnoit également à son amour et à sa délicatesse. La fortune de mistress Hunt lui offroit des avantages inespérés. Loin de sentir pour cette dame le moindre éloignement, il l'aimoit autant qu'il étoit capable d'aimer une autre femme que Sophie. Mais abandonnez Sophie! en épouser une autre! il n'y pouvoit penser à aucun prix.... et pourquoi non,

puisqu'il étoit évident qu'elle ne seroit jamais à lui? N'y auroit-il pas plus de générosité de sa part à écouter la proposition de mistress Hunt, qu'à entretenir dans le cœur de Sophie une passion dénuée de toute espérance? Ne devoit-il pas en agir ainsi, ne fût-ce que par amitié pour elle? Cette considération prévalut quelques moments dans son esprit, et il étoit presque décidé à trahir son amante, par excès de vertu; mais ces raisonnements subtils ne purent tenir long-temps contre la voix de la nature qui lui crioit qu'un tel sacrifice à l'amitié étoit une trahison envers l'amour. Enfin il demanda une plume, de l'encre, du papier, et fit à mistress Hunt la réponse suivante :

« MADAME,

« Ce seroit payer d'un bien foible retour la faveur dont vous m'honorez, que de me borner à vous sacrifier un commerce quelconque de galanterie; et je ferois sans balancer ce sacrifice, quand je ne serois pas aussi dégagé que je le suis maintenant de toute espèce d'intrigue. Mais je ne mériterois pas le titre d'honnête homme que vous m'accordez, si je ne vous disois que j'aime une jeune personne pleine de vertu, une jeune personne à laquelle je ne puis renoncer, quoiqu'il soit probable que je ne la posséderai jamais.

A Dieu ne plaise, qu'en retour de vos bontés, je vous fasse la cruelle injure d'accepter votre main, lorsque je ne saurois vous donner mon cœur. Non, j'aimerois mieux mourir de faim, que de me rendre coupable de cette bassesse. Quand même ma maîtresse seroit unie à un autre, je ne vous épouserois pas, à moins que l'impression qu'elle a faite sur moi ne fût entièrement effacée. Soyez persuadée, madame, que votre secret n'est pas plus en sûreté dans votre sein, que dans celui de

« Votre très-obligé, très-reconnoissant  
et très-humble serviteur

« T. JONES. »

Quand notre héros eut fait partir cette lettre, il alla prendre le manchon de Sophie, le baisa plusieurs fois, puis fit quelques tours dans sa chambre avec un air de triomphe, plus content qu'un Irlandois subitement enrichi de cinquante mille livres sterling.

---

## CHAPITRE XII.

## PARTRIDGE FAIT UNE DÉCOUVERTE.

TANDIS que Jones s'applaudissoit intérieurement de sa généreuse conduite, Partridge entra dans sa chambre en sautant, en cabriolant selon sa coutume, toutes les fois qu'il apportoit ou croyoit apporter une bonne nouvelle. Son maître l'avoit mis le matin en campagne pour tâcher de découvrir, soit par les gens de lady Bellaston, soit par quelque autre moyen, le lieu où l'on avoit conduit Sophie. Il venoit, la joie peinte sur le front, annoncer à son maître qu'il avoit trouvé l'oiseau perdu. « Monsieur, dit-il, j'ai vu Black Georges le garde-chasse. Il est du nombre des domestiques que l'écuyer a amenés avec lui à Londres. Je l'ai reconnu sur-le-champ, quoique je ne l'eusse pas vu depuis plusieurs années; mais vous savez, monsieur, que c'est un homme très-remarquable, je veux dire remarquable par sa barbe noire et touffue. Quant à lui, il a été quelque temps à me reconnoître.

— Fort bien, dit Jones; mais quelle est ta bonne nouvelle? Que sais-tu de ma Sophie?

— Vous l'apprendrez tout à l'heure, monsieur. Je vais au fait le plus vite que je peux. Vous êtes si impatient, que vous voudriez arriver à l'infinif, avant d'être à l'impératif. Comme je le disois, monsieur, Black Georges a été quelque temps à se remettre mon visage.

— Au diable ton visage. Que sais-tu de ma Sophie?

— Monsieur, je ne sais rien de plus de mademoiselle Sophie que ce que je vais vous dire; et je vous l'aurois déjà dit, si vous ne m'aviez pas interrompu.... Pour peu que vous continuiez à me regarder avec cet air courroucé, vous m'effraieriez au point de me faire perdre l'esprit, ou plutôt la mémoire. Je ne vous ai jamais vu si en colère, depuis le jour où nous quittâmes Upton; et ce jour-là, je ne l'oublierai pas, quand je vivrois mille ans.

— Allons, continue, je te prie; je vois que tu as résolu de me rendre fou.

— J'en serois au désespoir. J'ai déjà assez souffert de votre emportement; et comme je le disois, je m'en souviendrai tant que je vivrai.

— C'est bon, mais Black Georges?

— Eh bien! monsieur, comme je le disois, il a été long-temps à me remettre : et en effet, je suis

terriblement changé depuis que je ne l'ai vu. *Non sum qualis eram* <sup>1</sup>. J'ai eu bien des peines dans ma vie, et rien ne change tant un homme que le chagrin. J'ai ouï dire qu'il est capable de vous blanchir les cheveux en une nuit. A la fin pourtant Georges m'a reconnu ; car nous sommes du même âge, et nous avons été ensemble à l'école. Georges étoit, il m'en souvient, un grand âne ; mais qu'importe ? tous les hommes ne prospèrent pas dans le monde, à proportion de leur science. J'ai de bonnes raisons pour parler ainsi ; mais il en sera de même encore dans mille ans. Eh bien ! monsieur, où en étois-je ? Bon ! m'y voici. Nous ne nous sommes pas plus tôt reconnus, qu'après nous être serré cordialement la main, nous avons été boire ensemble un pot de bière au cabaret ; et par bonheur la bière qu'on nous a servie s'est trouvée la meilleure que j'aie bue depuis que je suis dans cette ville : maintenant, monsieur, j'arrive au fait. A peine vous ai-je nommé, et lui ai-je dit que nous étions venus de compagnie à Londres, et que nous ne nous étions pas quittés depuis, un seul instant, il a demandé un autre pot de bière, en jurant qu'il vouloit boire à votre santé : et en effet, il a bu de si grand cœur, que j'ai été ravi de voir qu'il y eût encore dans le monde tant de reconnaissance. Ce second pot.

<sup>1</sup> Je ne suis plus tel que j'étois.

vidé, j'ai dit que je voulois aussi en payer un. Nous l'avons bu, comme les deux précédents, à votre santé, et je me suis empressé de venir vous annoncer la nouvelle.

— Quelle nouvelle? tu ne m'as pas dit un mot de ma Sophie.

— Dieu me bénisse! j'allois l'oublier. Ce n'est pas faute pourtant d'avoir bien parlé de la jeune demoiselle. Georges m'a tout conté. Il m'a appris que M. Blifil venoit à Londres pour l'épouser. En ce cas, qu'il se hâte, ai-je dit, ou quelqu'un l'épousera avant qu'il arrive : et en effet, M. Séagrim, ai-je ajouté, ne seroit-ce pas une pitié que ce quelqu'un qui l'aime plus qu'aucune autre femme, n'eût pas le bonheur de l'épouser? Il est bon que vous sachiez, ainsi qu'elle, que ce n'est pas pour sa fortune qu'il la recherche; car je puis vous assurer, quant à cela, qu'il y a une grande dame beaucoup plus riche que miss Western qui est si amoureuse de ce quelqu'un, qu'elle court après lui jour et nuit. »

A ces mots, Jones furieux accusa Partridge de l'avoir trahi.

« Ah! monsieur, répondit le pauvre homme, je n'ai nommé personne. D'ailleurs, monsieur, je puis vous certifier que Georges a pour vous un sincère attachement; il a donné plus d'une fois M. Blifil au diable. Il m'a juré qu'il se met-



troit en quatre pour vous servir, et l'on peut compter sur sa parole. Vous trahir! monsieur, je doute, qu'après moi, vous ayez sur la terre un ami plus franc et qui vous soit plus dévoué que Black Georges.

— A la bonne heure, répartit Jones un peu calmé. Eh bien! tu dis que Black Georges, que je crois en effet disposé à se montrer mon ami, demeure dans la même maison que Sophie?

— Oui, monsieur, dans la même maison. C'est un des domestiques de l'écuyer, et il est, je vous jure, très-bien habillé. Sans sa barbe noire, vous auriez peine à le reconnoître.

— En ce cas, il peut me rendre service, en se chargeant de remettre une lettre à ma Sophie.

— Vous avez rencontré juste. Comment n'y ai-je pas pensé? Il se fera, je gage, un plaisir de vous obliger.

— Eh bien donc! laissez-moi. Je vais écrire une lettre que tu lui porteras demain matin; car je suppose que tu sais où le trouver?

— Oh! oui, monsieur, je suis sûr de le retrouver, soyez tranquille. Il aime trop à boire pour tarder long-temps à revenir au cabaret. Je ne doute pas qu'il n'y aille tous les jours, tant qu'il sera à Londres.

— Ainsi tu ne sais pas dans quelle rue loge ma Sophie?

— Pardonnez-moi, monsieur, je le sais.

— Comment se nomme cette rue ?

— Comment elle se nomme ? mais, monsieur, elle est tout près d'ici, à une ou deux rues au-dessus de la nôtre. Quant à son nom, je ne le sais pas exactement ; car Black Georges ne me l'a pas dit. Si je le lui avois demandé, vous sentez que cela auroit pu lui donner des soupçons. Non, non, monsieur, fiez-vous à moi, je suis trop fin pour faire de pareilles balourdises.

— Tu es en effet merveilleusement fin. Cependant je vais écrire à ma Sophie, persuadé que tu auras l'esprit de retrouver demain Black Georges au cabaret. » Après avoir renvoyé le rusé Partridge, Jones se mit à écrire. Nous le laisserons quelque temps livré à cette douce occupation, et nous terminerons ici notre quinzième livre.

---

---

## LIVRE XVI.

CONTENANT L'ESPACE DE CINQ JOURS.

---

### CHAPITRE PREMIER.

---

#### DES PROLOGUES.

UN auteur dramatique disoit qu'il aimeroit mieux faire une comédie qu'un prologue. Nous pouvons dire aussi que nous avons moins de peine à composer un livre de cette histoire, que le chapitre qui en forme la préface.

On a dû maudire plus d'une fois de bon cœur le premier qui s'est avisé de mettre à la tête d'une pièce de théâtre cette espèce de prélude qu'on appelle prologue. C'étoit originairement une partie de l'ouvrage ; mais depuis quelques années, ce morceau postiche a si peu de rapport avec le drame devant lequel on le place, que le prologue d'une pièce pourroit également servir à une autre.

En effet, les prologues modernes semblent ne rouler que sur trois points : la critique du goût et des mœurs de la capitale, la satire des auteurs contemporains, et l'éloge de la pièce qu'on va représenter. Les idées en sont peu variées, et ne sauroient l'être beaucoup : aussi avons-nous souvent admiré la prodigieuse fécondité des auteurs qui ont imaginé tant d'expressions différentes, pour rendre la même pensée.

Nous craignons à notre tour qu'après s'être bien gratté la tête, quelque historien futur (s'il en est qui nous fasse l'honneur de marcher sur nos traces), ne maudisse notre mémoire pour avoir introduit l'usage de ces chapitres préliminaires, dont la plupart, comme les prologues modernes, conviendroient indistinctement à chaque livre de cette histoire, ou même à toute autre histoire que celle-ci.

Mais quelque tourment que causent aux écrivains ces deux inventions, le lecteur profitera autant de l'une que le spectateur a, depuis longtemps, profité de l'autre.

On sait d'abord que le prologue donne aux critiques l'occasion d'essayer et d'accorder leurs sifflets; et nous avons vu quelquefois ces instruments de musique si bien préparés avant la pièce, qu'ils jouoient tous de concert dès la première scène. Les critiques pourront tirer un

pareil avantage de nos chapitres préliminaires ; ils y trouveront toujours de quoi aiguiser leur esprit, et le rendre plus mordant. Leur sagacité nous dispense de faire observer ici avec quelle complaisance nous fournissons des armes à leur malignité naturelle. Jamais nous ne manquons de semer ces chapitres de traits piquants et propres à aiguillonner la censure.

Les prologues et les chapitres préliminaires ont un agrément particulier pour le spectateur , aussi bien que pour le lecteur paresseux. Comme rien n'oblige de voir les uns ni de lire les autres , le spectateur est libre de donner un quart d'heure de plus à son dîner , et le lecteur de commencer le livre à la quatrième ou à la cinquième page : ce qui n'est pas indifférent pour les personnes habituées à ne lire un livre, qu'afin de dire qu'elles l'ont lu : motif plus commun qu'on ne le croit d'ordinaire, et qui engage bien des gens à feuilleter, non-seulement de graves traités de jurisprudence ou de politique, mais encore les chefs-d'œuvres immortels d'Homère, de Virgile, de Swift et de Cervantes.

Les prologues et les chapitres préliminaires offrent encore une multitude d'autres avantages si faciles à saisir, que nous ne perdrons pas le temps à en faire l'énumération. Il ne faut pas oublier que leur principal mérite est d'être court.

---

---

CHAPITRE II.

---

SINGULIÈRE AVENTURE QUI ARRIVE A L'ÉCUYER WESTERN.  
TRISTE SITUATION DE SOPHIE.

VEUILLEZ maintenant, cher lecteur, vous transporter avec nous dans Piccadilly, où M. Western a pris un appartement, sur la recommandation de l'hôte des *Colonnes d'Hercule*, à Hyde-Park-Corner; car cette auberge étant la première que l'écuyer eût trouvée sur son chemin en arrivant à Londres, il y avoit mis ses chevaux, et s'y étoit d'abord logé lui-même.

Aussitôt que Sophie fut descendue du fiacre qui l'avoit amenée de chez lady Bellaston, elle demanda à son père la permission de se retirer dans la chambre qu'on lui avoit destinée. Il la lui accorda sans difficulté, et voulut l'y accompagner en personne : ils eurent alors ensemble un court entretien, dont le récit paroîtroit dénué d'importance et d'intérêt. L'écuyer pressa vivement sa fille de consentir à épouser Blifil, qu'il attendoit, lui dit-il, à Londres sous peu de jours. Sophie ne répondit à ses instances que par le re-

fus le plus formel et le plus absolu. M. Western en fut si irrité, qu'après avoir juré plusieurs fois qu'elle épouserait Blifil de gré ou de forcé, il la quitta en l'accablant d'injures et de malédictions, ferma la porte sur elle et en mit la clef dans sa poche.

Tandis que Sophie n'avoit, pour charmer l'ennui de sa captivité, que cet adoucissement qu'on ne refuse pas au prisonnier d'état le plus étroitement gardé, c'est-à-dire du feu et de la lumière, l'écuier s'amusoit à boire avec le ministre Supple et l'hôte des *Colonnes d'Hercule*. Ce dernier étoit, selon lui, un excellent compagnon, et pourroit l'instruire des nouvelles de la ville et de la situation des affaires publiques. « Il doit en savoir long, disoit-il, puisqu'il loge chez lui les chevaux d'une foule de gens de qualité. »

M. Western passa dans cette agréable société la soirée entière et une grande partie du jour suivant. Il ne survint pendant ce temps aucun incident digne de trouver place dans notre histoire. Sophie resta seule, livrée à ses tristes réflexions. Son père avoit fait serment qu'elle ne sortiroit pas vivante de sa chambre, à moins qu'elle ne consentit à épouser Blifil. Il tenoit sa porte soigneusement fermée. On n'entroit chez elle que pour lui porter à manger, et toujours en sa présence.

Le surlendemain de son arrivée, comme il étoit à déjeuner avec le ministre Supple, on vint l'avertir qu'il y avoit en bas quelqu'un qui demandoit à lui parler.

« Quelqu'un ? dit-il. Qui diable est-ce ? Descendez, mon cher Supple, et voyez qui c'est. M. Blifil ne peut pas être encore arrivé. Descendez, et sachez ce qu'on me veut. »

Le ministre revint lui dire qu'un homme très-bien mis, et qu'à sa cocarde il jugeoit un officier, vouloit l'entretenir d'une affaire importante.

« Un officier ! s'écria l'écuyer. A quel propos un pareil homme s'adresse-t-il à moi ? S'il a besoin de fourgons pour le transport des bagages de son régiment, je ne suis point juge de paix ici, et ne puis donner l'ordre de lui en fournir. Quoi qu'il en soit, qu'on le fasse monter, puisqu'il veut absolument me parler. »

Un instant après entra un homme de fort bonne mine qui, saluant l'écuyer, lui demanda la faveur d'un entretien particulier. Aussitôt que le ministre se fut retiré, il s'exprima en ces termes.

« Je viens, monsieur, vous trouver de la part de milord Fellamar, mais avec un message bien différent de celui auquel vous devez vous attendre, après la scène d'hier au soir.

— Milord qui ? dit l'écuyer, ce nom-là m'est inconnu.



— Milord, continua l'officier, veut bien imputer ce qui s'est passé à l'effet du vin. Il se contentera du plus simple aveu que vous en ferez. Comme il aime éperdûment votre fille, vous êtes monsieur, le dernier homme au monde sur qui il voudroit avoir à venger un affront. Il est heureux pour vous et pour lui qu'il ait donné des preuves si publiques de son courage, qu'elles lui permettent d'arranger une affaire de cette nature, sans courir le risque de compromettre son honneur. Tout ce que milord désire donc, c'est que vous consentiez à faire, devant moi, quelque excuse de votre conduite. Le moindre mot lui suffira ; et il se propose de venir cette après-midi vous rendre ses devoirs, et solliciter la permission d'offrir ses hommages à votre fille, en qualité d'amant.

— Je ne vous comprends pas trop, monsieur. Cependant je juge à vos dernières paroles que votre lord est celui dont ma cousine lady Bellaston m'a parlé, comme d'un homme qui prétend à la main de ma fille. Si cela est, vous pouvez faire à milord mes compliments, et lui dire que je suis déjà pourvu d'un gendre.

— Peut-être, monsieur, ne connoissez-vous pas assez la grandeur de l'alliance qui vous est offerte. Je pense que la personne, le titre et la fortune de milord n'essuieroient de refus nulle part.

— A vous parler net, monsieur, ma fille est déjà promise; et ne le fût-elle pas, ce ne seroit point à un lord que je la donnerois. Je hais tous les lords. C'est un tas de courtisans et d'Hanovriens avec qui je ne veux rien avoir à démêler.

— Eh bien! monsieur, si telle est votre résolution, je suis chargé de vous dire que milord vous attend ce matin à Hyde-Park.

— Dites à milord qu'il m'est impossible de m'y rendre. J'ai assez affaire au logis, et ne puis en sortir pour quelque raison que ce soit.

— Monsieur, vous avez sûrement trop d'honneur pour me charger d'une réponse semblable. Vous ne voudriez pas, j'en suis convaincu, qu'on dît de vous qu'après avoir insulté un noble pair, vous lui avez refusé la satisfaction qu'il vous demandoit. Milord auroit souhaité, par égard pour votre fille, que l'affaire se terminât d'une autre façon; mais s'il lui faut renoncer à l'espérance de voir en vous un père, il ne laissera pas impunie l'insulte que vous lui avez faite.

— Qui? moi! c'est un odieux mensonge, je ne lui ai fait aucune insulte.

L'officier lui répondit en termes aussi secs que laconiques; et à cette riposte verbale, il en joignit une manuelle qui n'eut pas plus tôt atteint le bon écuyer, qu'il se mit à beugler de toutes ses forces, et à cabrioler autour de la chambre,

comme s'il eût voulu rassembler les voisins pour être témoins de son agilité<sup>1</sup>.

Le ministre qui avoit laissé le pot de bière encore presque plein, ne s'étoit pas fort éloigné. Aux cris de l'écuyer, il accourut à la hâte. « Bon Dieu ! monsieur, dit-il, qu'avez-vous donc ? »

— Ce que j'ai ? répliqua Western. Voilà, je crois, un brigand qui veut me voler et m'assassiner. Il est tombé sur moi avec cette canne que vous lui voyez à la main ; et Dieu me damne si je l'ai provoqué le moins du monde.

— Comment ? monsieur, reprit le capitaine, ne m'avez-vous pas dit que je mentois ?

— Non, comme j'espère être sauvé. J'ai bien pu dire, qu'il étoit faux que j'eusse insulté milord ; mais jamais je n'ai dit que vous mentiez. J'ai trop de savoir-vivre pour cela ; et vous auriez dû rougir de tomber, comme vous l'avez fait, sur un homme sans défense. Si j'avois eu une canne à la main, tu te serois bien gardé de me frapper. Je t'aurois frotté l'échine et donné sur le museau. Descends avec moi dans la cour. Veux-tu jouer du bâton ? veux-tu boxer ? parle, voyons qui des deux cassera la tête à l'autre, ou lui portera dans le ventre le meilleur coup de poing.

<sup>1</sup> Cette scène est révoltante. Fielding dégrade, sans motif, l'écuyer Western en lui attribuant un trait de lâcheté indigne d'un homme. C'est une tache dans ce caractère, d'ailleurs supérieurement tracé. Trad.

Mais tu n'es pas un homme, ni même la moitié d'un homme, j'en suis sûr.

— Monsieur, répartit le capitaine avec dédain, je vois que vous ne méritez pas ma colère, et j'informerais milord que vous êtes indigne de la sienne. Je suis fâché de m'être sali les mains en vous touchant. »

Content de cette bravade, il se retira. Le ministre s'entremet pour empêcher M. Western de l'arrêter; et il en vint aisément à bout. L'écuyer, malgré son air de résolution, n'avoit dans le fond nulle envie de le retenir. Toutefois à peine étoit-il sorti, que notre vaillant champion lâcha contre lui une bordée de malédictions et de menaces; mais elle ne sortit de sa bouche que lorsque le capitaine fut au bas de l'escalier; et comme le bruit n'en devenoit de plus en plus fort qu'à mesure qu'il s'éloignoit, elle n'arriva pas jusqu'à son oreille, ou du moins ne retarda point sa marche.

Cependant la pauvre Sophie qui avoit entendu de la chambre où elle étoit enfermée les cris de son père, frappa d'abord du pied avec force sur le plancher, et cria ensuite aussi haut que lui, quoique d'une voix beaucoup plus douce. Ses douloureux accents suspendirent la fureur du vieux gentilhomme, et tournèrent toute son attention vers sa fille. Il l'aimoit avec une telle tendresse qu'il perdoit la tête, dès qu'il la croyoit

menacée du moindre accident. Sophie, hors le seul point d'où dépendoit le bonheur de sa vie, avoit sur le cœur de son père un empire absolu.

Après avoir exhalé sa rage contre le capitaine et juré de le traduire devant les tribunaux, l'écuyer monta chez sa fille. Il la trouva pâle, tremblante, désolée. Aussitôt qu'elle le vit, elle rassembla ses forces, et le saisissant par la main : « O mon père ! s'écria-t-elle, je suis à demi-morte d'effroi. Mon Dieu, que vous est-il arrivé ? »

— Pas grand'chose ; le coquin m'a fait peu de mal ; mais je veux être damné, si je ne le poursuis pas en justice.

— De grace, mon père, que s'est-il passé ? quel est le misérable qui vous a insulté ?

— Je ne sais pas son nom. C'est, je le suppose, un de ces brutaux d'officiers que nous payons pour nous battre ; mais le scélérat n'en sera pas quitte à bon marché, s'il a quelque chose : ce dont je doute fort ; car malgré son bel habit, je crains qu'il ne possède pas au monde un pouce de terre.

— Mais, mon père, quelle étoit la cause de votre querelle avec lui ?

— Puis-je en avoir d'autre que vous, Sophie ? C'est de vous que viennent toutes mes peines. Vous finirez par faire mourir votre père. Un lord, et Dieu sait quel lord, s'est avisé de

prendre du goût pour vous ; et parce que je refuse d'écouter ses propositions, il m'envoie un cartel par un de ses valets. Allons, Sophie, soyez bonne fille ; mettez un terme aux chagrins de votre père ; allons, consentez à l'épouser. Il sera ici aujourd'hui ou demain : promettez-moi seulement de l'épouser à son arrivée. Vous me rendrez le plus heureux des hommes, et je vous rendrai la plus heureuse des femmes. Vous aurez les plus belles parures qu'il y ait à Londres, les plus riches bijoux ; vous aurez à vos ordres un carrosse à six chevaux. J'ai déjà promis à Allworthy de donner la moitié de mon bien.... Morbleu ! il ne tient à rien que je ne donne tout.

— Mon père, aurez - vous la bonté de m'entendre un instant ?

— Peux-tu le demander, Sophie ? ignores-tu que je préfère le son de ta voix à la musique de la meilleure meute d'Angleterre ?.... Si je veux t'entendre, ma chère enfant ? J'espère bien t'entendre aussi long-temps que je vivrai. Si je venois à perdre ce plaisir, je ne ferois plus aucun cas de la vie. Vous ne savez pas, Sophie, à quel point je vous aime ; non, vous ne le savez pas : autrement vous ne vous seriez jamais enfuie de chez moi, vous n'auriez jamais quitté votre pauvre père qui n'a d'autre joie, d'autre consolation sur la terre, que sa petite Sophie. »

Comme il achevoit ces mots, des larmes roulerent dans ses yeux, et coulèrent en abondance de ceux de Sophie. « Mon père, dit-elle, je sais que vous m'avez toujours tendrement aimée, et le ciel m'est témoin que je n'ai jamais cessé de répondre du fond du cœur à votre affection. La crainte seule d'être forcée d'épouser cet homme, a pu me pousser à fuir un père si chéri, que je m'immolerois avec plaisir à son bonheur. J'ai tâché de prendre sur moi d'en faire davantage. Je m'étois presque résignée, pour vous complaire, au plus douloureux sacrifice; mais je n'ai pas eu la force de le consommer, et je ne l'aurai jamais. »

Ici l'écuyer commença à prendre un air farouche; le feu de la colère étincela dans ses yeux. Sophie, effrayée de ces terribles symptômes, le supplia de l'écouter encore, et continua ainsi :

« S'il s'agissoit de la vie, de la santé, ou du bonheur réel de mon père, je n'hésiterois pas à me dévouer. Oui, j'en atteste le ciel, il n'est point de malheur qui pût ébranler ma résolution. Cette union si détestée, j'en subirois l'horreur et le dégoût... Je donnerois ma main à Blifil, pour vous sauver.

— Je te dis, mon enfant, que cela me sauvera, me donnera la santé, le bonheur, la vie, tout au monde. Je mourrai si tu me refuses, j'en aurai le cœur brisé.

— Pouvez-vous avoir un tel désir de me rendre malheureuse ?

— Je te dis que non, reprit l'écuyer en élevant la voix. Mon unique désir est de te rendre heureuse. Dieu me damne, s'il est rien que je ne fisse pour cela.

— Eh ! mon père, ne dois-je pas savoir ce qui peut me rendre heureuse ? S'il est vrai qu'on n'est heureux, qu'autant qu'on s'imagine l'être, quel sera mon sort, quand je me croirai la plus malheureuse des créatures humaines ?

— Il vaut mieux vous croire malheureuse, que de l'être réellement, en épousant un gueux, un bâtard, un vagabond.

— Mon père, si cela peut vous satisfaire, je prendrai l'engagement solennel de ne jamais épouser ni lui, ni aucun autre sans votre consentement. Laissez-moi vous consacrer ma vie entière. Souffrez que je sois encore votre petite Sophie ; et mon unique plaisir, mon unique soin sera, comme par le passé, de vous amuser et de vous plaire.

— Écoutez, Sophie, je ne suis pas homme à me laisser duper de la sorte. Si je donnois dans ce piège, c'est bien alors que votre tante Western auroit raison de me traiter de sot. Non, non, Sophie, j'ai trop de bon sens, trop d'expérience,



pour me fier à la parole d'une femme, dans une affaire où il s'agit de son amant.

— Comment ai-je mérité, mon père, ce manque de confiance ? Vous ai-je jamais fait une promesse que je n'aie tenue ? Depuis que j'existe, m'a-t-on trouvée coupable d'un mensonge ?

— Je ne me paie point de toutes vos raisons. J'ai résolu ce mariage ; et il se fera. Oui, tu l'épouseras, Dieu me damne, tu l'épouseras, quand tu devrois te pendre le lendemain. »

En prononçant ces mots, il ferma le poing, fronça les sourcils, se mordit les lèvres et poussa de tels cris, que Sophie glacée d'épouvante, se laissa tomber sur sa chaise ; et sans un torrent de larmes qui vint à son secours, peut-être eût-elle expiré sous les yeux de son père.

Western envisagea l'état déplorable de sa fille avec aussi peu d'émotion qu'en éprouve le geôlier de Newgate, à la vue des angoisses d'une femme éplorée, qui dit le dernier adieu à son mari condamné au supplice ; ou plutôt il la regarda du même air dont un honnête marchand considère son débiteur qu'on traîne en prison, pour une dette de dix livres sterling que le malheureux ne sauroit lui payer, toute juste qu'elle est ; ou pour emprunter une comparaison encore plus frappante, il sentit le même mouvement de

dépit que montre une appareilleuse, lorsqu'une pauvre innocente qu'elle a prise dans ses filets tombe en convulsion, à la première proposition d'un honteux trafic de ses charmes. Observons pourtant une différence; c'est que l'appareilleuse a un intérêt manifeste au succès de son infame commerce, et qu'un père, quelque aveuglé qu'on le suppose, n'en peut avoir aucun à vouer sa fille à une prostitution presque aussi condamnable.

L'écuyer, non content de laisser Sophie dans cette cruelle situation, fit en se retirant, une froide observation sur l'heureux effet des larmes, ferma la porte, et alla rejoindre le ministre Supple. Ce dernier hasarda auprès de lui quelques représentations en faveur de la jeune personne; mais cette tentative, quoique beaucoup trop foible, causa à M. Western un nouvel accès de rage, et lui inspira contre le clergé une indécente diatribe que notre respect pour cet auguste corps nous engage à supprimer.

---

## CHAPITRE III.

## CE QUI ARRIVE A SOPHIE PENDANT SA CAPTIVITÉ.

LA maîtresse de la maison où logeoit l'écuyer n'avoit pas tardé à concevoir une étrange opinion de son hôte. Cependant comme elle savoit que c'étoit un homme fort riche, et qu'elle avoit eu soin de porter le loyer de ses chambres à un prix exorbitant, elle crut à propos de le ménager. Elle voyoit, il est vrai, avec une sorte de peine l'emprisonnement de Sophie dont sa servante et tous les gens de l'écuyer attestoient la douceur et la bonté; mais son intérêt personnel l'emportant sur la pitié, elle ne voulut pas offenser un homme qu'elle jugeoit d'un caractère très-violent.

Quoique Sophie mangeât peu, on la servoit régulièrement aux heures des repas. Nous croyons même que si elle avoit eu envie de quelque mets rare, M. Western, malgré sa colère, n'auroit épargné ni peine, ni dépense pour le lui procurer; car dût-on ne voir dans cette assertion qu'un

paradoxe, il idolâtroit sa fille, et sa plus vive jouissance étoit de satisfaire le moindre de ses désirs.

L'heure du dîner arrivée, Black Georges porta à Sophie une volaille. L'écuyer qui avoit juré de ne confier la clef de sa chambre à personne, l'accompagna jusqu'à la porte.

Georges n'avoit pas vu Sophie depuis sa fuite de la maison paternelle. En posant le plat sur la table, il l'assura de son respect. Elle lui répondit d'un ton plein de bonté, car elle traitoit les domestiques avec plus d'égards que n'en témoignent certaines personnes à des gens qui leur sont de très-peu inférieurs.

Sophie n'ayant pas faim, vouloit qu'il remportât la volaille. Georges la pria d'y goûter, et lui recommanda surtout les œufs dont il lui dit qu'elle étoit pleine.

Pendant ce temps, l'écuyer attendoit à la porte. Georges qu'il employoit dans les affaires d'une haute importance, comme dans ce qui concernoit la chasse, étoit en grande faveur auprès de lui, et se permettoit beaucoup de libertés. Il avoit offert de monter le dîner, pour avoir, disoit-il, le plaisir de voir sa jeune maîtresse. Il laissa donc sans scrupule M. Western debout, plus de dix minutes, dans le corridor, tandis qu'il s'entretenoit avec Sophie. Quand il sortit de la chambre,

il en fut quitte pour une réprimande que l'écuyer lui fit en riant.

Georges savoit que miss Western aimoit fort les œufs de poulettes, de perdrix et de faisans. Ainsi on ne doit pas s'étonner qu'étant doué d'un bon naturel, il eût pris soin de la régaler de cette espèce de friandise, dans un moment où tous les domestiques de la maison craignoient qu'elle ne se laissât mourir de faim ; car elle n'avoit presque rien pris depuis quarante-huit heures.

Bien que le chagrin ne produise pas sur tout le monde le même effet qu'il a coutume de produire sur une veuve, dont il aiguise souvent l'appétit plus que ne feroit l'air vif des dunes de Bansted, ou de la plaine de Salisbury, il finit toujours, quoi qu'on en dise, par céder à la faim. Sophie, après quelques instants de réflexion, se mit à couper la volaille, et la trouva remplie d'œufs, comme Georges le lui avoit dit.

A cette découverte très-agréable pour elle, s'en joignit une autre bien capable d'exciter l'attention d'une compagnie de savants. Si un oiseau à trois pattes, phénomène dont on citeroit peut-être mille exemples, passe pour un objet infiniment curieux, que penser d'une volaille qui, contre toutes les lois de l'économie animale, renferme une lettre dans son sein ? Ovide nous raconte la métamorphose du jeune Hyacinthe en

une fleur qui porte des lettres sur ses feuilles, et Virgile a célébré dans ses vers cette singularité, comme une merveille digne de fixer les regards des doctes naturalistes de son temps; mais dans aucun siècle, chez aucun peuple on n'a oui parler d'un oiseau qui contînt une lettre dans son estomac.

Toutes les académies des sciences de l'Europe auroient cherché en vain à expliquer un tel prodige. Quant au lecteur, pour peu qu'il se rappelle le dernier entretien de Jones et de Partridge, il devinera sans peine d'où venoit cette lettre, et comment elle avoit passé dans le corps de la volaille.

Sophie, malgré un long jeûne, malgré la présence de son mets favori, ne vit pas plus tôt la lettre, qu'elle la saisit avidement, en rompit le cachet, et lut ce qui suit :

« MADEMOISELLE,

« Si je ne savois à qui j'ai l'honneur d'écrire, je tâcherois, quelque difficile que cela me fût, de vous peindre le trouble affreux où m'a jeté la nouvelle que j'ai apprise par mistress Honora; mais comme une ame sensible peut seule comprendre les peines que cause la sensibilité, cette aimable qualité que ma Sophie possède à un si haut degré, l'instruira suffisamment de ce que

j'ai dû souffrir dans cette triste circonstance. Est-il quelque chose au monde qui puisse ajouter à mon désespoir, quand je vous sais malheureuse? Oui sans doute, et j'en fais la cruelle expérience, c'est, ma Sophie, de sentir que je suis l'auteur de votre infortune. Peut-être montré-je ici trop d'orgueil; mais personne ne m'enviera un honneur qui me coûte si cher. Pardonnez-moi cette présomption, pardonnez-m'en une plus grande encore. Veuillez me dire si mes conseils, mon secours, ma présence, mon absence, ma mort, ou mes tourments vous procureroient quelque soulagement. La plus parfaite admiration, les soins les plus assidus, l'intérêt le plus tendre, la plus entière soumission à vos volontés, le plus ardent amour peuvent-ils vous dédommager du sacrifice que vous feriez à mon bonheur? Volez, ange du ciel, volez dans ces bras toujours ouverts pour vous recevoir, toujours prêts à vous défendre. Venez sans autre trésor que vos charmes, ou avec toutes les richesses de la terre, peu m'importe. Si au contraire la sagesse est la plus forte, si, après de mûres réflexions, elle vous dit que le sacrifice est trop grand, si vous ne pouvez recouvrer les bontés paternelles et rendre la paix à votre ame agitée qu'en m'abandonnant, bannissez-moi à jamais de votre pensée; prenez une courageuse résolution, et que la pitié pour mes

souffrances n'exerce aucune influence sur votre tendre cœur. Croyez-moi, mademoiselle, je vous aime cent fois plus que moi-même; mon unique but est votre bonheur; le premier de mes vœux (et pourquoi la fortune ne l'exauceroit-elle pas?) fut et, permettez-moi de le dire, sera toujours de vous voir la plus heureuse des femmes, le second est d'apprendre que vous l'êtes; mais nul malheur n'égalerait le mien, tant que je croirai que vous devez un instant de peine à celui qui est, mademoiselle, dans tous les sens et à tous égards votre dévoué,

« THOMAS JONES. »

Nous laissons au lecteur à deviner ce que dit, ce que fit ou pensa Sophie de cette lettre, combien de fois elle la lut, ou si elle la lut plus d'une fois. Peut-être verra-t-on par la suite sa réponse. Nous ne saurions la donner à présent, parce qu'elle n'en fit pas dans le moment; et cela pour plusieurs bonnes raisons dont la meilleure est qu'elle n'avoit ni papier, ni plumes, ni encre.

Le soir, tandis que Sophie réfléchissoit sur la lettre qu'elle avoit reçue, ou sur quelque autre sujet, un bruit violent qui parloit de l'appartement au-dessous du sien troubla ses méditations. Ce bruit provenoit d'une vive dispute entre deux personnes. Sophie distingua aussitôt dans les cris



éclatants de l'une la voix de son père, mais elle ne reconnut pas aussi vite, dans les accents plus aigus de l'autre, l'aigre fausset de sa tante Western. Cette dame venoit d'arriver à Londres, et un de ses gens qui étoit entré en passant à l'auberge des *Colonnes d'Hercule*, lui avoit appris la demeure de son frère, où elle s'étoit fait conduire sur-le-champ.

Nous allons donc prendre, pour le moment, congé de Sophie, et nous rendre, comme la politesse l'exige, auprès de mistress Western.

---

## CHAPITRE IV.

---

### SOPHIE RECOUVRE SA LIBERTÉ.

M. WESTERN et le ministre Supple, après le départ de l'hôte des *Colonnes d'Hercule*, fumoient chacun leur pipe, lorsqu'on leur annonça l'arrivée de mistress Western. Dès que l'écuyer entendit prononcer son nom, il courut au bas de l'escalier pour lui offrir la main ; car il se piquoit

d'observer scrupuleusement les règles de la politesse, surtout envers sa sœur à laquelle il portoit, sans vouloir en convenir et peut-être à son insu, plus de respect qu'à aucune personne au monde.

Mistress Western, en entrant dans la salle à manger, se jeta sur un fauteuil et s'écria avec humeur : « Il est impossible assurément de faire un plus rude voyage. Je crois que depuis qu'on a publié tant de réglemens sur les grandes routes, elles sont devenues pires que jamais. Eh, mon frère, comment avez-vous pu vous loger dans cette horrible maison ? je jurerois que pas une personne de condition n'y a mis le pied avant vous.

— Je n'en sais rien, répondit l'écuyer, mais il me semble qu'on n'y est pas mal. C'est l'hôte des *Colonnes d'Hercule* qui me l'a recommandée. Comme il connoît beaucoup de gens de qualité, j'ai cru qu'il sauroit m'indiquer mieux qu'un autre, les auberges qu'ils fréquentent.

— Fort bien ; et où est ma nièce ? Avez-vous déjà fait une visite à lady Bellaston ?

— Oui, oui. Quant à votre nièce, n'en soyez point en peine. Elle est là-haut dans sa chambre.

— Comment, ma nièce est dans cette maison ? Elle ne sait donc pas que je suis ici ?

— Non, personne n'a pu le lui dire, je la tiens en lieu de sûreté ; elle est enfermée sous clef. Le

soir même de mon arrivée à Londres, j'ai été la chercher chez ma cousine lady Bellaston, et je n'ai cessé de veiller sur elle depuis. Elle ne peut non plus s'échapper qu'un renard pris dans un sac, je vous en réponds.

— Bon Dieu, qu'entends-je ! je m'étois bien doutée que vous feriez quelque sottise, si vous vous rendiez à Londres ; mais vous l'avez voulu ; je n'ai point à me reprocher d'y avoir consenti. Ne m'aviez-vous pas promis, mon frère, que vous ne prendriez point de mesures violentes ? N'est-ce pas ainsi que vous avez forcé ma nièce de s'enfuir de chez vous ? Voulez-vous la réduire à faire une nouvelle escapade ?

— Tudieu ! s'écria l'écuyer en jetant sa pipe à terre, a-t-on jamais rien entendu de pareil ? me voir traiter de la sorte, quand je comptois ne recevoir de vous que des éloges !

— Comment, mon frère, vous ai-je donné sujet de croire que je vous louerois de tenir votre fille enfermée ? Ne vous ai-je pas dit cent fois que dans un pays libre, il n'est pas permis d'exercer sur les femmes un pouvoir arbitraire ? Nous avons les mêmes droits que les hommes à la liberté, et je voudrois de bon cœur n'être pas dans le cas de dire, que nous en sommes plus dignes qu'eux. Si vous souhaitez que je reste un moment de plus dans ce misérable gîte, que je

vous reconnoisse encore pour mon frère, et que je consente à me charger des affaires de votre famille, j'exige qu'à l'instant ma nièce soit mise en liberté. »

Elle prononça ces mots de l'air le plus impérieux, debout devant le feu, ayant une main derrière le dos, et dans l'autre une prise de tabac. Nous doutons que Thalestris, à la tête de ses amazones, eût une figure plus imposante. On ne sera donc pas surpris que l'écuyer ait cédé à la crainte qu'elle lui ~~inspiroit~~ inspirait.

« Eh bien la voilà, dit-il, en jetant la clef sur la table, la voilà, faites-en ce qu'il vous plaira. Je ne comptois tenir ma fille enfermée que jusqu'à l'arrivée de Blifil, que j'attends d'un moment à l'autre. Si d'ici là il survient quelque accident, n'oubliez pas à qui il faudra s'en prendre.

— Je réponds de tout sur ma tête; mais je ne me chargerai de l'affaire qu'à une condition; c'est que vous me donnerez carte blanche, et ne vous mêlerez de rien, à moins que, par hasard, je ne juge à propos de vous faire agir. Si vous ratifiez ces préliminaires, j'essaierai encore de sauver l'honneur de votre famille: sinon, mon frère, je continuerai à rester neutre. »

« Mon bon monsieur, je vous en prie, dit le ministre Supple, suivez pour cette fois les conseils de madame votre sœur. Peut-être obtien-

dra-t-elle plus de mademoiselle Sophie par un entretien amical, que vous ne l'avez fait par des mesures de rigueur.

— Que me chantes-tu là ? dit l'écuyer. Si tu t'avises de jaser, je t'étrillerai comme il faut.

— Fi ! mon frère, est-ce ainsi qu'on parle à un ecclésiastique ? M. Supple est un homme sensé, il vous donne un excellent conseil ; tout le monde, je pense, sera de son avis. Au reste, écoutez, j'attends une réponse prompte et catégorique à mes propositions. Ou laissez-moi disposer librement de votre fille, ou gouvernez-la tout seul avec votre admirable prudence ; et, dans ce dernier cas, je vous déclare ici devant M. Supple, que j'évacue la place et vous renie à jamais vous et votre famille.

— Agréez, je vous prie, ma médiation, dit le ministre. Souffrez, je vous en conjure.....

— Eh quoi, reprit l'écuyer, la clef est sur la table. Elle peut la prendre, si elle veut. Qui l'en empêche ?

— Non, mon frère, j'exige comme une formalité indispensable, qu'elle me soit remise par vous-même, avec une pleine et entière ratification de tous les articles stipulés et convenus.

— Eh bien, je vais vous la remettre... La voici... Assurément, ma sœur, vous ne m'accuserez pas d'avoir jamais refusé de vous confier ma fille.

Elle a demeuré avec vous plus d'une année entière, sans que je l'aie vue une seule fois pendant ce temps.

— Et c'eût été un bonheur pour elle d'être toujours restée avec moi. Rien de semblable à ce que nous voyons, ne seroit arrivé sous mes yeux.

— Ah ! sans doute, c'est moi seul qu'il faut blâmer !

— Oui, mon frère, c'est vous seul qu'il faut blâmer ; je vous l'ai dit souvent, et je crains d'être obligée de vous le répéter encore bien des fois. Cependant j'espère que vous vous corrigerez, et que vous profiterez de vos erreurs passées, pour ne pas déjouer par de nouvelles bévues la sagesse de mes combinaisons. En vérité, mon frère, vous n'êtes nullement propre à des négociations délicates. Toute votre politique est fausse. J'exige donc que vous ne vous mêliez de rien. Souvenez-vous seulement de ce qui s'est passé.

— Morbleu, ma sœur, que voulez-vous que je vous dise ? vous me feriez donner au diable.

— Allons, vous voilà revenu à votre vieille habitude. Je vois, mon frère, qu'il n'y a pas moyen de vous parler raison. J'en appelle à M. Supple, qui est un homme de sens. Ai-je rien dit dont qui que ce soit pût s'offenser ? Mais vous avez si mauvaise tête !

— De grâce, madame, s'écria le ministre, n'irritez pas M. votre frère.

— L'irriter? Vous êtes, ma foi, aussi sot que lui. Eh bien, mon frère, puisque vous m'avez promis de ne vous mêler de rien, je consens à me charger encore de la direction de ma nièce. Le ciel ait pitié des affaires abandonnées aux soins des hommes! Une tête de femme en vaut mille des vôtres.»

A ces mots elle appela un domestique pour la conduire à la chambre de Sophie, et sortit en emportant la clef avec elle.

A peine eut-elle les talons tournés, que l'écuyer ferma la porte et vomit contre elle mille injures grossières, mille imprécations, sans s'épargner lui-même pour avoir eu la sottise de penser à sa succession. « Mais pourtant, ajouta-t-il, il seroit fâcheux, après un si long esclavage, de finir par en être frustré, faute d'un peu de patience. La pécore ne vivra pas toujours, et je sais qu'elle me lègue tout son bien par testament. »

M. Supple loua fort sa prudence, et l'écuyer ayant demandé une bouteille de vin, suivant sa coutume, toutes les fois qu'il éprouvoit quelque sentiment de plaisir ou de peine, fit une si copieuse libation de ce julep salutaire, qu'elle éteignit entièrement sa colère. Le calme et la sérénité avoient reparu sur son front, quand mistress Western rentra avec Sophie. La jeune personne avoit son chapeau et son mantelet. « Mon frère,

dit la tante, je l'emmène à l'hôtel où je suis descendue ; car en vérité ce taudis n'est pas fait pour loger des chrétiens.

— Comme il vous plaira , madame ; ma fille ne sauroit être en de meilleures mains que les vôtres, et M. Supple ici présent peut attester, qu'en votre absence, j'ai répété plus de cinquante fois que vous étiez une des femmes les plus sensées qu'il y eût au monde.

— Oui, dit le ministre, je suis prêt à le certifier.

— Quant à cela, mon frère, reprit mistress Western, j'ai toujours parlé de vous en aussi bons termes. Il faut convenir seulement que vous êtes un peu trop vif ; mais lorsque vous vous donnez le temps de réfléchir, je ne connois pas d'homme plus raisonnable que vous.

— Eh bien, ma sœur, si telle est votre façon de penser, je bois de bon cœur à votre santé. Il est vrai que je m'emporte un peu quelquefois ; mais je ne sais point garder de rancune. Allons, Sophie, soyez bonne fille, et faites tout ce que votre tante vous dira.

— Je ne doute pas de la soumission de ma nièce, elle a déjà devant les yeux le fatal exemple de sa cousine Henriette qui s'est perdue pour avoir négligé de suivre mes conseils. Oh ! mon frère, je vais bien vous étonner. Quand vous partîtes pour



Londres, à peine avoit-on cessé d'entendre le bruit de votre voiture, devinez qui se présenta chez moi?..... cet impudent aventurier avec son odieux nom irlandais, ce Fitz-Patrick ! Il entra dans ma chambre sans se faire annoncer : autrement je ne l'aurois pas reçu. Il me conta sur sa triste moitié une longue et inintelligible histoire qu'il me força d'entendre. Mon accueil fut des plus froids. Je lui remis la lettre de sa femme, en le chargeant d'y répondre lui-même. Je présume que la malheureuse tâchera de découvrir notre demeure; mais ne la recevez pas, je vous prie, car je suis déterminée à ne point la voir.

— Moi, la recevoir ? ne craignez rien. Je ne suis pas homme à encourager des enfants rebelles. Son coquin de mari doit s'estimer heureux que je ne me sois pas trouvé à la maison. Jour de Dieu ! je l'aurois fait sauter dans l'abreuvoir. Vous voyez, Sophie, les suites de la désobéissance. Votre propre famille vous en offre un exemple.

— Mon frère, il est inutile de blesser ma nièce par des réflexions semblables. Ne voulez-vous donc pas la laisser tout-à-fait sous ma direction ?

— Oui, oui, j'y consens, j'y consens. »

Mistress Western, heureusement pour Sophie, rompit ici l'entretien en envoyant chercher des chaises à porteurs : nous disons heureusement; car si la conversation eût duré plus long-temps,

il est très-probable qu'il se seroit élevé quelque nouveau sujet de discussion entre le frère et la sœur. Ils ne différoient que par le sexe et par l'éducation. Tous deux étoient également violents et entêtés ; tous deux avoient une extrême affection pour Sophie, et un souverain mépris l'un pour l'autre.

---

## CHAPITRE V.

---

JONES REÇOIT UNE LETTRE DE SOPHIE. IL VA A LA  
COMÉDIE AVEC MISTRESS MILLER ET PARTRIDGE.

L'ARRIVÉE de Black Georges à Londres, et les bons offices, qu'en homme reconnoissant, il avoit promis de rendre à son ancien bienfaiteur, adoucirent beaucoup les chagrins amers que causoit à Jones la situation de sa maîtresse. Sophie, le soir même où elle recouvra la liberté et les moyens d'écrire, fit à sa lettre la réponse suivante, qui lui parvint par l'entremise de l'obligeant garde-chasse :

---

« MONSIEUR ,

« Comme je ne doute pas de la sincérité des sentiments que vous m'exprimez , vous serez bien aise d'apprendre que l'arrivée de ma tante Western m'a délivrée d'une partie de mes peines. Je suis maintenant avec elle , et je jouis de toute la liberté que je puis désirer. Elle n'y a mis qu'une restriction , c'est de ne recevoir aucune visite , et de n'avoir de relations avec personne , à son insu , et sans son consentement. Je lui en ai fait la promesse solennelle , et j'ai résolu de la tenir. Ma tante , il est vrai , ne m'a pas expressément défendu d'écrire ; mais ce doit être un oubli de sa part. Il se peut même que cette défense soit comprise dans l'injonction qu'elle m'a faite de n'avoir de relations avec personne. Ne pouvant donc considérer une correspondance avec vous , que comme un abus de la confiance généreuse qu'elle me témoigne , n'attendez pas que je continue à vous écrire , ni à recevoir des lettres de vous en secret. Une promesse est pour moi un lien sacré ; elle embrasse ce qu'elle sous-entend aussi bien que ce qu'elle exprime. En y réfléchissant , vous trouverez peut-être dans ma façon de penser un motif de consolation ; mais pourquoi vous parler de consolation ? Quoiqu'il y ait un point sur lequel je ne céderai jamais aux instances du meil-

leur des pères, j'ai pris la ferme résolution de respecter son autorité, et de ne me permettre aucune démarche importante sans son aveu. Vous devez par conséquent renoncer à une espérance qui semble ne pouvoir se réaliser. Votre propre intérêt vous le conseille. Vous pouvez ainsi vous réconcilier avec M. Allworthy, et j'exige que vous tentiez tous les moyens d'y réussir. Des événements dont je ne saurois perdre la mémoire, et plus encore la noblesse de vos sentiments, m'ont imposé des obligations envers vous. Le sort nous sera peut-être un jour moins contraire. Soyez persuadé que j'aurai toujours de vous l'opinion qu'il m'est doux de penser que vous mériteriez, et que je suis,

« MONSIEUR,

« Votre très-humble et très-obligée  
servante

« SOPHIE WESTERN. »

« P. S. Je vous défends de m'écrire davantage.... du moins quant à présent. Cette lettre renferme une bagatelle qui ne m'est, en ce moment, d'aucune utilité, et dont je sais que vous devez avoir besoin. Acceptez-la, et croyez n'en être redevable qu'à la fortune qui vous l'a fait trouver <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Sophie veut sans doute parler du billet de banque de cent livres sterling.

Un enfant encore à l'alphabet auroit épelé cette lettre en moins de temps que Jones n'en mit à la lire. Elle excita en lui un mouvement de joie mêlé de chagrin, peu différent de celui qu'éprouve un honnête homme, à la lecture du testament d'un ami qui lui a fait, en mourant, un legs considérable, dont sa misère augmente le prix. En somme pourtant, la joie l'emporta sur le chagrin. Le lecteur pourra s'étonner qu'il en ressentit même aucun; mais le lecteur n'est pas tout-à-fait aussi amoureux que Jones; et l'amour, maladie qui ressemble assez à la consommation et la produit quelquefois, en diffère pourtant essentiellement en ce qu'il ne se flatte jamais et n'envisage rien sous un jour favorable.

Jones fut charmé de savoir que sa maîtresse avoit recouvré la liberté, et qu'elle étoit maintenant chez une parente qui la traiteroit du moins d'une manière convenable. Il trouvoit aussi un grand sujet de satisfaction dans la phrase de sa lettre, où elle faisoit allusion à l'engagement qu'elle avoit pris autrefois de lui demeurer fidèle; car on peut douter que Jones, quelque désintéressée qu'il crût sa passion, de quelque générosité qu'il se piquât, eût pu recevoir un coup plus sensible que la nouvelle du mariage de Sophie avec un autre, quand ce mariage auroit été pour elle le plus brillant du monde et le plus propre à faire

son bonheur. Un tel raffinement d'amour platonique n'est le partage que du beau sexe. Nous avons entendu plus d'une femme déclarer, (et sûrement de bonne foi) qu'elle ne feroit nulle difficulté de céder son amant à sa rivale, si elle avoit la preuve que ce sacrifice rendît heureux l'objet de sa tendresse : d'où nous concluons que ce genre d'affection est dans la nature, sans pouvoir dire néanmoins que nous en ayons vu un seul exemple.

Jones, après avoir passé trois heures à lire et à baiser la lettre de Sophie, se sentant ranimé par les considérations que nous venons d'exposer, voulut exécuter un projet qu'il avoit conçu depuis quelques jours ; c'étoit de mener à la comédie mistress Miller et sa fille cadette, et de mettre Partridge de la partie. Comme il étoit doué de cette franche gaîté dont bien des gens n'ont que l'apparence, il se promettoit beaucoup de plaisir des observations critiques que ne manqueroit pas de faire le pédagogue, en qui il comptoit surprendre les naïves inspirations de la nature, brute à la vérité, mais non altérée par l'art.

M. Jones, mistress Miller, la petite Betsy et Partridge se placèrent au premier rang de la première galerie. Partridge n'eut pas plus tôt jeté un coup d'œil sur la salle, qu'il s'écria que c'étoit

le plus bel endroit où il eût jamais été. Quand l'ouverture fut achevée, il s'étonna que tant de violons pussent jouer d'accord ensemble.

Pendant que le garçon de théâtre allumoit les derniers lustres : « Regardez, regardez, madame, dit-il à mistress Miller, n'est-ce pas le vrai portrait de l'homme qu'on voit à la fin du livre de prières, avant le service pour la conjuration des poudres ? »

Quand la salle fut entièrement éclairée, il observa en soupirant, qu'il se brûloit à la comédie, en une soirée, plus de chandelles que n'en consommeroit une honnête et pauvre famille durant une année entière.

On jouoit *Hamlet, prince de Danemark*. Dès que la pièce commença, Partridge fut tout yeux, tout oreilles. Il ne rompit le silence qu'à l'apparition du fantôme. « Quel est, dit-il à Jones, cet homme si étrangement habillé ? il ressemble à une figure que j'ai vue dans un tableau. Monsieur, ce n'est sûrement pas une armure qu'il porte là ? »

— C'est un fantôme, répondit Jones.

— Vous plaisantez, monsieur, reprit Partridge en souriant. Je n'ai jamais vu de fantôme ; cependant, s'il s'en présentait un devant moi, je suis sûr que je ne m'y tromperois pas. Non, non, monsieur, les fantômes ne se montrent point ainsi habillés. »

L'erreur de Partridge fit beaucoup rire ses voisins. Elle dura jusqu'à la scène entre le fantôme et Hamlet, où l'éloquente pantomime de Garrick le convainquit de ce que son maître n'avoit pu lui persuader. Le pédagogue fut alors saisi d'un tremblement si violent, que ses genoux s'entrechoquèrent.

« Qu'as-tu donc ? lui demanda Jones. Le guerrier que tu vois sur la scène te fait-il peur ?

— Oh, monsieur, je reconnois à présent que vous m'avez dit vrai. Je n'ai pas peur ; car je sais que ce n'est qu'un jeu ; et quand ce guerrier seroit un véritable fantôme, quel mal pourroit-il me faire de si loin, et en si nombreuse compagnie ? Au reste, si j'ai peur, je gagerois bien que je ne suis pas le seul.

— Eh quoi ! t'imagines-tu qu'il y ait ici des gens aussi poltrons que toi ?

— Traitez-moi de poltron tant qu'il vous plaira ; mais si le petit acteur qui est là-bas sur la scène n'est pas effrayé, je n'ai jamais vu d'homme effrayé de ma vie. »

Au moment où le fantôme *fait signe* à Hamlet *de le suivre* : « Vous suivre, s'écria Partridge ? ah vraiment oui, il faudroit avoir perdu la tête..... Est-ce qu'il en fera la folie ? Miséricorde... ! le petit acteur le suit ; que le ciel ait pitié du téméraire ! Quelque chose qui lui arrive, il l'aura bien mérité..



Moi, vous suivre? j'aimerois autant suivre le diable.... Eh mais, c'est peut-être lui-même; car il prend, à ce qu'on assure, toutes les formes qu'il veut... Oh, le voici encore!....»

Quand Hamlet dit au fantôme : « *Je n'irai pas plus loin.* » « Il a bien raison; reprit Partridge; il a déjà été assez loin, plus loin que je n'irois pour tous les trésors de la terre. »

Jones voulut parler : « Paix ! paix ! mon cher monsieur, s'écria Partridge, ne l'entendez-vous pas ? » Et pendant tout le discours du fantôme, il demeura immobile, la bouche béante, les yeux fixés tantôt sur le fantôme, tantôt sur Hamlet, éprouvant tour à tour les diverses émotions qui se succédoient dans l'ame du prince.

Lorsque la scène fut finie, Jones lui dit : « Ma foi, Partridge, tu surpasses mon attente. Tu jouis plus du spectacle que je ne le croyois possible.

— Monsieur, répliqua le pédagogue, si vous n'avez pas peur du diable, tant mieux pour vous. Convenez pourtant qu'il est bien naturel d'être surpris de pareilles choses, quoiqu'on sache qu'elles n'ont rien de réel. Ce n'est pas non plus le fantôme qui m'a effrayé. Je me suis bientôt aperçu que ce n'étoit qu'un personnage vêtu d'une manière bizarre; mais quand j'ai vu le petit acteur si effrayé lui-même, j'avoue que sa peur m'a gagné.

— Tu crois donc, Partridge, qu'il étoit véritablement effrayé?

— Eh, monsieur, lorsqu'il a su que c'étoit l'ombre de son père, et de quelle façon on l'avoit assassiné dans le jardin, n'avez-vous pas observé comment sa terreur s'est dissipée par degrés, et a fait place à une muette douleur, telle que je l'aurois éprouvée en pareil cas?.... Mais, chut! Quel bruit est-ce là? Voici le fantôme qui revient. Eh bien, vous pouvez m'en croire. Quoique je sache que tout ceci n'est qu'une fable, je suis fort aise de ne pas être où sont ces gens-là. » Puis, reportant les yeux sur Hamlet : « Oui, oui, vous pouvez tirer votre épée. A quoi sert une épée contre le diable? »

Pendant le second acte, Partridge fit très-peu de remarques. Il admira beaucoup la beauté des costumes, et ne put s'empêcher de dire en examinant la physionomie du roi : « Bon Dieu! comme la mine est trompeuse! *Nulla fides fronti*<sup>1</sup> est, je le vois, un proverbe bien vrai. A juger du roi par sa figure, le croiroit-on coupable d'un meurtre? » Il demanda ensuite si le fantôme reparoitroit encore? Mais Jones, qui vouloit lui ménager une surprise, se contenta de lui répondre que peut-être il le reverroit bientôt, annoncé par un éclat de tonnerre.

<sup>1</sup> Ne vous fiez point à la figure.

Partridge attendit en tremblant son retour. Lorsqu'il reparut : « Le voilà, monsieur, le voilà, s'écria-t-il, qu'en dites-vous maintenant ? le petit acteur est-il effrayé, ou non ? Riez si vous voulez de ma peur. Tout le monde, je pense, la partage ici plus ou moins. Je ne voudrais être pour rien au monde à la place de l'écuyer Hamlet ( n'est-ce pas ainsi que vous l'appellez ? ) ... Juste ciel ! qu'est devenu le fantôme ? Comme il est vrai que j'existe, j'ai cru le voir s'enfoncer dans la terre.

— Tu ne t'es pas trompé, répondit Jones.

— Je sais bien que tout ceci n'est qu'un jeu, autrement mistress Miller ne riroit pas comme elle fait. Pour vous, monsieur, je crois que vous verriez sans frayeur le diable en personne.... Al-lons, seigneur Hamlet, allons, votre colère est juste.... mettez en pièces cette misérable femme. Fût-elle ma propre mère, je ne l'épargnerois pas. Oui, après un pareil forfait, une mère a perdu tous ses droits sur son fils... Fuis, malheureuse ! j'ai horreur de ta figure. »

Notre judicieux critique n'ouvrit plus guère la bouche jusqu'à la pièce qu'Hamlet fait représen-ter devant le roi. Il n'en comprit pas d'abord le motif. Jones le lui expliqua. Dès qu'il l'eut saisi, il se félicita de n'avoir jamais commis de meur-tre ; puis s'adressant à mistress Miller : « Ne trou-vez-vous pas, madame, lui dit-il, que le roi a l'air

ému, quoiqu'en bon comédien il cache autant qu'il peut son trouble? Oh, je ne consentirois pas pour prix du plus beau trône du monde, à charger ma conscience d'un crime aussi noir que le sien... Il s'enfuit; je ne m'en étonne pas. Va, tu seras cause que je ne me fierai plus désormais à une honnête physionomie. »

La scène des fossoyeurs excita ensuite l'attention de Partridge. Il témoigna beaucoup de surprise du grand nombre de crânes répandus sur le théâtre.

Jones lui dit que l'action se passoit dans un des plus fameux cimetières des environs de Londres.

« En ce cas, reprit Partridge, il n'est pas étonnant que l'endroit soit si peuplé. Mais je n'ai jamais vu de plus mauvais fossoyeur. Quand j'étois clerc de ma paroisse, j'avois un sacristain qui auroit creusé trois fosses pendant le temps qu'il met à en faire une. Le butor tient sa bêche comme s'il s'en servoit pour la première fois. Oui, oui, chante; tu aimes mieux, je crois, chanter que de travailler. »

En voyant Hamlet ramasser le crâne d'Yorick<sup>1</sup> :  
« J'admire, dit-il, la hardiesse de certains gens. Quant à moi, rien ne pourroit m'engager à tou-

<sup>1</sup> Bouffon d'Horwendillus, roi de Danemark, père du prince Hamlet.

Trad.

cher quelque chose qui auroit appartenu à un mort. Le fantôme paroissoit pourtant lui avoir fait grand'peur. *Nemo in omnibus horis sapit*<sup>1</sup>. »

Pendant le reste de la pièce, il n'échappa au pédagogue aucune réflexion qui mérite d'être citée. Lorsque la toile fut baissée, Jones lui demanda quel étoit l'acteur qu'il préféroit ?

— Le roi, sans aucun doute, répondit-il, étonné de la question.

— En vérité, M. Partridge, dit mistress Miller, vous ne partagez pas l'opinion du public ; car tout le monde convient que le rôle d'Hamlet est joué par le meilleur acteur qui ait jamais paru sur la scène.

— Lui ! le meilleur acteur, répéta Partridge avec un rire de mépris ? Je jouerois, ma foi, aussi bien que lui. Oui, si j'avois vu un fantôme, j'aurois éprouvé précisément la même émotion et agi de la même manière ; et dans cette scène avec sa mère où vous l'avez trouvé si admirable, est-il un seul homme, je vous le demande, un honnête homme s'entend, qui ne se fût pas conduit comme il l'a fait envers une pareille mère ? Vous voulez, je le sais, vous moquer de moi. C'est, il est vrai, la première fois que je vais au spectacle à Londres ; mais j'ai vu jouer la comédie en province. Je parie pour le roi tout ce que j'ai vail-

<sup>1</sup> Nul n'est sage à toute heure.

lant. Il prononce chaque mot distinctement, et une fois plus haut que l'autre. Il est aisé de voir que c'est là un acteur. »

Pendant ce colloque entre mistress Miller et Partridge, une femme s'approcha de Jones qui la reconnut sur-le-champ. C'étoit mistress Fitz-Patrick. Elle l'avoit vu, lui dit-elle, de l'autre côté de la galerie, et saisissoit cette occasion de l'informer qu'elle avoit à l'entretenir d'une affaire très-importante. Elle lui donna son adresse et un rendez-vous pour le lendemain matin, puis par réflexion elle le remit à l'après-midi. Jones promit de se rendre exactement chez elle.

Ainsi se termina l'aventure de la comédie où Partridge divertit beaucoup, non seulement M. Jones et mistress Miller, mais encore tous ses voisins, qui firent plus d'attention à ce qu'il disoit qu'à ce qui se passoit sur la scène. Il n'osa pas se coucher cette nuit-là, de peur du fantôme. Pendant les nuits suivantes il ne s'endormit qu'au bout de deux ou trois heures, tout baigné d'une sueur froide, et se réveilla nombre de fois frappé de terreur, en s'écriant : « Dieu ait pitié de moi ! le voilà ! »

---

## CHAPITRE VI.

---

## CHAPITRE VI.

---

### L'HISTOIRE RÉTROGRADE.

IL est presque impossible au meilleur des pères d'observer à l'égard de ses enfants une exacte impartialité, lors même qu'aucune qualité éminente ne motive sa prédilection en faveur de l'un d'eux ; mais on ne sauroit le blâmer, quand sa préférence se fonde sur la supériorité du mérite.

Nous donc qui regardons tous les personnages de cette histoire comme nos enfants, nous avouons notre foible pour Sophie ; et nous espérons que l'excellence de son caractère nous servira d'excuse auprès du lecteur. Le tendre attachement que nous lui avons voué ne nous permet jamais de la quitter long-temps sans un vif regret : aussi irions-nous en toute hâte nous enquerir de ce qui lui est arrivé depuis que son père l'a remise entre les mains de sa tante, si nous n'étions obligé de faire d'abord une petite visite à M. Bliff.

L'écuyer Western, dans le premier trouble où le jetèrent les nouvelles inopinées que mistress Fitz-Patrick lui donna de sa fille, et dans son empressement à courir après elle, oublia complètement d'instruire M. Blifil de la découverte qu'il venoit de faire. Mais il n'alla pas loin sans s'apercevoir de son inadvertance; et s'arrêtant à la première auberge qui s'offrit à lui sur la route, il dépêcha un exprès à Blifil pour le prévenir qu'il avoit retrouvé Sophie, et qu'il étoit fermement décidé à la lui faire épouser sur-le-champ, s'il vouloit venir le rejoindre à Londres.

Comme l'amour dont Blifil brûloit pour Sophie ne pouvoit être refroidi que par la perte de sa fortune, ou par quelque accident semblable, sa fuite, quoiqu'il eût à se reprocher d'en être la cause, n'avoit point affoibli en lui le désir d'obtenir sa main. Il accepta en conséquence de grand cœur l'offre de l'écuyer. En épousant Sophie, il se proposoit de contenter, outre son penchant à l'avarice, une autre passion très-forte, celle de la haine; car il pensoit que le mariage fournit le moyen de satisfaire la haine aussi bien que l'amour : et de nombreuses expériences semblent confirmer la justesse de son opinion. Si l'on considère en effet la conduite que tiennent d'ordinaire entre eux les gens mariés, peut-être sera-t-on disposé à croire qu'en général on ne cherche



dans une union où tout se met en commun, hors le cœur, qu'à goûter le plaisir de la haine.

Blifil rencontra cependant un obstacle à ses desseins; et cet obstacle vint de M. Allworthy. Ce digne homme à qui on n'avoit pu cacher la fuite de Sophie, ni en déguiser le motif, instruit par cet événement de l'extrême aversion qu'elle avoit pour son neveu, commença à craindre sérieusement qu'on ne l'eût trompé, en l'engageant à pousser les choses si loin. Il ne partageoit point les principes de ces parents qui ne croient pas plus nécessaire de consulter, en fait de mariage, l'inclination de leurs enfants, que de demander l'agrément de leurs domestiques, quand ils veulent entreprendre un voyage, et qui ne s'abstiennent souvent d'user de violence que par la crainte des lois, ou du moins par respect humain. Convaincu qu'il n'y a rien de plus sacré que l'institution du mariage, il pensoit qu'on ne devoit négliger aucune précaution pour conserver sainte et pure l'union conjugale, et concluoit très-sagement que le meilleur moyen d'atteindre ce but, étoit de prendre d'abord pour base une affection réciproque.

Blifil dissipa bientôt le chagrin qu'éprouvoit son oncle d'avoir été trompé, en lui jurant qu'il avoit été trompé lui-même; et ses protestations s'accordoient parfaitement avec les assurances

réitérées de M. Western. Il ne lui restoit plus qu'à déterminer M. Allworthy à renouveler sa demande : difficulté capable d'effrayer un génie moins hardi que le sien ; mais ce jeune homme avoit la conscience de ses talents, et toutes les entreprises dont le succès dépendoit de la ruse lui paroissoient faciles à exécuter.

Il peignit à son oncle l'ardeur de sa flamme et l'espoir de vaincre, par sa persévérance, l'aversion de miss Western. Il demanda que dans une affaire d'où dépendoit le bonheur de sa vie, il lui fût du moins permis d'essayer tous les moyens honnêtes de succès : « A Dieu ne plaise, dit-il, que j'en emploie jamais d'autres ! D'ailleurs, mon cher oncle, si mes tentatives sont infructueuses, vous serez toujours à temps de me refuser votre consentement. » Il insista sur le vif désir que montrait M. Western de conclure le mariage ; il énuméra longuement les torts de Jones, lui imputa tout ce qui étoit arrivé, et finit par dire que ce seroit faire un acte de charité, que de préserver de ses pièges une jeune personne du plus rare mérite.

Thwackum seconda de son mieux ces arguments. Il appuya avec plus de force encore que n'avoit fait Blifil sur le respect dû à l'autorité paternelle. Il attribua les mesures que son élève vouloit prendre, à des principes de religion.

« Oui, dit-il, quoique ce bon jeune homme n'ait mis la charité qu'en dernière ligne, je suis convaincu qu'elle occupe la première et la principale place dans sa pensée. »

Square, s'il eût été présent, n'auroit pas manqué de tenir le même langage, en partant toutefois d'un autre principe. Il auroit découvert dans les vues de Blifil une grande convenance morale; mais il étoit allé rétablir sa santé aux eaux de Bath.

M. Allworthy céda, non sans répugnance, aux sollicitations de son neveu. « Je vous accompagnerai, lui dit-il, à Londres, où vous pourrez user de tous les moyens légitimes pour gagner le cœur de miss Western; mais je vous déclare que je ne consentirai point à ce qu'on lui fasse violence, et que vous ne l'obtiendrez jamais que de son libre aveu. »

Ainsi grace à l'affection de M. Allworthy pour Blifil, l'esprit très-inférieur du neveu l'emporta sur la haute raison de l'oncle; et c'est ainsi que la sensibilité d'un bon cœur met souvent en défaut la prudence de la meilleure tête.

Blifil étant parvenu, contre toute apparence, à obtenir l'agrément de son oncle, s'occupa sans relâche de l'exécution de son projet. Aucune affaire pressante ne retenant M. Allworthy à la campagne, ses préparatifs de voyage furent bien-

tôt faits; il partit pour Londres le jour suivant avec son neveu, et y arriva le soir même où Jones, comme on l'a vu, s'amusoit à la comédie des ingénuités de Partridge.

Le lendemain matin, Blifil alla voir M. Western qui lui fit l'accueil le plus gracieux, et l'assura d'une manière positive, (trop positive peut-être) que Sophie mettroit dans peu le comble à ses vœux. Il ne voulut même pas le laisser partir, qu'il ne l'eût conduit presque de force chez sa sœur.

---

## CHAPITRE VII.

---

M. WESTERN, ACCOMPAGNÉ DE M. BLIFIL, FAIT UNE VISITE A SA SŒUR.

MISTRESS Western faisoit à sa nièce un sermon sur la prudence et sur l'adresse nécessaires dans le mariage, lorsque son frère et M. Blifil entrèrent chez elle avec un peu moins de cérémonie que n'en prescrit l'usage du monde. A la vue de

Blifil, Sophie pâlit d'effroi et pensa s'évanouir. Sa tante, au contraire, rougit de colère, et conservant toute sa présence d'esprit, apostropha l'écuyer en ces termes.

« Mon frère, je suis étonnée de votre conduite. N'apprendrez-vous jamais à observer les règles de la bienséance? Regarderez-vous toujours la maison où vous entrez comme la vôtre, ou comme celle d'un de vos fermiers? Vous imaginez-vous avoir le droit de pénétrer dans l'appartement des femmes de condition, sans respecter la décence, sans vous faire annoncer?

— Que diable me contez-vous-là? On diroit que je vous ai surprise à....

— Point d'équivoques grossières, monsieur; je vous en prie. Vous avez tellement effrayé ma nièce, qu'elle est prête à se trouver mal.... Allez, mon enfant, retirez-vous, et tâchez de reprendre vos sens; car je vois que vous en avez besoin. »

Sophie qui n'avoit jamais reçu d'ordre plus agréable, se hâta de sortir.

« En vérité, ma sœur, vous êtes folle, dit l'écuyer. J'amène ici M. Blifil pour faire sa cour à ma fille, et vous la renvoyez!

— Avec votre permission, mon frère, dans l'état où vous savez que sont les choses, c'est vous-même qui êtes plus que fou de.... j'en demande pardon à M. Blifil; mais il n'ignore pas à

qui il doit imputer cette désagréable réception. Quant à moi, assurément je serai toujours charmée de le voir, et je suis persuadée qu'il auroit eu trop de jugement pour se comporter avec tant d'indiscrétion, s'il n'y avoit été forcé par vous. »

Blifil s'inclina, bégaya et parut interdit. Western ne lui donna pas le temps de commencer une réponse. « Oui, oui, dit-il, j'ai tort, si vous voulez, j'aurai toujours tort; mais, allons, faites revenir ma fille, ou souffrez que M. Blifil aille la trouver. Il est venu pour la voir, et nous n'avons pas de temps à perdre.

— Mon frère, M. Blifil a, je n'en doute point, trop d'esprit pour désirer de revoir ma nièce ce matin, après ce qui s'est passé. Les femmes sont d'une complexion délicate. Nos sens une fois troublés ne recouvrent pas le calme en un moment. Si vous aviez permis que M. Blifil envoyât d'avance offrir ses hommages à ma nièce, et solliciter la faveur de venir lui offrir ses hommages dans l'après-midi, j'aurois pu la décider à le recevoir; mais j'en désespère à présent.

— Je suis très-fâché, madame, dit Blifil, que l'extrême bonté dont m'honore M. Western, et que je ne pourrai jamais assez reconnoître, ait occasioné....

— Eh! monsieur, répondit mistress Western en l'interrompant, ne prenez pas la peine de vous

justifier. Nous savons tous si bien ce qu'il faut penser de mon frère!

— Qu'on pense de moi ce qu'on voudra, dit l'écuyer, peu m'importe; mais quand faut-il qu'il revienne la voir? car songez, je vous le répète, qu'il a fait le voyage de Londres exprès pour cela, ainsi qu'Allworthy.

— Mon frère, quelque message que M. Blifil juge à propos d'envoyer à ma nièce, on le lui remettra; et je suppose qu'elle n'aura besoin des conseils de personne pour y répondre convenablement. Elle ne refusera pas non plus sans doute de recevoir M. Blifil, dans un moment plus opportun.

— De par tous les diables, elle refusera. Tu-dieu! ne savons-nous pas....? Je ne dis rien; mais il y a des gens qui se croient plus sages que tout le monde.... Si j'avois pu agir à ma guise, elle ne se seroit pas enfuie comme elle a déjà fait; et aujourd'hui, je crains à chaque instant d'apprendre qu'elle s'est échappée de nouveau. Quelque imbécile que je paroisse aux yeux de certaines personnes, je sais très-bien qu'elle hait....

— Assez, mon frère, assez, je ne veux point entendre dire du mal de ma nièce. C'est porter atteinte à la considération de ma famille. Ma nièce en est, elle en sera toujours l'honneur, je vous le promets; et je répondrais de la sagesse de sa con-

duite sur toute la réputation dont je jouis dans le monde.... Vous me ferez plaisir, mon frère, de passer chez moi cette après-midi. J'ai à vous entretenir d'une affaire importante. Quant à présent, M. Blifil voudra bien m'excuser, ainsi que vous. Je suis pressée de faire ma toilette.

— Fort bien, mais fixez une heure.

— Je n'en puis fixer aucune. Je vous répète que je vous recevrai dans l'après-midi.

— Que diable veux-tu que j'y fasse, mon garçon ? dit l'écuyer en se tournant vers Blifil. Je ne puis non plus venir à bout d'elle, qu'un basset d'un vieux lièvre. Peut-être sera-t-elle plus traitable cette après-midi.

— Je vois, monsieur, répondit Blifil, que mon malheur est sans remède ; mais je n'oublierai jamais les obligations que je vous ai. »

Il prit alors cérémonieusement congé de mistress Western qui ne fut pas moins cérémonieuse que lui. L'écuyer se retira aussi, jurant entre ses dents que Blifil verroit sa fille dans l'après-midi.

Si M. Western fut peu satisfait de cette entrevue, Blifil le fut encore moins. Le premier n'attribua la mauvaise humeur et le mécontentement de sa sœur qu'à l'incivilité de sa visite ; mais Blifil pénétra un peu mieux le mystère. Deux ou trois mots échappés à mistress Western lui inspiroient des soupçons alarmants ; et il ne se



trompoit pas, comme on le verra dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE VIII.

---

### COMLOT DE LADY BELLASTON ET DE LORD FELLAMAR CONTRE JONES.

L'AMOUR s'étoit trop bien emparé du cœur de lord Fellamar, pour céder sans combat à la brutale violence de M. Western. Le lord, dans la première chaleur de son ressentiment, avoit chargé le capitaine Egglane de porter un cartel à l'écuyer. Le capitaine excéda de beaucoup ses pouvoirs; et il n'auroit pas eu lieu d'en faire usage, si le lord avoit pu le rejoindre le lendemain de la querelle, après son entrevue avec lady Bellaston; mais le fidèle Egglane mit tant de zèle à s'acquitter de sa commission, que n'étant parvenu, malgré l'activité de ses recherches, à découvrir la demeure de l'écuyer que le soir fort tard, il passa toute la nuit dans une taverne voisine, pour

être sûr de ne pas le manquer dans la matinée; et de cette façon il ne reçut point le contre-ordre que le lord avoit envoyé chez lui.

Le lendemain du jour destiné à l'enlèvement de Sophie, lord Fellamar, ainsi qu'on l'a dit, fit une visite à lady Bellaston. Elle lui conta tant de traits de la bizarrerie de M. Western, qu'il vit clairement combien il avoit eu tort de s'offenser de ses propos, n'ayant surtout que des vues honorables sur sa fille. Il peignit à lady Bellaston la violence de sa passion. Cette dame entra aussitôt dans ses intérêts, et ranima son courage par l'assurance positive que sa demande seroit favorablement accueillie des principaux membres de la famille et du père lui-même, quand revenu à la raison, il en connoîtroit les avantages. « Je ne vois, dit-elle, qu'un obstacle à l'accomplissement de vos vœux; c'est le jeune aventurier dont je vous ai déjà parlé. Quoique ce soit un misérable, un vagabond, il a trouvé le secret, je ne sais comment, de se procurer des habits passables, et de jouer le rôle d'un homme comme il faut. Pour l'amour de ma cousine, j'ai tâché de découvrir sa demeure, et j'en suis venue à bout. Milord, ajouta-t-elle après lui avoir donné son adresse, un tel rival n'est pas digne de vos coups. Ne vous seroit-il pas possible d'imaginer quelque moyen de le faire *presser* et conduire à bord d'un

vaisseau ? Ni la loi, ni la conscience ne s'opposent à ce projet. Car le vaurien, quoique bien mis, n'en est pas moins, je vous le jure, un mauvais sujet aussi bon pour la *presse*<sup>1</sup>, qu'aucun de ceux qu'on ramasse dans les rues. Sous le rapport de la conscience, c'est un acte presque méritoire de préserver une jeune personne de sa ruine. Je dis plus, vous rendrez service au jeune drôle; car à moins que par malheur il ne réussisse auprès de ma cousine, vous le sauverez probablement de la potence, et peut-être lui fournirez-vous l'occasion de faire sa fortune d'une manière honnête. »

Lord Fellamar remercia sincèrement lady Bellaston de la part qu'elle daignoit prendre à une affaire, au succès de laquelle il attachoit le bonheur de sa vie. Il lui dit qu'il ne voyoit dans le moment aucune objection contre le projet de la *presse*, et qu'il alloit s'occuper de le mettre à exécution. Il la conjura ensuite de vouloir bien communiquer sans délai ses propositions à la famille, qu'il laissoit, ajouta-t-il, maîtresse de régler à son gré tous les arrangements de fortune. Enfin, après mille brûlantes protestations d'amour pour miss Western, il prit congé de lady Bellaston. Elle ne le laissa point partir sans lui recommander instamment d'épier les démarches de Jones, et de

<sup>1</sup> Enrôlement forcé des matelots, en Angleterre.

Trad.

le mettre au plus vite dans l'impuissance de rien entreprendre contre Sophie.

Mistress Western en arrivant à Londres, envoya faire ses compliments à lady Bellaston. Celle-ci n'eut pas plus tôt reçu son message qu'elle vola chez sa cousine, ravie de l'occasion favorable et inespérée que le sort lui offroit; car elle aimoit beaucoup mieux avoir affaire à une femme sensée qui connoissoit le monde, qu'à un campagnard qu'elle qualifioit de Hottentot, quoique dans le fait elle ne craignit point d'essuyer un refus de sa part.

Après un court échange de politesses entre les deux dames, lady Bellaston fit sa proposition qui fut presque aussitôt acceptée qu'entendue. Au nom du lord Fellamar, la joie colora les joues de mistress Western, et quand elle apprit l'ardente passion de ce seigneur pour sa nièce, la nature sérieuse de sa démarche, la générosité de ses offres, elle exprima en termes formels une complète satisfaction.

De propos en propos, les deux cousines vinrent à parler de Jones. Elles déplorèrent avec amertume le fatal amour dont elles convinrent l'une et l'autre que Sophie étoit éprise pour ce jeune homme. Mistress Western l'attribua à la folle conduite de son frère. « J'ai cependant, dit-elle, beaucoup de confiance dans la raison de ma nièce.

Elle ne renonceroit pas à son inclination en faveur de Blifil ; mais je ne doute point qu'elle n'en fasse sans peine le sacrifice à un lord charmant qui lui apporte un titre et des biens considérables. Il faut d'ailleurs lui rendre justice. Entre nous, ce Blifil est un malotru, une espèce d'ours mal léché, comme sont, vous le savez, ma chère, tous les gentilshommes campagnards. Il n'a pour recommandation que son argent.

— En ce cas, dit lady Bellaston, je suis moins surprise du goût de ma cousine ; car Jones, vous pouvez m'en croire, est d'une figure très-agréable. Il possède en outre une qualité qui, au dire des hommes, leur sert beaucoup auprès de nous. Qu'allez-vous penser, mistress Western ?.... Je vais sûrement vous faire rire, et je puis à peine vous conter la chose, tant j'en ris moi-même.... Croiriez-vous que le jeune fat a eu l'audace de me parler d'amour ? Si vous en doutez, en voici la preuve écrite de sa main. » Elle lui remit la lettre contenant la proposition de mariage. Pour peu que le lecteur l'ait oubliée, il la trouvera dans le quinzième livre de cette histoire.

« En vérité, vous me confondez, dit mistress Western. Voilà un merveilleux trait d'impudence. Avec votre permission, je pourrais tirer parti de cette lettre.

— Vous êtes libre d'en faire l'usage qu'il vous

conviendra. Cependant je voudrais qu'on ne la montrât qu'à miss Western, et encore si les circonstances l'exigent.

— Fort bien ; et dites-moi, comment traitâtes-vous le téméraire ?

— Pas en mari. Je ne suis point mariée, je vous le jure, ma chère. J'ai goûté une fois, vous le savez, les douceurs du mariage, et je pense que c'est bien assez pour une femme raisonnable. »

Lady Bellaston jugea que cette lettre produiroit sur Sophie un effet défavorable à son amant, et elle se sentit encouragée à s'en dessaisir, tant par l'espoir du prochain éloignement de Jones, que par la certitude qu'elle avoit acquise de l'entier dévouement d'Honora à ses intérêts.

On pourra s'étonner qu'ennemie jurée de Sophie, elle pressât avec tant d'ardeur un mariage si avantageux pour sa cousine ; mais qu'on prenne la peine de consulter le livre de la nature humaine ; on y trouvera écrit, vers la dernière page, et en caractères presque illisibles, que les femmes, malgré le despotisme de la plupart des mères et des tantes, lorsqu'il s'agit de mariage, regardent comme un tel malheur d'être contrariées dans leurs penchants amoureux, qu'elles n'imaginent pas un plus puissant motif de ressentiment. On y verra encore, à peu près au même endroit, qu'une femme qui a joui du plaisir d'avoir un

homme en sa possession, aimeroit mieux se donner au diable, que de le laisser passer dans les bras d'une autre.

Si l'on n'est pas content de ces raisons, nous ne saurions expliquer autrement la conduite de lady Bellaston, à moins de la supposer gagnée par le lord Fellamar : ce que nous n'avons aucun sujet de penser.

Telle étoit l'affaire dont mistress Western se dispoit à entretenir sa nièce. Elle y prépara son esprit par des réflexions sur la folie de l'amour, et sur la sagesse de ces contrats en bonne forme où une fille se donne pour de l'argent, quand son frère et Blifil l'interrompirent brusquement, comme on l'a vu plus haut. De là le froid accueil qu'elle fit au dernier. L'écuyer, suivant son usage, l'interpréta tout de travers ; mais Blifil, beaucoup plus clairvoyant, en soupçonna la véritable cause.

---

---

## CHAPITRE IX.

---

### VISITE DE JONES A MISTRESS FITZ-PATRICK.

ON sera peut-être bien aise d'aller retrouver avec nous M. Jones. A l'heure dite il se rendit chez mistress Fitz-Patrick. Avant de rapporter l'entretien qu'ils eurent ensemble, il est à propos, selon notre méthode, de revenir un peu sur nos pas, et d'expliquer l'apparente inconséquence de cette dame qui, après avoir changé de logement dans l'unique dessein d'éviter Jones, avoit, comme on l'a dit, recherché adroitement une entrevue avec lui.

Le simple récit de ce qui s'étoit passé la veille suffira pour éclaircir ce mystère. Mistress Fitz-Patrick instruite par lady Bellaston que son oncle Western étoit à Londres, alla lui rendre ses devoirs dans son logement à Piccadilly. Il la reçut de la manière la plus brutale, et poussa l'indignité jusqu'à la menacer de la mettre à la porte à coups de pied. Un vieux serviteur de mistress



Western, qui la connoissoit de longue main, la mena ensuite chez sa tante. Celle-ci lui fit un accueil plus poli, mais non pas plus tendre ; ou pour mieux dire la rudoya d'une autre façon. En un mot, mistress Fitz-Patrick sortit de chez l'une et l'autre, bien convaincue que son projet de réconciliation avec sa famille avoit entièrement échoué, et qu'elle devoit renoncer pour jamais à l'espoir d'atteindre le but qu'elle s'étoit proposé. Dès lors le désir de la vengeance remplit seul son cœur ; et dans cette disposition, la rencontre qu'elle fit de Jones à la comédie lui parut une excellente occasion de satisfaire son ressentiment.

On se souvient d'avoir vu dans le récit de ses aventures, que mistress Western s'étoit prise autrefois à Bath d'une belle passion pour M. Fitz-Patrick, et que le dépit d'avoir été sa dupe étoit aux yeux de mistress Fitz-Patrick la source de l'implacable haine que sa tante nourrissoit contre elle. Il lui sembla donc très-vraisemblable que la bonne dame recevroit aussi volontiers les hommages de Jones, qu'elle avoit reçu autrefois ceux de l'Irlandois. L'avantage de la figure étoit évidemment du côté de Jones ; et elle pensoit (sans qu'on puisse dire à quel point elle avoit raison), que le progrès de l'âge chez sa tante étoit moins contraire que favorable à son dessein.

Aussitôt que Jones fut arrivé chez mistress Fitz-Patrick, elle lui témoigna le désir de lui être utile, persuadée, dit-elle, que ce seroit aussi rendre service à sa cousine. Elle s'excusa ensuite de son manquement de parole, et lui apprit en quelles mains étoit Sophie, croyant qu'il l'ignoroit. Enfin, selon le plan qu'elle avoit conçu, elle lui conseilla d'offrir de feints hommages à la vieille tante, pour se procurer un accès facile auprès de la jeune nièce, et l'instruisit en même temps du succès que M. Fitz-Patrick avoit dû jadis à un pareil stratagème.

Jones la remercia de ses intentions obligeantes ; mais il ne dissimula pas son peu de confiance dans la réussite du plan qu'elle lui proposoit. « Mistress Western, dit-il, connoît ma passion pour sa nièce, et elle ignoroit celle de M. Fitz-Patrick pour vous. J'ai d'ailleurs tout lieu de penser que miss Western se refuseroit à une semblable supercherie, par une invincible horreur de toute espèce de fausseté, et par le profond respect qu'elle porte à sa tante. »

Mistress Fitz-Patrick fut un peu blessée de cette réponse. C'étoit en effet, de la part de Jones, une inadvertance, ou un manque de politesse dont il ne se seroit pas rendu coupable, si le plaisir qu'il prenoit à louer sa maîtresse ne lui avoit ôté la faculté de réfléchir ; car dans sa bouche

l'éloge d'une des cousines ressembloit trop à la critique de l'autre.

« Je ne crois pas, monsieur, répartit avec quelque chaleur mistress Fitz-Patrick, qu'il y ait rien de plus aisé que de tromper par des protestations d'amour une vieille femme de complexion amoureuse; et, (j'en demande pardon à ma tante) il n'y en eut jamais une plus inflammable qu'elle. Ne pouvez-vous pas feindre que le désespoir d'obtenir la main de sa nièce, puisqu'elle est promise à Blifil, vous a fait tourner vos vues vers elle? Quant à ma cousine Sophie, je ne saurois m'imaginer qu'elle soit assez folle pour éprouver à ce sujet le moindre scrupule, ou pour trouver mauvais qu'on punisse une de ces mégères que la loi devoit châtier des maux sans nombre qu'elles attirent sur leurs familles, par leurs passions tragi-comiques. Moi qui vous parle, je ne fus pas si timorée; et cependant j'ose dire, sans craindre d'offenser Sophie, que sa cousine déteste autant qu'elle-même le mensonge. Pour ce qui est de ma tante, je ne pense pas lui devoir du respect, et elle n'en mérite point. Au reste, monsieur, je vous ai donné mon avis. Si vous refusez de le suivre, j'en aurai moins bonne opinion de votre jugement... Voilà tout. »

Jones s'aperçut de la faute qu'il avoit commise et tâcha de la réparer; mais il ne fit que balbu-

tier et se perdit dans un dédale d'absurdités et de contradictions. A dire vrai, il vaut souvent mieux se résigner à subir les conséquences d'une première bévue, que de chercher à y remédier ; car d'ordinaire plus on fait d'efforts pour se tirer du borbier, plus on s'y enfonce ; et il se trouve peu de gens qui montrent en pareille occasion la même indulgence que mistress Fitz-Patrick. « Monsieur, dit-elle à Jones en souriant, cessez de vous excuser ; je pardonne volontiers à un amant sincère tous les torts qui naissent de sa passion pour sa maîtresse. »

Elle lui renouvela ensuite sa proposition, et n'oublia, pour la faire valoir, aucun des arguments que son imagination put lui fournir. Transportée de fureur contre sa tante, elle ne connoissoit pas de plus douce jouissance que de la couvrir de ridicule ; et en véritable femme, elle ne voyoit point d'obstacle à l'exécution de son plan favori.

Jones persista néanmoins dans le refus de tenter une entreprise dont le succès lui sembloit impossible. Il comprit aisément les motifs qui rendoient mistress Fitz-Patrick si pressante. Il lui dit qu'il ne nioit point son tendre et vif attachement pour Sophie, mais qu'il sentoit que l'inégalité de leurs positions respectives ne lui permettoit pas d'espérer qu'une personne si accomplie

daignât abaisser ses regards sur un jeune homme trop peu digne d'elle. Il protesta même qu'à peine désirait-il qu'elle eût tant de condescendance. Il finit par une profession de sentiments généreux que nous n'avons pas pour le moment le loisir d'insérer ici.

Il y a quelques jolies femmes (car nous n'osons nous exprimer d'une manière trop générale), en qui l'égoïsme domine à tel point qu'elles rapportent tout à elles-mêmes. Comme la vanité seule les anime, elles sont toujours prêtes à s'emparer des louanges qui frappent leurs oreilles et à se les approprier, quoiqu'elles n'en soient pas l'objet. Fait-on en la présence de ces dames l'éloge d'une autre femme ? elles ne manquent pas de se l'appliquer, souvent même de l'amplifier à leur profit. Si, par exemple, on vante sa beauté, son esprit, ses graces, son enjouement, combien, à leur avis, ne doit-on pas les priser davantage, elles qui possèdent ces qualités dans un degré bien supérieur !

Il n'est pas rare qu'un homme se recommande auprès d'elles, en louant une autre femme. Exprime-t-il l'ardeur et le dévouement que lui inspire sa maîtresse ? Ah ! disent-elles, quel amant ce seroit pour nous qu'un homme capable d'aimer avec tant de passion une personne d'un mérite inférieur au nôtre ! Quelque étranges que puissent paroître ces mouvements du cœur féminin, nous

en avons vu de nombreux exemples, et mistress Fitz-Patrick nous en offre un des plus frappants. Elle commençoit, en ce moment, à éprouver pour Jones un sentiment dont elle comprit plus tôt la nature, que n'avoit fait autrefois la pauvre Sophie.

La beauté parfaite dans l'un et l'autre sexe a, sans contredit, un attrait plus irrésistible qu'on ne l'imagine communément. Bien des gens, à la vérité, se contentent d'un moindre lot; semblables à des enfants qui répètent une leçon sans y rien comprendre, ils apprennent par routine à mépriser les agréments extérieurs, et à mettre un grand prix à des charmes plus solides. Cependant nous avons toujours observé qu'à l'approche d'une beauté accomplie, ces charmes plus solides pâlissent, comme les étoiles, au lever du soleil.

Lorsque Jones eut fini ses exclamations dont plusieurs n'auroient pas été déplacées dans la bouche du tendre et magnanime Orondate, mistress Fitz-Patrick détourna les yeux qu'elle avoit tenus quelque temps fixés sur lui, et les baissant vers la terre. « Que je vous plains, M. Jones! s'écria-t-elle. Faut-il que vous brûliez d'une si vive flamme pour une personne qui s'y montre insensible! Je connois ma cousine mieux que vous, M. Jones, et je dois dire, qu'une femme qui ne

paie d'aucun retour un tel amant et une telle passion, est indigne de l'un et de l'autre.

— Sûrement, madame, vous ne pouvez penser.....

— Penser.... je ne sais ce que je pense.... Il y a, ce me semble, dans le véritable amour quelque chose qui tient de la magie. Peu de femmes ont le bonheur de trouver ce sentiment chez les hommes ; moins encore savent l'apprécier lorsqu'elles l'y trouvent. Je n'ai de ma vie entendu un si noble langage, et j'ignore comment il se fait qu'on est forcé de vous croire. Ah ! il faudroit être bien injuste pour dédaigner un pareil mérite ! »

Le ton et l'air dont mistress Fitz-Patrick prononça ces mots firent naître dans l'esprit de Jones un soupçon que nous ne nous soucions pas d'expliquer trop clairement. Au lieu de lui répondre, il voulut prendre congé d'elle, en disant qu'il craignoit de l'avoir fatiguée par la longueur de sa visite.

« Point du tout, monsieur, répartit mistress Fitz-Patrick ; je vous plains sincèrement, M. Jones, oui très-sincèrement. Mais puisque vous êtes si pressé de me quitter, réfléchissez au projet dont je vous ai parlé ; je suis sûre que vous l'approuverez. Revenez me voir le plus tôt que vous le pourrez, demain matin, si vous voulez,

ou du moins dans l'après-midi : je serai chez moi toute la journée. »

Jones, après de nouveaux témoignages de reconnaissance, se retira respectueusement. Mistress Fitz-Patrick ne put s'empêcher de lui adresser pour adieu un regard qu'il dut comprendre, pour peu qu'il eût quelque intelligence du langage des yeux. Ce regard l'affermait dans la résolution de ne plus retourner chez elle. On ne saurait nier que notre ami n'eût à se reprocher plus d'une foiblesse ; mais alors sa Sophie absorboit tellement toutes ses pensées, qu'aucune femme sur la terre n'aurait pu, ( nous le croyons du moins ) le rendre un moment infidèle.

Cependant la fortune, toujours contraire à ses vœux, le voyant déterminé à ne pas lui fournir une nouvelle occasion de le tourmenter, résolut de tirer de celle-ci tout le parti possible, et suscita l'incident que nous allons raconter d'un ton convenable à la nature tragique du sujet.

---



---

CHAPITRE X.

---

## CONSÉQUENCES DE LA VISITE PRÉCÉDENTE.

ON n'a pas oublié la lettre que mistress Western remit à M. Fitz-Patrick. L'Irlandois instruit par ce moyen du lieu où étoit sa femme, retourna directement à Bath et en repartit le lendemain pour Londres.

Nous avons déjà fait connoître en plus d'une rencontre le caractère jaloux de ce gentilhomme; on voudra bien se souvenir des soupçons qu'il conçut à Upton sur le compte de Jones, quand il le trouva dans la chambre de mistress Waters. Quoique l'in vraisemblance lui en eût été démontrée sur-le-champ d'une manière péremptoire, le brillant éloge de Jones écrit de la main de sa femme, lui donna lieu de réfléchir qu'elle étoit aussi en même temps à la même auberge. Ce rapprochement fit naître, dans un esprit naturellement peu lucide, une confusion d'idées qui enfanta le monstre aux yeux verts peint par Shakespeare dans sa tragédie d'Othello.

Or, comme notre gentilhomme s'informoit dans la rue de la demeure de sa femme, et qu'on venoit de la lui indiquer, Jones, par malheur, sortoit de chez elle.

Fitz-Patrick ne le reconnut pas d'abord. Toutefois, voyant un jeune homme bien mis sortir de chez sa femme, il alla droit à lui, et lui demanda ce qu'il avoit été faire dans cette maison. « Vous ne pouvez nier, dit-il, que vous n'y soyez entré, puisque je vous en ai vu sortir. »

Jones répondit tout simplement qu'il venoit d'y rendre visite à une dame.

« Quelle affaire avez-vous avec cette dame ? répartit Fitz-Patrick. »

Jones reconnaissant, à ne pouvoir s'y méprendre, la voix, les traits et jusqu'à l'habit du personnage. « Ah ! mon bon ami, s'écria-t-il, donnez-moi la main. J'espère qu'il ne vous reste pas de rancune contre moi, au sujet d'une petite méprise déjà si ancienne.

— Sur mon ame, monsieur, je ne connois ni votre nom, ni votre figure.

— Je n'ai pas non plus le plaisir de savoir votre nom ; mais je me souviens très-bien de votre figure, pour vous avoir vu à Upton, où nous eûmes ensemble une assez sotte querelle ; si elle ne vous semble pas finie, nous allons, s'il vous plaît, la terminer le verre en main.

— Vous m'avez vu à Upton ? Ah ! parbleu, je crois que vous vous nommez Jones ?

— C'est vrai.

— Sur mon ame, vous êtes justement l'homme que je cherchois. Oui, je vais aller boire une bouteille de vin avec vous ; mais auparavant, monsieur le coquin, recevez ce coup de poing ; et sur mon ame, si vous ne m'en rendez pas raison, je vous en donnerai un second. » En même temps il tira son épée et se mit en garde ; car tout son savoir se bornait à l'art de l'escrime.

Jones fut un peu étourdi d'une attaque si imprévue ; mais, recouvrant aussitôt sa présence d'esprit, il se prépara au combat. Quoique novice dans le métier des armes, il chargea avec vigueur son adversaire, écarta adroitement son épée et lui enfonça la moitié de la sienne dans le corps ; Fitz-Patrick ne se sentit pas plus tôt blessé qu'il recula quelques pas, laissa tomber la pointe de son épée vers la terre, et s'appuyant dessus : « J'en ai assez, dit-il, je suis un homme mort.

— J'espère que non, répartit Jones ; mais quelles que soient les suites de votre blessure, vous conviendrez que vous ne pouvez les imputer qu'à vous-même. »

A l'instant plusieurs hommes de mauvaise mine se précipitèrent sur Jones et se saisirent de lui. Il leur dit qu'il n'avoit nul dessein de faire

résistance, et les pria seulement de prendre soin du blessé.

« Oh ! répondit l'un d'eux, le blessé n'a pas grand besoin de soins. Je crois qu'il lui reste peu d'heures à vivre. Pour vous, monsieur, vous avez encore un bon mois devant vous.

— Dieu me damne, Jacques, dit un second, il a mis obstacle à son voyage. Le voilà maintenant destiné pour un autre port. »

Le pauvre Jones fut en butte à mille plaisanteries semblables de la part de ces hommes qui étoient des bandits payés par lord Fellamar. Ils l'avoient vu entrer chez mistress Fitz-Patrick et l'attendoient au coin de la rue, quand le malheureux accident arriva.

Le chef de la bande jugea très-sagement qu'il devoit remettre Jones entre les mains du magistrat civil. Il le fit donc conduire dans une maison publique, envoya chercher un constable et le laissa sous sa garde. Le constable voyant un jeune homme très-bien vêtu, et apprenant que l'accident étoit la suite d'un duel, traita son prisonnier avec beaucoup d'égards. A sa prière, il chargea quelqu'un d'aller s'informer de l'état du blessé qu'on avoit déposé dans une taverne et confié aux soins d'un chirurgien. Le messenger rapporta que la blessure étoit mortelle et ne laissoit aucun espoir de salut. Là-dessus le consta-

ble annonça à Jones qu'il ne pouvoit se dispenser de le mener devant un juge de paix.

« J'irai partout où il vous plaira, lui répondit Jones. Peu m'importe le sort qui m'attend. Quoique je sois bien convaincu qu'aux yeux de la loi je ne suis point coupable de meurtre, le sang que j'ai versé n'en est pas moins sur mon cœur un poids insupportable. »

On mena Jones devant un juge de paix; le chirurgien qui venoit de panser M. Fitz-Patrick y comparut, et déposa qu'il croyoit la blessure mortelle. Le prisonnier fut en conséquence conduit à Gate-House <sup>1</sup>. L'heure avancée de la nuit ne permit à Jones d'envoyer chercher Partridge que le lendemain; et comme il ne s'endormit pas avant sept heures du matin, ce ne fut qu'à midi que le pédagogue, vivement alarmé de la longue absence de son maître, en reçut un message qui pensa le faire mourir de douleur.

Il courut à Gate-House tout pâle et tout tremblant; dès qu'il vit Jones, il se mit à déplorer le malheur qui lui étoit arrivé, versant un torrent de larmes, et regardant sans cesse autour de lui avec un air d'effroi; car la nouvelle de la mort de M. Fitz-Patrick venait de se répandre dans la prison, et le superstitieux Partridge craignoit, à chaque instant, de voir apparaître son fantôme.

<sup>1</sup> C'est le nom d'une prison de Londres.

Trad.

Enfin il remit à Jones une lettre de Sophie qu'il tenoit de Black Georges, et qu'il avoit failli oublier.

Jones renvoya tout le monde, brisa précipitamment le cachet de la lettre et lut ce qui suit :

« Vous ne devez d'entendre encore parler de moi, qu'à une circonstance qui me surprend, je l'avoue. Ma tante vient de me montrer une lettre écrite par vous à lady Bellaston, dans laquelle vous lui faites une proposition de mariage. Cette lettre est, j'en suis convaincue, de votre propre main ; ce qui met le comble à mon étonnement, elle est datée du jour même où vous cherchiez à me persuader que vous éprouviez de si vives alarmes à mon sujet. Commentez ce fait comme il vous plaira. Tout ce que je souhaite, c'est que votre nom ne soit plus jamais prononcé devant

« S. W. »

Nous ne pouvons donner une plus juste idée de la situation présente de Jones et de ses cruelles angoisses, qu'en disant que Twackum lui-même en auroit presque eu pitié. Quelque profond que soit l'abîme de malheur où il est tombé, nous l'y laisserons pour le moment, à l'exemple de son bon génie (s'il est vrai qu'il en eût un), et nous terminerons ici le seizième livre de notre histoire.

---

---

## LIVRE XVII.

CONTENANT TROIS JOURS.

---

### CHAPITRE PREMIER.

---

ESPÈCE D'INTRODUCTION.

QUAND un auteur comique a rendu ses principaux personnages aussi heureux qu'il l'a pu, ou qu'un auteur tragique a conduit les siens au dernier degré de l'infortune, tous deux sont satisfaits, tous deux croient leur tâche remplie.

Il faut convenir que si le ciel nous eût donné du penchant au tragique, nous serions bien près du but; car le diable, ou le plus habile de ses représentants sur la terre, auroit peine à inventer pour Jones de plus rudes tourments que ceux auxquels nous l'avons laissé en proie dans le chapitre précédent; et une femme de bon natu-

rel ne sauroit guère souhaiter à sa rivale plus d'affliction que Sophie ne doit en éprouver en ce moment. Que manqueroit-il donc pour compléter la tragédie ? un meurtre ou deux, et quelques sentences philosophiques.

Mais tirer nos deux amants de leur cruelle position, les sauver du désespoir et les conduire enfin dans le port du bonheur, semble une entreprise beaucoup plus difficile, si difficile en effet que nous n'osons la tenter. Quant à Sophie, il est à peu près certain que nous lui trouverons tôt ou tard un parti sortable, soit Blifil, soit le lord Fellamar, ou quelque autre : mais que faire du pauvre Jones ? Victime d'une imprudence qui, tout excusable qu'elle peut paroître aux yeux du monde, n'en met pas moins sa vie dans un péril imminent, il est à présent si malheureux, si dépourvu d'amis, si accablé d'ennemis, que nous désespérons presque de son salut ; et nous pensons que ceux de nos lecteurs qui aiment à voir des exécutions, n'ont pas un instant à perdre, pour s'assurer une bonne place à Tyburn.

Malgré l'affection qu'on a lieu de nous supposer pour ce mauvais sujet dont nous avons, par malheur, fait notre héros, nous promettons solennellement de ne lui prêter aucun de ces secours surnaturels qui sont toujours à notre disposition, dans les circonstances importantes. Si



donc notre ami ne trouve pas quelque moyen naturel de sortir de l'abîme où il est plongé, nous ne ferons violence en sa faveur, ni à la vérité, ni à la dignité de l'histoire. Il nous en coûteroit moins d'avoir à raconter sa fin tragique à Tyburn (catastrophe assez probable), que de démentir notre véracité habituelle, ou de choquer la croyance du lecteur.

Les anciens avoient à cet égard un grand avantage sur les modernes. Leur mythologie qui trouvoit dans l'esprit du vulgaire une foi plus vive qu'aucune religion de nos jours, leur offroit sans cesse la facilité de secourir un personnage favori. L'écrivain avoit sous la main des dieux prêts à le servir; et plus ses inventions étoient extraordinaires, plus elles causoient de surprise et de plaisir au crédule lecteur. Il lui étoit plus aisé de transporter son héros d'un pays, ou même d'un monde dans un autre, qu'à un auteur moderne de tirer le sien de prison.

Les Arabes et les Persans qui croyoient fermement, sur l'autorité du Coran, à l'existence des fées et des génies, jouissoient du même privilège dans la composition de leurs contes. Mais tous ces secours nous manquent, et nous sommes réduit aux seuls moyens naturels. Voyons pourtant l'usage que nous en pourrons faire en faveur de Jones; quelle que soit déjà son infortune, une

voix secrète nous murmure à l'oreille qu'il ne connoît pas le plus grand de ses malheurs, et qu'un arrêt encore enfermé dans le livre mystérieux du destin, le menace d'une calamité telle, qu'il n'en a point éprouvé jusqu'ici de semblable.

---

## CHAPITRE II.

---

### RECONNOISSANCE ET GÉNÉROSITÉ DE MISTRESS MILLER.

M. ALLWORTHY et mistress Miller commençoient à déjeuner, lorsque Blifil qui étoit sorti de très-bonne heure rentra, et se mit à table avec eux.

A peine fut-il assis : « Bon Dieu ! mon cher oncle, s'écria-t-il, devineriez-vous ce qui est arrivé ? Je n'ose, en vérité, vous le dire, de peur que le souvenir des bontés dont vous avez comblé un mauvais sujet, ne vous contriste le cœur.

— De quoi s'agit-il, mon enfant ? Je crains d'avoir eu plus d'une fois des bontés pour de mau-

vais sujets; mais la charité n'adopte pas les vices de ceux qu'elle soulage.

— O monsieur, ce n'est pas sans une secrète inspiration de la Providence que vous vous êtes servi du mot d'adoption. Votre fils adoptif, monsieur, ce Jones, ce misérable que vous avez nourri dans votre sein, vient de se montrer le plus grand des scélérats.

— Par tout ce qu'il y a de sacré sur la terre, cela est faux! s'écria mistress Miller. M. Jones n'est point un scélérat; c'est le meilleur jeune homme qui existe; et si tout autre que vous l'eût appelé scélérat, je lui aurois jeté cette eau bouillante au visage. »

M. Allworthy parut étonné d'un tel emportement. « Monsieur, dit mistress Miller sans lui laisser le temps de parler, j'espère que vous ne vous fâcherez point contre moi. Je ne voudrois pour rien au monde vous offenser; mais je n'ai pu souffrir, je l'avoue, d'entendre traiter ainsi M. Jones.

— Je suis, madame, un peu surpris, répondit Allworthy d'un ton grave, de vous voir prendre avec tant de chaleur la défense d'un garnement que vous ne connoissez pas.

— Ah! monsieur, je le connois, oui je le connois. Il faudroit que je fusse la plus ingrate des femmes pour le renier. Il a été mon sauveur et

celui de ma petite famille. Nous devons tous le bénir tant que nous vivrons ; et puisse le ciel le bénir aussi, et changer le cœur de ses ennemis ; car je sais, et je vois qu'il en a de bien perfides.

— Vous m'étonnez de plus en plus, madame. Sans doute vous vous trompez. Il est impossible que vous ayez de pareilles obligations au jeune homme dont parle mon neveu.

— Pardonnez-moi, monsieur, je lui ai les plus grandes, les plus sensibles obligations. Il a été, je le répète, mon sauveur et celui des miens. Croyez-moi, monsieur, on l'a calomnié, grossièrement calomnié auprès de vous, j'en suis sûre ; autrement vous qui êtes la bonté, la justice même, pourriez-vous, après l'éloge que vous m'avez fait souvent du caractère et des sentiments de ce malheureux enfant, pourriez-vous pousser le mépris pour lui jusqu'à le traiter de garnement ? O mon respectable ami, vous ne lui feriez pas cette injure, si vous l'aviez entendu, comme moi, parler en termes si touchants, de vos vertus, de votre générosité, de sa reconnaissance. Il ne prononce votre nom qu'avec une sorte d'adoration. Je l'ai vu dans cette chambre où nous sommes, appeler à genoux sur votre tête les bénédictions du ciel. Ma petite Betsy ici présente m'est bien chère : et pourtant je n'ai pas plus de tendresse pour elle qu'il n'en a pour vous.

— Je vois, monsieur, dit Blifil à son oncle avec ce ricanement dont le diable enlaidit la figure de ses favoris, je vois que mistress Miller le connoît en effet. Vous apprendrez bientôt, je pense, qu'elle n'est pas ici la seule personne qu'il ait entretenue de vous. Quant à moi, je juge par quelques traits qui sont échappés à madame, qu'il ne m'a point épargné dans ses propos; mais je lui pardonne.

— Que le ciel vous pardonne aussi, reprit mistress Miller. Nous avons tous fait assez de fautes pour avoir besoin de sa miséricorde.

— Vraiment, mistress Miller, dit Allworthy, je suis blessé de votre manque d'égard pour mon neveu. Les réflexions que vous vous permettez sur son compte n'ont pu vous être suggérées que par ce détestable sujet; et elles augmenteroient, s'il étoit possible, mon ressentiment contre lui. Sachez, mistress Miller, que mon neveu a toujours été le plus zélé défenseur de celui dont vous épousez la cause : c'est moi qui vous le dis; et sur ma parole, vous vous étonnerez, j'espère, que le misérable ait poussé si loin la bassesse et l'ingratitude.

— On vous a trompé, monsieur; quand il ne me resteroit qu'un souffle de vie, je dirois qu'on vous a trompé : et que le ciel pardonne, je le répète, à ceux qui ont surpris votre religion. Je ne

prétends pas que ce jeune homme soit sans défauts; mais ces défauts tiennent à la légèreté de son âge : il peut s'en corriger, il s'en corrigera, j'en réponds : et d'ailleurs il les rachète amplement par de rares qualités. Jamais la nature n'a formé un cœur plus humain, plus tendre, plus honnête que le sien.

— En vérité, mistress Miller, vous me surprenez au dernier point.

— O monsieur, vous croirez tout ce que je vous ai dit, oui vous le croirez; et quand vous aurez entendu le récit que je vais vous faire (car je ne vous tairai rien), loin de me savoir mauvais gré de prendre sa défense, vous conviendrez (je connois trop votre justice pour en douter), que je serois la plus méprisable et la plus ingrate des créatures si je gardois le silence.

— Eh bien ! madame, je serai charmé de vous entendre justifier une conduite qui me paroît avoir besoin d'excuse. Mais, madame, laissez parler mon neveu, sans l'interrompre davantage. On peut juger par son début qu'il venoit nous apprendre une nouvelle assez importante. Peut-être servira-t-elle à vous guérir de l'erreur où vous êtes. »

Mistress Miller promit de se taire, et M. Blifil continua ainsi :

« Si vous croyez, monsieur, devoir excuser la malhonnêteté de mistress Miller, je lui pardonnerai volontiers ce qui ne regarde que moi. Il me semble pourtant que votre bonté pour elle méritoit de sa part un autre retour.

— C'est bon, mon enfant, dit Allworthy; mais que venez-vous nous annoncer? Qu'a-t-il fait de nouveau?

— Ce qu'il a fait? N'en déplaise à mistress Miller, je suis désolé d'avoir à vous en instruire; et vous ne l'auriez pas su par moi, si ce n'étoit un fait public qu'il est impossible de cacher à personne. En un mot, il a tué un homme; je ne dirai point assassiné; car il peut se faire que les tribunaux n'en jugent pas ainsi; et je le souhaite pour l'amour de lui. »

Allworthy, saisi d'horreur, leva les yeux au ciel, puis se tournant vers mistress Miller : « Eh bien ! madame, que direz-vous maintenant ? »

— Hélas ! monsieur, que de ma vie je n'ai éprouvé une plus vive affliction. Si le fait est vrai, je suis convaincue que son adversaire, quel qu'il soit, avoit tort. Dieu sait que cette ville abonde en scélérats qui font métier de chercher querelle aux jeunes gens comme il faut. L'insulte a dû être bien grave pour qu'il se soit porté à cette extrémité; car c'est le jeune homme le plus

modéré, le plus doux que j'aie jamais logé chez moi. Il étoit aimé de tous mes locataires et de tous les habitants du voisinage. »

Tandis qu'elle s'abandonnoit de la sorte à la sensibilité de son cœur, un coup violent frappé à la porte l'interrompit soudain. Persuadée qu'il arrivoit une visite à M. Allworthy, elle se hâta de sortir, emmenant sa chère Betsy dont les yeux s'étoient remplis de larmes au récit de la triste aventure de Jones. Il avoit gagné par ses caresses l'affection de cette enfant; il l'appeloit sa petite femme, lui donnoit des joujoux, et passoit souvent des heures entières à jouer avec elle.

Quelques lecteurs aimeront peut-être ces petits détails que nous rapportons à l'exemple de l'historien Plutarque, un de nos plus illustres confrères. Ceux à qui ils paraîtront trop communs nous les pardonneront (du moins nous l'espérons), en faveur de la sobriété avec laquelle nous avons coutume de nous les permettre.

---



---

CHAPITRE III.

---

VISITE DE M. WESTERN. RÉFLEXIONS SUR L'AUTORITÉ  
PATERNELLE.

MISTRESS Miller ne faisoit que de sortir, quand M. Western entra, tout ému d'une dispute qu'il venoit d'avoir en bas avec ses porteurs. Ceux-ci qui l'avoient pris aux *Colonnes d'Hercule*, le regardant comme un oiseau de passage, et encouragés d'ailleurs par sa générosité (car il leur avoit donné six pences pour boire), eurent l'effronterie de lui demander encore un schelling : ce qui le mit dans une telle fureur qu'il vomit contre eux mille imprécations, et arriva en jurant que tous les habitants de Londres ressembloient aux gens de cour, et ne songeoient qu'à piller les gentilshommes de province. « Dieu me damne, ajouta-t-il, si je rentre jamais dans leurs maudites civières à bras. J'aimerois mieux aller à pied par la pluie. Ils m'ont plus secoué dans l'espace d'un

mille, que ne l'auroit fait mon *Briscombille* bai-brun dans une longue chasse au renard. »

Quand sa colère fut calmée sur ce point, elle se ranima sur un autre. « Voilà, dit-il, voilà une belle affaire qui se prépare. Les chiens ont pris le change. Nous croyions chasser un renard, et morbleu ce n'est qu'un blaireau.

— De grace, mon bon voisin, dit Allworthy, laissez là vos métaphores, et parlez un peu plus clairement.

— Eh bien donc, pour vous parler clairement, nous n'avions eu affaire jusqu'ici qu'à un chien de bâtard de je ne sais qui ; et voici qu'il se présente un damné fils de lord, qui est peut-être aussi un bâtard. Peu m'importe, je ne m'en soucie guère ; car il n'aura pas ma fille de mon aveu. Ces vilains lords ont ruiné la nation ; mais ils ne me ruineront pas, moi : non, non, ma fortune ne passera pas dans le Hanovre.

— Vous me surprenez beaucoup, mon bon ami.

— Parbleu, je suis aussi surpris que vous. Ma sœur Western m'avoit invité à l'aller voir hier au soir. Je me rends chez elle, et je tombe au milieu d'une chambre remplie de femmes. Il y avoit ma cousine lady Bellaston, et lady Betty, et lady Catherine, et lady je ne sais qui. Dieu me damne si l'on me rattrape dans un pareil chenil.

Tudieu, j'aimerois mieux avoir à mes trousses ma propre meute, comme un certain Actéon qui, suivant l'histoire, fut changé en lièvre et dévoré par ses chiens. Jamais homme ne se vit harcelé de cette façon. Si je me sauvais à droite, l'une me coupoit le chemin; si je m'échappais à gauche, une autre me happoit. — Oh, c'est assurément un des plus grands partis d'Angleterre, s'écrioit une cousine (et il essayoit de la contrefaire). — L'offre est sans contredit très-avantageuse, s'écrioit une autre cousine (car vous saurez qu'elles sont toutes mes cousines, quoique je n'en connoisse pas la moitié). — Certainement, cousin, me disoit la grosse lady Bellaston, il faudroit que vous fussiez fou pour avoir l'idée de refuser un tel parti.

— Maintenant je commence à comprendre. On a fait à miss Western des propositions que les dames de la famille approuvent, mais qui ne sont pas de votre goût.

— De mon goût? Comment diable en seroient-elles? Il s'agit d'un lord; et vous savez que j'ai résolu de n'avoir rien de commun avec les gens de cette clique. N'ai-je pas refusé, uniquement par ce motif, de vendre à l'un d'eux au poids de l'or, un lopin de terre qu'il avoit la fantaisie d'enclore dans son parc? et celui-ci s' imagine que je lui donnerai ma fille! D'ailleurs, ne suis-je

pas lié envers vous ? Et quand j'ai conclu un marché, m'a-t-on jamais vu manquer à ma parole ?

— A cet égard, voisin, je vous en dégage entièrement. Nul traité n'est obligatoire entre deux parties qui n'ont pas, dans le moment, le pouvoir de le conclure, et qui ne sauroient acquérir par la suite celui de l'exécuter.

— Bah ! je vous dis que j'ai le pouvoir de le conclure, et que je l'exécuterai. Venez de ce pas avec moi aux *Doctors commons*<sup>1</sup>. J'obtiendrai une *licence*<sup>2</sup> ; puis j'irai chez ma sœur, je lui enlèverai la rebelle, et elle épousera votre neveu, ou je la tiendrai enfermée, au pain et à l'eau, le reste de ses jours.

— M. Western, permettez-moi de vous parler à cœur ouvert.

— Parlez ; je vous écoute.

— Eh bien, je vous dirai, sans vouloir flatter ni vous, ni votre fille, que dès qu'il fut question de ce mariage, mon estime pour tous deux m'en fit accueillir la proposition avec autant d'empressement que de joie. Je regardois comme l'événement le plus heureux, une alliance entre

<sup>1</sup> Collège des docteurs ès lois pour tout ce qui concerne les tribunaux civils, ecclésiastiques et militaires.

<sup>2</sup> Permission que l'archevêque de Cantorbéry accorde quelquefois, particulièrement aux personnes de qualité, de se marier dans leur propre maison, hors des heures canoniques, par le ministère d'ecclésiastiques étrangers à la paroisse de l'une ou de l'autre des parties. Trad.

deux familles déjà si rapprochées par le voisinage, et qui avoient toujours vécu ensemble dans une parfaite union. Quant à la jeune personne, le sentiment unanime de ceux qui la connoissoient et mes propres observations, m'assuroient qu'elle seroit pour un bon mari, un trésor inestimable. Je ne dirai rien de ses qualités personnelles qui méritent certainement l'admiration générale. La bonté de son naturel, sa bienfaisance, sa modestie sont trop connues pour avoir besoin d'éloges; mais elle a un mérite que possédoit au suprême degré cette excellente femme, objet de mes regrets, qui est maintenant dans le ciel au nombre des anges, mérite peu brillant de sa nature, et si peu remarqué d'ordinaire que je ne puis, faute de termes positifs, le désigner que d'une manière négative. Jamais je n'ai entendu sortir de sa bouche un mot déplacé, une répartie trop vive. Elle ne montre nulle prétention à l'esprit, encore moins à cette espèce de capacité qui est le fruit d'un profond savoir, d'une grande expérience, et dont l'affectation paroît aussi ridicule dans une jeune femme que les grimaces d'un singe. Elle n'émet ni opinions tranchantes, ni jugemens dogmatiques; elle s'interdit les discussions sérieuses. Attentive et réservée dans la société, elle y porte la modestie d'un disciple, et non l'assurance d'un maître. Un jour (ne m'en sachez pas

mauvais gré), dans l'unique dessein de l'éprouver, je lui demandai son avis sur un sujet débattu entre M. Thwackum et M. Square. — Excusez-moi, mon cher M. Allworthy, me dit-elle avec douceur, vous ne pouvez réellement me croire capable de décider une question qui divise deux hommes aussi habiles. — Thwackum et Square comptant l'un et l'autre sur son suffrage, se joignirent à moi. — Il faut absolument, messieurs, reprit-elle d'un ton plein de grace, que vous me dispensiez de vous répondre. Je ne veux faire à aucun de vous l'injure de me ranger de son côté. — En toute occasion elle témoigne la plus grande déférence pour le jugement des hommes : qualité sans laquelle une femme ne peut rendre heureux son mari ; et la franchise de son caractère ne permet pas de douter que cette déférence ne soit sincère. »

Ici Blifil soupira amèrement. Western, qui n'avoit pu entendre d'un œil sec l'éloge de sa fille, lui dit en pleurant : « Allons, point de foiblesse, mon enfant ; tu l'auras, Dieu me damne, tu l'auras, fût-elle vingt fois plus parfaite ! »

« Souvenez-vous de votre promesse, monsieur, reprit Allworthy, vous ne deviez pas m'interrompre.

— C'est vrai ; mais il l'aura, répartit l'écuyer. Continuez ; à présent, je ne dirai plus un mot.

— Mon bon ami, reprit M. Allworthy, je me suis étendu sur les louanges de votre fille, d'abord parce que son caractère me charme, ensuite pour qu'on ne s'imagine pas que sa fortune, tout avantageuse qu'elle seroit pour mon neveu, ait été le principal motif de mon empressement à écouter votre proposition. J'ai vivement désiré, je l'avoue, d'enrichir ma famille d'un pareil trésor; mais si je puis souhaiter la possession d'un bien si précieux, je ne voudrois pas le dérober, ni m'en emparer par un acte de violence ou d'injustice. Or, contraindre une jeune personne à se marier contre son gré est un tel abus d'autorité, que les lois de notre pays auroient dû songer à le prévenir. Mais, dans l'État le plus mal constitué, une bonne conscience connoît toujours des lois, et sa voix supplée au silence du législateur. C'est assurément ici le cas; car n'y a-t-il pas de la barbarie, je dirai même de l'impiété, à forcer une fille de s'engager malgré elle dans les liens du mariage, quand on songe qu'elle doit répondre de sa conduite devant le plus saint et le plus redoutable tribunal, et en répondre sur le salut de son ame? Ce n'est pas une tâche aisée que de s'acquitter dignement des devoirs d'épouse. Peut-on imposer à une femme un si lourd fardeau, et la priver en même temps de tous les secours qui l'aideroient à le porter? Peut-on lui briser le cœur,

et lui prescrire une tâche que le cœur seul met en état de remplir ? A vous parler franchement , je pense que les parents qui agissent de la sorte se rendent complices de toutes les fautes que leurs enfants commettent dans la suite, et doivent s'attendre , suivant les règles de la justice , à subir le même châtiment qu'eux ; mais quand ils pourroient l'éviter , est-il , bon Dieu ! un père capable de supporter la pensée de contribuer à la damnation de son enfant ? Ainsi , mon cher voisin , l'inclination de votre fille étant malheureusement contraire à mon neveu , je me vois forcé de renoncer à l'honneur que vous vouliez lui faire ; mais je n'en conserverai pas moins pour vous une éternelle reconnoissance.

— Fort bien , monsieur , dit Western tout écumant de colère , je vous ai écouté jusqu'au bout ; j'espère maintenant que vous m'écoutez à votre tour. Si je ne réfute pas toutes vos objections , je consens qu'il ne soit plus question de rien. Répondez d'abord à ceci : Ne me doit-elle pas la vie , dites ? ne me la doit-elle pas ? On prétend , je le sais , que bien habile est le père qui connoît son enfant ; mais , j'ai sur elle d'autres droits incontestables ; car je l'ai élevée. Vous m'accorderez d'ailleurs , je pense , que je suis son père , et en cette qualité n'est-ce pas à moi à la gouverner , je vous le demande ? Et si je dois la gouver-



ner, n'est-ce pas surtout dans l'affaire qui l'intéresse le plus ? Au fait, quel est mon but ? Lui demandé-je un sacrifice, une grâce ? Tout au contraire, je veux seulement qu'elle accepte aujourd'hui la moitié de mon bien, et l'autre moitié après ma mort. Et pourquoi cela ? pour son bonheur. Il y a de quoi devenir fou d'entendre parler certaines gens. Si je songeais à lui donner une belle-mère, elle auroit raison de crier, de pleurer. Mais n'ai-je pas offert d'engager tout mon bien, de façon que si j'avois envie de me remarier, il n'y auroit pas une femme, si pauvre qu'elle fût, qui voulût de moi. Eh que diable puis-je faire de plus ? Moi, contribuer à sa damnation ? Tudieu ! moi qui aimerois mieux que tout le monde fût damné, que de lui voir une égratignure au petit doigt ! M. Allworthy, vous m'excusez, mais je suis surpris de votre manière de raisonner, et je vous dirai, prenez-le comme il vous plaira, que je vous croyois plus sage. »

Allworthy se contenta de répondre à ce compliment par un sourire où il eût en vain essayé de mêler une expression soit de malice, soit de mépris. Si l'on peut supposer que les anges souviennent quelquefois des travers de l'espèce humaine, on aura une idée du sourire d'Allworthy.

Blifil, avec l'agrément de son oncle, prit la parole et dit : Je suis loin de vouloir user de

violence à l'égard de miss Western : ma conscience ne me permettroit un pareil attentat envers qui que ce fût, beaucoup moins encore envers une jeune personne à laquelle j'ai voué, malgré sa cruauté pour moi, la plus pure et la plus sincère affection. Mais j'ai lu que les femmes résistent rarement à la persévérance : or, ne puis-je espérer de m'ouvrir par la mienne un chemin dans son cœur ? Qui sait ? Peut-être un jour n'y trouverai-je plus de rival. Le lord Fellamar m'inquiète peu, M. Western a la bonté de me préférer à lui ; et sûrement, monsieur, vous ne nierez pas qu'un père ait au moins, en fait de mariage, une voix négative. J'ai même entendu plus d'une fois miss Western déclarer qu'elle jugeoit sans excuse les enfants qui se marioient contre le gré de leurs parents. D'ailleurs, quoique plusieurs dames de la famille semblent appuyer les prétentions du lord, je ne vois pas que la jeune personne soit disposée à les encourager. Je suis, hélas ! trop sûr du contraire. Je sais trop que le plus scélérat des hommes occupe encore dans son cœur la première place.

— Oui, oui, c'est certain, s'écria Western.

— Mais sans doute, reprit Blifil, quand elle saura le meurtre qu'il a commis, la justice lui fit-elle grâce de la vie.....

— Que dis-tu ? un meurtre ! il a commis un

meurtre ! il y auroit quelque espoir de le voir pendre ! Tala dera dera, la la dera, dera, et il se mit à chanter et à danser autour de la chambre.

— Mon enfant , dit Allworthy , votre malheureuse passion m'afflige à l'excès. Je vous plains sincèrement ; et je ne négligerai aucun moyen honnête de seconder vos vœux.

— Je ne désire rien de plus , mon cher oncle. Vous avez , j'espère , trop bonne opinion de moi pour me croire capable de vous en demander davantage.

— Eh bien , mon neveu , je vous permets d'écrire à miss Western , de la voir même , si elle y consent. Mais j'exige qu'on n'ait recours ni à la violence , ni à l'emprisonnement , ni à rien de semblable.

— Soyez tranquille , dit Western , on n'usera d'aucune contrainte ; on emploiera encore quelque temps la voie de la douceur.... Si seulement la potence pouvoit nous débarrasser du drôle ! ta la dera dera , ta la dera dera. Je n'ai de ma vie reçu une meilleure nouvelle. Tout réussira au gré de mes souhaits , j'en réponds..... Allons , cher Allworthy , viens , je t'en prie , dîner avec moi aux *Colonnes d'Hercule*. J'y ai commandé un bon dîner , une épaule de mouton rôtie , des côtelettes de porc frais , un poulet et des œufs au jus. Nous serons seuls , à moins que nous n'ayons

envie d'inviter l'hôte ; car j'ai envoyé le ministre Supple à Basingstoke chercher ma tabatière que j'y ai oubliée dans une auberge. Je ne voudrois pas la perdre pour tout l'or du monde ; c'est une vieille connoissance de plus de vingt ans. L'hôte est un original, et je vous garantis qu'il vous divertira.

M. Allworthy, après s'être fait un peu prier, accepta l'invitation. L'écuyer le quitta en chantant et en dansant, dans l'espoir de voir bientôt la fin tragique de Jones.

Quand il fut parti, M. Allworthy reprit avec gravité le sujet de l'entretien précédent. « Je désirerois de tout mon cœur, dit-il à son neveu, que vous fissiez des efforts pour vaincre une passion qu'il m'est impossible de flatter d'aucune espérance. On a grand tort de croire que la persévérance puisse surmonter l'aversion d'une femme. Quelquefois, il est vrai, elle triomphe de l'indifférence. Si elle remporte d'autres victoires, ce n'est d'ordinaire que sur le caprice, l'imprudence, l'affectation et cette légèreté qui porte souvent les femmes peu sensibles et vaines à prolonger la durée des hommages d'un amant, lors même qu'elles sont décidées (si jamais elles se décident), à le dédommager enfin d'un pénible martyre ; mais une répugnance aussi prononcée que l'est, j'en ai peur, celle de miss Western

sera plutôt fortifiée que détruite par le temps. J'ai d'ailleurs, mon enfant, une autre inquiétude que vous devez me pardonner, j'apprehende que votre passion pour cette jeune et jolie personne n'ait trop en vue sa beauté, et ne soit pas ce pur amour qui est l'unique fondement du bonheur dans le mariage. Admirer une belle femme, être épris de ses charmes, en désirer vivement la possession sans égard à ses sentimens pour nous est, je le crains, une chose trop naturelle; mais je crois que l'amour seul produit l'amour. Je suis persuadé du moins qu'il est contre nature d'aimer qui nous hait. Interrogez donc votre cœur, mon cher enfant, et si après un sérieux examen il vous reste le moindre doute sur la pureté de vos intentions, les principes de vertu et de religion dont vous êtes animé, vous engageront, je pense, à bannir de votre ame une passion répréhensible, et votre raison vous rendra ce triomphe facile.»

Le lecteur peut deviner aisément la réponse de Blifil : s'il n'y réussit pas, nous ne saurions satisfaire en ce moment sa curiosité. Il nous tarde d'arriver à des événements d'un plus grand intérêt, et d'aller retrouver notre héroïne que nous avons quittée depuis trop long-temps.

---

---

## CHAPITRE IV.

---

### SCÈNE EXTRAORDINAIRE ENTRE SOPHIE ET SA TANTE.

La génisse folâtre et la douce brebis peuvent errer dans de gras pâturages, sans être exposées à aucun péril, sans exciter la moindre attention. Quoique destinées à devenir par la suite la proie de l'homme, il leur est permis de jouir pendant plusieurs années d'une entière liberté ; mais voit-on une biche légère s'échapper de la forêt et s'arrêter dans sa course au milieu d'un champ ou d'un bosquet, aussitôt tout le village voisin se met en mouvement, chacun s'apprête à lancer ses chiens sur elle ; et si le bon seigneur du lieu la dérobe à leur furie, ce n'est que pour s'en saisir et la manger lui-même.

Lorsqu'une jeune personne qui joint aux agréments de la figure les avantages de la naissance et de la fortune, vient à sortir pour la première fois de la tranquille retraite qui protégeoit son enfance, elle se trouve dans la même situation

que l'imprudente biche. Toute la ville s'émeut à son aspect; on la suit des promenades à la comédie, de la cour aux assemblées, des assemblées à sa demeure, et elle évite rarement pendant une saison entière tous les pièges qui lui sont tendus. Car si ses amis la défendent contre l'ardeur d'un importun soupirant, c'est dans l'unique dessein de la livrer à un amant de leur choix qui lui déplaît souvent encore davantage. Cependant la foule des autres femmes se montre impunément, sans presque obtenir un regard, dans les jardins publics, à la comédie, à l'opéra, aux assemblées; et quoique la plupart finissent par subir le joug, elles goûtent long-temps en paix les douceurs de l'indépendance.

Jamais beauté ne fut plus en butte que Sophie aux persécutions dont nous venons de tracer le tableau. Son mauvais génie, peu satisfait des chagrins qu'elle avoit essayés au sujet de Blifil, lui suscita un nouvel adorateur qui ne paroissoit pas devoir lui causer moins de tourment que le premier; car sa tante, sans être aussi violente que son père, appuyoit avec une extrême chaleur les prétentions de Fellamar.

Le dîner fini, quand les domestiques se furent retirés, mistress Western, qui avoit déjà dit un mot du lord à Sophie, lui annonça sa visite pour l'après-midi et l'intention où elle étoit de saisir la

première occasion de la laisser seule avec lui.

« En ce cas, madame, répondit Sophie d'un ton un peu vif, je saisirai la première occasion de le laisser seul avec lui-même.

— Comment ! mademoiselle, est-ce ainsi que vous reconnoissez la bonté que j'ai eue de vous tirer de la captivité où vous tenoit votre père ?

— Cette captivité provenoit, vous le savez, madame, du refus d'accepter pour époux un homme que je détestois. Ma chère tante ne m'a-t-elle sauvée d'un malheur que pour me plonger dans un autre aussi cruel ?

— Croyez-vous donc, mademoiselle, qu'il n'y ait aucune différence entre lord Fellamar et Blifil ?

— Il y en a fort peu, à mon gré, madame ; et si j'étois condamnée à épouser l'un des deux, je voudrois du moins avoir le mérite de me sacrifier aux désirs de mon père.

— Les miens, à ce que je vois, ne vous touchent guère ; mais cette considération ne m'arrêtera point. J'agis par de plus nobles motifs. Agrandir ma famille, vous ennoblir vous-même, voilà mon but. Êtes-vous dépourvue de toute ambition ? L'idée de voir votre carrosse orné d'une couronne, n'a-t-elle point de charme pour vous ?

— Aucun, sur mon honneur. J'aimerais autant y voir une pelote pour écusson.



— Que le mot d'honneur ne sorte jamais de votre bouche. Vous êtes indigne de le prononcer. Je suis fâchée, ma nièce, que vous me forciez à vous tenir ce langage; mais la bassesse de votre caractère me révolte. Vous n'avez pas dans les veines une goutte du sang des Western. Toutefois on ne pourra m'imputer l'abjection de vos sentiments. Je ne souffrirai point qu'on dise de moi que je vous ai encouragée à refuser un des meilleurs partis d'Angleterre, un parti qui, outre les avantages de la fortune, honorerait presque toutes les familles et qui a, je dois l'avouer, sur la nôtre la supériorité du titre.

— Sans doute la nature m'a créée imparfaite; elle m'a refusé certains sens dont les autres sont doués. Il faut qu'il y en ait un que le bruit et l'éclat affectent délicieusement, et qui me manque. Certes, les hommes ne se condamneraient pas à tant de travaux, à tant de sacrifices pour acquérir de frivoles distinctions; ils ne seraient pas si vains de les avoir obtenues, s'ils en faisaient aussi peu de cas que moi.

— Non, non, mademoiselle, la nature vous a douée des mêmes sens que les autres; mais elle ne vous a pas donné assez d'esprit, pour faire de moi votre dupe et me rendre la fable du public. Je vous déclare donc, et vous savez, je crois, à quel point mes résolutions sont inébranlables,

que si vous ne consentez pas à voir le lord cette après-midi, j'irai moi-même demain matin vous remettre entre les mains de votre père; et qu'à dater de ce jour, je ne me mêlerai plus de rien de ce qui vous regarde, et ne vous reverrai de ma vie. »

A ces mots que la tante prononça avec l'accent de la colère et le ton de l'autorité, Sophie resta muette; puis un moment après fondant en larmes : « Faites de moi, madame, tout ce qu'il vous plaira, s'écria-t-elle, je suis la plus infortunée créature qu'il y ait sur la terre. Si ma chère tante m'abandonne, où trouverai-je un appui ?

— Ma chère nièce, vous trouverez un excellent appui dans le lord Fellamar, un appui que votre passion pour ce misérable Jones peut seule vous faire refuser.

— En vérité, madame, vous ne me rendez pas justice. Si j'avois eu pour lui les sentiments que vous me supposez, pouvez-vous croire que sa lettre à lady Bellaston ne les eût pas effacés de mon cœur ? Voulez-vous que je m'engage par un serment solennel à ne jamais le revoir ? j'y consens volontiers.

— Mais, mon enfant, ma chère enfant, soyez raisonnable. Pouvez-vous me faire une seule objection contre le lord ?

— Je vous en ai déjà fait une suffisante, je pense.

— Laquelle? je ne me la rappelle pas.

— Je vous ai dit, madame, qu'il m'avoit traitée avec une insolence et une brutalité sans égales.

— Il faut donc, mon enfant, que je ne vous aie point entendue, ou que je ne vous aie pas comprise; mais que voulez-vous dire par une insolence et une brutalité sans égales?

— Vraiment, madame, je rougis presque de vous l'expliquer. Il m'a prise dans ses bras, m'a jetée sur un canapé, et me découvrant le sein, il y a imprimé ses lèvres avec une telle violence, que j'en porte encore la marque.

— Est-il possible?

— Oui, madame, c'est la pure vérité. Le bonheur a voulu que mon père arrivât en ce moment; ou le ciel sait jusqu'où l'impudent auroit poussé l'audace.

— Je demeure étonnée, confondue. Depuis qu'il existe des Western, jamais femme de ce nom n'a été traitée de la sorte. J'aurois arraché les yeux à un prince, s'il avoit osé prendre avec moi de pareilles libertés... C'est impossible. Sûrement, Sophie, vous cherchez, par un mensonge, à exciter mon indignation contre lui.

— J'espère, madame, que vous avez trop

bonne opinion de moi, pour me croire capable d'un mensonge. Sur mon ame, je n'ai dit que la vérité.

— Je lui aurois percé le cœur, si j'avois été présente.... Je ne saurois croire pourtant qu'il eût des vues malhonnêtes; non, cela ne se peut. Je n'en veux pour preuve que ses propositions qui sont à la fois honorables et généreuses. Je ne sais; le siècle où nous vivons autorise d'étranges privautés. Un salut respectueux est tout ce qu'on auroit permis autrefois, avant la cérémonie nuptiale. J'ai eu des amants, et il n'y a pas encore si long-temps; j'en ai eu plusieurs, quoique je fusse décidée à ne point me marier, et fort éloignée d'encourager la moindre liberté. C'est un bien sot usage que celui qui règne aujourd'hui : rien ne me détermineroit à m'y soumettre. Jamais homme ne m'a baisée que sur la joue. Un baiser sur les lèvres est une faveur réservée à un mari; et si j'avois pu me résoudre à en prendre un, il me semble que j'aurois eu bien de la peine à souffrir de lui une pareille licence.

— Permettez-moi une observation, ma chère tante. Vous convenez que vous avez eu plusieurs amants; et vous le nieriez en vain : personne ne l'ignore. Vous les avez tous refusés. Cependant je suis convaincue qu'il y avoit dans le nombre au moins un homme titré.

— Vous dites vrai, chère Sophie, on m'a offert une fois un titre que j'ai refusé.

— Pourquoi donc ne voulez-vous pas que j'en refuse un aussi ?

— Oui, mon enfant, j'ai refusé un titre ; mais il n'étoit pas aussi brillant, non, pas à beaucoup près aussi brillant que celui qu'on vous offre.

— A la bonne heure, madame ; mais on vous a fait en outre plusieurs propositions très-avantageuses sous le rapport de la fortune, et vous ne vous êtes pas bornée à en rejeter une, deux, trois....

— Je l'avoue.

— Eh bien ! madame, ne puis-je pas espérer qu'il se présentera pour moi un autre parti encore meilleur que le lord ? Vous n'êtes plus tout-à-fait jeune ; et je pense que vous n'écouteriez pas le premier amant riche, ou titré qui vous adresseroit ses hommages. Moi qui ne fais que de sortir de l'enfance, je ne dois pas perdre l'espoir.

— Allons chère, très-chère Sophie, que souhaitez-vous de moi ?

— Une seule grace, madame, c'est de ne pas me laisser seule ce soir avec le lord. Exaucez ma prière, et je me résigne, si vous le jugez convenable après ce qui s'est passé, à le voir en votre présence.

—Fort bien, je me rends à vos désirs. Vous savez, Sophie, que je vous aime, et ne puis vous rien refuser. Vous connoissez la facilité de mon caractère; je n'ai pas toujours été si indulgente; je passois autrefois pour cruelle, aux yeux des hommes s'entend; on m'appeloit la cruelle Parthenisse. Que de vers adressés à la cruelle Parthenisse j'ai livrés aux flammes! Sophie, je n'ai jamais été aussi jolie que vous; cependant j'avois, dans ma jeunesse, quelque chose de vos traits. Je suis un peu changée. Les royaumes et les empires changent avec le temps, comme dit Tullius Cicéron dans ses épîtres. Il en est de même de la figure humaine. » Mistress Western s'étendit encore sur le chapitre de ses conquêtes et de sa cruauté, pendant près d'une demi-heure, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée du lord qui, après une visite très-ennuyeuse, durant laquelle mistress Western ne s'absenta pas un moment, se retira presque aussi mécontent de la tante que de la nièce; car mistress Western que Sophie avoit mise de bonne humeur, et dans des dispositions favorables, étoit convenue avec elle de la nécessité de tenir à une certaine distance un amant aussi entreprenant que lord Fellamar.

Ainsi notre héroïne, par une adroite flatterie dont personne ne s'avisera sûrement de la blâmer, obtint un peu de repos, et recula du moins

le jour fatal du sacrifice. Maintenant que sa situation est meilleure qu'elle ne l'a été depuis long-temps, occupons-nous un peu de Jones que nous avons laissé dans l'état le plus déplorable qu'on puisse imaginer.

---

## CHAPITRE V.

MISTRESS MILLER ET M. NIGHTINGALE VISITENT JONES  
DANS SA PRISON.

Dès que M. Allworthy et son neveu furent partis pour se rendre à l'auberge des *Colonnes d'Hercule* où les attendoit l'écuyer Western, mistress Miller s'empessa d'aller informer son gendre du malheur arrivé à Jones. Partridge l'en avoit déjà instruit. On se souvient que Jones, en sortant de chez mistress Miller, avoit pris une chambre dans la même maison que M. Nightingale. L'excellente femme trouva sa fille vivement touchée du sort de notre héros. Après l'avoir consolée de son mieux, elle courut à la prison de Gate-House où son gendre l'avoit précédée.

Le tendre attachement d'un ami répand dans une ame affligée un baume si délicieux, que le chagrin dont elle est pénétrée, pour peu que le terme en soit borné et l'adoucissement possible, se trouve en quelque sorte compensé par le charme de la consolation. Les exemples d'une constante amitié ne sont pas aussi rares que l'ont prétendu des observateurs inexacts et superficiels. On ne doit pas compter le manque de pitié parmi nos défauts les plus communs. L'envie est le noir poison qui souille et corrompt nos cœurs. C'est par sa funeste impulsion que nous levons rarement les yeux sans une secrète malignité, sur ceux qui sont plus grands, meilleurs, plus sages, ou plus heureux que nous, tandis que nous les abaissons d'ordinaire avec assez de bienveillance et de compassion sur les indigents et sur les infortunés. La plupart des torts que nous avons eu lieu d'observer dans le commerce de l'amitié ne venoient que de l'envie, passion infernale dont peu de personnes nous ont paru entièrement exemptes. Mais quittons ce sujet qui nous mèneroit trop loin, si nous voulions l'approfondir.

Soit que la fortune craignît de laisser succomber Jones sous le poids de l'adversité et de perdre ainsi l'occasion de le persécuter à l'avenir, soit qu'elle se relâchât réellement de sa rigueur envers lui, elle sembla s'adoucir un peu en lui envoyant



la visite de deux amis fidèles, et ce qui est peut-être plus rare, d'un fidèle serviteur; car Partridge, malgré ses nombreux défauts, étoit capable de dévouement. Quoique la peur ne lui eût pas permis de s'exposer à se faire pendre pour son maître, tout l'or du monde n'auroit pu l'engager à l'abandonner.

Tandis que Jones témoignoit à ses amis la vive satisfaction que lui causoit leur présence, Partridge vint lui annoncer que M. Fitz-Patrick vivoit encore, mais qu'au dire du chirurgien il y avoit très-peu d'espoir de le sauver. A cette nouvelle, Jones poussa un profond soupir. « Mon cher Tom, lui dit Nightingale, pourquoi vous affliger si fort d'un accident que votre conscience ne peut vous reprocher, et qui ne vous menace d'aucun danger, quelles qu'en soient les suites? Supposez que cet homme meure, vous n'avez fait qu'ôter la vie à un furieux, en défendant la vôtre. C'est ce qui sera démontré; n'en doutez point, par le résultat de l'enquête judiciaire, et alors vous obtiendrez sans peine la faculté de donner caution. Vous aurez, il est vrai, le désagrément d'un procès; mais soyez persuadé que bien des gens en courroient volontiers la chance à votre place pour un schelling.

— Allons, M. Jones, s'écria mistress Miller, rassurez-vous. Je savois bien qu'il étoit impos-

sible que vous fussiez l'agresseur. Je l'ai dit à M. Allworthy, et je le lui répéterai tant, que je finirai par l'en convaincre.

— Quel que soit le sort qui m'attende, répondit Jones d'un ton grave, je déplorerai toute ma vie le malheur d'avoir versé le sang d'un de mes semblables, comme le plus grand qui pût m'arriver; mais j'en éprouve un autre qui me navre le cœur. Hélas! mistress Miller, j'ai perdu ce que j'avois de plus cher au monde!

— C'est sans doute une maîtresse; mais allons, allons, j'en sais plus que vous ne pensez. (Partridge en effet lui avoit tout conté.) Oui, j'en sais plus long que vous. Les choses vont mieux, je vous le jure, que vous ne croyez. M. Blifil se flatte en vain de réussir auprès de la jeune personne. Je ne donnerois pas une obole de ses espérances.

— En vérité, ma chère amie, vous n'avez aucune idée du sujet de mes peines : autrement vous jugeriez comme moi que mon malheur est sans remède. Je ne crains rien de Blifil; c'est moi-même qui me suis perdu.

— Encore un coup ne vous désespérez pas. Vous ignorez ce dont une femme est capable. Je ferai pour vous servir tout ce qui dépendra de moi; c'est mon devoir; mon fils, mon cher Nightingale ne l'ignore pas, lui qui veut bien m'assu-

rer qu'il vous a les mêmes obligations que moi. Faut-il que j'aie trouver la jeune personne? Je lui dirai tout ce que vous voudrez.

— O la meilleure des femmes, s'écria Jones en lui prenant la main, ne me parlez pas d'obligations; mais puisque vous avez eu la bonté de m'offrir votre assistance, il est un service que vous pouvez peut-être me rendre. Vous connoissez, je le vois, sans que je devine comment, celle qui a tant d'empire sur mon cœur. S'il vous étoit possible de trouver le moyen de lui remettre cette lettre, je vous en saurois un gré infini.

— Donnez-la-moi : si je dors avant de la lui voir entre les mains, que ce soit mon dernier sommeil! Consolez-vous, bon jeune homme; soyez assez sage pour profiter de vos fautes passées; je vous garantis que tout ira bien, et que je vous verrai heureux avec la jeune personne la plus charmante qu'il y ait sur la terre; car c'est ainsi que je l'entends nommer par tout le monde.

— Croyez-moi, madame, je ne vous tiens pas ici le langage ordinaire à ceux qui sont dans ma triste situation. J'avois résolu, avant cette fatale aventure, de renoncer à un genre de vie dont je sentois l'extravagance et la perversité. Malgré le scandale que j'ai eu le malheur de causer dans votre maison, et que je vous supplie de me pardonner, je ne sais point, je vous le proteste, un

libertin effréné; oui, quoique je me sois laissé entraîner dans le désordre, je hais le vice, et je veux, par une conduite irréprochable, me rendre désormais digne d'estime. »

Mistress Miller parut charmée de cette déclaration, et témoigna qu'elle la croyoit tout-à-fait sincère. Pendant le reste de la conversation, elle se joignit à son gendre pour ranimer les esprits abattus de Jones. Le succès couronna leurs efforts; ils le laissèrent beaucoup plus calme et plus content qu'ils ne l'avoient trouvé. Ce qui contribua surtout à cet heureux changement, ce fut l'engagement que prit mistress Miller de porter à Sophie la lettre que Jones désespéroit de lui faire parvenir; car Black Georges en remettant à Partridge le dernier billet de Sophie, l'avoit prévenu qu'elle lui avoit expressément recommandé de ne point rapporter de réponse, sous peine d'encourir la disgrâce de son père et la sienne. Jones n'éprouvoit pas d'ailleurs une médiocre joie d'avoir auprès de M. Allworthy une amie aussi zélée pour sa défense, que la digne mistress Miller.

Après une visite d'environ une heure, elle le quitta; son gendre qui étoit resté beaucoup plus long-temps avec lui, en fit autant. Tous deux promirent de revenir bientôt. Mistress Miller lui dit qu'elle espéroit lui donner dans peu de bon-

nes nouvelles de sa maîtresse, et M. Nightingale l'assura qu'il alloit s'informer de l'état de M. Fitz-Patrick et tâcher de découvrir quelques témoins de leur combat.

Mistress Miller se rendit directement de la prison à la demeure de Sophie, où nous allons la suivre.

---

## CHAPITRE VI.

---

### VISITE DE MISTRESS MILLER A SOPHIE.

IL n'étoit pas difficile d'avoir accès auprès de miss Western. Grace à son heureuse réconciliation avec sa tante, elle étoit libre de recevoir qui bon lui sembloit.

Elle s'habilloit, lorsqu'on vint lui dire qu'il y avoit en bas une dame qui demandoit à lui parler. Comme elle ne craignoit point de recevoir à sa toilette une personne de son sexe, elle fit entrer sur-le-champ mistress Miller.

Après les révérences et les politesses ordinaires entre des femmes étrangères l'une à l'autre : « Madame, dit Sophie, je n'ai pas le plaisir de vous connoître.

— Cela est vrai, madame, et je dois vous prier d'excuser mon indiscretion ; mais quand vous en saurez le motif, j'espère.....

— Veuillez me dire, madame, reprit Sophie avec un peu d'émotion, quelle affaire vous amène chez moi.

— Madame, répartit mistress Miller à voix basse, nous ne sommes pas seules.

— Sortez, Betty, dit Sophie. »

Quand Betty fut sortie : « Madame, continua mistress Miller, un jeune homme bien malheureux m'a chargée de vous remettre cette lettre. »

A la vue de l'adresse dont elle reconnut d'abord l'écriture, Sophie changea de couleur ; puis ayant hésité un moment : « Je n'aurois pas cru sur votre physionomie, madame, dit-elle, que vous fussiez chargée d'un pareil message. De quelque part que vienne cette lettre, je ne l'ouvrirai point. Je serois fâchée de soupçonner à tort qui que ce soit ; mais vous m'êtes entièrement inconnue.

— Si vous voulez, madame, avoir un instant de patience, je vous apprendrai qui je suis, et comment cette lettre se trouve entre mes mains.

— Je n'ai, madame, nulle curiosité de le savoir,

et je vous prie instamment de rendre cette lettre à celui qui vous l'a remise. »

Mistress Miller tombant à genoux, la supplia dans les termes les plus pathétiques de n'être point inexorable.

« Madame, lui dit Sophie, il est étonnant que vous preniez à ce jeune homme un si vif intérêt. Je ne voudrois pas croire.....

— Non, madame, vous ne croirez que la vérité; je vous dirai tout, et vous ne vous étonnerez plus de l'intérêt qu'il m'inspire. C'est le meilleur jeune homme qui existe. » Elle lui raconta l'histoire de M. Anderson et ajouta : « Ce n'est là qu'un trait de sa bonté. Je lui ai de bien plus grandes obligations. Il a sauvé ma fille. » Ici elle répandit quelques larmes et entra dans les détails de cette dernière action, supprimant seulement les circonstances qui auroient compromis l'honneur de Nancy. « Jugez à présent, madame, dit-elle, jugez si je puis assez reconnoître la générosité, la grandeur d'ame de ce jeune homme. »

L'extrême pâleur répandue jusqu'ici sur le visage de notre héroïne, fit place en ce moment à une couleur plus vive que le vermillon. « Je ne sais que vous répondre, dit-elle. Sans doute on ne peut blâmer le sentiment de la reconnoissance; mais qu'importe à votre ami que je lise cette lettre, puisque je suis décidée à ne jamais..... »

Mistress Miller renouvela ses instances , et la conjura de l'excuser en lui disant qu'elle ne pouvoit remporter la lettre.

« Eh bien ! madame , répartit Sophie , si vous persistez dans votre résolution , je ne saurois m'y opposer. Vous pouvez certainement laisser ici cette lettre , que j'y consente ou non. »

Nous ne dirons point quelle étoit l'intention de Sophie , ni même si elle en avoit une , en faisant cette réponse. Quoi qu'il en soit , mistress Miller l'interpréta comme une invitation à laisser la lettre. Elle la posa sur la table et se retira , après avoir demandé la permission de revenir : ce qui ne lui fut ni acordé ni refusé.

La lettre ne resta sur la table que le temps nécessaire pour que mistress Miller sortit de la chambre. Sophie l'ouvrit alors et s'empessa de la lire. Cette lettre servit médiocrement les intérêts de Jones : elle ne contenoit guère que l'aveu de son indignité , d'amers regrets et des protestations d'une fidélité à toute épreuve. Il espéroit , disoit-il , convaincre Sophie de son inaltérable attachement , s'il avoit encore l'honneur d'être admis en sa présence. Il l'assuroit aussi qu'il étoit en état de lui expliquer les motifs de sa lettre à lady Bellaston , de manière à mériter sinon son pardon , du moins sa pitié. Il finissoit par attester que jamais il n'a-



voit eu la moindre pensée d'épouser lady Bellaston.

Sophie eut beau lire et relire cette lettre avec une grande attention, elle ne parvint pas à la comprendre. Son imagination ne lui suggéroit aucun moyen d'excuser Jones. Elle demeura donc très courroucée contre lui, quoiqu'à dire vrai lady Bellaston eût une telle part à son ressentiment, qu'il en restoit bien peu pour un autre, dans une ame aussi douce que la sienne.

Lady Bellaston dinoit par malheur ce jour-là chez mistress Western ; et Sophie devoit aller dans la soirée avec ces deux dames à l'Opéra, puis au *roul*<sup>1</sup> de lady Thomas Hatchet. Elle se seroit volontiers dispensée de ce double divertissement ; mais elle craignoit de désobliger sa tante. Quant à l'idée de feindre une indisposition, c'étoit un artifice si contraire à sa franchise naturelle, qu'elle ne lui vint pas à l'esprit. Dès qu'elle eut fini sa toilette, elle descendit, résignée à supporter l'ennui de cette soirée qui fut en effet une des plus désagréables qu'elle eût jamais passées.

Lady Bellaston, sans manquer à la politesse,

<sup>1</sup> L'auteur se sert du mot *drum* auquel j'ai substitué celui de *roul*, qu'on prononce raout. Le premier mot signifie tambour, et indique une assemblée bruyante ; le second signifie foule ou cohue, et n'est pas moins usité aujourd'hui à Paris qu'à Londres. Trad.

Mistress Miller renouvela ses conjura de l'excuser en lui disant qu'elle ne pouvait se dispenser de lui remettre la lettre.

« Eh bien ! madame, répondez-moi, persistez dans votre résolution d'opposer. Vous pouvez me remettre cette lettre, que j'y consens ».

Nous ne dirons rien de Sophie, ni même de cette réponse. C'est

l'interprète qui l'a dit.

Elle la prit et l'eut

La le

cessai de courager les prétentions.

bre. Aux fois que dans ce chapitre nous par-

ce *en rout*, terme que la postérité n'entendra

être pas dans le sens où nous l'employons

Quelque pressé que nous soyons, il est donc nécessaire de nous arrêter un instant pour décrire cette espèce d'amusement, et nous le devons d'autant plus, que nous pouvons en donner l'idée en peu de mots.

Un *rout* est une nombreuse réunion de personnes des deux sexes, élégamment parées, dont la plupart passent le temps à jouer et le reste à ne rien faire. La dame du logis remplit le rôle d'une

CHAPITRE VI.

Madame Miller répondit à la lettre.

Elle ne put pas à la com-  
me à révoquer cette lettre avec  
elle ne put pas à la com-  
me à révoquer cette lettre avec

gnie

Lord ferma

; car les femmes

qui les met à la gêne

ent elles connoissent et ne

berge. Comme celle-ci elle s'enor-  
re de ses hôtes, sans avoir comme  
trouver du profit.

animer ces insipides assem-  
nt de fatigue, qu'on ne  
dre les gens du grand  
de l'ennui qu'elles  
e plainte qui leur

uir la pauvre Sophie  
e importune ! quel supplice  
obligée d'affecter un air de gaiété,  
cœur étoit en proie au plus vif cha-  
, quand elle n'avoit pas une pensée qui ne  
ut douloureuse !

La nuit cependant lui rendit enfin non le re-  
pos, nous le craignons, mais du moins les dou-  
ceurs de la solitude. Laissons-la se livrer à sa mé-  
lancolie, et poursuivons notre histoire. Une voix  
secrète nous avertit que nous touchons à un  
grand événement.

---

ne laissa échapper aucune occasion de la tourmenter par de fines et piquantes railleries. L'abattement où étoit Sophie l'empêcha d'y rien répondre; et d'ailleurs, s'il faut l'avouer, ce n'étoit pas par la promptitude des réparties qu'elle brilloit.

Pour surcroît de peine, elle rencontra à l'Opéra lord Fellamar qui la suivit au *rout* de lady Hatches. Quoique la foule en ces deux endroits s'opposât à un entretien particulier, et que la musique dans l'un et le jeu dans l'autre offrissent à Sophie un sujet de distraction, la présence du lord ferma son ame à tout sentiment de plaisir; car les femmes ont une sorte de délicatesse qui les met à la gêne devant un homme dont elles connoissent et ne veulent point encourager les prétentions.

Voilà deux fois que dans ce chapitre nous parlons d'un *rout*, terme que la postérité n'entendra peut-être pas dans le sens où nous l'employons ici. Quelque pressé que nous soyons, il est donc nécessaire de nous arrêter un instant pour décrire cette espèce d'amusement, et nous le devons d'autant plus, que nous pouvons en donner l'idée en peu de mots.

Un *rout* est une nombreuse réunion de personnes des deux sexes, élégamment parées, dont la plupart passent le temps à jouer et le reste à ne rien faire. La dame du logis remplit le rôle d'une

maîtresse d'auberge. Comme celle-ci elle s'enorgueillit du nombre de ses hôtes, sans avoir comme elle l'avantage d'y trouver du profit.

Il est si difficile d'animer ces insipides assemblées, on y éprouve tant de fatigue, qu'on ne doit pas s'étonner d'entendre les gens du grand monde se plaindre sans cesse de l'ennui qu'elles leur causent. C'est, au reste, une plainte qui leur est tout-à-fait particulière.

Que ne devoit pas souffrir la pauvre Sophie au milieu d'une foule importune ! quel supplice pour elle d'être obligée d'affecter un air de gaîté, quand son cœur étoit en proie au plus vif chagrin, quand elle n'avoit pas une pensée qui ne fût douloureuse !

La nuit cependant lui rendit enfin non le repos, nous le craignons, mais du moins les douceurs de la solitude. Laissons-la se livrer à sa mélancolie, et poursuivons notre histoire. Une voix secrète nous avertit que nous touchons à un grand événement.

---

---

## CHAPITRE VII.

---

### SCÈNE PATHÉTIQUE ENTRE M. ALLWORTHY ET MISTRESS MILLER.

QUAND M. Allworthy fut de retour de chez l'écuyer Western, mistress Miller eut avec lui un long entretien. Elle lui apprit que Jones, le jour même qu'il quitta sa maison, avoit eu le malheur de perdre tout ce qu'il devoit à sa libéralité; elle lui peignit les cruels embarras où cette perte l'avoit jeté : détails qu'elle tenoit, dit-elle, du fidèle Partridge : enfin elle lui reparla des obligations qu'elle avoit à Jones, en se gardant toutefois d'une entière exactitude sur ce qui concernoit sa fille. Malgré sa confiance en M. Allworthy, et son peu d'espoir de cacher une aventure malheureusement connue d'une demi-douzaine de personnes, elle ne put se résoudre à faire mention des circonstances qui étoient de nature à compromettre la réputation de sa chère Nancy. Elle adoucit au contraire cette partie de son his-

toire avec autant de précaution que si elle eût parlé devant un juge, et que sa fille eût été accusée d'infanticide.

« Il y a, répondit M. Allworthy, très-peu de caractères assez complètement vicieux pour ne pas offrir quelque mélange de vertu. Tout pervers qu'est ce jeune homme, je ne nierai point que vous ne lui ayez de grandes obligations, et j'excuserai par ce motif, l'éloge que vous m'en avez fait; mais ne prononcez plus son nom devant moi; je l'exige absolument. Croyez que c'est sur les preuves les plus claires, les plus convaincantes, que je me suis décidé au parti que j'ai pris à son égard.

— Je n'en doute point, monsieur; mais le temps vous montrera les faits sous leur véritable jour, et vous prouvera que ce pauvre jeune homme a plus de titres à vos bontés que certaines gens dont je tais le nom.

— Madame, répondit M. Allworthy d'un ton brusque, je ne suis pas d'humeur à entendre des réflexions offensantes pour mon neveu. Si vous vous en permettez encore une seule, je quitterai à l'instant votre maison. Mon neveu est le plus digne, le meilleur des hommes, et je vous le répète, il a poussé l'amitié pour ce mauvais sujet jusqu'à un excès digne de blâme, en me cachant trop long-temps ses plus coupables ac-

tions. L'ingratitude du misérable envers un si bon jeune homme est ce qui m'irrite le plus; j'ai, madame, de fortes raisons de croire qu'il avoit conçu le dessein de supplanter mon neveu dans mon affection, et de m'engager à le déshériter.

— Assurément, monsieur, reprit mistress Miller un peu troublée (car si M. Allworthy avoit le sourire plein de douceur, il inspiroit l'effroi, quand il fronçoit le sourcil), assurément je ne dirai jamais de mal d'une personne dont il vous plaît de penser du bien. Cette conduite ne me siéeroit guère, surtout lorsqu'il est question de votre plus proche parent. Mais, monsieur, vous ne pouvez, vous ne devez pas vous offenser de mon intérêt pour ce pauvre malheureux; je puis bien lui donner ce nom maintenant. Hélas! il fut un temps où vous vous seriez fâché contre moi, s'il m'étoit arrivé de parler de lui avec trop peu de considération. Que de fois vous ai-je entendu l'appeler votre fils! que de fois m'avez-vous entretenue de lui avec toute la tendresse d'un père! Je ne puis oublier tout ce que vous vous plaisiez à me dire de sa figure, de son esprit, de ses vertus, de sa générosité : non, je ne puis l'oublier. Il n'a point cessé de mériter cet éloge; je le sais par ma propre expérience. C'est à lui que je dois le salut de ma famille. Excusez mes larmes, j'ai bien sujet d'en répandre, quand je considère dans



quel abîme de malheur est tombé ce pauvre jeune homme à qui j'ai tant d'obligations; quand je songe qu'il a perdu vos bontés dont il faisoit plus de cas que de sa propre vie. Je le plains, et je dois le plaindre. Eussiez-vous un poignard à la main, fussiez-vous prêt à me l'enfoncer dans le cœur, je ne pourrois m'empêcher de déplorer le sort d'un infortuné que vous avez aimé, et que j'aimerai toujours. »

M. Allworthy fut vivement ému de ce discours; mais il ne parut pas l'être de colère. Après un moment de silence, prenant mistress Miller par la main : « Allons, madame, lui dit-il d'un air affectueux, songeons maintenant à votre fille. Je ne puis blâmer la joie que vous cause une union qui lui promet de grands avantages; mais vous n'ignorez pas que ces avantages dépendent principalement de la réconciliation de votre gendre avec son père. Je connois beaucoup M. Nightingale; j'ai eu autrefois des relations d'affaires avec lui; j'irai le voir, et je tâcherai de vous le rendre favorable. Je le crois assez intéressé : cependant comme il s'agit d'un fils unique, et qu'enfin on ne peut revenir sur le passé, peut-être parviendra-t-on avec le temps à lui faire entendre raison, et je vous promets de m'y employer de tout mon pouvoir. »

Cette offre obligeante valut à M. Allworthy

mille remerciements de l'excellente femme. Elle y joignit de nouveaux témoignages de sa reconnaissance pour Jones. « C'est encore à lui, monsieur, dit-elle, que je suis redevable du service que vous daignez me rendre. » M. Allworthy l'interrompit avec douceur. Il était trop bon pour s'offenser du noble sentiment qui animoit mistress Miller; et si son ancienne colère contre Jones n'eût pas été réveillée par l'attentat récent qu'on lui imputoit, peut-être se seroit-elle un peu calmée au récit d'une action que la plus noire malice n'auroit pu envenimer.

Il y avoit plus d'une heure que M. Allworthy et mistress Miller étoient ensemble, quand l'arrivée de Blifil, accompagné du procureur Dowling, mit fin à leur entretien. Dowling étoit devenu le favori de Blifil. M. Allworthy, à la prière de son neveu, l'avoit pris pour intendant, et sur sa recommandation, M. Western lui avoit promis la même place chez lui, dès qu'elle viendrait à vaquer. Il se proposoit en attendant de l'employer à terminer quelques affaires d'intérêt qu'il avoit à Londres.

C'étoit là le principal but du voyage de Dowling. Il avoit profité de cette occasion pour apporter de l'argent à M. Allworthy, et pour lui donner, sur l'administration de sa terre, différents détails qui ne méritent pas de figurer dans

notre histoire. Nous laisserons en conséquence l'oncle et le neveu s'en occuper à loisir avec M. Dowling, et nous passerons à un autre sujet.

---

## CHAPITRE VIII.

## MATIÈRES DIVERSES.

AVANT d'aller retrouver M. Jones, occupons-nous encore un moment de Sophie. Elle étoit parvenue, comme on l'a vu, par une innocente flatterie, à mettre sa tante de bonne humeur, sans pouvoir toutefois diminuer son engouement pour Fellamar. Lady Bellaston l'avoit encore rendu plus vif, en lui disant la veille au soir qu'elle étoit fort satisfaite des dispositions de Sophie et de sa conduite à l'égard du lord. Il falloit, suivant elle, éviter tout délai et se hâter de conclure l'affaire, de façon à ne pas laisser à miss Western le temps de la réflexion et à l'obliger de donner son consentement, sans presque savoir ce qu'elle feroit : « C'est ainsi, ajoutoit-elle, que s'arrangent la moitié des mariages, parmi les gens de qualité. »

Réflexion assez juste et qui explique la mutuelle tendresse qu'on voit régner ensuite dans un si grand nombre d'heureux ménages.

Lady Bellaston tint le même langage à lord Fellamar. Il embrassa son avis avec tant de chaleur, que mistress Western, à sa prière, fixa le lendemain pour une entrevue particulière entre le lord et Sophie. Elle instruisit sa nièce de cette détermination, et la pressa en termes si impérieux d'y souscrire, que la jeune personne, après une longue et vaine résistance, finit par lui donner la plus grande preuve de complaisance qui fût en son pouvoir : elle consentit à voir le lord.

Comme il ne se passe rien pour l'ordinaire de bien intéressant, en pareille circonstance, on nous pardonnera de ne pas entrer dans les détails de cette entrevue. Le lord débuta par des protestations du plus pur, du plus ardent amour ; Sophie rougit et garda un moment le silence, puis recueillant ses esprits : « Milord, dit-elle d'une voix foible et tremblante, je vous laisse à juger si vos protestations actuelles s'accordent bien avec la conduite que vous avez tenue dernièrement envers moi.

— N'est-il donc, mademoiselle, aucun moyen d'expier un instant de délire ? Ma téméraire ardeur a dû vous convaincre que la violence de l'amour m'avoit ôté l'usage de la raison.

— Milord, il dépend de vous de me donner une preuve d'affection qui me toucheroit beaucoup plus que votre amour, et m'inspireroit aussi plus de reconnoissance.

— Quelle est-elle? mademoiselle, dit-il avec feu.

— Milord, reprit Sophie en baissant les yeux sur son éventail, vous n'ignorez pas, je pense, les peines que m'a causées votre prétendue passion.

— Pouvez-vous être assez injuste pour la nommer ainsi?

— Oui, milord, toute protestation d'amour faite à l'objet qu'on persécute est à la fois une imposture et un outrage. Je ne vois dans vos efforts obstinés pour obtenir ma main qu'une persécution cruelle. Je dirai plus : il est peu généreux à vous d'abuser de la sorte du malheur de ma position.

— O la plus charmante, la plus adorable des femmes! ne m'accusez pas d'une telle indignité, quand votre honneur, votre intérêt me sont si chers, quand je n'ai d'autre dessein, d'autre espoir, d'autre ambition que de mettre à vos pieds ma personne, mes titres, ma fortune, enfin tout ce que je possède.

— C'est à cette fortune, milord, c'est à ces titres que vous devez l'avantage dont je me plains.

Ce sont là les charmes qui ont séduit mes parents; mais ils n'ont aucun empire sur moi. Si vous avez, milord, le désir de mériter ma reconnaissance, il n'en est qu'un moyen.

— Votre reconnaissance, ô céleste créature! ne proférez pas ce mot. Je ne puis rien faire pour vous que vous ne méritiez, rien qui ne me cause trop de plaisir, pour laisser une place à votre reconnaissance.

— Je le répète, milord, vous pouvez mériter, non-seulement ma reconnaissance, mais mon estime, mais tous mes vœux pour votre bonheur; vous le pouvez, même sans peine: un cœur généreux n'en doit éprouver aucune à exaucer ma prière. Souffrez donc que je vous conjure de renoncer à une poursuite dont le succès est impossible. Je vous demande cette grace, autant pour vous que pour moi; la noblesse de votre caractère ne vous permet pas, sans doute, de prendre plaisir à tourmenter une infortunée. Quel fruit d'ailleurs attendez-vous d'une persévérance qui, sur mon honneur, sur le salut de mon âme, ne peut rien obtenir, et n'obtiendra jamais rien de moi, dans quelque abîme de maux que vous parveniez à me plonger?»

Ici milord poussa un profond soupir. « Eh quoi! mademoiselle, suis-je donc assez malheureux pour vous inspirer tant de haine et de mépris?

ou me pardonneriez-vous de soupçonner qu'un autre.....

— Milord, répondit Sophie avec vivacité, je ne vous dois aucun compte de mes sentiments. Je vous rends grace des offres brillantes que vous m'avez faites. Elles surpassent, je l'avoue, mon mérite et mes espérances; cependant, milord, je vous déclare que je ne puis les accepter, et je me flatte que vous me dispenserez de vous expliquer les motifs de mon refus. »

Lord Fellamar fit à Sophie une longue réponse peu intelligible, soit qu'elle péchât contre la grammaire, ou qu'elle fût dépourvue de sens. Il la termina en disant, que si miss Western avoit disposé de son cœur en faveur de quelque gentilhomme, tout malheureux que le rendroit cet engagement, il se croiroit obligé en honneur à se désister de ses prétentions. Le lord appuya sans doute avec trop d'affectation sur le mot gentilhomme: nous ne pouvons expliquer autrement l'indignation de Sophie, qui montra dans sa réponse le vif ressentiment d'une injure.

Tandis qu'elle parloit d'un ton de voix plus élevé que de coutume, mistress Western entra, le visage en feu, les yeux étincelants de colère. « Je suis honteuse, milord, dit-elle, de l'accueil qu'on vous fait ici. Croyez qu'il n'y a personne parmi nous qui ne soit sensible à l'honneur de

votre proposition. Quant à vous, miss Western, je dois vous dire que votre famille attendoit de vous une autre conduite. »

Le lord intercédâ, mais en vain, pour la jeune personne. La tante ne cessa ses reproches que lorsque Sophie, tirant son mouchoir de sa poche, se jeta dans un fauteuil et fondit en larmes.

Le reste de la conversation se passa de la part du lord en plaintes amères sur la rigueur de sa destinée, et de la part de mistress Western en assurances positives que sa nièce finirait par consentir à tout ce qu'il désiroit. « Cette enfant, milord, dit-elle, a reçu une éducation aussi indigne de sa naissance que de sa fortune. C'est à son père seul qu'il faut s'en prendre. La petite provinciale a de sottes idées de modestie. Voilà tout, milord, je vous le jure. Je suis persuadée que dans le fond elle n'est pas dénuée de sens, et qu'on lui fera entendre raison. »

Ces dernières paroles ne parvinrent pas aux oreilles de Sophie ; elle étoit sortie de la chambre un moment auparavant, plus irritée qu'elle ne l'avoit été de sa vie. Le lord se répandit en témoignages de reconnaissance pour la tante, en protestations d'amour et de constance pour la nièce. Encouragé dans ces dispositions par mistress Western, il prit congé d'elle et se retira.

Avant de raconter la scène qui eut lieu ensuite







entre Sophie et sa tante, il est à propos de faire connoître un événement fâcheux qui avoit occasionné la fureur et le brusque retour de mistress Western.

Le lecteur saura donc que la femme de chambre actuelle de Sophie étoit entrée à son service sur la recommandation de lady Bellaston, chez qui elle avoit passé quelque temps en qualité de coiffeuse. C'étoit une fille d'esprit ; on l'avoit chargée de surveiller soigneusement la jeune personne. Elle tenoit ses instructions (il nous en coûte de le dire), de mistress Honora que lady Bellaston avoit su si bien gagner, que l'ancienne et vive affection de cette créature pour Sophie, étoit entièrement effacée par son dévouement sans bornes à sa nouvelle maîtresse.

Or, dès que mistress Miller eut quitté Sophie, Betty (c'étoit le nom de la femme de chambre), retourna auprès d'elle et la trouva occupée à lire attentivement une longue lettre. L'altération visible qu'elle remarqua dans ses traits auroit suffi pour exciter les soupçons qu'elle conçut ; mais ils avoient encore un fondement plus solide, car elle avoit entendu toute la conversation de Sophie et de mistress Miller.

Betty alla rendre compte de ses observations à mistress Western. Cette dame loua son zèle, récompensa sa fidélité, et lui donna l'ordre de

faire entrer chez elle la femme qui avoit apporté la lettre, si elle revenoit.

Malheureusement mistress Miller revint au moment où Sophie étoit avec le lord. Betty, selon l'ordre qu'elle avoit reçu, la conduisit aussitôt chez mistress Western. Celle-ci, déjà instruite en grande partie de ce qui s'étoit passé la veille, persuada aisément à la bonne femme que Sophie ne lui avoit rien caché, et tira d'elle par ce moyen ce qu'elle savoit au sujet de la lettre et de Jones.

La pauvre créature étoit la simplicité même. On pouvoit, sans injustice, la ranger dans la classe de ces personnes toujours prêtes à croire tout ce qu'on leur dit. En fait de ruse, la nature ne les a pourvues d'aucune arme offensive ni défensive; de sorte qu'elles sont à la merci de quiconque veut faire-seulement, pour les tromper, les frais d'un petit mensonge. Mistress Western n'eut pas de peine à obtenir d'elle une entière confiance. Ce qu'elle en apprit étoit peu de chose, mais ce peu lui donna beaucoup à penser. Elle la congédia en l'assurant que Sophie ne la verroit pas, qu'elle ne répondroit pas à la lettre et n'en recevroit pas d'autres. Avant de la renvoyer, elle lui fit une sévère mercuriale sur le honteux métier d'entremetteuse qu'elle ne rougissoit point de remplir.

Cet entretien avoit déjà disposé d'une manière

peu favorable l'esprit de mistress Western, lorsque passant dans la pièce voisine de celle où étoient Fellamar et Sophie, elle entendit sa nièce rejeter avec hauteur les hommages du lord. Ne pouvant plus contenir sa colère, elle se précipita dans l'appartement, et se livra à cet excès de rage que nous avons décrit, en rendant compte de la scène qui précéda le départ du lord.

Fellamar ne fut pas plus tôt sorti que mistress Western alla retrouver Sophie et lui reprocha, dans les termes les plus amers, d'abuser de sa confiance, et d'oser recevoir en secret des lettres d'un homme avec qui, la veille même, elle vouloit promettre par serment de n'entretenir aucune correspondance.

Sophie protesta qu'elle n'entretenoit aucune correspondance avec celui dont sa tante parloit.

« Comment ! comment, miss Western ! nierez-vous que vous ayez reçu hier une lettre de lui ?

— Une lettre, madame ? répondit Sophie un peu surprise.

— Il n'est pas très-poli, mademoiselle, de répéter mes propres expressions. Oui, je dis une lettre, et j'exige que vous me la montriez sur-le-champ.

— Je rougirois de mentir. En effet, madame, j'ai reçu une lettre, mais sans l'avoir désirée, et je puis ajouter malgré moi.

— En vérité, mademoiselle, vous devriez rougir d'un tel aveu : mais où est cette lettre ? je veux la voir, montrez-la-moi. »

Sophie hésita quelques moments, et s'excusa enfin d'obéir à cet ordre, en disant qu'elle n'avoit pas la lettre sur elle : ce qui étoit la vérité. Mistress Western perdant toute patience, lui demanda sèchement si elle consentoit, ou non à épouser le lord Fellamar ? Un refus positif fut sa réponse. « En ce cas, s'écria mistress Western, je jure que dès demain matin je vous remets entre les mains de votre père. »

Sophie essaya de calmer le courroux de sa tante par des représentations respectueuses. « Madame, lui dit-elle, pourquoi faut-il que je sois forcée de me marier ? Songez combien une pareille contrainte vous auroit paru rigoureuse à vous-même. Vos parents n'en ont-ils pas agi plus humainement avec vous, en vous laissant votre liberté ? Qu'ai-je fait pour être privée de la mienne ? Je ne me marierai jamais contre la volonté de mon père, ni contre la vôtre ; et s'il m'arrive de vous demander à tous deux votre consentement pour un mariage indigne de moi, ne sera-t-il pas assez temps de m'obliger à en contracter un autre ?

— Puis-je supporter ce langage, reprit mistress Western, de la part d'une fille qui a dans sa poche la lettre d'un assassin ?

— Je n'ai pas, je vous jure, de pareille lettre dans ma poche ; et s'il est un assassin , il sera bientôt hors d'état de vous causer de l'inquiétude.

— Comment avez-vous l'audace, miss Western, de parler ainsi de lui, et de m'avouer en face votre amour pour ce scélérat ?

— Vous donnez, madame, à mes paroles une interprétation bien étrange.

— Je ne souffrirai pas , miss Western, que vous manquiez davantage au respect que vous me devez. C'est de votre père que vous avez appris à vous conduire de la sorte avec moi ; c'est lui qui vous a instruite à me donner un démenti. Il vous a perdue sans retour par son faux système d'éducation ; et grâce au ciel il recueillera le fruit de ses œuvres. Encore une fois, je vous déclare que demain matin je vous remène chez lui. Je retire toutes mes troupes du champ de bataille ; et comme le sage roi de Prusse, je me renferme dans une exacte neutralité. Vous êtes tous deux trop sensés pour avoir besoin de mes conseils : ainsi donc, faites vos préparatifs ; car demain matin vous évacuerez cette maison. »

Sophie se récria contre la rigueur de cet arrêt ; sa tante ne daigna pas l'écouter. Nous la laisserons persister dans sa résolution, puisque aussi bien il n'y a, selon toute apparence, aucun espoir de l'engager à en changer.

---

CHAPITRE IX.  

---

## CE QUI ARRIVE A JONES DANS SA PRISON.

JONES, hors le peu d'instants où il fut distrait de ses chagrins par la compagnie de Partridge, passa dans une triste solitude les vingt-quatre heures qui s'écoulèrent avant le retour de M. Nightingale : ce n'est pas que ce digne jeune homme eût oublié, ou abandonné son ami ; il avoit au contraire employé à le servir presque tout le temps de son absence.

Ayant appris qu'il n'y avoit eu d'autres témoins de la malheureuse rencontre de Jones et de Fitz-Patrick, que des matelots d'un vaisseau de guerre mouillé à Deptford, il s'y rendit sur-le-champ. On lui dit que les gens qu'il cherchoit étoient tous à terre. Impatient de les joindre, il les suivit à la piste de place en place, et fut enfin assez heureux pour en trouver deux qui buvoient ensemble avec un tiers, dans un méchant cabaret près d'Aldersgate.



Nightingale ayant témoigné le désir de parler à Jones en particulier, Partridge qui étoit avec son maître se retira. Dès qu'il fut sorti, Nightingale prit Jones par la main : « Allons, mon brave ami, s'écria-t-il, ne vous laissez pas trop abattre par ce que je vais vous dire. Il m'est pénible d'avoir de mauvaises nouvelles à vous donner ; mais je crois de mon devoir de ne point vous les taire.

— Ah ! je vous devine déjà ! le pauvre gentilhomme est mort.

— J'espère que non ; il vivoit encore ce matin. Je ne veux pourtant point vous flatter. Les informations que j'ai prises me font appréhender que sa blessure ne soit mortelle. Au reste, si l'affaire est véritablement telle que vous me l'avez contée, quoi qu'il arrive, vous n'avez à craindre que vos remords. Mais, mon cher Tom, je vous conjure de confier à vos amis ce qu'il y a de moins favorable pour vous dans votre aventure. Ce seroit être ennemi de vous-même, que de leur rien déguiser.

— Mon cher Jacques, vous ai-je jamais donné sujet de me blesser par un si cruel soupçon ?

— Écoutez-moi, je vais vous parler franchement. Après d'actives recherches, j'ai découvert deux témoins du funeste accident, et je suis fâché de le dire, leur récit ne s'accorde pas avec le vôtre.

— Que disent-ils donc ?

— Ce que je répète à regret, parce que j'en redoute pour vous les conséquences. Ils disent qu'ils étoient trop loin pour entendre les propos qui ont occasioné la querelle ; mais tous deux affirment que vous avez porté le premier coup.

— Eh bien ! sur le salut de mon ame, ils me calomnient. C'est Fitz-Patrick qui m'a frappé le premier ; et il m'a frappé sans la moindre provocation de ma part. Qui peut engager ces misérables à m'accuser fausement ?

— Je l'ignore, et si vous-même et moi, votre sincère ami, nous ne pouvons concevoir le motif qui les porte à vous accuser, quelles raisons un tribunal impartial aura-t-il de ne pas les croire ? Je leur ai adressé plus d'une fois la même question ; elle leur a été répétée par leur compagnon que je suppose un marin, et qui sembloit prendre à votre sort un vif intérêt. Il les a priés de considérer qu'il s'agissoit de la vie d'un homme, et leur a demandé à plusieurs reprises, s'ils étoient sûrs du fait qu'ils avançoient. Tous deux ont répondu qu'ils étoient prêts à l'attester par serment. Pour l'amour de Dieu, mon cher ami, pensez-y bien. Si leur témoignage se trouvoit conforme à la vérité, il seroit temps de songer à vous procurer des protecteurs. Je ne veux pas vous effrayer ; mais vous savez sans doute avec

quelle sévérité la loi punit l'agresseur, quelque violentes qu'aient été les provocations verbales.

— Hélas ! mon ami, est-il des protecteurs pour un malheureux tel que moi ? Pensez-vous d'ailleurs que je voulusse vivre avec la réputation d'un meurtrier ? Eussé-je des amis (hélas ! je n'en ai point), aurois-je le front de solliciter leur crédit en faveur d'un homme condamné pour le plus noir des crimes ? Croyez-moi, je ne conserve aucun espoir. Toute ma confiance est dans un tribunal bien supérieur à celui qui me jugera, et dont j'obtiendrai sûrement la protection que je mérite. »

Il jura encore de la manière la plus énergique qu'il n'avoit altéré en rien la vérité dans son récit.

Ce serment ébranla de nouveau Nightingale, et commençoit à le faire pencher pour son ami, quand mistress Miller entra et rendit compte du mauvais succès de sa démarche. « A présent, mon cher Nightingale, dit Jones avec un calme héroïque, j'envisage d'un œil d'indifférence le sort qui m'attend, quel qu'il soit. S'il plaît au ciel que j'expie par ma mort le sang que j'ai versé, j'espère qu'un jour la bonté divine daignera manifester mon innocence, et que les paroles d'un mourant inspireront assez de confiance pour mettre ma mémoire à l'abri de la calomnie. »

A ce discours succéda une scène fort triste

entre le prisonnier et ses amis. Peu de lecteurs auroient souhaité d'en être témoins, et très-peu aussi désireroient sans doute d'en entendre les détails : nous passerons donc au récit d'un autre incident. Le geôlier vint annoncer à Jones qu'une dame étrangère demandoit à lui parler, lorsqu'il auroit le loisir de la recevoir.

Jones s'étonna de cette visite. « Il ne connoissoit point, dit-il, de femme au monde dont il pût en attendre une dans le lieu qu'il habitoit. » Cependant comme il n'avoit pas de motif plausible de refuser de voir personne, il invita mistress Miller et M. Nightingale à se retirer, et donna ordre de faire entrer la dame.

Si Jones s'étoit étonné qu'on lui annonçât la visite d'une femme, quelle fut sa surprise de reconnoître dans cette femme mistress Waters? Celle du lecteur ne doit pas être moindre que la sienne, et nous engage à expliquer le mystère d'une apparition aussi imprévue.

Le lecteur sait très-bien qui étoit mistress Waters. Ce qu'il ignore et ce qu'il faut lui apprendre, c'est ce qu'elle étoit devenue. Nous le priérons donc de se rappeler que mistress Waters partit d'Upton dans la même voiture que M. Fitz-Patrick et un autre gentilhomme irlandais, et se rendit à Bath avec eux.

Or il y avoit en ce temps-là une certaine place

vacante dans la maison et à la disposition de M. Fitz-Patrick. C'étoit une place de *femme*. La dame qui l'occupoit s'en étoit démise depuis peu, ou du moins en avoit abandonné les fonctions. Pendant le voyage, M. Fitz-Patrick examina avec beaucoup d'attention mistress Waters, et la jugea très-propre à remplir cet emploi. En arrivant à Bath, il le lui conféra sur-le-champ, et elle l'accepta sans le plus léger scrupule. Tout le temps qu'ils passèrent à Bath, ils vécurent comme mari et femme, et comme mari et femme ils arrivèrent ensemble à Londres.

Soit que M. Fitz-Patrick eût trop de sens pour se dessaisir d'un bien précieux, avant de s'en être assuré un autre dont il n'avoit plus qu'un foible espoir de recouvrer la possession; soit que mistress Waters se fût si bien acquittée de son emploi, qu'il voulût lui conserver dans sa maison le premier rang, et ne laisser, comme on le voit souvent, que le second à sa femme légitime, il est certain qu'il ne lui dit pas un mot de sa fugitive moitié, ni de son dessein de la reprendre. Il se garda soigneusement aussi de lui communiquer la lettre remise entre ses mains par mistress Western, et bien davantage de prononcer devant elle le nom de Jones. Malgré sa résolution de se battre avec notre héros partout où il le rencontreroit, il n'imita pas ces hommes prudents qui re-

gardent en pareille circonstance une femme, une mère, une sœur et quelquefois toute une famille comme leur meilleur rempart. La première confiance qu'il fit à mistress Waters ne lui échappa qu'après qu'on l'eut transporté chez lui, de l'auberge où sa blessure avoit été pansée.

M. Fitz-Patrick n'avoit jamais su raconter clairement une histoire. Peut-être s'embrouilla-t-il ce jour-là un peu plus que de coutume. En effet, mistress Waters fut quelque temps avant de comprendre que l'auteur de sa blessure étoit ce même jeune homme qui lui en avoit fait une dans le cœur, sinon mortelle, du moins assez profonde pour qu'elle en conservât encore la cicatrice. Elle n'eut pas plus tôt appris que M. Jones étoit détenu comme assassin à Gate-House, que laissant M. Fitz-Patrick aux soins de sa garde, elle courut rendre visite au prisonnier.

Elle entra dans sa chambre avec un air de gaiété que dissipa subitement la sombre tristesse empreinte sur la physionomie de Jones. Il tressaillit à sa vue.

« Je ne m'étonne point de votre surprise, lui dit-elle. Vous ne vous attendiez sûrement pas à me voir. On ne reçoit guère ici des visites d'une femme, à moins que ce ne soit de la sienne. Jugez, M. Jones, du pouvoir que vous avez sur moi.

Quand nous nous séparâmes à Upton, j'étois loin de penser que notre première entrevue auroit lieu dans un pareil séjour.

— Je dois, madame, vous rendre grace de votre visite. Il est rare qu'on aille chercher les malheureux, surtout dans ces sombres demeures.

— En vérité, M. Jones, j'ai peine à me persuader que vous soyez le charmant jeune homme que j'ai vu à Upton. Il n'y a point de prison dont l'aspect soit aussi lugubre que votre figure. Que vous est-il donc arrivé?

— Je pensois, madame, qu'instruite de ma captivité, vous en saviez aussi la déplorable cause.

— Je sais que vous avez blessé un homme en duel; voilà tout. »

Jones s'indigna de ce ton de légèreté, et témoigna une extrême douleur de ce qui s'étoit passé.

« Eh bien! monsieur, répondit mistress Waters, si vous prenez la chose si fort à cœur, je puis vous tranquilliser. Votre adversaire n'est pas mort, et j'ai presque la certitude que sa vie ne court aucun risque. Le chirurgien qui l'a pansé d'abord étoit un jeune homme qui s'est plu à représenter sa blessure comme très grave, afin que la cure lui fit plus d'honneur; mais le chirurgien du roi l'a vu depuis, et il assure qu'à moins que

la fièvre ne vienne à se déclarer, ce qui lui paroît peu probable, il ne craint point pour ses jours. »

A ce récit, un rayon de joie brilla sur le visage de Jones. Mistress Waters affirma qu'elle n'avoit dit que la vérité. Puis elle ajouta : « Par le plus singulier des hasards, je loge dans la même maison que le gentilhomme; je l'ai vu; je vous garantis qu'il vous rend justice; il confesse, sans s'inquiéter des conséquences de son aveu, que c'est lui qui a été l'agresseur, et que vous n'avez pas le moindre tort. »

Jones montra la plus grande satisfaction d'une si heureuse nouvelle. Il dit ensuite à mistress Waters beaucoup de choses qu'elle savoit déjà; comme qui étoit M. Fitz-Patrick, d'où venoit son ressentiment, etc. Il lui conta aussi plusieurs faits qu'elle ignoroit, tels que l'aventure du manchon et d'autres particularités, taisant seulement le nom de Sophie. Après quoi il déplora les fautes sans nombre dont il s'étoit rendu coupable, et qui toutes avoient eu, disoit-il, des suites si funestes qu'il seroit inexcusable de ne pas profiter de son expérience, et de persévérer dans le même désordre. Enfin il annonça la résolution d'être sage à l'avenir, dans la crainte d'essuyer encore de plus grands malheurs.

Mistress Waters se moqua de tous ces beaux



discours, les attribuant au chagrin et à l'ennui de la captivité. Elle répéta de vieilles plaisanteries sur la conversion du diable quand il fut malade, et dit à Jones qu'elle se flattoit de le voir bientôt libre, aussi gai qu'auparavant, et radicalement guéri des vains scrupules qui tourmentaient sa conscience.

Mistress Waters lui tint encore bien des propos semblables que nous ne rapporterons pas. Certains lecteurs pourroient les trouver peu honorables pour elle, tandis que d'autres s'amuseroient peut-être à tourner en ridicule les réponses de Jones. Nous supprimerons donc le reste de leur conversation, nous bornant à observer que l'entrevue se termina d'une manière tout-à-fait innocente, et beaucoup plus à la satisfaction de Jones qu'à celle de mistress Waters. Si l'un étoit ravi des nouvelles qu'il venoit d'apprendre, l'autre n'étoit pas aussi charmée des dispositions repentantes d'un jeune homme dont elle avoit pris à Upton une idée très-différente de celle qu'elle en concevoit en ce moment.

La visite de mistress Waters adoucit infiniment la tristesse qu'inspiroit à Jones le rapport de Nightingale; mais le découragement que lui avoit causé celui de mistress Miller étoit toujours le même. Son récit s'accordoit si bien avec la lettre de Sophie, qu'il ne douta pas qu'elle n'eût mon-

tré la sienne à sa tante et pris la ferme résolution de l'abandonner. Cette pensée le pénétra d'une douleur qui ne pourroit se comparer qu'à celle où le plongea le nouveau malheur que lui réservait la fortune, et que nous ferons connoître dans le second chapitre du livre suivant.



---

## LIVRE XVIII.

CONTENANT ENVIRON SIX JOURS.

---

### CHAPITRE PREMIER.

---

ADIEUX AU LECTEUR.

Nous touchons, cher lecteur, au terme d'un long voyage. Après avoir fait de compagnie tant de chemin, conduisons-nous l'un envers l'autre comme des voyageurs qui ont passé ensemble plusieurs jours dans une diligence. De petites altercations, de malignes plaisanteries ont-elles troublé leur union pendant la route? au dernier relais ils se réconcilient et remontent gaîment en voiture. Suivons leur exemple : ce moment passé, il peut nous arriver (ce qui leur arrive communément), de ne plus nous revoir.

Puisque nous avons fait usage de cette comparaison, qu'on nous permette de la pousser un

peu plus loin. Notre intention est d'imiter dans ce dernier livre la conduite que tiennent, à leur dernière journée, les honnêtes voyageurs dont nous venons de parler. Une heure ou deux avant de se séparer, ils font trêve de bons mots et de railleries. Ceux d'entre eux qui ont joué jusqu'à le rôle de plaisants n'hésitent point à le quitter, et la conversation prend d'ordinaire un tour naturel et sérieux.

Nous de même, cher lecteur, si, pour t'amuser, nous n'avons pas craint de recourir de temps en temps à la plaisanterie, nous aurons soin de nous l'interdire désormais. L'abondance et la variété des matières que nous serons forcé d'entasser dans ce livre laisseront peu de place à ces observations badines qu'il nous a plu de faire ailleurs, et qui ont peut-être quelquefois écarté le sommeil prêt à fermer ta paupière. La dernière partie de notre ouvrage ne t'offrira rien, ou presque rien de ce genre. Ce ne sera qu'un simple récit; et en considérant la multitude des grands événements qui vont se développer sous tes yeux, tu t'étonneras de les voir renfermés dans un si petit nombre de pages.

Or maintenant, ami lecteur, nous saisissons cette occasion (n'en pouvant guère espérer d'autre), de te souhaiter tout le bonheur possible. Si notre compagnie t'a été agréable pendant le voyage,

c'étoit ce que nous désirions ; si nous t'avons offensé en quelque chose, nous n'en avons pas l'intention. Nous est-il échappé des traits qui t'aient blessé toi, ou tes amis ? nous déclarons solennellement qu'ils n'étoient dirigés ni contre toi, ni contre eux. Sans doute on t'aura débité bien des fables sur notre compte, on t'aura dit que tu allois voyager avec un homme d'humeur caustique et railleuse : c'est une calomnie. Personne ne hait et ne méprise la satire plus que nous, ni avec plus de raison ; car personne n'a eu davantage à s'en plaindre. Admire, cher lecteur, notre étrange destinée ; on nous a imputé d'injurieux pamphlets composés par ces mêmes écrivains faméliques qui, dans d'autres libelles, nous ont outragé avec la dernière violence.

Nous sommes, au reste, bien convaincu que tous ces plats écrits seront oubliés long-temps avant que cette page tombe sous tes yeux. Quelque courte en effet que puisse être la durée de nos ouvrages, nous osons croire qu'ils survivront à la frêle existence de leur auteur, et aux productions éphémères de ses ennemis.



---

CHAPITRE II.

---

## INCIDENT TRAGIQUE.

TANDIS que Jones se livroit à de tristes réflexions, Partridge entra dans sa chambre d'un pas chancelant, le visage pâle comme la mort, l'œil fixe, les cheveux hérissés, et tremblant de tous ses membres : on eût dit qu'il avoit vu un spectre, ou qu'il en étoit un lui-même.

Jones, sans être peureux, ne put se défendre à son aspect, de quelque émotion. Il changea de couleur, et lui demanda d'une voix un peu altérée ce qu'il avoit.

« J'espère, monsieur, dit Partridge, que vous ne serez point en colère contre moi. Je vous jure que je n'ai pas écouté ; mais j'étois obligé de me tenir dans la pièce voisine. Sur mon honneur, j'aurois mieux aimé être à cent lieues d'ici, que d'entendre ce que j'ai entendu.

— Que veux-tu dire ?

— Ce que je veux dire, monsieur ? O ciel !

cette femme qui vient de sortir est-elle bien celle qui étoit avec vous à Upton ?

— Oui.

— Et avez-vous passé la nuit avec elle ? dit Partridge en frémissant d'effroi.

— Je crains que ce ne soit pas un secret.

— Au nom du ciel, monsieur, je vous en conjure, répondez à ma question. Avez-vous réellement passé la nuit avec elle ?

— Cela n'est que trop vrai !

— En ce cas, Dieu ait pitié de votre ame et vous pardonne ; car, aussi sûr que j'existe, cette femme est votre propre mère ! »

A ces mots Jones parut encore plus saisi d'horreur que Partridge. Il resta quelque temps muet, consterné ; le maître et le valet se regardoient l'un l'autre d'un air égaré. Enfin, Jones recouvrant la parole. « Que me dis-tu ? s'écria-t-il d'une voix entrecoupée.

— Monsieur, je n'ai pas la force de vous conter la chose maintenant ; mais je vous ai dit la vérité. Cette femme qui sort d'ici est votre mère. Quelle fatalité que je ne l'aie pas su à temps, pour prévenir un tel crime ! Assurément il faut que ce soit l'œuvre du diable en personne.

— Ah ! s'écria Jones, la fortune ne cessera pas de me persécuter, qu'elle ne m'ait réduit au désespoir... Mais pourquoi m'en prendre à la fortune ?

Je suis l'unique artisan de mes maux ; oui, tous les maux que j'ai éprouvés ne sont que la conséquence de mes folies et de mes vices. Ce que tu m'as dit, Partridge, m'a presque ôté l'usage de la raison. Mistress Waters étoit donc. . . . mais à quoi bon le demander ? Tu dois bien la connoître. Si tu as quelque affection pour moi, que dis-je ? si tu es capable d'un sentiment de pitié, va, je t'en prie, cours chercher cette malheureuse femme, engage-la à revenir me voir. . . . Grand Dieu, ma mère ! . . . . un inceste ! . . . . A quelle destinée suis-je réservé ! »

Il tomba alors dans un désespoir si furieux, que Partridge ne voulut pas le quitter. Quand les premiers transports de sa douleur furent un peu calmés, il dit à son fidèle serviteur que mistress Waters logeoit dans la même maison que le gentilhomme blessé, et lui ordonna d'aller la chercher.

Si le lecteur veut bien se rappeler la scène de l'auberge d'Upton, décrite dans notre neuvième livre, il admirera le bizarre concours de circonstances qui empêcha Partridge de voir mistress Waters pendant les vingt-quatre heures qu'elle passa dans cette auberge avec Jones. Le monde offre souvent des exemples de pareils hasards ; les plus grands événements y sont produits par un invisible enchaînement de petites causes, et



un œil attentif peut en découvrir plus d'une preuve dans cette histoire.

Après deux ou trois heures de courses infructueuses, Partridge revint sans avoir trouvé mistress Waters. Jones, qui se désoloit de sa longue absence, pensa devenir fou en apprenant le mauvais succès de ses recherches. Il étoit encore dans cet état violent, lorsqu'il reçut la lettre suivante :

« MONSIEUR ,

« Depuis que je vous ai quitté, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a appris à votre sujet des choses dont je suis aussi affligée que surprise. Comme je n'ai point à présent le loisir d'entrer dans les détails indispensables qu'elles exigent, vous voudrez bien suspendre votre curiosité jusqu'à notre prochaine entrevue. Je profiterai, pour aller vous voir, du premier moment de liberté que j'aurai. Oh ! monsieur Jones, quand je passai avec vous à Upton cette délicieuse journée dont le souvenir empoisonnera, selon toute apparence, le reste de ma vie, que j'étois loin de soupçonner à qui je devois une félicité si parfaite ! Croyez-moi pour toujours votre sincère et infortunée

« J. WATERS. »

« P. S. Soyez tranquille, la vie de M. Fitz-Pa-  
IV.

trick ne court aucun danger. Ainsi, quelques crimes que vous puissiez avoir à vous reprocher, l'homicide n'est pas du nombre.»

Cette lettre faillit ôter à Jones l'usage de ses sens. Il la laissa tomber de sa main défaillante. Partridge la ramassa, et s'autorisant du silence de son maître, la lut à son tour. Le saisissement qu'elle lui causa ne fut pas moindre que celui de Jones. C'est au pinceau et non à la plume à rendre l'horreur qui se manifesta sur le visage de l'un et de l'autre. Tandis qu'ils gardoient tous deux un morne silence, le geôlier entra, et sans prendre garde à l'altération de leurs physionomies qui n'étoit que trop visible, il dit à Jones qu'un étranger demandoit à lui parler. Jones donna l'ordre de l'introduire sur-le-champ; c'étoit Black Georges.

Le garde-chasse, moins accoutumé que le geôlier à des scènes lugubres, remarqua au premier abord le trouble extrême qu'annonçoit la figure de Jones; il l'attribua au funeste accident qui étoit arrivé, et qu'on avoit peint à M. Western sous les couleurs les plus odieuses. Georges en conclut que le gentilhomme étoit mort, et M. Jones menacé d'une fin prochaine et ignominieuse. Cette pensée l'affligea beaucoup; car il avoit l'âme compatissante; et malgré la petite contravention au devoir de l'amitié qu'il s'étoit permise par faiblesse, il n'étoit pas tout-à-fait dépourvu de re-

connoissance pour les services que M. Jones lui avoit autrefois rendus.

Le pauvre garçon fut si ému de ce triste spectacle, que ses yeux se mouillèrent de larmes malgré lui. « Monsieur, dit-il à Jones, je suis vraiment touché de votre malheur. Voyez, je vous prie, si je ne pourrois pas vous être utile dans la position où vous vous trouvez. Peut-être avez-vous besoin de quelque argent; en ce cas le peu que je possède est bien à votre disposition. »

Jones lui serra cordialement la main, et le remercia mille fois de son offre obligeante; mais il lui répondit qu'il n'avoit nul besoin d'argent : sur quoi Georges le pressant encore plus vivement d'agréer ses services, « Je vous remercie de nouveau, lui dit Jones, il n'est au pouvoir d'aucun homme vivant de me donner ce qui me manque.

— Allons, allons, mon bon maître, reprit Georges, ne perdez point courage, les choses peuvent tourner mieux que vous ne pensez. Vous n'êtes pas le premier qui ait tué un homme, et qui se soit tiré d'affaire.

— On vous a mal instruit, Georges, dit Partridge, le gentilhomme n'est point mort, ni en danger de mourir. Cessez de troubler mon maître. Il éprouve un chagrin que vous ne pouvez adoucir.

— Vous ne savez pas ce dont je suis capable, monsieur Partridge, répartit Georges. Si ma jeune

maîtresse est l'objet de son chagrin, j'ai des nouvelles à lui apprendre....

— Que dites-vous, Georges ? s'écria Jones ; est-il arrivé depuis peu quelque événement où ma Sophie soit intéressée.... ? Ma Sophie ! misérable que je suis ! comment osé-je profaner ainsi son nom ?

— J'espère, répliqua Georges, qu'elle sera encore votre Sophie. Oui, monsieur, j'ai à vous conter quelque chose qui la concerne. Madame Western vient de la ramener chez son père, et il y a eu bien du bruit à cette occasion. Je n'ai pu en savoir au juste la cause ; mais mon maître étoit dans une furieuse colère, et madame Western aussi. Je l'ai entendue déclarer, en remontant dans sa chaise à porteurs, que de sa vie elle ne remettrait les pieds chez mon maître. Encore une fois j'ignore ce dont il s'agissoit, mais tout étoit parfaitement tranquille quand je suis sorti. Robin qui servoit au souper m'a dit qu'il n'avoit pas vu depuis long-temps l'écuyer de si bonne humeur avec notre jeune maîtresse. Il l'a embrassée plusieurs fois en jurant qu'elle feroit à l'avenir tout ce qu'elle voudroit, et qu'il ne songeroit plus jamais à l'enfermer. J'ai cru, monsieur, que cette nouvelle vous seroit agréable, et quoiqu'il fût déjà tard, je me suis échappé pour venir vous l'apprendre. »

Jones assura Black Georges qu'il en ressentait

une extrême joie, et lui dit, que sans oser prétendre désormais à la possession de l'incomparable miss Western, il ne pouvoit éprouver de plus grand adoucissement à ses peines que la pensée de la savoir heureuse.

Le reste de l'entretien ne mérite pas de trouver place ici. Le lecteur nous pardonnera donc de le passer sous silence. Il vaut mieux lui expliquer d'où provenoit ce vif retour de tendresse de l'écuyer pour sa fille.

Mistress Western, en arrivant chez son frère, commença par lui vanter avec beaucoup d'emphase l'honneur et les avantages qui reviendroient à la famille d'une alliance avec le lord Fellamar, et se plaignit amèrement du refus obtiné de Sophie. L'écuyer ayant approuvé la conduite de sa fille, mistress Western s'emporta aussitôt avec tant de violence contre son frère, qu'il perdit à la fois toute patience et toute réserve. Il s'ensuivit entre eux une dispute telle qu'on n'en a jamais entendu de pareille à Billingsgate<sup>1</sup>. Mistress Western étant sortie dans le fort de la querelle, n'eut heureusement ni le temps, ni peut-être l'idée de parler à son frère de la lettre que Sophie avoit reçue.

Après le départ de mistress Western, Sophie qui

<sup>1</sup> On a déjà dit que Billingsgate étoit le marché au poisson de Londres.

Trad.

avait gardé jusque-là le silence, sans doute autant par nécessité que par goût, se montra reconnoissante envers son père du service qu'il lui avait rendu, en prenant son parti contre sa tante, comme il avait pris le sien contre elle. C'étoit la première fois qu'elle agissoit ainsi. L'écuyer lui en sut beaucoup de gré; il se souvint que M. Allworthy avait exigé qu'on renonçât aux mesures violentes. Convaincu d'ailleurs que Jones ne pouvoit manquer d'être pendu, il se flattoit de réussir auprès de sa fille par les voies de la douceur. Dans cette persuasion, il donna encore une fois un libre cours à sa tendresse pour elle. Cet abandon produisit un effet extraordinaire sur l'ame sensible de Sophie. Sans la parole d'honneur qu'elle avait donnée à Jones, et peut-être aussi sans un reste d'intérêt pour cet infortuné, nous sommes presque tenté de croire que dans la vue de faire plaisir à son père, elle se seroit sacrifiée à l'homme qu'elle détestoit. Elle lui promit de consacrer toute sa vie au soin de lui plaire et de ne jamais se marier que de son consentement. L'écuyer transporté de joie se remit à boire, et but si bien qu'il se coucha complètement ivre.

---

## CHAPITRE III.

VISITE DE M. ALLWORTHY AU VIEUX NIGHTINGALE.  
ÉTRANGE DÉCOUVERTE.

Le lendemain matin M. Allworthy alla trouver, suivant sa promesse, le vieux Nightingale. Il avoit tant d'empire sur son esprit, qu'en moins de trois heures il vint à bout de le déterminer à voir son fils.

Vers la fin de leur entretien, il survint un de ces singuliers hasards qui ont fait croire à des gens honnêtes et sensés que la Providence favorise souvent la découverte des crimes les plus secrets, pour affermir les hommes dans le chemin de la vertu, par la crainte du péril inévitable où les conduit celui du vice.

M. Allworthy, en entrant chez M. Nightingale, aperçut Black Georges qui en sortoit. Il ne fit pas attention à lui, et le garde s'imagina qu'il ne l'avoit pas vu.

Cependant M. Allworthy, après avoir traité l'ob-

jet principal de sa visite, demanda à Nightingale s'il connoissoit un nommé Georges Seagrim, qu'il avoit rencontré à sa porte, et pour quelle affaire cet homme venoit chez lui.

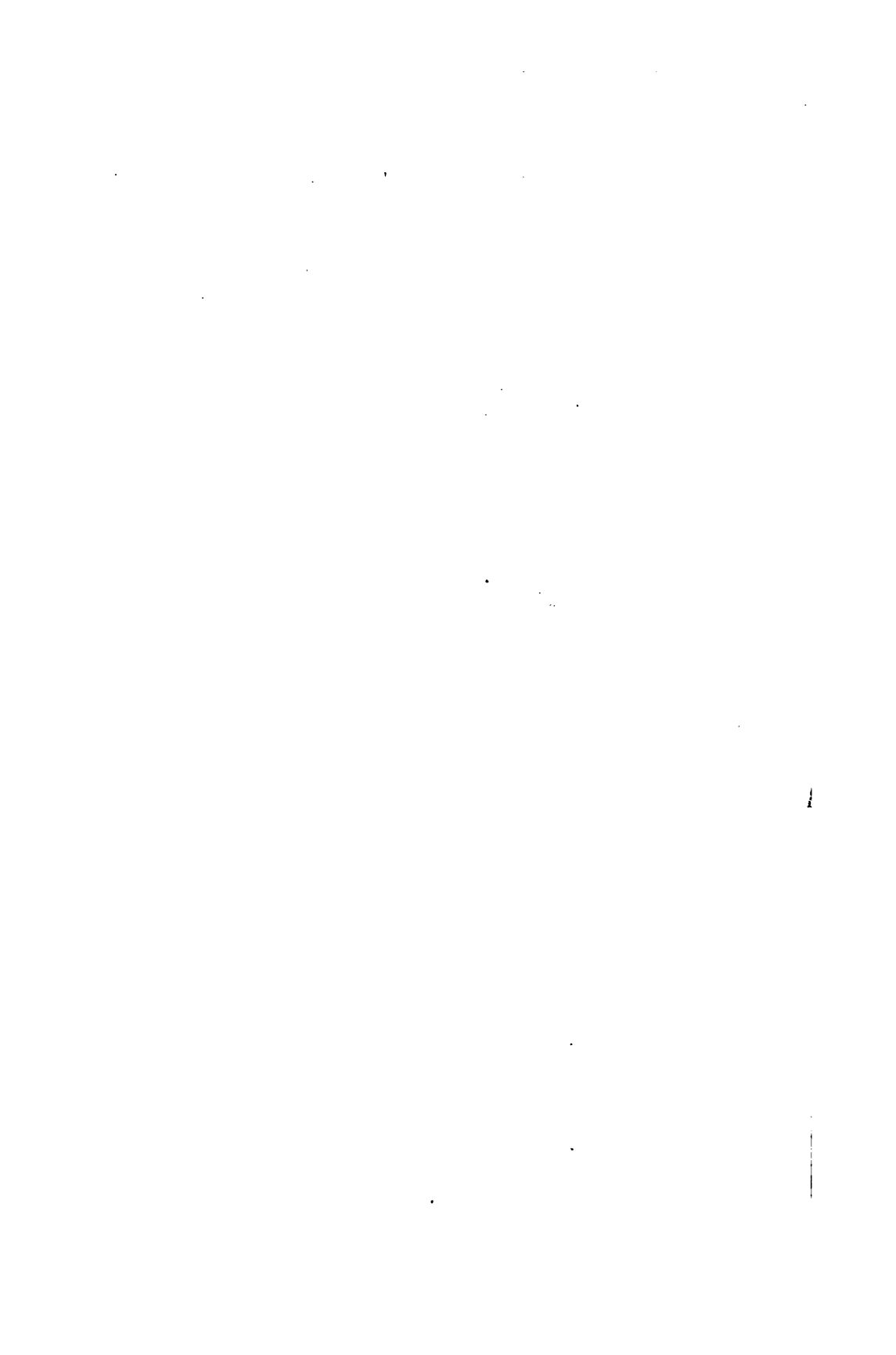
« Je le connois très-bien , répondit Nightingale. C'est un garçon tel qu'on n'en voit guère par le temps qui court. Avec le mince revenu d'un bien affermé trente livres sterling, il a trouvé le moyen d'en amasser cinq cents.

— Il vous a dit cela ?

— Oui, et rien n'est plus vrai, je vous assure. J'ai entre les mains la somme en cinq billets de banque, qu'il m'a chargé de placer sur hypothèque, ou en acquisition de biens-fonds, dans le nord de l'Angleterre. »

M. Allworthy demanda à voir les billets. L'examen qu'il en fit le surprit extrêmement. Il dit à Nightingale que ces billets avoient été autrefois en sa possession, et lui en conta l'histoire. Personne ne crie plus fort contre la friponnerie des gens d'affaires que les escrocs, les joueurs de profession et autres coquins de cette espèce. Personne ne se plaint davantage des escrocs, etc., etc., que les prêteurs sur gages, les usuriers et autres larrons semblables. Soit qu'une manière de voler nuise à l'autre, soit que l'argent, objet commun de la convoitise de tous les fripons, excite en eux un sentiment de jalousie et de rivalité, Nigh-









OF  
HIGH

tingale ne fut pas plus tôt instruit de l'action du garde-chasse, qu'il se récria contre son improbité avec plus de chaleur que n'avoit fait l'honnête et juste Allworthy.

Celui-ci pria Nightingale de garder l'argent et le secret jusqu'à nouvel ordre, et s'il revoyoit le drôle, de ne point lui parler de la découverte qu'il avoit faite. A son retour, il trouva mistress Miller profondément affligée d'un entretien qu'elle venoit d'avoir avec son gendre. M. Allworthy l'informa d'un air riant qu'il apportoit d'excellentes nouvelles, et lui annonça, sans plus de préambule, qu'il avoit déterminé M. Nightingale à voir son fils. Il se flattoit, lui dit-il, d'opérer entre eux une parfaite réconciliation, malgré le redoublement d'humeur que causoit au père un autre événement du même genre arrivé dans sa famille : c'étoit la fuite de sa nièce. M. Allworthy lui en raconta les détails qu'il tenoit du vieux Nightingale, et qu'elle ignoroit encore, ainsi que son gendre.

On doit bien penser que mistress Miller fut aussi satisfaite que reconnoissante de l'heureux succès de la démarche de M. Allworthy. Cependant elle avoit tant d'amitié pour Jones, que nous ne saurions dire si la peine qu'elle éprouvoit à son sujet ne l'emporta pas sur le plaisir d'apprendre une si bonne nouvelle. On pourroit

même croire que cette nouvelle, en lui rappelant d'une manière sensible les obligations qu'elle avoit à Jones, lui causa réellement plus d'affliction que de joie. « Hélas ! se disoit-elle, tandis que ma famille est heureuse, dans quel triste état languit le pauvre jeune homme à la générosité duquel nous devons le commencement de notre félicité ! »

Après l'avoir laissée savourer un moment (qu'on nous passe l'expression), la nouvelle consolante qu'il venoit de lui donner, M. Allworthy ajouta : « J'en ai encore une autre très-agréable à vous communiquer. Je crois avoir retrouvé un trésor précieux appartenant à un de vos amis ; mais peut-être sa situation présente ne lui permettra-t-elle pas d'en profiter. »

Mistress Miller comprit par ces derniers mots de qui il vouloit parler, et lui répondit en soupirant : « J'espère que non, monsieur ! »

— Je l'espère aussi, et de tout mon cœur, reprit M. Allworthy ; mais mon neveu m'a dit ce matin qu'il avoit entendu raconter l'affaire d'une manière très-fâcheuse.

— Juste ciel ! s'écria mistress Miller... Allons, je dois me taire ; et cependant il est bien dur d'être condamnée au silence quand on entend...

— Parlez, madame, parlez sans crainte. Vous me connoissez trop pour me supposer capable

de préventions contre qui que ce soit. Soyez sûre que je serois charmé que ce jeune homme pût se justifier de tout, particulièrement de cette malheureuse affaire. Vous n'ignorez pas la tendresse que j'eus autrefois pour lui. Le monde, je le sais, m'en a blâmé. Si je lui ai retiré mon affection, c'est que j'ai pensé qu'il ne la méritoit plus. Croyez-moi, mistress Miller, il me seroit doux de découvrir que je me suis trompé. »

Mistress Miller alloit répondre, lorsqu'un domestique vint l'avertir que quelqu'un désiroit de lui parler sur-le-champ. M. Allworthy demanda ce que faisoit son neveu. On lui dit qu'il étoit depuis quelque temps dans sa chambre avec un homme qui lui rendoit de fréquentes visites. M. Allworthy devinant que c'étoit Dowling, fit prier le procureur de descendre à l'instant chez lui.

Aussitôt qu'il fut entré, M. Allworthy, sans nommer personne, lui exposa le cas des billets de banque, et lui demanda quelle peine, à son avis, encourroit le coupable. Dowling répondit qu'il pensoit qu'on pourroit le poursuivre en vertu du *Black act*<sup>1</sup>; mais que la question étant

<sup>1</sup> *Black act*, acte noir portant peine de mort contre les braconniers armés et déguisés, les voleurs, les incendiaires, les faussaires, etc. Il fut rendu à l'occasion de quelques brigandages commis près de Waltham, dans le Hampshire, par des personnes masquées ou barbouillées de noir.

assez délicate, on feroit bien de la soumettre aux gens de loi. Il alloit, ajouta-t-il, se trouver à une réunion d'avocats pour les affaires de M. Western, et si M. Allworthy le jugeoit à propos, il leur proposeroit la difficulté. M. Allworthy y consentit.

En ce moment, mistress Miller revint. « Excusez-moi, je vous prie, monsieur, dit-elle, je vous croyois seul.

— Entrez, madame, répondit M. Allworthy; l'affaire qui m'occupoit est terminée. » Dowling étant sorti, mistress Miller présenta à son hôte le jeune Nightingale qui venoit le remercier du service signalé qu'il lui avoit rendu. Mais à peine eut-il ouvert la bouche, que la bonne femme, dans son impatience, lui coupa la parole. « Monsieur, dit-elle, mon gendre nous apporte des nouvelles excellentes pour le pauvre M. Jones. Le gentilhomme blessé est hors de tout danger, et déclare que c'est lui qui a été l'agresseur. Assurément, monsieur, vous ne voudriez pas que M. Jones fût un lâche. Si j'étois homme, et qu'un insolent osât me frapper, je mettrois aussitôt l'épée à la main. Allons, mon cher ami, contez vous-même, contez tout à M. Allworthy. »

Nightingale confirma ce que sa belle-mère avoit dit, et fit un grand éloge de Jones. Il ne



connoissoit personne, dit-il, qui fût d'un meilleur naturel et moins querelleur que lui.

Mistress Miller voyant son gendre prêt à s'arrêter, le pria de répéter toutes les expressions tendres et respectueuses dont il avoit entendu M. Jones se servir, en parlant de son bienfaiteur.

« Quelque louange que l'on donne à M. Allworthy, reprit Nightingale, on ne fait que lui rendre justice; il n'y a nul mérite à cela; mais la vérité m'oblige de dire qu'on ne sauroit être plus reconnoissant que le pauvre Jones. Oui, monsieur, je suis convaincu que rien ne lui pèse tant sur le cœur, que la perte de vos bontés. Il en a cent fois gémi devant moi; il m'a souvent protesté de la manière la plus solennelle qu'il ne s'étoit jamais rendu coupable d'une offense volontaire envers vous; il m'a même juré qu'il aimeroit mieux endurer mille morts, que d'avoir à se reprocher la simple pensée de manquer au respect, à la reconnoissance, ou à la soumission qu'il vous doit. Excusez-moi, monsieur, je crains de m'être laissé emporter trop loin sur un sujet si délicat.

— Non, mon gendre, s'écria mistress Miller, non, vous n'avez pas été plus loin que ne l'exigeoit la charité chrétienne.

— J'applaudis, monsieur Nightingale, répondit M. Allworthy, à votre généreuse amitié, et je sou-

haite qu'il la mérite. Je suis charmé, je l'avoue, de ce que vous m'avez dit de l'état et de la déclaration du gentilhomme blessé. Si votre rapport est exact, comme je n'en doute point, il se peut qu'avec le temps je reprenne une opinion favorable de votre ami. La bonne mistress Miller ici présente, tous ceux qui me connoissent, attesteront que je l'ai aimé aussi tendrement que s'il eût été mon propre fils. Je le regardois comme un enfant que la Providence avoit confié à mes soins; je me souviens encore du triste et touchant abandon où je le trouvai; je crois encore me sentir pressé par ses mains innocentes. C'étoit l'objet, oui le plus doux objet de mon affection. » A ces mots, la parole lui manqua, et des larmes roulèrent dans ses yeux.

Comme la réponse que fit mistress Miller pourroit nous mener à des éclaircissements qu'il n'est pas encore temps de donner, nous nous arrêtons ici pour rendre compte du changement survenu dans le cœur de M. Allworthy, et du refroidissement de son courroux contre Jones. Les romans et les pièces de théâtre offrent, il est vrai, beaucoup d'exemples de révolutions aussi subites, qui n'ont souvent d'autre cause que la nécessité où est l'auteur de terminer son drame, ou son roman, et d'illustres autorités semblent justifier ces brusques péripéties. Quoique nous

croyions avoir autant de droit qu'aucun écrivain de nous permettre de telles licences, nous n'en userons qu'autant que nous y serons forcé; et nous ne craignons pas, du moins pour le moment, d'être réduit à cette extrémité.

La disposition favorable où se trouvoit M. Allworthy, étoit produite par une lettre de Square qu'on lira dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE IV.

---

CONTENANT DEUX LETTRES DE STYLE TRÈS-DIFFÉRENT.

« MON DIGNÉ AMI,

« JE vous ai mandé dans ma dernière lettre que j'avois renoncé à prendre les eaux, après avoir éprouvé qu'elles augmentoient plutôt qu'elles ne diminuoient mes souffrances. J'ai à vous annoncer aujourd'hui une nouvelle plus affligeante, je pense, pour mes amis que pour moi. Les docteurs

Harrington et Brewster m'ont déclaré que mon mal étoit incurable.

« J'ai lu quelque part que le principal but de la philosophie étoit d'apprendre à mourir. Je ne déshonorerai donc point la mienne, en paroissant surpris de recevoir une leçon à laquelle j'ai dû me préparer de longue main. Toutefois, à dire vrai, l'Évangile nous en apprend plus en une page, sur ce sujet, que tous les ouvrages des philosophes anciens et modernes. L'assurance qu'il nous donne d'une autre vie est pour un bon esprit un plus ferme soutien, que les consolations tirées de l'impérieuse loi de la nature, du néant des choses humaines et de la vanité des plaisirs de ce monde. Ces lieux communs peuvent quelquefois nous armer d'un aveugle courage contre la mort, et nous aider à en supporter la pensée; mais ils ne nous inspireront jamais la force de la mépriser, beaucoup moins encore de la regarder comme un bien.

« Qu'on ne se figure pas que je veuille flétrir ici de l'odieux nom d'athées, ou de matérialistes tous ceux qu'on appelle philosophes. Un grand nombre d'entre eux tant anciens que modernes, guidés par les seules lumières de la raison, ont conçu quelque espérance d'un état futur; mais dans le fait cette lumière étoit si foible, cette espérance si incertaine, qu'il est permis de dou-

ter de quel côté inclinoit leur croyance. Platon lui-même; à la fin de son Phédon, confesse que ses plus forts arguments ne vont pas au-delà d'une simple probabilité, et Cicéron semble plutôt désirer de croire, que croire en effet à l'immortalité de l'ame. Pour moi, j'en conviens, je n'y ai cru sérieusement, qu'après être devenu sérieusement chrétien.

« Vous vous étonnerez peut-être d'un tel aveu; mais je vous assure qu'il y a bien peu de temps que je mérite le nom de chrétien. L'orgueil de la philosophie avoit enivré ma raison, et la plus sublime sagesse me paroissoit comme aux anciens Grecs, une folie. Il a plu au ciel de dissiper enfin mon erreur, et de me montrer le chemin de la vérité, avant que je tombasse dans les ténèbres éternelles.

« Je commence à m'affoiblir, je le sens. Il faut donc me hâter d'arriver au principal but de cette lettre.

« Quand je me rappelle les actions de ma vie passée, je n'en vois point qui pèse plus sur ma conscience que mon injustice envers le malheureux enfant auquel vous aviez voué une affection de père. Non content de tolérer la scélératesse de ses ennemis, j'ai travaillé moi-même à sa ruine. Croyez-en, mon cher ami, la parole d'un mourant; on l'a indignement calomnié. Quant au

fait principal qui vous a déterminé à le chasser de chez vous, je vous jure qu'il en est innocent, et que vous avez été trompé par un faux rapport. Lorsqu'on vous croyoit prêt à rendre le dernier soupir, lui seul dans votre maison, témoigna une douleur sincère. Ce qui se passa ensuite fut l'effet des transports de joie que lui causoit votre rétablissement, et je le dis à regret, de la noire méchanceté d'un autre : mais je me propose de justifier l'innocent, sans vouloir accuser personne. N'en doutez pas, mon ami, ce jeune homme est doué de l'âme la plus généreuse, la plus pure, la plus sensible à l'amitié, en un mot de toutes les vertus qui peuvent ennoblir une créature humaine. Il a quelques défauts, mais on ne sauroit lui reprocher le moindre manque de respect, ou de reconnaissance envers vous. Que dis-je ? au moment où vous le bannîtes de votre présence, je suis convaincu que son cœur souffrit beaucoup plus pour vous que pour lui-même.

« Un vil et coupable intérêt m'a engagé à vous taire si long-tems ce secret. Je ne puis avoir aujourd'hui d'autre raison de le révéler, que le désir de rendre hommage à la vérité, de venger l'innocence, et de réparer mes torts autant qu'il dépend de moi. Cette déclaration produira, je l'espère, l'effet que j'en attends. Le bonheur d'apprendre avant de mourir, que vous avez rendu vos bon-

nes graces à un jeune homme qui en est si digne ,  
sera la plus douce consolation que puisse recevoir,

« Monsieur ,

« votre très-obligé, très-obéissant et  
très-humble serviteur,

« THOMAS SQUARE. »

Après la lecture de cette lettre, on s'étonnera peu du changement sensible qui s'étoit opéré dans les sentiments de M. Allworthy. Il avoit pourtant reçu de Thwackum , par le même courrier, une autre lettre d'un style très-différent. Nous allons la rapporter ici : aussi bien sera-ce peut-être la dernière fois que nous aurons occasion de nous occuper de ce personnage.

« MONSIEUR ,

« Je ne suis nullement surpris d'apprendre par votre digne neveu, un nouveau trait de scélératesse du jeune pupille de M. Square l'athée. Il ne peut commettre aucun crime qui m'étonne : et je prie Dieu de tout mon cœur qu'il ne mérite point, par l'effusion de votre propre sang, un emprisonnement éternel dans le séjour des pleurs et des grincements de dents.

« Vous avez sans doute bien sujet de vous repentir d'avoir montré tant de foiblesse pour ce misérable, au préjudice de votre famille légitime et de votre réputation ; vous devez, dis-je, éprouver en ce moment d'assez cuisants remords. Il me semble pourtant que je manquerois à mon devoir, en vous épargnant des remontrances propres à vous inspirer un juste sentiment de vos erreurs. Veuillez donc, je vous en conjure, faire de sérieuses réflexions sur le châtiment que va probablement subir le scélérat ; et puisse cette leçon vous apprendre à ne pas mépriser désormais les avis d'un homme qui ne se lasse point d'implorer le ciel en votre faveur.

« Si par un fol excès d'indulgence pour ce mauvais sujet, vous n'aviez pas cent fois arrêté ma main prête à lui infliger une correction salutaire, les verges auroient pu chasser l'esprit diabolique dont je m'aperçus qu'il étoit possédé, dès l'enfance. Mais ces regrets sont aujourd'hui trop tardifs.

« Je suis fâché que vous vous soyez tant pressé de donner la cure de Westerton. Je vous l'aurois demandée plus tôt, si j'avois pu croire que vous en disposeriez avant de m'en prévenir. Vous condamnez avec trop de rigueur la pluralité des bénéfices. Elle est justifiée par l'usage et par l'exemple d'un grand nombre d'hommes pieux. On me



mande que le ministre d'Aldergrove décline chaque jour; en cas qu'il vienne à mourir, j'espère que vous penserez à moi. Vous devez être convaincu de la sincérité de mes vœux pour votre bonheur, au prix duquel tous les intérêts terrestres me semblent d'une aussi foible importance, que l'offrande des menues dîmes dont parle l'Écriture, comparée à l'observance des préceptes essentiels de la loi.

« Je suis , monsieur ,

« votre fidèle et humble serviteur,

« ROGER THWACKUM. »

C'étoit la première fois que Thwackum prenoit avec M. Allworthy ce ton d'autorité; et il eut lieu par la suite de s'en repentir, comme il arrive à ceux qui ne savent pas discerner une extrême bonté d'une foiblesse méprisable. M. Allworthy ne l'avoit jamais aimé. Il le connoissoit pour un homme orgueilleux et d'un mauvais naturel. Sa dévotion même lui paroissoit avoir une teinte de son caractère, et il la jugeoit à beaucoup d'égards fort peu digne d'estime. Mais d'un autre côté Thwackum étoit un excellent maître; il mettoit un zèle infatigable à instruire ses deux élèves. Ajoutez à ces qualités une grande sévérité de mœurs, une honnêteté irréprochable et une piété exem-

plaire : desorte que M. Allworthy sans l'estimer, ni l'aimer, n'avoit pu se résoudre à renvoyer un précepteur qui possédoit le talent et l'activité nécessaires pour bien remplir ses fonctions. D'ailleurs les deux enfants étant élevés dans sa maison et sous ses yeux, il se flattoit de pouvoir corriger aisément ce qu'il y auroit de défectueux dans les leçons de leur maître.

---

## CHAPITRE V.

### SUITE DE L'HISTOIRE.

LE dernier entretien de M. Allworthy avec mistress Miller avoit réveillé dans le cœur de l'excellent homme quelques tendres souvenirs de Jones, et fait couler de ses yeux des larmes involontaires. Mistress Miller s'aperçut de son émotion. « Oui, oui, monsieur, s'écria-t-elle, on connoît votre bonté pour ce pauvre jeune homme, malgré le soin que vous prenez de la cacher. Croyez-moi, il n'y a pas un mot de vrai dans ce

que les coquins ont dit. M. Nightingale vient de tout découvrir. Il paroît que c'étoient des gens employés à la *presse*, et payés par un lord qui est le rival de M. Jones, pour le conduire de force à bord d'un vaisseau. J'ignore, Dieu me pardonne, qui sera désormais à l'abri d'une pareille violence. Mongendre que voici a vu leur chef, homme bien élevé, qui lui a conté toute l'affaire, et témoigné un vif regret de s'en être mêlé. Il n'auroit eu garde, a-t-il dit, d'agir de la sorte, s'il avoit su que M. Jones appartenait à une honnête famille; mais on le lui avoit dépeint comme un vagabond qui n'avoit ni feu, ni lieu.»

M. Allworthy, saisi d'étonnement, déclara à mistress Miller qu'il ne comprenoit rien à son récit.

« Je conçois, monsieur, votre surprise. Ce récit ne ressemble pas, je pense, à celui que ces gens-là ont fait au procureur.

— A quel procureur, madame? que voulez-vous dire?

— Voilà comme vous êtes, monsieur; vous ne voulez jamais convenir du bien que vous faites. J'ai l'honneur de vous assurer que M. Nightingale l'a vu.

— Qui a-t-il vu, madame?

— Eh mais, votre procureur que vous avez eu la bonté d'envoyer prendre des informations, sur les lieux.

— En vérité, je ne vous comprends pas davantage.

— En ce cas, mon cher Nightingale, contez vous-même la chose. »

« Oui, monsieur, dit Nightingale, j'ai vu dans un cabaret à Aldersgate ce même procureur qui sortoit de chez vous, comme j'y entrois. Il s'entretenoit avec deux des coquins que le lord Fel lamar avoit chargés de *presser* M. Jones, et qui furent ainsi témoins du malheureux duel entre M. Fitz-Patrick et lui. »

« J'avoue, monsieur, reprit mistress Miller, qu'en voyant cet homme entrer dans votre chambre, j'ai dit à mon gendre que c'étoit vous sans doute qui l'aviez envoyé à Aldersgate, pour y prendre des renseignements. »

M. Allworthy demeura muet de surprise pendant deux ou trois minutes. Enfin, s'adressant à M. Nightingale : « Votre rapport, monsieur, lui dit-il, me cause plus d'étonnement que je n'en ai éprouvé de ma vie. Êtes-vous bien sûr que ce soit le même individu ? »

— J'en suis très-sûr, monsieur.

— Vous l'avez vu à Aldersgate, et vous vous y êtes trouvé avec lui et les deux hommes ?

— Oui, monsieur, près d'une demi-heure.

— Eh bien, comment se conduisit le procu-

reur? Entendites-vous tout ce qui se dit entre lui et les deux hommes?

— Non, monsieur, ils étoient ensemble avant mon arrivée. Le procureur parla peu en ma présence; mais lorsque j'eus questionné à plusieurs reprises les deux hommes, qui persistoient dans un récit contraire à celui de M. Jones, et dont l'aveu de M. Fitz-Patrick m'a démontré depuis l'insigne fausseté, le procureur les engagea à ne dire que la vérité, et sembla prendre tant d'intérêt à M. Jones, qu'en le retrouvant ici j'en ai conclu que c'étoit vous qui, par bonté, l'aviez envoyé à Aldersgate.

— Et ne l'y avez-vous pas effectivement envoyé, monsieur? dit mistress Miller.

— Non sûrement; j'ignorois même jusqu'à ce moment qu'il y eût été.

— Je vois tout, s'écria mistress Miller, sur mon ame, je vois tout. Il ne faut pas s'étonner qu'ils aient eu ensemble, depuis peu, des entretiens si mystérieux. Mon fils Nightingale, courez, je vous en prie, courez sur-le-champ après ces hommes. S'ils sont encore à terre, tâchez de les découvrir. Je veux aller moi-même à leur recherche.

— Ma chère madame Miller, prenez patience; veuillez faire dire à M. Dowling de descendre chez moi, s'il est dans la maison; sinon envoyez-moi M. Blifil. »

Mistress Miller sortit en marmottant quelque chose entre ses dents, et revint bientôt annoncer que M. Dowling étoit parti, mais que l'autre (ce fut son expression), alloit venir.

M. Allworthy conservoit plus de sang-froid que la bonne mistress Miller, qui étoit tout de feu pour la défense de son ami. Il avoit conçu cependant quelques soupçons assez semblables aux siens. Quand Blifil entra dans sa chambre, il lui demanda d'un ton sérieux et moins tendre que de coutume, s'il savoit que M. Dowling eût vu quelques-uns des témoins du duel qui avoit eu lieu entre Jones et un gentilhomme irlandois.

Rien ne déconcerte plus une personne intéressée à cacher la vérité, ou à soutenir un mensonge, qu'une question inattendue. Aussi ces hommes respectables, qui se font une noble étude de défendre devant les tribunaux la vie de leurs semblables, ont-ils grand soin de chercher d'avance, par des interrogations multipliées, à deviner toutes les questions qu'on pourra faire à leurs clients le jour du jugement, afin de les munir de réponses justes et promptes que la plus féconde imagination ne parviendrait pas à leur suggérer sur-le-champ. D'ailleurs la surprise, en donnant au sang une soudaine et violente impulsion, produit d'ordinaire dans les traits du visage une altération si sensible, qu'elle devient un témoignage

involontaire contre l'accusé. Telle fut celle qui se manifesta sur la physionomie de Blifil à la question imprévue que lui adressa son oncle : de façon qu'on ne sauroit guère blâmer la vivacité de mistress Miller, qui s'écria au même instant : « Coupable, sur mon honneur ! coupable, sur mon ame ! »

M. Allworthy lui fit une sévère réprimande de son emportement ; puis, se tournant vers Blifil qui sembloit atterré : « Monsieur, lui dit-il, pourquoi hésitez-vous à me répondre ? C'est vous, je n'en puis douter, qui avez envoyé M. Dowling à Aldersgate. Il n'y auroit pas été, je le suppose, de son propre mouvement, et surtout sans m'en prévenir.

— J'ai eu tort, monsieur, j'en conviens, répondit Blifil ; ne puis-je pourtant espérer que vous me pardonneriez ?

— Vous pardonner ! reprit M. Allworthy avec l'accent de la colère.

— Oui, monsieur, je savois que vous auriez sujet de vous plaindre de moi ; mais mon cher oncle voudra bien me pardonner une action inspirée par la plus excusable des foiblesses humaines. La pitié mal placée est, je l'avoue, une erreur blâmable ; cependant c'est une erreur dont vous n'êtes pas vous-même tout-à-fait exempt. Je m'en suis rendu coupable plus d'une fois en

faveur de cette personne. C'est moi, je le confesse, qui ai envoyé M. Dowling à Aldersgate, non pour y faire une vaine et stérile recherche, mais pour tâcher de découvrir les témoins de l'affaire et d'adoucir leur déposition. Voilà, monsieur, la vérité; quoique j'eusse l'intention de vous la taire, je ne la nierai point.

— Ce récit, dit Nightingale, me paroît s'accorder avec la conduite du procureur.

— A présent, madame, reprit M. Allworthy, vous conviendrez, j'espère, une fois en votre vie, que vous avez porté un jugement téméraire, et vous ne devez plus être si courroucée contre mon neveu. »

Mistress Miller se tut. Sans pouvoir prendre si vite une opinion favorable de Blifil à qui elle attribuoit la ruine de Jones, elle fut sa dupe; comme les autres dans cette circonstance; tant le malin esprit avoit su prêter à l'imposteur le langage de la persuasion. Et de fait on calomnie le diable, lorsqu'on l'accuse d'abandonner ses amis et de les laisser dans l'embarras. Il peut bien quelquefois oublier ceux qu'il n'a connus qu'en passant, ou qui ne lui sont acquis qu'à moitié; mais en général il demeure fidèle aux serviteurs entièrement dévoués à ses ordres, et les secourt dans toutes les extrémités, jusqu'à l'expiration de son pacte avec eux.



S'il est vrai qu'une rébellion étouffée affermissse le trône d'un monarque, ou que la santé paroisse plus assurée après une maladie, on peut dire aussi que le feu de la colère une fois éteint, l'affection reprend une nouvelle force. C'est ce qu'éprouva M. Allworthy. Lorsque Blifil eut détruit le plus grave soupçon qui pesoit sur lui, le moindre qu'avoit fait naître la lettre de Square, se dissipa naturellement; et Thwackum, demeuré l'unique objet du courroux de M. Allworthy, porta seul tout le poids de l'anathème que le philosophe mourant avoit lancé sur les ennemis de Jones.

Quant à ce dernier, M. Allworthy commençoit à le voir d'un œil moins défavorable. Il dit à Blifil que non seulement il lui pardonnoit un trait de bonté peu commun, mais qu'il vouloit encore lui procurer le plaisir d'imiter son exemple. « Madame, dit-il à mistress Miller avec un sourire plein de douceur, qu'en pensez-vous? si nous prenions une voiture pour aller tous ensemble rendre une visite à votre ami? ce ne seroit pas la première, je vous jure, que j'aurois faite dans une prison. »

On devinera aisément quelle fut la réponse de mistress Miller; mais il faut avoir un grand fonds de bonté, et une idée bien juste de l'amitié, pour comprendre ce qu'elle sentit dans cette occasion. Peu de nos lecteurs, nous l'espérons, savent par

expérience ce qui se passoit alors dans le cœur de Blifil, et tous conviendront qu'il ne pouvoit rien objecter de raisonnable à la proposition de son oncle. Cependant la fortune, ou ce fidèle ami dont nous parlions tout à l'heure, vint à son secours, et le préserva d'une mortification cruelle. Au moment même où l'on envoyoit chercher une voiture, Partridge arriva et fit demander mistress Miller. Il l'instruisit en particulier du terrible secret récemment découvert. Lorsqu'il sut par elle le dessein de M. Allworthy, il la supplia d'imaginer quelque moyen d'en empêcher l'exécution. « Il faut, dit-il, mettre tout en œuvre pour lui dérober la connoissance de cet affreux mystère. S'il alloit maintenant à Gate-House, il y trouveroit M. Jones et sa mère, déplorant ensemble l'horrible crime qu'ils ont commis par ignorance; car elle entroit dans la prison comme j'en sortois. »

La pauvre mistress Miller, à qui cette nouvelle avoit presque ôté l'usage de ses facultés, ne s'étoit jamais trouvé l'esprit moins inventif qu'en cet instant. Toutefois comme les femmes ont l'imagination beaucoup plus prompte et plus fertile en ressources que les hommes, elle s'avisa bientôt d'un expédient; et revenant trouver M. Allworthy : « Je suis sûre, monsieur, lui dit-elle, que vous serez surpris d'entendre une objection de ma part, contre votre intention obligeante

d'aller à Gate-House ; mais si vous vous y rendiez sur-le-champ , je redouterois les conséquences de cette démarche. Vous devez penser monsieur, que les malheurs qui ont accablé depuis peu le pauvre jeune homme, ont dû le jeter dans un extrême abattement. Une visite aussi inopinée lui causeroit un transport de joie qui pourroit avoir des suites fâcheuses, dans un moment surtout où son domestique qui est ici, m'assure qu'il ne jouit pas d'une bonne santé.

—Son domestique est ici ! s'écria M. Allworthy, allez lui dire, je vous prie, de venir me parler. Je veux lui faire quelques questions relatives à son maître. »

Partridge eut peur d'abord de paroître devant M. Allworthy. Mistress Miller à qui il avoit souvent conté son histoire, le rassura en lui promettant de l'accompagner.

M. Allworthy reconnut Partridge au premier coup d'œil, quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis un grand nombre d'années. Mistress Miller auroit donc pu s'épargner les frais d'un préambule assez prolix ; mais on a déjà pu s'apercevoir que la bonne femme qui possédoit tant de qualités précieuses, avoit encore une langue toujours prête à servir ses amis.

« Vous êtes, dit M. Allworthy à Partridge, le domestique de M. Jones ?

— Je ne puis dire, monsieur, que je sois précisément son domestique; mais, ne vous en déplaise, je vis avec lui pour le présent. *Non sum qualis eram*<sup>1</sup>, comme monsieur le sait très-bien. »

M. Allworthy lui fit beaucoup de questions sur Jones, sur sa santé, et sur d'autres sujets. Partridge y répondit sans se piquer le moins du monde de sincérité, avec l'unique attention de présenter les choses sous un jour favorable : car un étroit attachement à la vérité n'étoit pas au nombre des principes religieux, ou moraux de l'honnête pédagogue.

Pendant cet entretien, M. Nightingale se retira; un instant après, mistress Miller sortit aussi. M. Allworthy renvoya Blifil, pensant que Partridge s'expliqueroit plus librement sans témoins. Dès qu'il fut seul avec lui, il lui parla, comme on le verra dans le chapitre suivant.

<sup>1</sup> Je ne suis pas tel que j'étois.



## CHAPITRE VI.

## NOUVEAUX. PROGRÈS DE L'HISTOIRE.

« Il faut convenir, mon ami, dit M. Allworthy, que vous êtes un singulier personnage. Est-il possible qu'après avoir tant souffert autrefois par votre obstination à soutenir un mensonge, vous ne cessiez pas d'y persister, et que vous vous donniez dans le monde pour le domestique de votre propre fils? quel intérêt, quel motif vous porte à tenir cette conduite?

— Je vois, monsieur, répondit Partridge en se jetant aux pieds de M. Allworthy, que vous êtes prévenu contre moi, et déterminé à ne me croire sur rien. A quoi donc serviroient mes protestations? Il y a pourtant là-haut quelqu'un qui sait que je ne suis point le père de ce jeune homme.

— Quid! nierez-vous encore ce dont vous fûtes jadis convaincu par des preuves si évidentes, si incontestables? et n'en est-ce pas une nouvelle

contre vous, que l'on vous retrouve, au bout de vingt ans, avec ce même jeune homme ? Je vous croyois bien loin d'ici, ou mort depuis longtemps. Comment avez-vous eu de ses nouvelles ? Où l'avez-vous rencontré ? Vous entreteniez donc avec lui une correspondance ? ne le niez pas : je vous promets que votre fils gagneroit beaucoup dans mon estime, s'il étoit vrai que, fidèle au vœu de la nature, il eût nourri en secret son père pendant un si grand nombre d'années.

— Veuillez, monsieur, avoir la patience de m'écouter, je vous dirai tout. »

Ayant obtenu la permission qu'il demandoit, il continua ainsi.

« Quand j'eus le malheur d'encourir votre disgrâce, ma ruine la suivit de près. Je perdis ma petite école ; et le ministre de la paroisse, croyant, je pense, vous faire plaisir, m'ôta la place de bedeau. Il ne me resta que ma boutique de barbier, foible ressource dans un chétif village. Tant que vécut ma femme, je reçus une pension de douze livres sterling, venant d'une main inconnue, ou plutôt de la vôtre, je suppose ; car je ne connois que vous qui soyez capable d'une telle générosité. Comme je le disois, tant que vécut ma femme, je touchai cette pension ; mais la mort m'enleva du même coup l'une et l'autre. J'avois dans ce temps-là deux ou trois petites dettes qui com-

mençoient à m'inquiéter. J'en avois une surtout, bien fâcheuse. Un procureur l'avoit fait monter, par des frais de procédure, de quinze schellings à près de trente livres sterling<sup>1</sup>. Me voyant privé de tous moyens de subsistance, je fis un paquet du peu d'effets que je possédois, et je m'en allai.

« Je me rendis d'abord à Salisbury où j'entrai au service d'un avocat, l'un des meilleurs hommes que j'aie connus. Il n'étoit pas seulement facile et bon pour moi; je pourrois citer de lui mille traits de vertu et de bienfaisance dont je fus témoin, pendant que je demeurai dans sa maison. Je le vis souvent refuser des causes, parce qu'il les jugeoit contraires à la justice et à l'humanité.

— Épargnez-vous, mon ami, des détails superflus. Je connois cet avocat; c'est un homme respectable, qui fait honneur à sa profession.

— Il suffit, monsieur. En le quittant, j'allai à Lymington où le hasard me plaça chez un autre avocat qui étoit encore un homme d'une bonté rare et de l'humeur la plus joviale. Je restai chez lui environ trois ans. Au bout de ce temps, j'établis une petite école qui auroit prospéré, sans un

<sup>1</sup> Pareille chose arriva à un honnête ecclésiastique du comté de Dorset, par la friponnerie d'un procureur qui, non content des frais exorbitants qu'une première procédure avoit coûtés au pauvre homme, l'engagea dans une seconde plus onéreuse encore; c'est une méthode qu'emploient souvent les gens de chicane, pour s'enrichir des dépouilles du plaideur, au mépris des lois, de la religion, et de l'humanité.

accident bien malheureux qui m'arriva. J'avois un cochon. Ma mauvaise fortune voulut que ce cochon s'échappât un jour, et fit un léger dégât dans le jardin d'un de mes voisins, homme orgueilleux et vindicatif qui avoit pour procureur un fieffé fripon nommé.... Ma foi, son nom est sorti de ma mémoire; il me fit assigner. Quand je comparus devant le juge de paix, combien ne fus-je pas étonné d'entendre débiter sur mon compte mille odieux mensonges. Quelqu'un affirma que j'avois coutume de mener paître mes cochons dans les jardins d'autrui; il m'imputa mille torts imaginaires; il dit qu'il espéroit *que j'avois enfin conduit mes cochons à un bon marché*<sup>1</sup>. N'auroit-on pas cru que moi, qui ne possédois qu'un pauvre petit pourceau, j'étois le plus gros marchand de cochons d'Angleterre?

— Fort bien, mais abrégez, je vous prie. Vous ne m'avez pas encore dit un mot de votre fils.

— Ho! il s'écoula bien des années avant que je visse mon fils, comme il vous plaît de l'appeler. Après cette aventure, je m'embarquai pour l'Irlande; j'établis une école à Cork; un nouveau procès me ruina, et je demeurai sept ans en prison.

<sup>1</sup> Proverbe anglois, qui signifie être pris au piège. L'application en est d'autant plus plaisante, qu'il s'agit réellement ici de cochons. Trad.



— Bon, passons, s'il vous plaît, à votre retour en Angleterre.

— Eh bien! monsieur, il y a six mois à peu près, je débarquai à Bristol où je séjournai quelque temps; mais n'y trouvant rien à faire, et apprenant que le barbier d'un village entre cette ville et Gloucester venoit de mourir, j'allai le remplacer; et j'étois établi dans ce lieu depuis deux mois, quand M. Jones y passa. »

Partridge fit alors à M. Allworthy un récit fort circonstancié et aussi fidèle que sa mémoire le lui permit, de leur première entrevue, et de tout ce qui leur étoit arrivé depuis cette époque; mêlant à sa narration de fréquents éloges de Jones, sans oublier d'y placer adroitement quelques mots sur le vif attachement et le profond respect dont le jeune homme faisoit profession pour M. Allworthy. « Monsieur, dit Partridge en finissant, je vous ai dit toute la vérité. Maintenant je jure de nouveau que je ne suis pas plus le père de M. Jones que du pape; et si je mens, je veux être maudit du ciel et des hommes.

— Que dois-je penser de vos serments? dit M. Allworthy. Quelle raison pouvez-vous avoir de nier avec tant de force un fait qu'il seroit, je pense, de votre intérêt d'avouer?

— Eh bien! monsieur, s'écria Partridge hors d'état de se contenir davantage, si vous refuscz

de me croire, vos doutes ne tarderont pas à s'éclaircir. Plût à Dieu que vous vous fussiez trompé sur la mère de ce jeune homme, comme vous l'avez fait sur son père ! » Pressé par M. Allworthy de s'expliquer, il lui découvrit d'une voix tremblante et avec un mouvement d'horreur, le fatal secret qu'un moment auparavant il avoit tant recommandé à mistress Miller de lui cacher.

Cette affreuse révélation ne causa pas à M. Allworthy moins de saisissement qu'à Partridge. « Juste ciel ! dit-il, dans quel abîme de maux le vice et l'imprudence précipitent les hommes ! à quels coupables excès ils se trouvent souvent entraînés malgré eux ! »

Comme il achevoit ces mots, mistress Waters entra brusquement dans la chambre. A sa vue, Partridge s'écria : « La voici, monsieur ; voici la malheureuse mère de M. Jones ! Elle va, j'en suis sûr, me justifier devant vous. Je vous prie, madame.... »

Mistress Waters, sans écouter Partridge, sans paroître même s'apercevoir de sa présence, s'avança vers M. Allworthy. « Il y a si long-temps, monsieur, lui dit-elle, que je n'ai eu l'honneur de vous voir, qu'il est possible que vous ne me reconnoissiez pas.

— En effet, madame, répondit M. Allworthy, vous êtes fort changée à beaucoup d'égards ; et

si cet homme ne m'eût pas dit d'avance qui vous étiez, je ne vous aurois pas reconnue sur-le-champ. Avez-vous, madame, à m'entretenir de quelque affaire particulière? »

M. Allworthy prononça ces dernières paroles d'un ton sérieux. Ce qu'il avoit su autrefois de la conduite de cette femme, et ce que Partridge venoit de lui en apprendre n'étoit pas, comme on peut le croire, de nature à le satisfaire.

« Oui, monsieur, répliqua-t-elle, je viens vous entretenir d'une affaire très-particulière, et telle que je ne puis la communiquer qu'à vous seul. J'ose donc vous prier de m'entendre un moment sans témoins. Ce que j'ai à vous dire est, je vous le jure, de la plus haute importance. »

Partridge reçut l'ordre de se retirer. Avant de sortir, il pria la dame de le justifier dans l'esprit de M. Allworthy. « Soyez tranquille, répondit-elle, je ne lui laisserai aucun doute sur votre innocence. »

Ce qui se passa entre M. Allworthy et mistress Waters sera la matière du chapitre suivant.

---

---

CHAPITRE VII.

---

## SUITE DE L'HISTOIRE.

Comme mistress Waters gardoit le silence :  
« Madame, lui dit M. Allworthy, j'ai appris avec peine que vous aviez tiré peu de fruit des salutaires conseils....

— Monsieur, répondit-elle en l'interrompant, j'ai commis, je le sais, bien des fautes ; mais je ne suis point coupable d'ingratitude envers vous. Je ne puis oublier, et je n'oublierai jamais les bontés dont vous m'avez comblée. J'avoue que j'en étois peu digne. Daignez pourtant suspendre un moment vos reproches. Je viens vous révéler un grand secret concernant ce jeune homme que vous avez appelé Jones de mon nom de fille.

— Quoi donc ! aurois-je puni par ignorance un innocent, dans l'homme qui sort d'ici ? N'étoit-il pas le père de l'enfant ?

— Non, monsieur. Vous pouvez vous rappeler que je vous promis autrefois de vous découvrir

un jour ce mystère; et c'est de ma part, j'en conviens, une négligence impardonnable de ne l'avoir pas fait plus tôt. J'étois loin de savoir combien il importoit de....

— Eh bien ! madame, continuez, s'il vous plaît.

— Vous devez vous souvenir, monsieur, d'un jeune homme nommé Summer ?

— Sans doute ; c'étoit le fils d'un savant et vertueux ecclésiastique, pour qui j'avois beaucoup d'amitié.

— Vous le prouvâtes bien dans le temps, monsieur. Ce fut vous, je crois, qui fîtes élever ce jeune homme et qui l'entretîntes à l'université. Lorsqu'il eut fini ses études, il vint demeurer chez vous. Jamais le ciel, je dois le dire, n'avoit formé une créature si parfaite. Il joignoit à la plus belle figure un caractère aimable, un esprit rare et des manières séduisantes.

— Le pauvre jeune homme ! il fut moissonné à la fleur de l'âge. Je ne pensois guère qu'il eût à se reprocher aucune faute grave ; car, je le devine, vous allez me dire qu'il étoit le père de votre enfant.

— Non, monsieur, il ne l'étoit pas.

— Comment ? à quoi tend donc tout ce préambule ?

— A une triste révélation que je suis désolée d'avoir à vous faire. O monsieur ! vous allez en-

tendre quelque chose qui vous causera autant de surprise que d'affliction.

— Parlez, ma conscience ne me reproche rien ; et il n'y a rien, en conséquence, que je craigne d'entendre.

— Monsieur, ce Summer, ce fils de votre ami, élevé à vos frais, nourri pendant un an dans votre maison comme un enfant adoptif, qui y mourut de la petite vérole, que vous regrettâtes si vivement, à qui vous rendîtes les mêmes honneurs funèbres que s'il eût été votre fils, ce Summer, monsieur, étoit le père de l'enfant.

— Comment ? vous êtes en contradiction avec vous-même.

— Non, monsieur ; il étoit réellement le père de l'enfant ; mais je ne suis point sa mère.

— Prenez garde, madame, ne cherchez point à vous justifier d'un crime par un mensonge. Songez qu'il est un juge suprême à qui vous ne pouvez rien cacher ; et que devant son tribunal, le mensonge ne fera qu'aggraver votre faute.

— Non, monsieur, je ne suis point sa mère, et je ne voudrois pas aujourd'hui me croire telle, pour tout l'or du monde.

— J'en sais la raison. Je me réjouirois autant que vous d'être assuré du contraire. Cependant souvenez-vous de l'aveu que vous m'avez fait autrefois.

— Cet aveu étoit si peu conforme à la vérité, que ce fut moi-même qui portai l'enfant dans votre lit; je l'y portai par l'ordre de sa mère; par son ordre encore je le reconnus pour mon fils, et grace à sa générosité, je me crus noblement récompensée de ma discrétion et de ma honte.

— Quelle pouvoit être cette femme?

— Je tremble de la nommer.

— Ce trouble, cette hésitation, tout m'annonce qu'elle ne m'étoit pas étrangère.

— Non, monsieur, elle vous tenoit de bien près.»

A ces mots, M. Allworthy tressaillit, et mistress Waters continua.

« Vous aviez une sœur, monsieur....

— Une sœur! répéta M. Allworthy, saisi d'effroi.

— J'en atteste le ciel, votre sœur étoit la mère de l'enfant que vous trouvâtes dans votre lit.

— Est-il possible, bon Dieu!

— Prenez patience, monsieur, je vais vous conter toute l'histoire. Aussitôt après votre départ pour Londres, miss Bridget vint chez ma mère. Elle lui dit qu'elle avoit entendu vanter mon instruction, mon esprit et parler de moi comme d'une jeune fille infiniment supérieure aux autres villageoises. Ce fut ainsi qu'elle daigna s'exprimer. Elle m'engagea à venir la voir au château. Quand j'y allois, elle m'occupoit à lui faire la lecture :

la manière dont je m'acquittois de ce petit emploi parut lui plaire; elle me prit en affection et me combla de présents. Au bout d'un certain temps, elle me sonda sur le chapitre de la discrétion : mes réponses la satisfirent. Elle ferma la porte de sa chambre, m'emmena dans son cabinet, en ferma aussi la porte, et me dit qu'elle alloit me donner une preuve de la confiance sans bornes que lui inspiroit mon honnêteté, en me communiquant un secret d'où dépendoit son honneur et par conséquent sa vie. Elle se tut pendant quelques minutes, essuya à diverses reprises les larmes qui couloient de ses yeux, puis me demanda si je pensois qu'on pût se fier en toute sûreté à ma mère. Je lui dis que je répondois de sa discrétion. Alors elle me confia le grand secret qui pesoit sur son cœur et dont la révélation lui coûta, je crois, de plus vives douleurs que celles même de l'enfantement. Après cette confidence, elle m'exposa le plan qu'elle avoit conçu. Il consistoit à n'admettre auprès d'elle, dans le moment critique, que ma mère et moi, et d'éloigner mistress Wilkins, en l'envoyant dans le fond du comté de Dorset, pour y prendre des informations sur une jeune personne destinée à remplacer sa femme de chambre qu'elle avoit congédiée trois mois auparavant. Depuis le départ de cette dernière, elle m'avoit attachée à son service par forme d'essai,



suivant son expression ; mais elle affectoit souvent de se plaindre de mon peu d'intelligence et d'adresse. Ces propos désobligeants et beaucoup d'autres semblables qu'elle tenoit sur mon compte, avoient pour but de prévenir les soupçons que mistress Wilkins pourroit concevoir par la suite, quand je viendrois à m'avouer la mère de l'enfant. Miss Bridget se persuadoit qu'on ne croiroit jamais qu'elle eût été assez imprudente pour maltraiter une jeune fille à qui elle auroit confié un pareil secret. Vous pouvez bien penser, monsieur, que j'étois amplement payée de ces mortifications. Je les souffrois avec d'autant plus de patience, que j'en connoissois la cause. Dans le fait, personne n'inspiroit plus d'inquiétude à la pauvre demoiselle que mistress Wilkins : non qu'elle eût pour cette femme aucune aversion ; mais elle la jugeoit incapable de taire un secret, surtout à vous, monsieur. J'ai souvent ouï dire à miss Bridget, qu'elle pensoit que mistress Wilkins, s'il lui arrivoit de commettre un meurtre, n'hésiteroit pas à vous en instruire. A l'approche de la crise fatale, on éloigna l'indiscrete gouvernante. Son départ étoit arrêté depuis une semaine ; mais on le retardoit de jour en jour, sous différents prétextes, de peur qu'elle ne revînt trop tôt. Ma mère et moi nous fûmes les seuls témoins de la naissance de l'enfant. Ma mère

l'emporta dans sa maison, l'y garda secrètement jusqu'à votre retour de Londres; et moi, par l'ordre de miss Bridget, j'allai le déposer, un peu avant votre arrivée, dans le lit où vous le trouvâtes le soir. Votre sœur eut ensuite l'adresse d'écarter tous les soupçons, en affectant de voir l'enfant de mauvais œil, et de ne le traiter avec quelque bonté, que par complaisance pour vous.»

Mistress Waters attesta par de nombreux serments la sincérité de son récit. « Monsieur, ajouta-t-elle, vous connoissez enfin votre neveu; car vous n'hésitez pas, je pense, à honorer M. Jones de ce nom : et je ne doute point qu'il ne fasse, en cette qualité, votre gloire et votre consolation.

— Je n'ai pas besoin, madame, de vous dire à quel point je suis surpris de ce que je viens d'entendre; et cependant vous n'auriez sans doute ni voulu, ni pu rassembler tant de circonstances à l'appui d'un mensonge. Je me rappelle en effet diverses particularités qui me donnèrent lieu de penser, dans le temps, que ma sœur avoit de l'inclination pour ce Summer. Je lui en touchai quelque chose. Je faisois un tel cas du jeune homme, tant à cause de son mérite personnel que de mes liaisons d'amitié avec son père, que j'aurois consenti volontiers à leur union. Ma sœur s'offensa de mes soupçons, et les repoussa avec

un dédain qui m'empêcha de revenir à la charge. Juste ciel ! il faut se résigner ; c'est Dieu qui conduit tout ; mais ma sœur est inexcusable d'avoir emporté ce secret dans la tombe.

— Je vous jure, monsieur, que ce n'étoit pas son dessein. Elle m'a souvent témoigné l'intention de vous le confier. Elle se félicitoit, il est vrai, de l'heureux succès de sa ruse ; et l'affection que vous aviez conçue naturellement pour son enfant lui permettoit, disoit-elle, de différer encore un pénible aveu. O monsieur ! si elle eût assez vécu pour voir ce pauvre jeune homme chassé de votre maison comme le dernier des misérables ! que dis-je ? si elle eût assez vécu pour apprendre que vous avez chargé vous-même un procureur de l'accuser en justice d'un meurtre dont il est innocent... Excusez ma franchise ; c'est une conduite inhumaine ; on vous a trompé ; jamais il ne mérita de vous un si dur traitement.

— Arrêtez, madame. Quiconque vous a fait un pareil rapport m'a calomnié.

— Daignez m'entendre, monsieur, je ne prétends vous adresser aucun reproche. L'homme qui est venu chez moi ne vous a inculpé en rien ; il m'a dit seulement, croyant parler à la femme de M. Fitz-Patrick, que si M. Jones avoit assassiné mon mari, tout l'argent nécessaire pour le poursuivre me seroit fourni par un digne

gentilhomme qui savoit très-bien à quel scélérat j'avois affaire. C'est de sa bouche que j'ai appris qui étoit M. Jones; et si j'en crois ce dernier, cet homme qu'on appelle Dowling est votre procureur. Il s'obstinoit à me taire son nom; un hasard singulier me l'a appris. La seconde fois qu'il est venu chez moi, Partridge l'y a rencontré, et l'a reconnu pour l'avoir vu autrefois à Salisbury.

— Et ce Dowling, reprit M. Allworthy d'un air étonné, vous a dit que je vous aiderois à soutenir le procès?

— Non, monsieur, je ne veux pas l'accuser injustement. Il m'a dit que quelqu'un m'aideroit, mais sans me nommer personne. C'est moi, monsieur, daignez me pardonner, qui ai jugé d'après les circonstances, que ce devoit être vous.

— Et moi, madame, les circonstances me prouvent trop clairement que c'est un autre. Bon Dieu, par quels moyens merveilleux se découvre quelquefois la plus noire et la plus profonde scélératesse! Oserois-je vous prier, madame, de rester ici jusqu'à l'arrivée de l'homme dont vous venez de parler? Je l'attends de minute en minute. Peut-être même est-il déjà dans la maison.

M. Allworthy alloit appeler un domestique, lorsqu'entra, non M. Dowling, mais le personnage qu'on verra figurer dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE VIII.

## SUITE DE L'HISTOIRE.

LE personnage qui venoit d'entrer n'étoit autre que l'écuyer Western. « Par ma foi, s'écria-t-il sans faire attention à mistress Waters, il se passe chez moi d'étranges choses. J'ai fait une jolie découverte. Qui diable, après cela, voudroit avoir une fille à sa charge ? »

— De quoi s'agit-il, voisin ? dit M. Allworthy.

— De quoi ? Morbleu ! quand je la croyois disposée à m'obéir ; quand elle m'avoit, en quelque sorte, promis de se conformer à mes volontés, et que j'espérois qu'il ne restoit plus qu'à envoyer chercher le notaire et à signer le contrat, que pensez-vous que j'aie découvert ? que la friponne n'avoit pas cessé de me tromper et d'entretenir une correspondance avec votre bâtard. Je l'ai su par ma sœur Western que j'avois querellée à son sujet. J'ai ordonné qu'on fouillât dans ses poches pendant qu'elle dormoit, et l'on y a trouvé une

lettre de ce garnement. Je n'ai pas eu la patience d'en lire la moitié; car elle est plus longue qu'un sermon du ministre Supple; mais j'ai vu clairement qu'elle ne rouloit que sur l'amour : et pouvoit-il en effet y être question d'autre chose? Je vous l'ai de nouveau claquemurée dans sa chambre; et si elle ne consent pas à épouser sur-le-champ votre neveu, dès demain matin je l'embarque pour la campagne, où elle passera le reste de ses jours enfermée dans un grenier, sans autre nourriture que du pain et de l'eau; et plus tôt la coquine rendra l'ame, tant mieux ce sera..... Le diable m'emporte, l'arrêt me semble pourtant un peu dur..... mais non, elle vivra assez long-temps pour me désespérer.

— Monsieur Western, vous savez que je me suis toujours prononcé contre la violence, et vous aviez consenti vous-même à ne pas l'employer.

— Oui, mais c'étoit à condition qu'elle obéiroit de bonne grace. De par le diable et le docteur Faust<sup>1</sup>, n'ai-je pas le droit de disposer de ma fille comme il me plaît, surtout quand je ne veux que son bien?

— Écoutez, voisin, j'essaierai, si vous le permettez, de lui faire entendre raison.

— Si je le permets? vraiment c'est parler en

<sup>1</sup> Prétendu magicien, dont il existe une histoire curieuse traduite de l'allemand et imprimée à Cologne en 1712. Trad.

voisin et en ami. Peut-être aurez-vous plus de pouvoir que moi sur son esprit ; car je vous garantis qu'elle a une haute opinion de vous.

— Eh bien, retournez chez vous, et remettez votre fille en liberté. J'irai la voir dans une demi-heure.

— Mais si dans l'intervalle elle alloit s'enfuir avec le drôle ? car Dowling m'a dit qu'il falloit renoncer à le voir pendre, attendu que son adversaire étoit en vie et hors de danger. Dowling croit même que ce damné Jones ne tardera pas à sortir de prison.

— Comment ? l'avez-vous chargé de prendre des informations, ou de se mêler de cette affaire ?

— Non ; il m'a donné de lui-même ces détails, tout à l'heure.

— Tout à l'heure ? et où donc l'avez-vous rencontré ? J'ai grand besoin de le voir.

— Vous pouvez le voir dans ce moment chez moi, si vous voulez. Il doit y être avec des avocats que j'ai réunis, pour les consulter sur une affaire importante. Morbleu, je crains fort que cet honnête M. Ninghtingale ne me fasse perdre deux ou trois mille livres sterling.

— Eh bien, monsieur, je serai chez vous dans une demi-heure.

— Prenez une fois en votre vie conseil d'un sot. Ne vous amusez pas à lui parler le langage de la

douceur ; ce seroit peine perdue. Je l'ai employé en vain assez long-temps. Il faut l'effrayer ; c'est le seul moyen convenable. Dites-lui que je suis son père, mettez-lui devant les yeux toute l'horreur du péché de désobéissance, et le terrible châtiment dont il est puni dans l'autre monde. Dites-lui qu'elle sera condamnée dans celui-ci, au pain et à l'eau, et enfermée le reste de sa vie dans un grenier.

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi ; car je ne désire rien tant, je vous jure, qu'une alliance avec votre aimable fille.

— Oh quant à cela la petite n'est pas mal. On pourroit aller bien loin et rencontrer pire. J'ose m'en vanter, quoique ce soit mon enfant.... Si seulement elle vouloit m'obéir, il n'y auroit pas à cent milles à la ronde, un père qui aimât plus sa fille que je n'aimerois la mienne. Mais je vois que vous êtes en affaire avec madame. Je vais vous attendre chez moi. Adieu, voisin, votre très-humble serviteur. »

Quand l'écuyer fut sorti, « Je m'aperçois, monsieur, dit mistress Waters, que M. Western n'a pas conservé le moindre souvenir de ma figure ; et je crois que vous ne m'auriez pas reconnue non plus. Je suis bien changée depuis le jour où vous daignâtes me donner ces sages conseils qui auroient fait mon bonheur, si je les avois suivis.

— J'appris, je l'avoue, madame, avec beau-



coup de peine que vous n'en aviez guère profité.

— O monsieur, si vous saviez quelle noire et profonde scélératesse causa ma ruine, sans me juger innocente, vous me trouveriez peut-être moins coupable et digne de compassion. Vous n'avez pas maintenant le loisir d'entendre le récit de mon histoire. Ce que je puis vous attester, c'est que je fus trompée par une promesse solennelle de mariage. Je fus même réellement mariée devant Dieu au perfide qui m'abusa ; car je me suis convaincue par la lecture d'un grand nombre d'ouvrages, que les cérémonies publiques ne sont requises que pour donner au mariage une sanction légale, et assurer à une femme les droits d'épouse ; mais lorsqu'après une union sacrée, quoique formée en secret, une femme demeure constamment attachée à l'objet de sa tendresse, quelque nom qu'il plaise au monde de lui donner, sa conscience a peu de chose à lui reprocher.

— Je suis fâché, madame, que vous ayez fait un si mauvais usage de votre instruction. C'eût été un bonheur pour vous d'en avoir acquis davantage, ou d'être restée dans une complète ignorance. J'ai peur que cette faute ne soit pas encore la seule que vous ayez commise ; mais continuez.

— Tant que vécut celui qui m'avoit bercée d'un vain espoir, je lui gardai, je vous jure, une fidélité inviolable ; et considérez, monsieur, comme

une circonstance en ma faveur, le triste sort d'une femme perdue de réputation et dénuée de toutes ressources. Pensez-vous que la malignité humaine permette à cette brebis égarée de rentrer dans la bonne voie, en eût-elle le plus vif désir? Je n'aurois sûrement pas hésité à prendre ce parti, si je l'avois pu. La nécessité me jeta dans les bras du capitaine Waters; nous passâmes ensemble plus de douze ans, portant le même nom, sans être mariés. Je me séparai de lui à Worcester, au moment où il marchoit avec son régiment contre les rebelles. Le hasard me fit alors rencontrer M. Jones, qui me sauva des mains d'un scélérat. On ne sauroit dire trop de bien de lui. Parmi les jeunes gens de son âge, nul, à mon gré, n'a moins de défauts; et il en est peu qui possèdent la moitié de ses bonnes qualités. Quelles qu'aient été ses erreurs passées, je suis convaincue qu'il a pris la ferme résolution de les réparer par une conduite irréprochable.

— Je l'espère, et je me flatte qu'il persévérera dans cette louable disposition. J'aime aussi à concevoir de vous la même idée. Le monde, il est vrai, se montre peu disposé à l'indulgence en pareil cas; cependant le temps et la persévérance parviennent à désarmer sa rigueur. Sans être, comme le Ciel, toujours prêt à recevoir en grace le pécheur pénitent, il se laisse à la fin toucher

par le repentir. Si je vous trouve sincère dans vos sages résolutions, comptez, madame, que je vous aiderai de tout mon pouvoir à les accomplir.»

Mistress Waters tomba aux genoux de M. Allworthy, et les yeux baignés de larmes elle le remercia mille et mille fois de sa bonté qui, dit-elle, tenoit moins de l'homme que de la Divinité.

M. Allworthy la releva, et il cherchoit à la consoler par des paroles affectueuses ; lorsque l'arrivée de Dowling l'interrompit. A la vue de mistress Waters, le procureur tressaillit et parut un peu embarrassé. Mais se remettant bientôt de son trouble, il dit à M. Allworthy, que malgré l'obligation où il étoit de se rendre sur-le-champ à une nouvelle conférence d'avocats chez M. Western, il avoit cru devoir venir l'informer du résultat de la consultation qu'il s'étoit chargé de faire ; que les gens de loi pensoient qu'il n'y avoit pas lieu d'intenter un procès criminel à la personne qui avoit trouvé et gardé les billets de banque, mais qu'on pouvoit former contre elle, avec succès, une demande en restitution.

M. Allworthy, sans rien répondre, ferma la porte au verrou, et lançant sur Dowling un regard sévère. « Monsieur, lui dit-il, quelque pressé que vous soyez, il faut que vous éclaircissiez mes doutes sur certains points. Connoissez-vous cette dame ? »

— Cette dame, monsieur ? répéta Dowling, après une longue hésitation.

— Écoutez, M. Dowling, reprit M. Allworthy de l'air le plus imposant, si vous attachez le moindre prix à mon estime, si vous voulez conserver un moment de plus ma confiance, gardez-vous d'user de détours, et répondez franchement aux questions que je vais vous faire. Connoissez-vous cette dame ?

— Oui, monsieur, je l'ai vue.

— Où, monsieur ?

— Chez elle.

— Pour quelle affaire, et qui vous y envoyoit ?

— J'y allois pour savoir des nouvelles de M. Jones.

— Qui vous avoit chargé de cette commission ?

— Qui ? monsieur, .... mais .... c'étoit M. Blifil.

— Que dites-vous à cette dame ?

— Avec votre permission, monsieur, il m'est impossible de me le rappeler exactement.

— Veuillez, madame, aider la mémoire de monsieur.

— Il m'assura, dit mistress Waters, que si M. Jones avoit assassiné mon mari, un respectable gentilhomme qui savoit parfaitement à quel scélérat j'avois affaire, me fourniroit tout l'argent dont j'aurois besoin pour le poursuivre

en justice. Ce sont là, je l'atteste, les propres expressions dont il se servit.

— Monsieur, vous servîtes-vous réellement de ces expressions ?

— Je ne m'en souviens pas très-bien, mais je crois m'être exprimé à peu près en ces termes.

— Et M. Blifil vous avoit-il autorisé à parler ainsi ?

— Assurément, monsieur, je n'aurois eu garde d'agir de mon chef, ni de dépasser mes pouvoirs dans une semblable affaire. Si je parlai de la sorte, c'étoit pour me conformer aux instructions de M. Blifil.

— Encore une fois, M. Dowling, écoutez-moi. Quelque conduite que vous ayez tenue dans cette affaire, par l'ordre de M. Blifil, je vous promets, en présence de cette dame, de vous pardonner, pourvu que vous ne me dissimuliez rien. Je crois comme vous le dites que vous n'auriez pas agi de votre chef et sans autorisation. M. Blifil vous envoya donc aussi à Aldersgate, pour y questionner les deux matelots ?

— Oui, monsieur.

— Et quelles instructions vous donna-t-il ? Rappelez vos idées, et répétez-moi autant que vous le pourrez ses propres paroles.

— M. Blifil m'envoya à Aldersgate, pour tâcher de découvrir les témoins oculaires du duel.

Il craignoit, dit-il, que ces gens ne se laissassent corrompre par M. Jones, ou par ses amis. Il ajouta que le sang demandoit du sang, et que recéler un assassin, ou ne pas faire tous ses efforts pour le livrer à la justice, c'étoit se rendre complice de son crime. Il me dit encore qu'il savoit que vous seriez charmé de la punition du scélérat, quoique la bienséance ne vous permit pas d'y travailler ouvertement.

— Il vous dit cela ?

— Oui, monsieur; et assurément pour tout autre que vous, je n'aurois pas été si loin.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Croyez, monsieur, qu'à quelque prix que ce fût, je n'aurois pas voulu charger ma conscience du crime de subornation : mais il y a deux manières de rendre témoignage. Je dis donc aux matelots, que si la partie adverse leur faisoit des offres, ils les refusassent, et qu'ils étoient sûrs de ne rien perdre par leur franchise et leur honnêteté. J'ajoutai que, suivant le bruit qui couroit, M. Jones avoit été l'agresseur, et que si le fait étoit vrai, ils eussent à le déclarer, leur donnant à entendre qu'ils ne s'en trouveroient pas mal.

— Je vois qu'en effet vous avez été fort loin.

— Mais, monsieur, je n'engageai pas ces gens à trahir la vérité, et je n'avois d'autre intention que de vous obliger.

— Vous n'auriez pas cru m'obliger, je pense, si vous aviez su que M. Jones étoit mon neveu.

— Il ne me convenoit point, monsieur, de paroître instruit d'un secret que vous sembliez vouloir cacher.

— Comment, vous saviez donc....?

— Si vous m'ordonnez de vous dire la vérité, je vous obéirai. Oui, monsieur, je savois depuis long-temps que M. Jones étoit votre neveu. Je l'appris par les dernières paroles que m'adressa madame Blifil, lorsqu'étant seul près de son lit elle me remit la lettre que je vous portai de sa part.

— Quelle lettre?

— La lettre, monsieur, que j'apportai de Salisbury, et que je remis entre les mains de M. Blifil.

— O ciel!.... Eh bien, quelles furent les dernières paroles de ma sœur?

— Elle me prit la main, et me donnant la lettre, elle m'adressa ces mots d'une voix défaillante : « A peine sais-je ce que j'ai écrit. Dites à mon frère que Jones est son neveu.... il est mon fils. Dieu le bénisse. » Elle tomba alors en foiblesse. J'appelai du secours ; elle ne recouvra pas la parole, et peu de minutes après elle expira.

M. Allworthy leva les yeux au ciel, et garda un instant le silence : « Qui vous empêcha, monsieur, dit-il à Dowling, d'exécuter les ordres de ma sœur ?

— Veuillez vous rappeler , monsieur , qu'une grave indisposition vous retenoit alors dans votre lit. Étant très-pressé , comme je le suis toujours , je remis à M. Blifil la lettre de sa mère , et lui répétai ses dernières paroles. Il me dit qu'il rempliroit auprès de vous la mission dont j'étois chargé , et m'assura depuis qu'il s'en étoit acquitté ; mais que par intérêt pour M. Jones , et par égard pour la mémoire de votre sœur , vous desiriez que le fait restât à jamais ignoré du public. Aussi , monsieur , si vous ne m'en aviez point parlé le premier , je n'aurois pas pensé qu'il me fût permis d'en dire un mot ni à vous , ni à personne. »

Nous avons déjà remarqué ailleurs qu'on peut donner au mensonge les couleurs de la vérité ; c'est ce qui étoit arrivé dans la circonstance dont nous parlons. Blifil avoit réellement dit à Dowling ce que celui-ci venoit de rapporter ; mais loin qu'il se fût proposé de le tromper , il n'avoit pas même cru la chose possible. Ce n'étoit en effet que sur ses promesses , que Dowling avoit consenti à se taire. Or , quand le procureur vit clairement que Blifil ne conservoit plus aucun moyen de remplir ses engagements ; quand il se sentit en outre pris au dépourvu et dans l'impossibilité de recourir à des subterfuges , ses précédentes révélations , l'espoir du pardon , le ton impérieux et les regards menaçants de M. All-



worthy lui arrachèrent les aveux qu'on vient de lire.

M. Allworthy parut très-satisfait de ce qu'il avoit appris. Il enjoignit à Dowling une grande discrétion, et le conduisit lui-même jusqu'à la porte de la maison, dans la crainte qu'il ne vît Blifil. Le jeune écuyer étoit remonté dans sa chambre, où il s'applaudissoit du succès de son dernier mensonge, ne se doutant guère de ce qui s'étoit passé depuis, au rez-de-chaussée.

En rentrant dans son appartement, M. Allworthy rencontra mistress Miller qui, glacée d'effroi et la pâleur sur le front, s'écria : « Monsieur, on m'a dit que vous aviez vu cette misérable femme, et que vous saviez tout. N'abandonnez pas pour cela, je vous en conjure, ce pauvre jeune homme; considérez, monsieur, qu'il ignoroit que c'étoit sa mère. Une si affreuse découverte suffira pour lui briser le cœur, sans que vous joigniez à son malheur le poids de votre colère.

— Madame, répondit M. Allworthy, ce que je viens d'apprendre me cause un étonnement qui ne me permet pas de vous répondre; mais suivez-moi dans ma chambre. J'ai fait d'étranges découvertes, et vous en aurez bientôt connoissance. »

La pauvre femme le suivit en tremblant. Lorsqu'il fut rentré chez lui, il prit mistress Waters par la main, et s'adressant à mistress Miller :

« Comment pourrai-je, lui dit-il, reconnoître le service que cette dame m'a rendu ? O mistress Miller ! vous m'avez entendu mille fois appeler du nom de fils le jeune homme à qui vous avez voué une amitié si fidèle. J'étois loin de penser alors qu'il me fût uni par les liens du sang. Votre ami, madame, est mon neveu, il est le frère de l'odieux serpent que j'ai si long-temps nourri dans mon sein. Cette dame vous contera son histoire, elle vous dira de quelle manière il a passé pour son fils. Je suis convaincu maintenant qu'on l'a calomnié, et que j'ai été trompé par celui que vous soupçonniez, avec trop de raison, d'être un scélérat..... C'est en effet le plus scélérat de tous les hommes. »

La joie ôta la parole à mistress Miller, et l'auroit privée de l'usage de ses sens, peut-être même de la vie, si un torrent de larmes ne l'eût à propos soulagée. « Quoi, dit-elle, dès qu'elle eut recouvré la faculté de parler, mon cher M. Jones est votre neveu ? il n'est point le fils de cette dame ? Vos yeux sont ouverts sur son compte ? et je vi-vrai pour le voir jouir du bonheur qu'il mérite ?

— Oui, madame, il est mon neveu, et j'espère que tous vos souhaits seront accomplis.

— Et c'est à cette chère bonne dame que nous devons une si heureuse découverte ?

— A elle-même.

— Eh bien, s'écria mistress Miller en tombant à genoux, puisse le ciel répandre sur elle toutes ses bénédictions, et lui pardonner, en faveur de cette bonne action, ses fautes passées, quelque nombreuses qu'elles puissent être. »

Mistress Waters leur dit alors que Jones ne tarderoit sûrement pas à recouvrer sa liberté; que le chirurgien de M. Fitz-Patrick s'étoit rendu avec un personnage de distinction chez le juge de paix qui avoit lancé le mandat d'arrêt, pour certifier que le gentilhomme blessé étoit hors de danger, et pour solliciter l'élargissement du prisonnier.

M. Allworthy, qu'une affaire importante obligeoit de sortir, témoigna le désir de trouver Jones chez lui à son retour. Il fit demander une chaise à porteurs, et laissa les deux dames ensemble.

M. Blifil, en entendant le bruit de la chaise, descendit chez son oncle avec son attention ordinaire, et lui demanda s'il alloit sortir; ce qui est une manière polie de demander à quelqu'un où il va. M. Allworthy ne répondant pas, Blifil s'informa de l'heure à laquelle il comptoit rentrer. M. Allworthy, sans répondre davantage, monta dans sa chaise : « Ayez soin, monsieur, dit-il, de retrouver avant mon retour la lettre que votre mère m'écrivit de son lit de mort. » Il partit à ces mots, laissant Blifil dans une situation qui

ne peut être enviée que par un homme qu'on va pendre.

---

## CHAPITRE IX.

### SUITE DE L'HISTOIRE.

M. ALLWORTHY se rendit chez M. Western. Il s'occupa pendant le trajet à lire la lettre de Jones à Sophie que l'écuyer lui avoit remise. Jones y parloit de lui dans des termes qui le touchèrent jusqu'aux larmes. A son arrivée, on le fit entrer dans le salon où l'attendoit Sophie.

Après les politesses d'usage, tous deux s'assirent et gardèrent le silence pendant quelques minutes. Miss Western, que son père avoit préparée à cette visite, jouoit avec son éventail et laissoit voir un trouble extrême. Enfin M. Allworthy, qui étoit lui-même un peu embarrassé, commença ainsi :

« Je crains, miss Western, que ma famille ne

vous ait causé bien du chagrin; je crains aussi d'avoir, contre mon intention, contribué à vos peines. Si j'avois su d'abord votre répugnance pour la proposition qui vous étoit faite, je n'aurois pas souffert qu'on vous persécutât si longtemps. Croyez donc, mademoiselle, que je viens chez vous dans le dessein, non de vous importuner par de nouvelles sollicitations, mais de vous en préserver à l'avenir.

— Monsieur, répondit Sophie avec une légère et modeste hésitation, je ne pouvois attendre que de vous un procédé si noble et si obligeant. Puisqu'il vous plaît de faire mention de cette malheureuse affaire, vous me pardonnerez de vous dire qu'elle a été effectivement pour moi la source d'une grande affliction, et l'occasion de cruels traitements de la part d'un père qui m'avoit comblée jusque-là des plus vifs témoignages de tendresse. Je suis persuadée, monsieur, que vous êtes trop bon, trop généreux pour me savoir mauvais gré d'avoir refusé votre neveu. Nos inclinations ne dépendent pas de nous; quel que soit le mérite de M. Blifil, je ne puis contraindre la mienne en sa faveur.

— Charmante Sophie, Blifil fût-il mon propre fils, eussé-je pour lui la plus haute estime, je ne m'offenserois point de votre refus. On ne peut, comme vous l'observez avec raison, contraindre

ses inclinations, encore moins les plier à la volonté d'autrui.

— O monsieur, vous ne dites pas un mot qui ne prouve combien vous méritez la réputation de bonté, de noblesse et de bienveillance dont vous jouissez. Je vous proteste, monsieur, que la perspective d'un malheur certain, a pu seule m'engager à résister aux ordres de mon père.

— Je vous crois, mademoiselle, et je vous félicite d'avoir évité, par une ferme et prudente résistance, le malheur qui vous menaçait.

— Vous montrez, monsieur, une délicatesse de sentiments bien peu commune. Sans doute, il doit être affreux de passer sa vie avec quelqu'un pour qui on n'a que de l'indifférence ; et le mérite de l'homme qu'on ne sauroit aimer, rend peut-être ce tourment plus pénible encore. Si j'avois épousé M. Blifil. . . . .

— Arrêtez, mademoiselle, cette supposition me fait frémir. Miss Western, je me réjouis de votre fuite, je m'en réjouis du fond du cœur. J'ai découvert que celui pour qui vous avez souffert une si cruelle persécution de la part de votre père, est un scélérat.

— Comment ? monsieur, vous me surprenez beaucoup.

— J'ai été surpris comme vous, mademoi-

selle, et le monde le sera aussi; mais je ne vous dis rien que de vrai.

— J'en suis convaincue; il ne peut rien sortir que de vrai de la bouche de M. Allworthy. . . . Cependant, monsieur, une nouvelle si soudaine, si imprévue. . . . Vous avez découvert, dites-vous? Puisse le crime être toujours ainsi découvert!

— Vous apprendrez assez tôt cette horrible histoire. Quant à présent, ne souillons pas nos lèvres d'un nom odieux. J'ai une autre proposition très-sérieuse à vous faire. O! miss Western, je connois vos rares qualités, et ne puis renoncer si aisément à l'ambition d'une alliance qui honorerait ma famille. J'ai un jeune parent dont le caractère forme un parfait contraste avec celui du misérable que vous avez si justement refusé. Je le rendrai aussi riche que ce dernier devoit l'être. Puis-je espérer, mademoiselle, que vous me permettrez de vous le présenter?»

Sophie se tut un moment et répondit : « Je vous parlerai, monsieur, avec la franchise qu'exigent de moi votre caractère et le service que vous venez de me rendre. Je suis décidée à n'écouter à présent aucune proposition de ce genre. Mon unique vœu est de recouvrer l'affection de mon père, de reprendre dans sa maison la place que

j'y occupois. J'espère obtenir cette faveur par votre bienveillante entremise. Au nom de cette bonté dont j'ai fait, comme tous ceux qui vous connoissent, l'heureuse expérience, daignez, je vous en conjure, exaucer ma prière. Dans le moment où vous me délivrez d'une persécution, ne m'en suscitez pas une autre aussi fâcheuse et aussi inutile.

— Dieu me préserve, mademoiselle, d'un pareil dessein ! Si votre résolution est irrévocable, il faut que mon parent s'y soumette, quelque désespoir qu'il en puisse éprouver.

— J'ai peine à m'empêcher de sourire, monsieur Allworthy, en vous entendant parler du désespoir d'un jeune homme que je ne connois pas, et qui, par conséquent, doit me connoître peu.

— Pardonnez-moi, chère Sophie, je commence à craindre qu'il ne vous connoisse que trop pour son repos ; car s'il fut jamais une passion sincère, noble et violente, c'est sans contredit celle que ressent pour miss Western mon malheureux neveu !

— Votre neveu ! monsieur Allworthy ; quoi ! vous avez un autre neveu que M. Blifil ? Cela est bien singulier, je n'en avois jamais ouï parler.

— La seule chose que vous ignoriez, mademoiselle, c'est que le jeune homme dont je vous parle étoit mon neveu ; et je l'ignorois moi-même



jusqu'à ce jour. M. Jones qui vous aime depuis long-temps. . . . M. Jones est mon neveu.

— M. Jones votre neveu! monsieur. . . Est-il possible?

— Oui, mademoiselle, il est mon neveu,..... il est le fils de ma sœur. Je le reconnois pour tel et n'en rougis point. Je rougis plutôt de ma conduite passée envers lui; mais j'ignorois son mérite et sa naissance. Je l'ai traité cruellement, je l'avoue; oh oui, bien cruellement. ( Ici M. Allworthy essuya ses yeux, et après une courte pause, il continua en ces termes : ) Je ne parviendrai jamais, sans votre aide, mademoiselle, à le dédommager de ce qu'il a souffert. Il faut que je fasse grand cas de lui, pour oser l'offrir à la charmante Sophie. On peut, je le sais, lui reprocher quelques écarts; mais dans le fond, il a le cœur bon, très-bon, je vous assure, mademoiselle. »

Il s'arrêta, comme pour attendre une réponse. Sophie, après s'être un peu remise du trouble où l'avoit jetée une nouvelle si étrange et si subite, lui dit : « Je vous félicite sincèrement, monsieur, d'une découverte qui paroît vous causer tant de joie. Je ne doute point qu'elle ne vous procure toute la consolation que vous pouvez vous en promettre. Ce jeune homme a mille bonnes qualités; il ne sauroit manquer de se bien conduire. envers un oncle tel que vous.

— J'espère aussi, mademoiselle, qu'il a toutes les qualités propres à faire un bon mari. Il faudroit qu'il fût bien ingrat, si vous daigniez condescendre. . . .

— Excusez-moi, monsieur Allworthy, je ne puis écouter une proposition de cette nature. M. Jones a certainement beaucoup de mérite, mais jamais, non jamais, je ne le recevrai comme un homme destiné à être mon époux.

— Ce langage, mademoiselle, me surprend un peu, après ce que m'a dit M. Western. Si ce jeune homme a été une fois honoré de votre estime, je me flatte qu'il n'a rien fait pour la perdre. On l'a peut-être noirci dans votre esprit, comme dans le mien. La calomnie ne l'a épargné nulle part. Malgré le bruit qui a couru, il n'est pas, je vous en réponds, un assassin.

— Monsieur Allworthy, je vous ai déclaré ma résolution ; je ne m'étonne pas de ce que mon père a pu vous dire ; mais quelques craintes qu'il ait conçues, mon cœur m'est garant qu'elles étoient sans fondement. J'ai toujours eu pour principe de ne point me marier sans son consentement. C'est, à mon gré, le devoir d'un enfant envers son père, et rien n'auroit pu m'engager à y manquer. Je ne conçois pas, en revanche, qu'un père ait le droit de contraindre son enfant à former une union directement contraire à son inclina-

tion. C'est pour éviter la violence dont j'étois menacée que j'ai fui la maison paternelle et cherché ailleurs un asile. Voilà l'exacte vérité. Si le monde ou mon père me prêtent une autre intention, ma conscience les dément et me justifie.

— Je vous écoute avec enchantement, miss Western; j'admire la justesse de vos sentiments; mais sans doute votre cœur ne s'ouvre pas ici tout entier. Je crains de vous blesser, mademoiselle: dois-je cependant regarder comme un songe tout ce que j'ai ouï dire, tout ce que j'ai vu jusqu'à présent? Avez-vous souffert tant de persécutions de la part de votre père, pour un homme qui ne vous inspiroit que de l'indifférence?

— De grâce, monsieur, ne me pressez pas de vous expliquer les motifs de ma résolution. . . . Oui, j'ai beaucoup souffert, je ne vous le cacherais pas, monsieur Allworthy. Je vais vous parler avec sincérité. J'avois, j'en conviens, une haute opinion de M. Jones. . . . Je crois. . . . je sais que ma prévention en sa faveur m'a coûté bien des peines. J'ai été cruellement traitée par ma tante, aussi bien que par mon père; mais c'est un mal passé. . . . Ne me pressez pas, je vous prie, davantage. Quelque opinion que j'aie eue de M. Jones, mon parti est pris sans retour. Votre neveu, monsieur, a beaucoup de mérite, il a de grandes, de nobles qualités; je ne doute pas qu'il ne vous

fasse honneur dans le monde, et ne contribue infiniment à votre bonheur.

— Je voudrais être en état de faire le sien ; mais je suis convaincu, mademoiselle, que vous seule pouvez le rendre heureux ; et c'est dans cette persuasion que j'ai plaidé sa cause auprès de vous avec tant de chaleur.

— Vous êtes trompé, monsieur, vous êtes trompé.... non pas par lui, j'espère.... c'est bien assez qu'il m'ait trompée, moi ! M. Allworthy, je vous le répète, ne me pressez pas davantage sur ce sujet. Je serois fâchée.... je me ferois scrupule de nuire à M. Jones dans votre esprit. Je désire qu'il soit heureux, je le désire de tout mon cœur. Malgré ses torts envers moi, je rends justice à ses bonnes qualités. Je ne désavoue pas mes premiers sentiments pour lui ; mais rien ne pourra jamais les faire renaitre. Il n'y a pas à présent d'homme sur la terre que je sois plus décidée à refuser que M. Jones. M. Blifil lui-même ne m'inspireroit pas plus d'éloignement. »

Western attendoit depuis long - temps avec anxiété l'issue de cette conférence. Il venoit précisément d'arriver à la porte, dans le dessein d'écouter ce qui se disoit. Aux dernières paroles de sa fille, il perdit patience, et se précipita comme un furieux dans la chambre, en criant : « C'est un mensonge, c'est un odieux mensonge. Voilà

l'ouvrage de ce coquin de Jones. Si on la laissoit faire, elle l'auroit à ses côtés tout le long du jour.

— Vous ne m'avez pas tenu parole, monsieur Western, dit M. Allworthy, d'un air mécontent. Vous m'aviez promis de vous abstenir de toute violence.

— Aussi l'ai-je fait tant que je l'ai pu; mais le moyen d'entendre une petite effrontée mentir avec cette impudence! Tudieu! quand elle auroit le talent de tromper tous les autres, se croit-elle en état de faire de moi sa dupe? non, non, je la connois mieux que toi.

— Je suis fâché de vous le dire, monsieur, mais si j'en juge par votre conduite envers cette jeune personne, vous ne la connoissez guère. Pardonnez ma franchise. Notre intimité, les témoignages de votre confiance et l'occasion présente doivent me servir d'excuse auprès de vous. C'est votre fille, monsieur Western, et je pense qu'elle honore votre nom. Si j'étois susceptible d'envie, personne au monde ne m'en inspireroit plus que le père de Sophie.

— Parbleu, je voudrois de toute mon ame qu'elle fût ta fille. Il te tarderoit bientôt d'en être débarrassé.

— En vérité, mon bon ami, vous êtes l'unique cause des peines dont vous vous plaignez. Ayez dans votre fille la confiance qu'elle mérite, et

vous serez, croyez-moi, le plus heureux des pères.

— Moi, avoir de la confiance en elle ! et le puis-je, morbleu, quand elle refuse de faire ma volonté ? Qu'elle consente seulement à se marier à mon gré, et j'aurai en elle toute la confiance que vous voudrez.

— Vous n'avez pas le droit, voisin, d'exiger un pareil consentement. Votre fille vous laisse une voix négative ; Dieu et la nature ne vous en accordent pas davantage.

— Une voix négative ? oh ! oh ! je vais te montrer quelle est ma voix négative. Allons, retournez, obstinés que vous êtes, retournez dans votre chambré.

— En vérité, monsieur Western, vous la traitez avec un excès de rigueur. Je ne puis supporter cette façon d'agir, il faut employer avec elle des manières plus douces. C'est un devoir pour vous, elle mérite toutes sortes d'égards.

— Oui, oui, je sais ce qu'elle mérite. Maintenant qu'elle est sortie, je vais vous faire juge de ce qu'elle mérite. Tenez, monsieur, voici une lettre de ma cousine lady Bellaston, qui a la bonté de me prévenir que le drôle est sorti de prison, et qui me conseille de surveiller soigneusement la coquine. Ventrebleu, voisin Allworthy, vous ne savez pas ce que c'est que de gouverner une fille. »

L'écuyer s'applaudit en finissant, de sa profonde sagacité. M. Allworthy, après quelques circonlocutions, l'instruisit de la découverte qu'il avoit faite relativement à Jones, des motifs de sa colère contre Blifil, et de toutes les particularités contenues dans les chapitres précédents.

Les gens d'un caractère emporté sont, pour l'ordinaire, fort sujets à changer de sentiments. A peine Western sut-il que M. Allworthy avoit l'intention d'instituer Jones son héritier, qu'il fit de concert avec l'oncle le panégyrique du neveu et se montra aussi impatient de marier sa fille à Jones, qu'il l'étoit précédemment de la marier à Blifil.

M. Allworthy fut encore forcé de l'interrompre, pour lui faire part de l'entretien qu'il venoit d'avoir avec Sophie.

L'écuyer frappé d'étonnement, garda un moment le silence, puis il s'écria : « Que veut dire ceci, voisin Allworthy ? elle étoit folle de lui, j'en suis sûr.... Ho, parbleu, m'y voilà, j'ai rencontré juste. C'est un tour de ma sœur. La petite fille s'est amourachée de ce maudit lord. Je les ai trouvés ensemble chez ma cousine lady Bellaston ; il lui a tourné la tête, c'est certain ; mais le diable m'emporte s'il l'épouse ; je ne veux ni lords, ni courtisans dans ma famille. »

M. Allworthy exprima de nouveau son éloi-

gnement pour les mesures violentes, et recommanda instamment à M. Western de n'employer que la voie de la douceur, comme la seule propre à réussir auprès de sa fille. Il se disposa ensuite à retourner chez mistress Miller; mais l'écuyer ne le laissa partir qu'après lui avoir fait promettre de revenir dans l'après-midi, et d'amener Jones, afin qu'il pût, dit-il, se raccommoder avec lui. Il s'engagea de son côté, à traiter doucement Sophie. « Je ne sais comment vous vous y prenez, voisin Allworthy, s'écria-t-il, mais Dieu me damne, si vous ne faites pas toujours de moi ce que vous voulez. J'ai pourtant une terre qui vaut la vôtre, et je suis juge de paix aussi bien que vous. »

---

## CHAPITRE X.

---

L'HISTOIRE COMMENCE A TIRER VERS SA FIN.

M. ALLWORTHY, à son retour chez mistress Miller, apprit que Jones y étoit arrivé un moment



auparavant. Il le fit appeler sur-le-champ, et ordonna qu'on le laissât seul avec lui.

On ne sauroit se figurer une scène plus touchante que l'entrevue de l'oncle et du neveu; car le lecteur se doute bien que mistress Waters, dans sa dernière visite à Jones, lui avoit découvert le secret de sa naissance. Nous ne chercherons pas à peindre les premiers transports de joie qui éclatèrent de part et d'autre; il nous faudroit, pour y réussir, un talent qui nous manque. M. Allworthy releva Jones qui s'étoit précipité à ses pieds, et le serrant entre ses bras: « O mon enfant, s'écria-t-il, combien je suis coupable envers vous? que de torts j'ai à me reprocher! Pourrai-je jamais réparer l'injustice de mes soupçons, et vous dédommager de tous les maux que je vous ai causés?

— Ne suis-je pas déjà bien dédommagé? dit Jones. Quand j'aurois souffert dix fois davantage, ne suis-je pas plus que payé de mes peines? O mon cher oncle, tant de bonté me confond et m'accable. Mon cœur est si plein, qu'il ne peut contenir la joie qui l'inonde. Me retrouver en votre présence, jouir encore de votre affection, être accueilli avec cette tendresse par mon noble, par mon généreux bienfaiteur.... !

— En vérité, mon enfant, reprit M. Allworthy, j'ai été bien cruel pour vous. » Il lui dévoila alors

la perfidie de Blifil, et lui témoigna de nouveau sa douleur de l'avoir si maltraité, à l'instigation de ce traître.

« Oh, ne parlez pas ainsi, monsieur, vous en avez noblement agi avec moi. L'homme le plus sage auroit pu être trompé comme vous, et le meilleur une fois abusé, se seroit conduit de la même manière. Quoique animé d'un courroux qui vous paroissoit légitime, vous n'en avez pas moins manifesté votre bonté à mon égard. Je dois tout à cette bonté, dont je me suis montré si indigne. Ne m'obligez point, à force de générosité, à m'accuser moi-même. Hélas, monsieur, ma punition n'a pas excédé mes égarements; et désormais mon unique soin sera de mériter le bonheur que je tiens de vous. Croyez-moi, mon cher oncle, j'ai profité des leçons de l'adversité. Malgré de grands écarts, je ne suis point endurci dans le vice. Je rends grâce au ciel de m'avoir donné le temps de réfléchir sur ma vie passée. Sans avoir à me reprocher aucune bassesse, j'ai commis assez de fautes pour éprouver un juste sentiment de repentir et de honte. Ces fautes ont eu des suites terribles; elles m'ont conduit au bord de l'abîme.

— Je me réjouis, mon enfant, de vous entendre parler d'une manière si sensée. Je n'hésite pas à vous croire; car d'hypocrisie à l'aide de la-

quelle tant d'autres m'en ont imposé, n'a jamais été un de vos défauts. Je suis persuadé maintenant que vous aimez sincèrement la vertu ; mais vous voyez, Jones, à quels périls l'imprudence seule peut l'exposer. Notre propre intérêt nous fait un devoir de la prudence. Si nous sommes assez ennemis de nous-mêmes pour y manquer, faut-il s'étonner que le monde manque aussi à ce qu'il nous doit ? Lorsqu'un homme jette les fondements de sa ruine, il est à craindre que les autres n'en profitent pour élever dessus l'édifice de leur fortune. Vous avez, dites-vous, reconnu vos erreurs et résolu de vous en corriger. Je vous crois, mon cher enfant : ainsi donc, à dater de ce jour, je ne vous en parlerai plus. Ayez soin seulement de vous les rappeler, afin d'être plus circonspect à l'avenir. Songez encore pour votre consolation, qu'il y a une grande différence entre les fautes nées de l'imprudence et de la légèreté, et celles qui proviennent de la bassesse de l'âme. On voit quelquefois les premières conduire un jeune téméraire à sa perte, mais s'il se réforme, il peut rétablir sa réputation, ramener à la longue l'opinion publique sur son compte, et envisager même avec une sorte de plaisir les dangers auxquels il a échappé. Quant à la bassesse d'âme, mon enfant, dès qu'elle est connue, elle flétrit sans retour. Le temps ne sauroit effacer les taches

qu'elle laisse après elle. La censure du monde poursuit incessamment le coupable. En butte au mépris général, il n'ose se montrer sans rougir. Si la honte l'oblige à chercher la solitude, il y porte avec lui les terreurs qu'éprouve un enfant qui craint les fantômes, et s'achemine seul en tremblant vers son lit. Sa conscience bourrelée le tourmente sans relâche. Tel qu'un ami perfide, le sommeil l'abandonne. De quelque côté qu'il tourne les yeux, tout le pénètre d'horreur. Regarde-t-il en arrière? le repentir marche en vain sur ses pas. Regarde-t-il en avant? c'est le désespoir au front glacé qui s'offre à sa vue. Enfin, comme un malheureux enfermé dans un cachot et condamné au dernier supplice, il déteste sa condition présente et redoute l'heure fatale qui doit y mettre un terme. Je vous le répète, mon enfant, consolez-vous, cette affreuse situation n'est point la vôtre. Rendez grâce à celui qui a daigné vous éclairer sur vos erreurs, avant qu'un plus long aveuglement vous eût précipité dans l'abîme. Vous les avez abjurées ces erreurs : et votre félicité future ne dépend plus que de vous. »

A ces mots Jones poussa un profond soupir. M. Allworthy lui en ayant demandé la cause : « Je ne veux rien vous cacher, monsieur, répondit-il ; je crains que mes fautes n'aient attiré sur moi un

malheur irréparable. O mon cher oncle, j'ai perdu un trésor.

— Vous n'avez pas besoin d'en dire davantage, répartit M. Allworthy. Je vais vous parler avec franchise. Je sais d'où naissent vos regrets; j'ai vu celle qui les cause; nous avons eu ensemble un long entretien à votre sujet. J'exige de vous comme une preuve de la sincérité de votre repentir et de vos bonnes résolutions, que vous m'obéissiez en un point. Promettez-moi de vous soumettre à la décision de la jeune personne, qu'elle soit ou non conforme à vos vœux. Miss Western n'a déjà que trop souffert d'une persécution à laquelle je ne puis penser sans chagrin. Je ne veux pas que ma famille lui en suscite une nouvelle. Je sais que son père se dispose à la tourmenter en votre faveur, comme il l'a tourmentée en faveur d'un autre; mais j'ai résolu de ne point souffrir qu'on attente désormais à sa liberté, ni qu'on use envers elle de la moindre violence.

— O mon cher oncle, donnez-moi, je vous prie, des ordres que j'aie quelque mérite à exécuter. Croyez-moi, il n'est qu'une circonstance qui pût m'engager à vous désobéir : ce seroit celle où vous m'ordonneriez de causer à ma Sophie le plus léger déplaisir. Si j'ai le malheur de ne pouvoir jamais obtenir d'elle mon pardon, c'en

est bien assez pour m'accabler, sans que j'y joigne encore l'amer regret d'être l'auteur de ses peines. Posséder ma Sophie est le plus grand, l'unique bonheur que le ciel puisse m'accorder encore ; mais je ne veux le devoir qu'à elle seule.

— Je ne vous flatterai point, mon enfant, je crains que ce bonheur ne vous soit pas réservé. Elle a refusé, dans les termes les plus formels, les plus énergiques, de répondre à vos vœux. Sa résolution m'a paru inébranlable ; et peut-être pouvez-vous l'expliquer mieux que moi.

— Hélas ! je ne le puis que trop bien. Mes torts envers elle m'ôtent tout espoir de pardon ; et malheureusement elle me juge dix fois plus coupable que je ne le suis en effet. O mon cher oncle, je ne vois nul moyen de réparer mes fautes. Toute votre bonté ne sauroit me sauver de ma ruine. »

En ce moment un domestique vint annoncer que M. Western étoit en bas. Son impatience ne lui avoit pas permis d'attendre jusqu'à l'après-midi. Jones pria son oncle d'entretenir l'écuyer pendant quelques minutes, afin qu'il eût le temps de sécher ses larmes et de se remettre un peu de son émotion. L'excellent homme y consentit, et donna ordre qu'on fit entrer M. Western dans le salon, où il alla le recevoir.

Mistress Miller, qui n'avoit pas vu Jones depuis sa sortie de prison, ne le sut pas plus tôt seul,

qu'elle accourut pour le féliciter d'avoir trouvé un oncle dans M. Allworthy, et de son heureuse réconciliation avec lui. « Mon cher enfant, ajouta-t-elle, je voudrais pouvoir vous faire un autre compliment; mais je n'ai jamais vu de personne plus inflexible. »

Jones, un peu surpris, lui demanda ce qu'elle vouloit dire. « Hélas ! répondit-elle, j'ai été chez mademoiselle Sophie, et je lui ai expliqué toute l'affaire comme mon fils Nightingale me l'avoit contée. Elle ne peut plus avoir maintenant de doutes sur la lettre, car je lui ai dit que mon fils Nightingale feroit serment, si elle le vouloit, que cette lettre étoit entièrement de son invention, et que vous l'aviez écrite sous sa dictée. Je lui ai représenté que le motif même qui vous avoit porté à l'envoyer, devoit vous recommander à ses yeux; que vous n'aviez agi ainsi que par amour pour elle, et avec la ferme résolution de renoncer désormais au désordre; qu'enfin, depuis que vous l'aviez vue à Londres, il ne vous étoit pas arrivé de manquer à la fidélité que vous lui deviez. Je crains, à dire vrai, de m'être un peu aventurée sur ce sujet; mais j'espère, grace à Dieu, que votre conduite future me justifiera. En un mot, j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour la toucher, et sans succès. Elle m'a répondu qu'elle vous avoit pardonné bien des

fautes en considération de votre jeunesse, et a témoigné tant d'horreur du libertinage, que je me suis trouvée réduite au silence. Toutes les fois que j'ai tenté de vous excuser, la force et la justesse de ses raisons m'ont fermé la bouche. En vérité, c'est une jeune personne charmante, une des plus douces et des plus sensées que j'aie jamais vues. Si j'avois osé, je l'aurois embrassée pour une sentence qui m'a paru digne de Sénèque ou d'un évêque. « Madame, m'a-t-elle dit, j'avois cru autrefois remarquer dans M. Jones une grande bonté de cœur, et j'en avois conçu pour lui une sincère estime; mais le libertinage finit par corrompre le meilleur cœur; et tout ce que peut espérer un libertin doué d'un bon naturel, c'est qu'on mêle un sentiment de pitié au mépris et à l'aversion qu'il inspire. » Miss Western est un ange. Voilà la vérité.

— O mistress Miller, puis-je supporter la pensée d'avoir perdu cet ange?

— Perdu? non, je me flatte que vous ne l'avez pas encore perdu. Changez de conduite, revenez de vos égarements, et vous pouvez conserver de l'espérance. En tout cas, si miss Western demuroit inexorable, il y a une autre jeune dame, une dame fort jolie et fort riche, qui se meurt d'amour pour vous. On m'en a parlé ce matin même, et je ne l'ai pas laissé ignorer à miss Wes-



tern. Peut-être ai-je été trop loin, car je lui ai dit que vous l'aviez refusée; mais j'étois bien sûr que vous la refuseriez. Il faut à ce propos que je vous donne une petite consolation. Au nom de la jeune dame, qui n'est autre que la jolie veuve mistress Hunt, il m'a semblé qu'elle pâlissoit; mais quand j'ai ajouté que vous l'aviez refusée, je vous jure que son visage est devenu en un instant couleur de pourpre; et voici les propres mots dont elle s'est servie : « Je crois bien qu'en effet il a quelque affection pour moi. »

La conversation fut interrompue en cet endroit par l'arrivée de l'écuyer Western, que l'autorité de M. Allworthy, d'ordinaire toute-puissante sur lui, n'avoit pu retenir plus long-temps.

Il courut à Jones en criant : « Mon vieil ami Tom, que je suis aise de te revoir ! Il faut oublier le passé; je n'ai pu avoir l'intention de t'offenser. Allworthy sait, et tu sais bien toi-même, que je t'ai pris pour un autre; et quand il n'y a pas de mauvaise intention, qu'importe un mot ou deux échappés dans un instant de vivacité ? Entre chrétiens, on doit oublier et pardonner les injures.

— J'espère, monsieur, répondit Jones, que je n'oublierai jamais les nombreuses marques de bonté que j'ai reçues de vous. Quant aux offenses dont vous parlez, je n'en ai nulle idée.

— Eh bien, donne-moi la main ; tu es le plus honnête et le plus brave garçon du royaume. Viens avec moi, je vais de ce pas te conduire chez ta maîtresse. »

M. Allworthy l'arrêta. L'écuyer ne pouvant déterminer ni l'oncle ni le neveu à le suivre, fut obligé, après un court débat, de consentir à différer jusqu'à l'après-midi la visite de Jones à Sophie. M. Allworthy, autant par compassion pour Jones que par égard pour l'impatience de son voisin, promit d'aller prendre le thé avec lui aux *Colonnes d'Hercule*.

L'entretien qui suivit fut assez piquant. S'il s'étoit présenté plus tôt dans le cours de notre histoire, nous en aurions amusé nos lecteurs ; mais comme il ne nous reste que le temps de rapporter les détails essentiels, nous nous contenterons de dire que tout étant convenu pour la visite de l'après-midi, M. Western s'en retourna à son auberge.

---

## CHAPITRE XI.

L'HISTOIRE APPROCHE DE SA FIN.

Après le départ de l'écuyer Western, Jones apprit à M. Allworthy et à mistress Miller comment il avoit recouvré sa liberté. Deux lords accompagnés de deux chirurgiens et d'un ami de M. Nightingale, s'étoient rendus chez le juge de paix à la requête duquel il avoit été mis en prison, et ce magistrat, sur le serment des chirurgiens que le gentilhomme blessé étoit hors de danger, avoit ordonné son élargissement. Il connoissoit, dit-il, un de ces lords pour l'avoir vue une fois; l'autre lui étoit entièrement inconnu, et l'avoit fort étonné en lui demandant pardon d'une offense qu'il le prioit d'attribuer à l'ignorance où il étoit de son nom et de sa qualité.

Or voici le fait dont Jones ne fut instruit que dans la suite. Quand le lieutenant chargé par Fellamar, à l'instigation de lady Bellaston, de le presser comme un vagabond, vint rendre compte

au lord de l'événement qu'on a rapporté plus haut, il lui parla en termes avantageux de la conduite de Jones sous tous les rapports, et l'assura qu'il avoit sans doute commis une méprise, attendu que ce jeune homme sembloit appartenir à une honnête famille : sur quoi lord Fellamar qui se piquoit d'une grande délicatesse en fait d'honneur, et qui n'auroit voulu pour rien au monde encourir, par une action blâmable, la censure publique, commença à se repentir d'avoir suivi les conseils de lady Bellaston.

Un ou deux jours après, comme il dînoit par hasard avec le pair irlandais déjà connu dans notre histoire, ce dernier en parlant du duel en question, fit un portrait peu flatteur de Fitz-Patrick à qui il ne rendit pas tout-à-fait justice, surtout en ce qui concernoit sa femme. A l'entendre, c'étoit la personne la plus innocente, la plus outragée qu'on pût voir, et la compassion seule l'avoit engagé à prendre sa défense. Il annonça qu'il iroit le lendemain matin trouver Fitz-Patrick, pour tenter de le faire consentir à une séparation. Il y auroit à craindre, disoit-il, pour la vie de cette infortunée, si jamais elle rentroit sous la puissance de son mari. Lord Fellamar lui proposa de l'accompagner, dans le dessein de se procurer de nouvelles lumières sur Jones et sur les circonstances du duel; car il étoit très-inquiet

du rôle qu'il avoit joué dans cette affaire. Il témoigna d'ailleurs le désir de contribuer à soustraire la jeune dame au joug conjugal. Le pair s'empressa d'accepter son offre, convaincu que le nom et l'autorité du lord en imposeroient à Fitz-Patrick, et le rendroient plus traitable. Il ne se trompa point. Le pauvre Irlandois ne vit pas plus tôt que ces nobles personnages avoient pris sa femme sous leur protection, qu'il se soumit sans résistance. L'acte de séparation fut à l'instant dressé, et signé par les parties.

Fitz-Patrick que mistress Waters avoit tout-à-fait convaincu de l'innocence de sa femme, et qui peut-être étoit devenu fort indifférent sur son compte, parla hautement à lord Fellamar en faveur de Jones, prit sur lui tout le blâme du combat, et déclara que son adversaire s'étoit conduit avec autant de loyauté que de bravoure. Fellamar l'ayant questionné plus particulièrement au sujet de Jones, Fitz-Patrick lui dit que c'étoit le neveu d'un homme très-riche et d'une naissance distinguée, comme il venoit de l'apprendre de mistress Waters, après l'entrevue qu'elle avoit eue avec Dowling.

Le lord Fellamar se crut donc obligé de réparer de tout son pouvoir l'injure cruelle qu'il lui avoit faite. N'étant plus animé d'aucun sentiment de jalousie (car il avoit renoncé à miss Western),

persuadé en outre, par l'état où il voyoit Fitz-Patrick, et par le témoignage des chirurgiens, que sa blessure n'étoit pas mortelle, il résolut de travailler à la délivrance de Jones. Dans cette intention il pria le pair irlandois de l'accompagner à la prison, où il se conduisit comme on l'a dit.

A son retour chez mistress Miller, M. Allworthy emmena Jones dans son appartement et lui apprit tous les détails qu'il tenoit de mistress Waters et de M. Dowling. Jones n'en parut pas moins affligé que surpris, mais ne se permit aucune observation.

Sur ces entrefaites, Blifil envoya demander si son oncle avoit le loisir de le recevoir. M. Allworthy se troubla, pâlit, et avec un air de courroux qu'on ne lui avoit jamais vu, il chargea le domestique de dire à Blifil qu'il ne le connoissoit pas.

« Ah ! monsieur, dit Jones d'une voix tremblante, daignez considérer....

— J'ai tout considéré, et c'est vous, vous-même qui porterez ma réponse à ce scélérat. Son arrêt ne peut lui être plus convenablement signifié que par celui dont il a si lâchement tramé la ruine.

— Pardonnez-moi, mon cher oncle. Un moment de réflexion, j'en suis sûr, vous convaincra du contraire. Ce qui pourroit n'être que justice

dans la bouche d'un autre, prendroit dans la mienne le caractère de l'insulte; et envers qui? envers mon propre frère, envers votre neveu. Il ne m'a pas traité avec tant de barbarie. Cette conduite me rendroit plus inexcusable que lui. Des hommes qui ne sont pas nés méchants peuvent se laisser tenter par l'appât de la fortune; mais l'insulte est la marque d'une âme noire et vindicative, et n'a pas la tentation pour excuse. Je vous conjure, mon cher oncle, de ne point décider de son sort dans la première chaleur du ressentiment. Daignez vous souvenir que moi-même je ne fus pas condamné sans être entendu.»

M. Allworthy garda un moment le silence, puis embrassant Jones : « Mon enfant, lui dit-il les larmes aux yeux, quelle bonté d'âme j'ai longtemps ignorée! »

Mistress Miller, après avoir frappé à la porte un coup si léger qu'on ne l'entendit pas, entra dans la chambre. A la vue de Jones dans les bras de son oncle, la pauvre femme, transportée de joie, tomba à genoux, et rendit grâces au ciel; puis courant vers Jones, elle le pressa tendrement contre son cœur et le félicita mille et mille fois de ce jour fortuné. Elle adressa ensuite les mêmes compliments à M. Allworthy. « En vérité, madame, lui répondit ce dernier, en vérité, je manque de termes pour exprimer mon bonheur. »

Quelques instants se passèrent encore dans la même ivresse. Enfin mistress Miller invita l'oncle et le neveu à un repas de famille où ils trouveroient, leur dit-elle, une réunion de gens heureux. C'étoient M. Nightingale avec sa femme, et sa cousine Harris avec son mari.

M. Allworthy alléguait pour s'excuser qu'ayant à entretenir son neveu d'affaires particulières, il avoit ordonné qu'on lui servît un morceau à manger dans sa chambre; mais il promit à la digne femme qu'ils auroient l'un et l'autre le plaisir de souper avec elle.

Mistress Miller lui demanda alors ce qu'on feroit de Blifil. « Je ne puis être tranquille, dit-elle, tant que j'aurai ce scélérat dans ma maison.

— J'éprouve à son sujet, répondit M. Allworthy, le même tourment que vous.

— En ce cas, monsieur, reposez-vous-en sur moi, et comptez que je lui aurai bientôt fait voir le dehors de ma porte. Il y a en bas deux ou trois vigoureux gaillards.

— La violence est inutile. Si vous voulez lui porter un message de ma part, je suis convaincu qu'il sortira de bonne grace.

— Si je le veux? je n'aurai jamais rien fait de ma vie avec tant de plaisir. »

Jones l'engagea à modérer son zèle, et dit à M. Allworthy qu'il avoit réfléchi sur sa proposi-



tion, et se chargeroit lui-même du message, s'il le désiroit. « Je connois vos volontés, ajouta-t-il. Permettez que ce soit moi qui l'en instruisse. Veuillez, je vous prie, penser au danger de le pousser tout-à-coup au désespoir. Combien, hélas ! ce malheureux est peu disposé, dans sa situation présente, à faire une bonne fin ! »

Cette considération ne toucha nullement mistress Miller qui sortit en s'écriant : « Vous êtes trop bon, monsieur Jones, beaucoup trop bon pour vivre dans ce monde. » Mais elle fit une forte impression sur M. Allworthy. « Mon cher enfant, dit-il à Jones, j'admire également la bonté de votre cœur et la sagesse de votre esprit. Le ciel nous défend en effet d'ôter à ce misérable le temps et les moyens de se reconnoître. Allez donc le trouver. Faites usage de toute votre prudence ; mais ne le flattez d'aucun espoir de pardon. Je suis bien décidé à ne pardonner le crime qu'autant que la religion y oblige ; et cette obligation ne va pas jusqu'à nous forcer d'entretenir des rapports avec les criminels, ou de leur faire du bien. »

Jones monta chez Blifil. Il le trouva dans une situation qui émut sa pitié, et qui auroit excité dans l'ame de beaucoup d'autres un sentiment moins aimable. Il étoit étendu sur son lit, livré au désespoir et baigné de larmes : non de ces

larmes que fait couler le repentir et qui effacent les fautes auxquelles se laissent quelquefois entraîner les meilleurs naturels, par séduction, ou par surprise, tant est grande la foiblesse humaine ! Les larmes de Blifil étoient celles que la douleur physique arrache à un barbare, ou que verse un brigand effrayé qu'on mène au supplice.

Une peinture exacte de cette scène seroit peu agréable au lecteur. Il suffira de dire que Jones poussa la bonté jusqu'à l'excès. Avant d'annoncer à Blifil que son oncle lui ordonnoit de sortir le soir même de la maison, il employa tous les moyens qu'il crut propres à ranimer ses esprits abattus. Il lui offrit l'argent dont il pouvoit avoir besoin, l'assura d'un sincère oubli de ses torts, promit de le traiter en frère, et de ne rien négliger pour le réconcilier avec son oncle.

Blifil garda d'abord un morne silence, incertain s'il persisteroit dans ses dénégations ; mais écrasé sous le poids de l'évidence, il se décida enfin à tout avouer. Il demanda pardon de la manière la plus humble à son frère, se prosterna contre terre, embrassa ses genoux, en un mot il se montra aussi vil, aussi lâche qu'il avoit été pervers.

Tant de bassesse inspira à Jones un mépris qu'il ne put entièrement dissimuler. Il s'empessa de relever Blifil, l'exhorta à supporter son mal-

heur avec plus de courage, lui donnant de nouveau sa parole de tout tenter pour l'adoucir. Blifil se déclara indigne de sa générosité, s'épuisa en témoignages de reconnaissance, et promit enfin d'aller chercher sans délai un autre logement.

Jones retourna auprès de son oncle qui l'instruisit de la découverte qu'il avoit faite au sujet des billets de banque de cinq cents livres sterling.

« J'ai proposé, lui dit-il, la question à un avocat. Il m'a répondu, à ma grande surprise, qu'il n'y avoit point de peine établie par les lois pour une fraude de cette espèce. Cependant quand je considère la noire ingratitude du coquin envers vous, un voleur de grand chemin me paroît, en comparaison de lui, presque innocent.

— Bon Dieu ! s'écria Jones, est-il possible ? Cette nouvelle me pénètre de douleur. Je croyois Black Georges le plus honnête homme du monde... La tentation étoit trop forte pour qu'il pût y résister ; car il m'a remis fidèlement de moindres sommes. Souffrez, mon cher oncle, que je voie dans son action une preuve de faiblesse, plutôt que d'ingratitude. Le pauvre garçon m'aime, j'en suis sûr. Il m'a donné des marques d'attachement que je ne puis oublier. Je crois même qu'il s'est repenti de ce qu'il a fait. Il n'y a pas plus d'un jour ou deux, au moment où mes affaires sembloient le plus désespérées, il est venu me

trouver dans ma prison, et m'a offert tout l'argent dont je pourrais avoir besoin. Songez quelle a dû être pour un malheureux, la tentation de s'approprier une somme capable de le préserver à jamais lui et sa famille des horreurs de la misère.

— Mon enfant, vous passez les bornes de l'indulgence. La pitié mal entendue n'est pas seulement une faiblesse, c'est une injustice, et une injustice pernicieuse à la société, par l'encouragement qu'elle donne au vice. J'aurois pu pardonner au drôle sa friponnerie, mais je ne saurois lui pardonner son ingratitude. On se montre aussi bon, aussi compatissant qu'il est permis de l'être, quand on admet la tentation pour excuse de l'improbité; et cela m'est arrivé plus d'une fois, j'en conviens, dans l'exercice des fonctions de juré. J'ai souvent plaint le sort des voleurs de grand chemin, et intercédé auprès du juge en faveur de ceux dont le délit étoit accompagné de circonstances atténuantes; mais lorsqu'à l'improbité se joignent le meurtre, la cruauté, l'ingratitude, ou quelque crime aussi noir, on devient coupable en écoutant la compassion et l'indulgence. Je suis convaincu que cet homme est un scélérat, et il sera puni, du moins autant que sa punition dépendra de moi. »

Ces dernières paroles furent prononcées d'un

ton si absolu, que Jones ne crut pas devoir y rien répliquer. D'ailleurs l'heure fixée par M. Western approchoit, et il n'avoit pas encore fait sa toilette. L'entretien finit donc ici, et Jones passa dans une autre chambre avec Partridge pour s'habiller.

Le pauvre garçon avoit à peine entrevu son maître depuis la grande découverte dont le lecteur est instruit. Il ne pouvoit ni contenir, ni exprimer sa joie. On l'eût pris pour un homme en démence. Il fit, en habillant Jones, presque autant de balourdises qu'en fait Arlequin lorsqu'il s'habille sur le théâtre.

Ce n'étoit pourtant pas que sa mémoire fût en défaut. Il se rappela tous les pronostics, tous les présages qui annonçoient, selon lui, cet heureux changement. Quelques-uns l'avoient frappé dans le moment même. Beaucoup d'autres, auxquels il avoit fait peu d'attention, lui revinrent alors à l'esprit. Il n'oublia pas son rêve pendant la nuit qui précéda sa rencontre avec Jones. « Je ne me trompois pas, monsieur, s'écria-t-il, quand je disois à votre seigneurie qu'un secret pressentiment m'avertissoit que vous seriez un jour ou l'autre en état de faire ma fortune. » Jones l'assura que ce dernier pronostic se vérifieroit aussi sûrement que s'étoient vérifiés tous ceux dont lui-même avoit été l'objet : ce qui redoubla les

transports d'allégresse qu'inspiroit. déjà au pédagogue le bonheur de son maître.

---

## CHAPITRE XII.

---

### L'HISTOIRE TOUCHE A SA FIN.

QUAND Jones fut habillé, il se rendit avec son oncle chez M. Western. Il avoit sans exagération, une des plus belles figures qu'on eût jamais vues, et les seuls agréments de sa personne auroient suffi pour charmer la plupart des femmes; mais on a dû s'apercevoir dans le cours de cette histoire, que la nature en le formant ne s'étoit pas bornée, comme il lui arrive quelquefois, à cet unique don pour recommander son ouvrage.

Sophie, malgré le ressentiment qu'elle éprouvoit contre Jones, s'étoit aussi parée avec soin. Dans quelle intention? c'est à nos lectrices à le deviner. Elle étoit si belle, que M. Allvorthy lui-même ne put la voir sans dire tout bas à M. Western, qu'elle n'avoit pas sa pareille au monde :

sur quoi l'écuyer lui répondit à l'oreille, mais de manière à être entendu de tous ceux qui étoient présents: « Tant mieux pour Jones ; car Dieu me damne, si ce friand morceau n'est pas pour lui ! » Sophie devint toute rouge à ces mots : Tom pâlit, et une vive émotion se manifesta sur son visage.

Dès qu'on eut ôté la table à thé, Western emmena M. Allworthy hors de la chambre, sous prétexte de l'entretenir d'une affaire importante qu'il craignoit d'oublier.

Jones et Sophie restèrent seuls. Ces deux amants qui avoient tant de choses à se dire, quand ils ne pouvoient se parler ni se voir sans obstacles et sans danger, qui brûloient de voler dans les bras l'un de l'autre, lorsque tant de barrières s'élevoient entre eux, maintenant que rien ne gênoit la liberté de leur entretien, demeurèrent pendant quelque temps immobiles et muets : en sorte qu'un spectateur peu clairvoyant auroit pu croire qu'ils ne ressentoient qu'une indifférence mutuelle. La chose se passa ainsi, quelque étrange qu'elle paroisse. Tous deux assis et les yeux baissés vers la terre, gardèrent plusieurs minutes, un profond silence.

En vain durant cet intervalle, Jones essaya une ou deux fois de parler ; il ne put que balbutier quelques mots. A la fin Sophie par pitié pour lui,

et aussi pour détourner la conversation du sujet dont elle le voyoit préoccupé, lui dit : « Monsieur, la découverte qui vient de se faire vous rend sans doute le plus heureux des hommes.

— Eh pouvez-vous réellement, mademoiselle, répondit Jones en soupirant, me croire heureux, quand j'ai encouru votre disgrâce ?

— A cet égard, monsieur, personne ne sait mieux que vous, si vous l'avez méritée.

— Vous le savez aussi bien que moi, mademoiselle ; aucun de mes torts ne vous est inconnu. Mistress Miller vous a dit toute la vérité. O ma Sophie, n'ai-je donc point de pardon à espérer ?

— Il me semble, monsieur Jones, que je pourrois presque m'en rapporter à votre justice, et vous laisser prononcer vous-même sur votre conduite.

— Hélas, mademoiselle, c'est pitié et non justice que j'implore de vous. La justice, je le sais, doit me condamner ; non cependant pour la lettre que j'ai adressée à lady Bellaston. L'explication qu'on vous en a donnée, est entièrement conforme à la vérité. » Il insista alors sur l'engagement qu'avoit pris Nightingale de lui fournir un prétexte honnête de rompre avec cette dame, si, contre son attente, elle acceptoit sa proposition ; mais il convint qu'il avoit été fort imprudent de lui



écrire une pareille lettre. « J'en ai été cruellement puni, ajouta-t-il, par l'effet qu'elle a produit sur vous.

— Je ne crois, je ne puis croire au sujet de cette lettre que ce que vous voudrez. Ma conduite vous montra clairement, ce me semble, que j'y attache peu d'importance. Mais, monsieur Jones, ne m'avez-vous pas donné d'ailleurs de graves motifs de plaintes ? Après ce qui s'étoit passé à Upton, former si tôt une nouvelle liaison avec une autre femme, lorsque je m'imaginois, lorsque vous prétendiez que mes peines vous déchiroient le cœur ! En vérité, vous avez agi d'une manière bien étrange. Puis-je regarder comme sincère l'amour que vous témoigniez pour moi ? et quand je le pourrois, comment espérer d'être heureuse avec un homme si inconstant ?

— O ma Sophie ! ne doutez point de la sincérité du plus pur amour qui ait jamais enflammé le cœur d'un homme. Songez à ma déplorable situation, à mon désespoir. Si j'avois pu me flatter de la moindre espérance qu'il me fût un jour permis, comme à présent, de me jeter à vos pieds, aucune femme n'aurait eu le pouvoir de m'inspirer une pensée contraire à la vertu la plus rigide.... Moi, inconstant envers vous ! O si vous daignez oublier le passé, qu'une injuste crainte

de l'avenir ne ferme pas votre cœur à la pitié. Jamais repentir ne fut plus sincère que le mien. Ah! laissez-vous fléchir, adorable Sophie!

— Le repentir sincère, monsieur Jones, peut faire trouver grace à un coupable devant le juge suprême; lui seul lit au fond des cœurs. Mais les hommes sont faciles à tromper, ils n'ont aucun moyen infaillible de se préserver de l'erreur. Toutefois si je me détermine à vous pardonner, comptez que j'exigerai les plus fortes preuves de votre repentir.

— Quelles preuves! s'écria Jones avec vivacité. Demandez toutes celles qui dépendent de moi.

— Le temps, monsieur Jones, le temps seul me convaincra que votre repentir est véritable, et que vous êtes revenu pour toujours de vos égarements. Combien je vous détesterois, si je vous croyois assez foible pour y retomber!

— Ne craignez point de moi cette foiblesse. Je sollicite, j'implore à vos genoux une confiance que ma vie entière sera consacrée à mériter.

— Je n'en réclame qu'une partie pour cette épreuve. Je me suis, je pense, suffisamment expliquée en vous assurant que vous obtiendrez ma confiance, dès que vous m'en paroîtrez digne. Après ce qui s'est passé, monsieur, pouvez-vous espérer que je vous croie sur votre parole?

— Ne me croyez pas sur ma parole. J'ai à vous

offrir un meilleur garant de ma constance, un garant irrécusable.

— Quel est-il ? lui demanda Sophie un peu étonnée.

— Je vais vous le montrer, s'écria Jones en la prenant par la main et la conduisant devant une glace. Ange du ciel, voyez cette charmante figure, ces traits divins, cette taille enchanteresse, ces yeux où brille une si belle âme. L'heureux possesseur de ces trésors pourroit-il être inconstant ? Non, ma Sophie, non, tant d'attraits fixeroient le cœur le plus volage. Vous n'en douteriez pas, si vous pouviez vous voir avec d'autres yeux que les vôtres. »

Sophie rougit et ne put s'empêcher de sourire ; puis reprenant un air grave : « Si je dois juger de l'avenir par le passé, dit-elle, mon image ne restera pas plus dans votre cœur, quand vous cesserez de me voir, que dans cette glace quand je serai hors de la chambre.

— Par tout ce qu'il y a de sacré au monde, par le ciel même, votre image n'est jamais sortie de mon cœur. La délicatesse de votre sexe, en amour, ne peut concevoir la grossièreté du nôtre, et combien le sentiment a peu de part dans certaines liaisons.

— Jamais, répondit Sophie avec dignité, je n'épouserai un homme qui n'aura pas assez de

délicatesse pour être aussi incapable que moi de faire une pareille distinction.

— Je l'aurai cette délicatesse, ou plutôt je l'ai déjà. Ma Sophie l'a fait naître en moi, dès le premier moment où j'ai pu me flatter de devenir son époux ; et depuis, tout le reste de son sexe n'a pas produit plus d'impression sur mes sens que sur mon cœur.

— Eh bien ! c'est ce que le temps me prouvera. Votre situation, monsieur Jones, est changée. J'en éprouve, je vous assure, une grande satisfaction. Vous ne manquerez pas désormais d'occasions de me voir, et de me convaincre que votre cœur est également changé.

— Divine Sophie ! comment reconnoître tant de bonté ? Quoi ! vous daignez m'assurer que vous n'êtes pas indifférente à mon bonheur ? Croyez-moi, mademoiselle, ce bonheur me vient de vous, puisque je le dois à la douce espérance... O ma Sophie ! n'éloignez pas le terme de mes vœux ! je me sou mets sans réserve à vos volontés ; je n'ose vous presser trop vivement ; souffrez pourtant que je vous supplie d'abréger la durée de l'épreuve. Oh ! dites-moi quand je puis espérer que vous serez convaincue de la sincérité de mes sentiments.

— Après avoir poussé si loin la condescen-

dance, monsieur Jones, j'ai droit de n'être point pressée, et je ne veux pas l'être.

— O ma Sophie, pourquoi me regarder d'un œil si sévère? je ne vous presse point, je n'ose vous presser. Permettez cependant que je vous conjure encore une fois de fixer une époque. Songez combien l'amour est impatient.

— Un an peut-être.

— O ma Sophie! c'est l'éternité.

— Peut-être un peu plus tôt. Je ne veux pas qu'on me tourmente. Si vos sentiments pour moi sont tels que je le désire, il me semble qu'à présent vous devez être tranquille.

— Tranquille! Sophie, avec quelle froideur vous parlez du bonheur qui m'enivre!.... O délicieuse pensée! j'ai enfin la certitude qu'il viendra ce jour fortuné, où vous serez à moi, où libre de toute inquiétude, je goûterai le doux, le ravissant, l'ineffable plaisir de rendre ma Sophie heureuse!

— Eh bien! monsieur Jones, ce jour dépend de vous.

— O chère, adorable Sophie! ces mots jettent le délire dans mon âme. Je dois, je veux remercier ces lèvres charmantes qui m'ont si doucement annoncé mon bonheur. » Il la saisit alors dans ses bras, et lui donna un baiser avec une

ardeur à laquelle il n'avoit pas osé se livrer auparavant.

Western qui écoutoit depuis quelque temps à la porte, entra brusquement dans la chambre en criant comme un vrai chasseur : « Pille! pille! mon garçon, tiens ferme; c'est ça, de petites caresses, c'est ça. Eh bien! êtes-vous d'accord? A-t-elle fixé le jour, mon garçon? Sera-ce demain, ou après-demain? Je ne veux pas que ce soit une minute plus tard qu'après-demain, entendez-vous? »

— De grace, monsieur, dit Jones, que je ne sois pas la cause....

— Imbécile! je te croyois plus de cœur. Quoi tu te laisses arrêter par des ruses de femme? Tout cela n'est que simagrée, c'est moi qui te le dis. Morbleu! elle t'épousera dès ce soir, et de tout son cœur, n'est-ce pas, Sophie? Allons, conviens-en, sois franche une fois dans ta vie. Es-tu muette? Pourquoi ne réponds-tu pas?

— Qu'ai-je besoin de répondre, mon père, puisque vous paraissez si bien instruit de mes sentiments?

— Oh! c'est parler, ça. Ainsi donc, tu consens?

— Non, mon père, je n'ai point donné mon consentement.

— Eh! ne veux-tu pas l'épouser demain, ou après-demain? ..

— Assurément, mon père, je n'en ai point l'intention.

— Sais-tu pourquoi? Je m'en vais te le dire. C'est parce que tu ne te plais que dans la désobéissance, et que tout ton plaisir est de contrarier et de chagriner ton père.

— Je vous supplie, monsieur, s'écria Jones....

— Tais-toi, tu n'es qu'un sot. Quand je combattois son inclination pour toi, ce n'étoient que soupirs, que plaintes, que lamentations et billets doux. Maintenant que je suis pour toi, elle est contre toi; pur esprit de contradiction. Elle se croit trop sage pour se laisser gouverner par son père; voilà tout. Elle ne cherche qu'à me désobliger et à me contredire.

— Qu'exige de moi mon père? demanda Sophie.

— Ce que j'exige de toi? que tu lui donnes ta main sur-le-champ.

— Eh bien! mon père, je vous obéis.... Voici ma main, monsieur Jones.

— Bravo! et consens-tu à l'épouser demain matin?

— Vous serez obéi, mon père.

— Eh bien donc! tu l'épouseras demain matin?

— Oui, mon père, demain matin, puisque vous l'ordonnez. »

Jones tombant aux pieds de Sophie lui baisa

[illegible]

1. Allworthy envoie

[illegible]

— Je ne me souviens pas, dit-il, d'avoir jamais vu de bonté, et  
— Je ne me souviens pas, dit-il, d'avoir jamais vu de bonté, et

— Pour honorer tout par son aïeul  
grand maison d'André.

— Je n'ai rien d'autre à vous proposer, dit-il, si ce n'est de vous accompagner à la messe. Le prêtre, j'en suis sûr, sera en la circonstance d'un grand secours pour l'âme de votre pauvre femme.

thé; j'espère que vous n'avez pas eu l'occasion de contraindre





Musée, 1<sup>er</sup> vol.

Musée, 2<sup>e</sup> vol.





— Vous êtes le maître de l'engager à se rétracter. Te repens-tu au fond du cœur de ta promesse? parle, Sophie.

— Non, mon père; et je n'aurai jamais sujet, je crois, de me repentir d'aucune promesse en faveur de M. Jones.

— Eh bien! mon neveu, dit M. Allworthy, je vous félicite sincèrement; car je vous tiens pour le mortel le plus fortuné. Permettez-moi aussi, mademoiselle, de vous faire mon compliment à cette heureuse occasion. Vous donnez votre main à un homme qui saura certainement apprécier votre rare mérite, et qui fera tous ses efforts pour se rendre digne de vous.

— Oui, répéta Western, il fera tous ses efforts, je vous le garantis.... Tiens, Allworthy, je parie cinq guinées contre une couronne, que de demain en neuf mois nous aurons un petit poupon.... Dis-moi, je te prie, quel vin préfères-tu? Est-ce le Bourgogne, ou le Champagne? car, s'il plaît à Dieu, nous allons passer la nuit à boire.

— Excusez-moi, monsieur, je me suis engagé avec mon neveu, ne devinant pas que son bonheur fût si proche.

— Engagé? point d'excuse.... Je ne te quitterai pas de la soirée.... Tu souperas ici, ou que le diable m'emporte.

— Pardonnez-moi, mon cher voisin, j'ai donné

ma parole, et vous savez que je n'y manque jamais.

— Et où es-tu engagé, s'il te plaît? »

M. Allworthy le lui dit, et lui nomma les convives.

— Parbleu! j'irai avec toi; ma fille y viendra aussi; car je ne veux pas te quitter ce soir. Il y auroit de la cruauté à séparer Tom de Sophie. »

M. Allworthy accepta la proposition, et Sophie, sur les instances de son père, consentit à l'accompagner, après avoir obtenu de lui la promesse qu'il ne diroit pas un mot de son mariage.

---

## CHAPITRE XIII.

—

FIN DE L'HISTOIRE.

Le jeune Nightingale, mandé par son père, s'étoit rendu chez lui dans l'après-midi, et en avoit été mieux reçu qu'il ne l'espéroit. Il l'avoit

trouvé avec son oncle qui étoit revenu à Londres pour y chercher sa fille nouvellement mariée.

Ce mariage étoit l'événement le plus heureux que pût souhaiter le jeune Nightingale. Son père et son oncle disputoient sans cesse, comme on l'a dit, sur la manière de gouverner leurs enfants, chacun d'eux méprisant du fond du cœur la méthode opposée à la sienne : or chacun d'eux tâchoit, en ce moment, de pallier de son mieux la faute de son enfant, et d'aggraver celle de l'autre. Le vieux Nightingale brûloit du désir de l'emporter sur son frère : il avoit d'ailleurs l'esprit si favorablement disposé par les arguments de M. Allworthy, qu'il reçut son fils d'un air riant, et consentit à souper le soir même avec lui chez mistress Miller.

Quant à l'oncle, qui idolâtroit sa fille, il ne fut pas difficile de calmer son courroux. A peine sut-il par le jeune Nightingale où étoit sa chère Henriette, qu'il annonça l'intention d'aller sur-le-champ la trouver. Lorsqu'il arriva, elle voulut se jeter à ses pieds. Il s'empessa de la relever, et l'embrassa avec une tendresse qui émut tous les témoins de cette scène. En peu de minutes la réconciliation fut aussi parfaite entre lui et les deux époux, que s'il eût présidé en personne à leur union.

Tel étoit l'état des choses, quand l'arrivée de

M. Allworthy et de sa compagnie vint mettre le comble à la satisfaction de mistress Miller. Dès qu'elle aperçut Sophie, elle devina tout ce qui s'étoit passé, et son amitié pour Jones redoubla les transports de joie que lui causoit déjà le bonheur de sa fille.

Nous ne croyons pas qu'on ait vu beaucoup d'exemples d'une réunion de gens aussi heureux. Le père de Nightingale étoit le seul qui ne le fût pas tout-à-fait. Malgré l'autorité et les raisons de M. Allworthy, malgré son affection pour son fils, il ne pouvoit se tenir entièrement content du choix que le jeune homme avoit fait. Peut-être la présence de Sophie contribuoit-elle un peu à augmenter sa peine. De temps en temps il lui venoit à l'esprit que son fils auroit pu épouser cette jeune personne, ou quelque autre d'un égal mérite. Au reste, ce qui excitoit ses regrets n'étoit pas la figure enchanteresse de miss Western, ni la bonté de son naturel, mais le coffre-fort de l'écuyer. Voilà l'espèce de charmes qu'il ne pardontoit point à son fils d'avoir sacrifiés à la fille de mistress Miller.

Les deux cousines étoient fort jolies ; mais Sophie les éclipsoit tellement, que si le ciel ne les eût douées l'une et l'autre du meilleur caractère, l'éclat de sa beauté auroit pu faire naître dans leur cœur un sentiment de jalousie ; car, pen-

dant le souper, leurs maris eurent presque toujours les yeux fixés sur notre héroïne. On l'eût prise pour une reine qui reçoit des hommages, ou plutôt pour une déesse adorée de tout ce qui l'entoure ; mais c'étoit un culte qu'on aimoit à lui rendre, et qu'elle n'exigeoit point. Sa modestie et ses manières prévenantes ne la distinguoient pas moins que ses autres qualités.

La soirée se passa gaîment. Tous les convives étoient heureux, ceux-là surtout qui avoient le plus souffert auparavant. Leurs peines passées ajoutaient, par l'effet du contraste, à leur félicité présente un charme que n'auroient pu lui donner toutes les faveurs réunies de l'amour et de la fortune. Cependant, comme une grande joie, après un changement soudain de situation, est amie du silence et se concentre dans le cœur, au lieu de se répandre en paroles, Jones et Sophie paroissent les moins gais de toute la compagnie. Western le remarqua avec dépit, et s'écria à diverses reprises : « Pourquoi ne parles-tu pas, mon garçon ? d'où te vient cet air grave ? Et toi, fille, as-tu perdu la langue ? Allons, bois encore un coup. » Pour mieux l'égayer, il se mit à chanter une chanson grivoise sur le mariage, et poussa même le cynisme à un tel point, qu'il auroit forcé Sophie de sortir de table, si M. Allworthy ne lui eût imposé silence par ses regards

et par des marques formelles de mécontentement. En vain l'écuyer prétendit qu'il avoit le droit de parler à sa fille comme bon lui sembloit. Personne ne se rangeant à son avis, il fut obligé de se taire.

Malgré cette petite contrariété, il fut si charmé de la bonne humeur des convives, qu'il voulut absolument les réunir chez lui le lendemain. Ils s'y rendirent tous, et l'aimable Sophie qui avoit acquis dans l'intervalle le titre d'épouse, remplit le rôle de maîtresse des cérémonies, ou, comme on dit, fit les honneurs de la table. Elle avoit donné le matin sa main à Jones dans la chapelle des *Doctors commons*, sans autres témoins que M. Allworthy, M. Western et mistress Miller. Aucune des personnes invitées à dîner chez l'écuyer n'étoit instruite de son mariage. Elle avoit instamment prié son père, ainsi que mistress Miller, de n'en point parler, et Jones s'étoit chargé de faire la même recommandation à M. Allworthy. Grace à ces précautions, la modeste Sophie s'effraya moins de la nombreuse réunion à laquelle elle étoit obligée de se trouver, par complaisance pour son père. Dans la persuasion que le secret de son mariage n'avoit pas transpiré, elle passa tranquillement la journée jusqu'au moment où l'écuyer qui achevoit de vider sa seconde bouteille, ne pouvant plus contenir sa



joie, se versa une rasade, et but à la santé de la nouvelle mariée. Les convives suivirent son exemple, à l'extrême confusion de la pauvre Sophie et au grand chagrin de Jones, désolé de son embarras. Pour dire la vérité, cette indiscretion n'apprit rien à personne. Car mistress Miller avoit conté tout bas la chose à sa fille, sa fille à son mari, son mari à sa belle-sœur, et celle-ci au reste de la compagnie.

Sophie saisit la première occasion de se retirer avec les femmes. M. Western demeura cloué à la table. Tous les convives l'y laissèrent successivement, excepté l'oncle du jeune Nigthingale, qui n'aimoit pas moins la bouteille que M. Western. Ces deux braves champions burent à qui mieux mieux pendant toute la soirée, et longtemps après l'heure fortunée où l'amoureux Tom Jones reçut dans ses bras la charmante Sophie.

Nous voici enfin parvenu, cher lecteur, au terme de notre carrière. A notre grande satisfaction, et peut-être contre ton attente, nous avons rendu notre héros le plus heureux des hommes; car est-il un bonheur comparable à la possession d'une femme telle que Sophie ?

Quant aux autres personnages qui ont joué un rôle plus ou moins important dans cette histoire, comme tu pourrois souhaiter de connoître leur

destinée, nous allons en peu de mots satisfaire ta curiosité.

On n'a pas encore pu déterminer M. Allworthy à revoir Blifil; mais à la prière de Jones et de Sophie, il lui a constitué une rente annuelle de deux cents livres sterling que Jones augmente en secret de moitié. Blifil vit, avec ce revenu, dans un des comtés du nord de l'Angleterre, à environ deux cents milles de Londres, et il économise deux cents livres sterling par an pour se procurer une place de député au prochain parlement. Il est en marché à ce sujet avec le procureur d'un bourg voisin, où il espère être élu. Depuis peu il s'est fait méthodiste, afin d'épouser une riche veuve de cette secte, dont les biens sont situés dans la partie du royaume qu'il habite.

Square mourut bientôt après avoir écrit la lettre que nous avons rapportée. Thwackum réside dans sa cure. Il a fait en vain plusieurs tentatives pour regagner la confiance de M. Allworthy, et se réconcilier avec Jones. Il les flatte tous deux en face et les déchire en leur absence. M. Allworthy a pris dernièrement chez lui, à sa place, M. Abraham Adams que Sophie aime beaucoup, et à qui elle destine l'éducation de ses enfants.

Mistress Fitz-Patrick est séparée de son mari, et conserve quelques foibles débris de sa fortune.

On la rencontre dans les cercles les plus brillants de la capitale. Elle entend si bien l'économie, qu'elle trouve le moyen de dépenser trois fois son revenu sans faire de dettes. Elle est toujours bien reçue dans la maison du pair irlandois, et paie en bons procédés à la femme, tous les services qu'elle reçoit du mari.

Mistress Western se réconcilia bientôt avec sa nièce, et passa deux mois chez elle à la campagne. Quand Sophie revint à Londres, lady Belleston lui fit une visite de cérémonie; elle n'eut pas l'air de connoître Jones, et le complimenta poliment sur son mariage.

M. Nightingale a acheté une terre pour son fils dans le voisinage de Jones. Le jeune homme, sa femme, mistress Miller et sa fille Betsy y sont établis, et la plus douce intimité règne entre les deux familles.

Il ne nous reste plus qu'à faire connoître le sort de nos personnages secondaires.

Mistress Waters est retournée dans son pays, où elle reçoit de M. Allworthy une pension de soixante livres sterling. Elle a épousé le ministre Supple que l'écuyer Western a pourvu d'un bon bénéfice.

Black Georges, en apprenant la découverte de sa friponnerie, prit la fuite, et depuis on n'a pas entendu parler de lui. Jones distribua la va-

leur des billets de banque à la famille du garde-chasse, mais non point par portions égales ; Molly en eut la meilleure part.

Quant à Partridge, Jones lui fait une pension de cinquante livres sterling. Le pédagogue a établi une nouvelle école qui tourne mieux que les précédentes. Il est question de le marier avec Molly Séagrim, et l'on croit que la chose se fera par l'entremise de Sophie.

Nous allons maintenant prendre congé de M. Jones et de notre héroïne. Deux jours après leur mariage, ils partirent pour la campagne avec M. Allworthy et M. Western. Ce dernier a donné son château et la majeure partie de sa terre à son gendre, et habite une maison de moindre apparence dans un canton voisin plus favorable à la chasse. Il visite souvent les jeunes époux qui se font une étude et un plaisir de lui être agréables ; et ils y réussissent si bien que l'écuyer n'a jamais été, dit-il, plus heureux de sa vie. Ses enfants lui gardent dans le château un appartement composé de deux pièces où il s'enivre avec qui bon lui semble. Sa fille est toujours prête, comme autrefois, à lui jouer ses airs favoris, au moindre désir qu'il en témoigne. Jones proteste à Sophie que sa plus douce satisfaction, après celle de lui plaire, est de contribuer au bonheur

de son vieux père : en sorte qu'il ne la chérit pas moins pour sa piété filiale, que pour les preuves d'amour qu'elle lui prodigue.

Sophie est déjà mère de deux beaux enfants, d'un garçon et d'une fille. Le bon écuyer en raffole. Il passe une grande partie de son temps dans la chambre de la nourrice, et déclare que le babil de sa petite-fille âgée de dix-huit mois est une musique plus flatteuse pour son oreille, que l'abolement de la meilleure meute d'Angleterre.

M. Allworthy se montra aussi fort libéral envers Jones, à l'occasion de son mariage. En toutes circonstances il leur donne à l'un et à l'autre des témoignages d'affection. Jones, grâce à son commerce habituel avec cet excellent homme, et à l'influence de sa charmante et vertueuse compagne, s'est corrigé de ses défauts. En réfléchissant sur ses erreurs passées, il a acquis une discrétion et une prudence très-rares dans un jeune homme d'un caractère si ardent.

Enfin, on ne pourroit trouver un couple mieux assorti, ni en imaginer un plus heureux. Ces deux tendres époux sont unis par les liens d'une vive et pure affection, que resserre chaque jour une estime réciproque. Leur conduite envers leurs parents et leurs amis n'est pas moins aima-

ble. Ils traitent leurs inférieurs avec tant de douceur, d'indulgence et de générosité, qu'il n'est pas un voisin, un fermier, un domestique qui ne bénisse le jour où M. Jones obtint la main de sa chère Sophie.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

---

# TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

## LIVRE XIV.

Contenant deux jours.

---

	Pages.
CHAP. 1 <sup>er</sup> . Nécessité pour un auteur de connoître un peu le sujet qu'il traite . . . . .	1
CHAP. II. Lettres et intrigues d'amour . . . . .	8
CHAP. III. Matières diverses . . . . .	17
CHAP. IV. Que les jeunes gens des deux sexes ne liront pas, nous l'espérons, sans attention . . . . .	25
CHAP. V. Histoire de mistress Miller . . . . .	32
CHAP. VI. Scène attendrissante . . . . .	39
CHAP. VII. Entrevue de Jones et de Nightingale . . . .	48
CHAP. VIII. Entrevue de Jones et du père de Nightin- gale; arrivée d'un nouveau personnage . . . . .	56
CHAP. IX. Contre-temps . . . . .	68
CHAP. X. Court chapitre qui termine le livre . . . . .	74

442      **TABLE DES CHAPITRES.**

**LIVRE XV.**

L'histoire avance d'environ deux jours.

---

	Pages.
CHAP. I <sup>er</sup> . Trop court pour mériter le nom de préface.	78
CHAP. II. Noir complot contre Sophie.....	80
CHAP. III. Développement du complot.....	89
CHAP. IV. Une femme qui fait servir son éloquence au succès d'un mauvais dessein est un dangereux avocat.....	96
CHAP. V. Contenant des faits dont quelques-uns pour- ront émouvoir, et d'autres surprendre le lecteur..	100
CHAP. VI. Par quels moyens l'écuyer étoit parvenu à découvrir sa fille.....	112
CHAP. VII. Diverses mésaventures qui arrivent à Jones.	120
CHAP. VIII. Court et agréable.....	132
CHAP. IX. Lettres d'amour de différents styles.....	137
CHAP. X. Faits et observations.....	148
CHAP. XI. Contenant un fait curieux, mais non sans exemple.....	156
CHAP. XII. Partridge fait une découverte .....	161

**LIVRE XVI.**

Contenant l'espace de cinq jours.

---

CHAP. I <sup>er</sup> . Des prologues.....	167
CHAP. II. Singulière aventure qui arrive à l'écuyer	



## TABLE DES CHAPITRES. 443

	Pages.
Western. Triste situation de Sophie.....	170
CHAP. III. Ce qui arrive à Sophie pendant sa captivité.	183
CHAP. IV. Sophie recouvre sa liberté.....	189
CHAP. V. Jones reçoit une lettre de Sophie. Il va à la comédie avec mistress Miller et Partridge.....	198
CHAP. VI. L'histoire rétrograde.....	211
CHAP. VII. M. Western, accompagné de M. Blifil, fait une visite à sa sœur.....	216
CHAP. VIII. Complot de lady Bellaston et de lord Fel- lamar contre Jones.....	221
CHAP. IX. Visite de Jones à mistress Fitz-Patrick....	228
CHAP. X. Conséquences de la visite précédente.....	237

## LIVRE XVII.

Contenant trois jours.

---

CHAP. I <sup>er</sup> . Espèce d'introduction.....	243
CHAP. II. Reconnaissance et générosité de mistress Miller.....	246
CHAP. III. Visite de M. Western. Réflexions sur l'au- torité paternelle.....	253
CHAP. IV. Scène extraordinaire entre Sophie et sa tante.....	266
CHAP. V. Mistress Miller et M. Nightingale visitent Jones dans sa prison.....	275
CHAP. VI. Visite de mistress Miller à Sophie.....	281
CHAP. VII. Scène pathétique entre M. Allworthy et mistress Miller.....	288

## 444      TABLE DES CHAPITRES.

	Pages.
CHAP. VIII. Matières diverses.....	293
CHAP. IX. Ce qui arrive à Jones dans sa prison.....	304

### LIVRE XVIII.

Contenant environ six jours.

---

CHAP. I <sup>er</sup> . Adieux au lecteur.....	315
CHAP. II. Incident tragique.....	318
CHAP. III. Visite de M. Allworthy au vieux Nightingale. Étrange découverte.....	327
CHAP. IV. Contenant deux lettres de style très-différent.....	335
CHAP. V. Suite de l'histoire.....	342
CHAP. VI. Nouveaux progrès de l'histoire.....	353
CHAP. VII. Suite de l'histoire.....	360
CHAP. VIII. Suite de l'histoire.....	369
CHAP. IX. Suite de l'histoire.....	384
CHAP. X. L'histoire commence à tirer vers sa fin....	396
CHAP. XI. L'histoire approche de sa fin.....	407
CHAP. XII. L'histoire touche à sa fin.....	418
CHAP. XIII. Fin de l'histoire.....	430

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.



